Avec le tome IV de la Correspondance, s'achève cette édition.

Nous tenons à remercier les collectionneurs & les bibliothèques qui ont bien voulu nous communiquer les lettres qu'ils possédaient & nous permettre de les publier.

Nous devons aussi un témoignage de reconnaissance à ceux de nos libraires qui se sont mis spontanément à notre disposition en nous invitant à copier les originaux qu'ils avaient provisoirement en dépôt; parmi eux MM. Cornuau, Blaizot & Andrieux ont surtout droit à notre gratitude pour l'aide constante qu'ils nous ont offerte & la part qu'ils ont prise ainsi à nos travaux.

CE VOLUME
A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE
NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

IV

POUR TOUS LES VOLUMES DE CETTE ÉDITION

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

Les papiers du Japon, de Chine & de Hollande étant actuellement introuvables, l'éditeur se voit obligé, à son grand regret, de les remplacer par le papier vélin pur fil du Marais, tout en conservant la même numérotation.

VICTOR HUGO

Oeuvres complètes

CORRESPONDANCE

TOME IV

(ANNÉES 1874-1885, ADDENDUM)



ALBIN MICHEL – PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCLII

1874.

À George Sand.

1er janvier.

Je suis accablé, mais non terrassé. Vos paroles remuent mon âme. Vous êtes pour moi comme une grande sœur. Qui a su souffrir, sait consoler. Vous le prouvez, vous si forte, vous si douce [1].

À Paul de Saint-Victor.

1er janvier.

J'essaie de revivre. Aidez-moi. Je voudrais vous serrer la main. Venez, je vous en prie, dîner avec nous rue Pigalle, *jeudi 15 janvier.*

Quelle belle et grande page vous avez écrite sur mon doux et cher Victor !

Je suis à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO [2].

À Mademoiselle Louise Bertin.

6 janvier 1874.

Mademoiselle,

Vous avez été bien bonne pour ces pauvres êtres. Aujourd'hui, nuit profonde. Tout s'est évanoui.

Recevez l'assurance de mon respect.

VICTOR HUGO [3].

[1] Rappelons que Victor Hugo venait de perdre son second fils, François-Victor. — *Collection de Mme Lauth-Sand.*

[2] *Collection Paul de Saint-Victor.*

[3] *Lettres aux Bertin*

À Alphonse Karr.

Paris, 8 janvier 1874.

Mon cher Alphonse Karr,

Je suis ému des paroles cordiales que vous m'adressez. N'ayant jamais eu de tort envers vous, je ne m'expliquais pas cette hostilité dont on me parlait quelquefois. Elle devait se dissiper. Il y avait malentendu évident. Aujourd'hui nous nous retrouvons. J'en suis heureux, si un tel mot est possible dans un tel deuil.

Je traverse en ce moment une des plus douloureuses épreuves de ma vie. À cette occasion, vous me conseillez de quitter la politique[1]. Hélas ! ce que je dois quitter, et ce que je quitte, c'est tout.

Ce mot que vous prononcez « la politique » m'a toujours paru peu défini. Quant à moi, j'ai essayé, selon la mesure de mes forces, d'introduire dans ce qu'on appelle la politique, la question morale et la question humaine. Au point de vue moral, j'ai combattu Louis Bonaparte. Au point de vue humain, j'ai élevé la voix pour les opprimés de tous les pays et de tous les partis. Je pense avoir bien fait. Ma conscience me donne raison. Si l'avenir me donnait tort, j'en serais fâché pour l'avenir.

Cher vieil ami, les grandes douleurs sont le rendez-vous des bons cœurs. Ma main serre la vôtre.

Victor Hugo[2].

À Charles Monselet.

8 janvier 1874.

Mon doux et charmant confrère, n'oubliez pas que la rue Pigalle vous attend ce soir. Notre deuil a besoin du sourire triste et bon d'un ami tel que vous. Quelle page exquise vous avez écrite sur la question *chapeau mou* et *omnibus !* Que c'est charmant un esprit qui a du cœur !

Tuus.

Victor Hugo[3].

[1] Dans *Les Guêpes* du 4 janvier 1874, Alphonse Karr, à propos de la mort de François-Victor, avait écrit sur Victor Hugo un article au fond peu bienveillant. — [2] *Archives de la famille de Victor Hugo.* — Brouillon.

[3] Charles Monselet. — *Mes souvenirs littéraires.*

À Madame Charles Hugo[1].

[Janvier 1874.]

Chère Alice, s'il y a demain interpellation au Sénat, je crains d'être forcé d'y aller. Le Sénat sera en vacances lundi, il eût été sage d'attendre jusque-là pour le conseil de famille[2]. Mon absence pourrait entraîner des nullités. Seriez-vous assez bonne pour faire remettre la convocation à la semaine prochaine.

Je vous envoie mon plus tendre bonjour.

V.[3]

À Jean Aicard[4].

22 janvier.

Poëte, je vous remercie. Vous m'avez fait du bien. Votre livre, c'est le charme[5]. *Carmen.* Vous avez endormi en moi la douleur, et il m'a semblé qu'au lieu d'entendre pleurer mon âme, je l'entendais chanter. Vos vers sont doux et beaux. Je suis votre ami.

V. H.[6]

À Louise Colet.

4 *février.*

Merci. Votre lettre touche le fond de mon cœur. Nous nous reverrons certes, probablement dans cette vie, à coup sûr dans la vie meilleure.

Mon fils vous aimait. Je vous aime.

VICTOR HUGO[7].

[1] Inédite. — [2] Il s'agissait de nommer un subrogé tuteur pour Georges et Jeanne en remplacement de François-Victor. — [3] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[4] Inédite. — [5] *Les Rébellions et les Apaisements.* — [6] *Communiquée par M. Léon de Saint-Valery.*

[7] GUSTAVE SIMON. — *La Revue de France,* 1er juin 1926.

À Jules Claretie[1].

Paris, 6 février.

Mon cher confrère, oui, hélas, je suis accablé, et je n'attristerai pas de mon deuil vos douces et pures joies, mais, croyez-le bien, je m'associe du fond du cœur à votre bonheur[2]. Je presse vos mains dans les miennes.

V. H.[3]

À Jules Simon[4].

11 février 1874.

Mon cher Jules Simon,

Je vous remercie. Vous m'avez envoyé un livre excellent[5]. Tout d'abord, permettez-moi de vous le dire, je ne suis pas, littérairement, d'accord avec vous. Molière et Corneille exceptés, ce qu'on appelle *le grand siècle* n'est guère qu'un bon « musée des copies ». Cela ne suffit pas pour égaler le siècle prodigieux de Périclès. — Mais, à tous les autres points de vue, je vous applaudis et je vous aime.

Vous êtes la pensée honnête parlant en beau style. Toutes vos réformes sont des progrès. En aucun temps, aucun ministre de l'Instruction publique, aucun grand-maître de l'Université, n'a fait ce que vous avez fait. On ira plus loin que vous et c'est à vous qu'on le devra. L'homme probe, éloquent et utile, c'est vous.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[6].

À Auguste Vacquerie.

13 février.

Cher Auguste, j'ai, comme vous le savez, envoyé 1.500 fr. à chacun des trois comités[7]; le comité Magenta m'a remercié assez froidement, le

(1) Inédite. — (2) Mariage de Jules Claretie, 23 février 1874. — (3) *Collection Jules Claretie.*

(4) Inédite. — (5) Sur la *Réforme de l'Enseignement secondaire.* — (6) *Communiquée par Mlle Marguerite Simon.*

(7) Les trois comités de secours aux Alsaciens-Lorrains avaient reçu chacun le tiers du bénéfice procuré par la vente de la plaquette : *La libération du territoire.*

comité Crémieux ne m'a même pas accusé réception (et a reçu), seul, M. d'Haussonville m'a témoigné reconnaissance, cordialité et effusion. Je vous dis ces faits *confidentiellement.* Cela étant, je crois utile et juste de publier la lettre de M. d'Haussonville. Si c'est aussi votre avis, la voici pour *le Rappel.* Il faudrait, je crois, la publier *intégralement.*

Je suis encore sous le charme de votre belle page d'hier sur la *censure.* Il vous plaît d'être le plus grand journaliste politique du temps, vous l'êtes. Vous pouvez tout ce que vous voulez.

À vous. *Ex imo.*

V. (1)

Au même.

14 février.

Cher Auguste, vous avez raison. Il faut publier les trois lettres. Justement je reçois ce matin la lettre du comité Crémieux. Voici donc les deux autres lettres. Vous remarquerez que je renonce à m'orner de la considération et des sentiments plus ou moins distingués des comités Crémieux et Magenta (républicains qui ne parlent pas de la République) mais je constate volontiers la « haute considération » des royalistes. Je crois qu'il faudrait finir par la lettre d'Haussonville.

À vous — *ex imo corde.*

V. (2)

Au baron Taylor.

25 février 1874.

Mon cher vieil ami,

Je fais ce que je peux, mais hélas, je ne peux pas tout. Tant de détresses s'adressent à moi ! je suis débordé. Voici une infortune que je ne puis, à mon grand regret, soulager. Lisez cette lettre. Elle vous touchera. Vous êtes président de la société des artistes dramatiques. Vous pouvez beaucoup, il me semble. Je vous recommande madame Dupuy. Et, à travers tous nos deuils, et toutes nos années, je vous serre la main.

VICTOR HUGO (3).

(1) *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*
(2) *Actes et paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*
(3) *Arts et métiers graphiques,* 15 juillet 1933.

Aux membres du Cercle Giuseppe Mazzini, à Gênes.

Paris, 28 février.

Mes chers concitoyens des États-Unis d'Europe,

Votre lettre me touche profondément [1], votre sympathie m'est précieuse entre toutes, vous représentez au plus haut degré toutes les hautes aspirations du progrès humain. Je ne suis rien qu'un combattant de la vérité, ayant pour seules armes la justice et la lumière. Mes épreuves ne peuvent que m'affermir, et je suis heureux, dans mon deuil, de sentir ma conscience en communion avec la conscience universelle.

Ma main presse les vôtres.

Votre ami.

VICTOR HUGO [2].

À Edgar Quinet [3].

2 mars.

Vous êtes un maître des esprits. Aucune parole ne dépasse la vôtre en autorité, en majesté, en douceur. Cher Quinet, je reçois votre lettre; elle me paie mon livre. Comme vous et avec vous, je veux dégager la révolution de l'horreur dont on a cru lui faire une force; dans ce livre [4] je la fais dominer par l'innocence; je tâche de jeter sur ce chiffre effrayant, *93,* un rayon apaisant; je veux que le progrès continue de faire loi, et cesse de faire peur. C'est aussi votre volonté; et parce que je le veux, nous avons le combat, et parce que vous le voulez, nous aurons la victoire.

Je baise la noble main de Madame Quinet, et je vous embrasse, mon illustre ami.

VICTOR HUGO [5].

(1) Le Cercle Giuseppe Mazzini avait adressé à Victor Hugo, après la mort de son fils Victor, une lettre de condoléances. — (2) *Le Rappel,* 20 mars 1874.

(3) Inédite. — (4) *Quatrevingt-treize,* paru le 19 février 1874. — (5) *Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises.*

À Paul Meurice[1].

Dimanche [8 mars 1874].

Cher ami, je vous envoie ceci ce matin, afin d'en pouvoir causer avec vous ce soir. Je ne comprends pas bien ce que desirerait le comité[2]. Qu'est-ce que *5 centimes par ligne* sur lesquels cinq centimes on ne prélèverait que *cinq pour cent?* Vous me direz ce que vous en pensez. J'espère que madame Meurice est tout à fait vaillante, et nous comptons aujourd'hui sur elle comme sur vous.

Tuissimus.

V.[3]

À Gustave Flaubert.

14 mars 1874.

Je félicite le théâtre qui a l'insigne honneur de jouer votre première œuvre dramatique[4] et je vous envoie, mon cher confrère, mon applaudissement cordial.

Victor Hugo[5].

À Jules Claretie.

16 mars.

Mon cher et charmant confrère,

Je viens de lire votre page éloquente et profonde sur *Quatrevingt-treize*. J'en suis ému. J'y retrouve avec joie tout votre noble esprit. Il y a entre nous de l'inoubliable, la rentrée en France. Je me souviens, et je vous aime. Vous voilà marié, vous voilà heureux; votre soleil levant jette un doux adieu à ma disparition prochaine. Oui, aimez-moi de votre côté. Nous allons demeurer rue de Clichy, 21; j'y serai dans quinze jours avec

(1) Inédite. — (2) Emmanuel Gonzalès, délégué du comité de la Société des Gens de lettres, demandait que Victor Hugo signât un traité pour la reproduction de *Quatrevingt-treize* dans *le Rappel*. Ce traité assurait au bénéficiaire cinq centimes par ligne et la Société touchait sur l'ensemble cinq pour cent. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) *Le Candidat,* représenté sur le théâtre du Vaudeville le 11 mars 1874. La pièce n'eut que quatre représentations. — (5) *Collection Charles Pelliot.*

mes petits. Vous y viendrez, n'est-ce pas? Vous nous amènerez votre gracieuse femme que ma bru sera charmée de connaître. En attendant, mettez mes hommages aux pieds de Madame Claretie, et recevez mon serrement de main le plus cordial.

VICTOR HUGO (1).

À Hippolyte Lucas.

24 mars.

Cher Hippolyte Lucas, je reçois votre belle et éloquente appréciation de mon livre. Je lis avec émotion cette page cordiale. J'y sens le souffle fraternel de nos jeunes années. À bientôt, j'espère, car il me tarde de vous serrer la main. Nous déménageons. Dans huit ou dix jours, nous serons rue de Clichy, 21 (2).

Mettez mes profonds hommages aux pieds de ces dames.

Votre vieil ami.

V. H. (3)

À Auguste Vacquerie (4).

25 mars.

Cher Auguste, vous aviez raison l'autre soir de me dire que *le Rappel* allait publier de très beaux vers sur *Quatrevingt-treize*. Je ne sais pas l'adresse de l'auteur (5). Voulez-vous lui faire parvenir ce mot? Nous déménageons, mais nous comptons sur vous tous dimanche rue Pigalle à 7 h. 1/2. Pas de vie ni de joie sans vous.

V. (6)

À Gustave Flaubert.

29 mars, dimanche.

Vous me comblez. Permettez-moi de vous offrir mon obole pour vos richesses. Je n'ai pas ici d'exemplaire de *Quatrevingt-treize;* mais voici un

(1) *Collection Jules Claretie.*

(2) Victor Hugo n'emménagea rue de Clichy que le 29 avril 1874. — (3) *Communiquée par la librairie Andrieux.*

(4) Inédite. — (5) Cet auteur était Maurice Talmeyr. — (6) *Bibliothèque Nationale.*

bon pour le prendre chez Michel Lévy, et si vous voulez être tout à fait charmant, vous viendrez dîner ce soir dimanche à sept heures et demie avec nous rue Pigalle ; je voudrais vous faire rencontrer avec Vacquerie et Meurice, qui seront des nôtres. Cher confrère, cher maître, cher ami, venez !

V. H.[1]

À Madame Edmond Adam.

2 avril 1874.

Madame,

Je vous envoie sous ce pli, en un bon sur la maison Hachette payable le 15 avril, les 1.000 fr. que j'ai mis à votre disposition pour la souscription relative à notre ami Rochefort[2].

Comme je vous l'ai dit, et comme j'eusse voulu le dire à mon cher et vaillant Edmond Adam, j'aurais cru l'occasion bonne pour une grande protestation publique contre l'état de siège, les tribunaux d'exception, et l'iniquité qui a frappé Rochefort. On me fait remarquer que les vacances et la dispersion de la gauche rendent cela difficile et peut-être impossible. Je le regretterais. Nos amis en décideront.

Je serre les mains cordiales d'Edmond Adam et je mets à vos pieds, Madame, tous mes hommages et tous mes respects.

Violation de la loi. Tant mieux. Violer une mauvaise loi est toujours bon[3].

À Gustave Flaubert.

5 avril.

Un philosophe qui est un charmeur : vous êtes cela. Votre livre est plein comme une forêt ; j'aime cette ombre et cette clarté. La haute pensée et la grande prose, ce sont les deux choses que j'aime ; je les trouve en vous. Je vous lis et je vous relirai. À bientôt, je viendrai vous voir.

Votre ami.

VICTOR HUGO[4].

(1) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(2) Pour aider à l'évasion de Rochefort. — (3) *Choses vues,* tome II.

(4) Publiée aux *Notes* de *La Tentation de saint Antoine.* Édition Conard, 1874.

À Charles Monselet.

14 avril.

Je m'ennuie. De quoi? de ne pas vous voir. Quel bête de déménagement! Comme c'est long! Voulez-vous venir tout de même dîner avec moi? quel jour? samedi. Toujours rue Pigalle, car la rue de Clichy ressemble à Délos : elle flotte à l'horizon et a l'air de s'éloigner quand on s'approche. Telle est la magie des tapissiers.

C'est égal, mon charmant confrère, nous comptons sur vous samedi 18.

Ex intimo corde.

V. H. [1]

À Victor Schœlcher.

1er mai 1874.

Mon honorable et cher concitoyen,

Je suis en deuil et je serais de trop dans une fête [2]. Vous et vos amis, qui sont les miens, vous comprendrez mon absence et vous l'excuserez. Mais ma pensée et mon cœur seront avec vous. Toute mon âme est à la liberté.

Votre ami,

Victor Hugo [3].

À Gustave Rivet.

Paris, 3 mai 1874.

Hélas, vaillant poète, que vous dire [4]!

Cette heure-ci a deux profils : le profil traître et le profil lâche.

Vous étiez mal vu des deux, vous, le talent loyal et le cœur intrépide.

Courage, pourtant. Je causerai ce soir de vous, avec Vacquerie. Je vous serre la main [5].

(1) Charles Monselet. — *Mes souvenirs littéraires.*

(2) Schœlcher avait organisé une manifestation pour commémorer l'abolition de l'esclavage et avait invité Victor Hugo au banquet, qui eut lieu le 5 mai 1874. — (3) Copie reliée au manuscrit des *Documents.*

(4) Gustave Rivet, professeur à Dieppe, venait d'être révoqué. — (5) *Paris-Midi.*

À Aglaüs Bouvenne.

4 mai.

Monsieur, votre album est bien beau. J'ai déménagé, je n'ai pas une minute à moi, je n'ai pas pu vous dire encore combien j'ai été charmé en feuilletant ce recueil magnifique. Vous avez fait de mon dessin un fac-simile surprenant. L'ensemble de cette publication, estampes et texte, est absolument complet; c'est curieux et c'est beau. Je crois à un grand succès dont tout l'honneur vous reviendra, ainsi qu'à votre excellent et spirituel collaborateur M. Burty.

À bientôt, j'espère. Je vous serre la main.

VICTOR HUGO [1].

À Swinburne [2].

18 mai 1874. Paris.

Mon honorable et éminent confrère,

M. Michaëlis, mandataire des Auteurs français, va à Londres, et je saisis cette occasion pour vous envoyer, à vous le poëte de l'Angleterre, le cordial serrement de main des poëtes de France. Vous savez comme je vous aime. Vous m'avez adressé, à l'occasion de la mort de mon bien-aimé fils, un sonnet éloquent et pathétique. Je ne vous ai point écrit alors, je n'en avais pas la force; aujourd'hui je reviens un peu à la vie, et je veux que vous sachiez, cher poëte, que mon vieux cœur est à vous.

VICTOR HUGO [3].

Au même [4].

Hauteville-House, 1er juillet.

Mon honorable et cher confrère,

Devant votre beau livre, je suis Tantale. Figurez-vous ma faim et ma soif, et mon supplice. Je ne sais pas l'anglais. Une gracieuse amie m'a tra-

(1) *La Revue*, octobre 1903.
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par le British Museum. Londres.*
(4) Inédite.

duit les nobles et magnifiques strophes que vous m'adressez. Vous êtes, par la fierté de l'inspiration et la hauteur de la pensée, au premier rang des poëtes en Angleterre, et aucun ne vous dépasse.

Je suis glorieux de votre haute et touchante sympathie, et je vous envoie mon plus cordial *shake-hand*.

VICTOR HUGO [1].

À Auguste Vacquerie [2].

6 juillet.

Laissez-moi vous dire et vous redire, cher Auguste, que votre *Faust* est bien beau. Ce sera un grand livre. J'en vois d'avance la gloire. Je suis heureux, moi qui vais faire ma sortie, de voir à l'horizon ce rayon qui est vous.

Tuus.

V. [3]

À Swinburne.

26 juillet 1874. Paris.

Je dis bravo à votre œuvre puissante. Vous me la dédiez [4]; c'est pour moi de la gloire. Je suis fier de penser qu'en tête de cette trilogie épique il y aura deux noms, le vôtre et le mien.

VICTOR HUGO [5].

À Madame Chenay [6].

7 août. Paris.

Merci, chère Julie. Cette douce fleur m'apporte un parfum d'âme [7]. Tous les jours et toutes les nuits dans ma prière je me tourne vers nos anges disparus, mais présents. Tu connais ma foi et mon espérance profonde.

M. de Putron a fort bien tout fait. J'ai reçu les papiers, mais, comme je

(1) *Communiquée par le British Museum. Londres.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Dédicace de la tragédie *Bothwell.* — (5) *Communiquée par le British Museum. Londres.*

(6) Inédite. — (7) Mme Chenay, qui était reçue à Villequier chez Mme Lefèvre, venait d'envoyer à Victor Hugo une fleur cueillie sur la tombe de Léopoldine et de Charles Vacquerie.

le pensais, les traités Hetzel n'y étaient pas. Je verrai cela moi-même quand j'irai, quand nous irons à Guernesey. Tu nous y devanceras. C'est à toi que je ferai l'envoi pour septembre.

Georges et Jeanne sont florissants. Tout le monde va bien ici, sauf la pauvre Henriette qui a un érysipèle, mais c'est l'affaire de quelques jours. Moi, je travaille. De là la rareté de mes lettres. Écrire ne repose pas d'écrire. Mais je t'aime bien, chère Julie.

Je suis heureux de la douce hospitalité que tu reçois. J'en remercie Madame Ernest. Pas de femme plus exquisement charmante. Mets-moi à ses pieds. Elle sait combien je l'aime, et son mari, et ses enfants, et tous les siens. Ces dames t'embrassent tendrement, et je fais comme elles. À bientôt, j'espère, chère sœur.

V. [1]

À Paul de Saint-Victor.

Lundi 10 août.

Cher et admirable écrivain, prenez-vous-en à vous. *Tibi culpa.* Je le relis, ce livre, et je n'ose y toucher [2]. Voilà ce que c'est que de me mettre un beau livre entre les mains! Je vous obéirai cependant, mais je veux causer avec vous. Je veux savoir ce que vous désirez. Je fais mieux une ruine qu'un visage, et la masure de pierre que la masure de chair. Je cherche le sujet. Quelle belle prose, et digne d'être sculptée dans le marbre de Paros! Cela dit, je vous attends à dîner (sept heures) *vendredi* ou *samedi,* à votre choix. Écrivez-moi le jour que vous préférez des deux. — À vous.

Ex imo.

V. H. [3]

À Jules Simon [4].

15 août 1874.

Mon cher Jules Simon.

J'achève la lecture de votre livre [5]. Je vous remercie de me l'avoir envoyé. On s'étonne qu'il faille aujourd'hui plaider la cause du *4 septembre.*

[1] *Collection Pierre Lefèvre-Vacquerie.*

[2] Paul de Saint-Victor avait demandé à Victor Hugo un dessin qu'il comptait insérer dans son exemplaire *Hommes et dieux.* Victor Hugo encadra une page de *Méléagre* de feuilles de lierre et illustra le titre de *La Cour d'Espagne sous Charles II.* — [3] *Collection Paul de Saint-Victor.*

[4] Inédite. — [5] *Le Quatre Septembre.*

C'est un peu comme si l'on justifiait la justice. Nous en sommes donc là ! Votre livre est excellent; tout y est raison, équité et vérité; c'est de l'histoire d'honnête homme, et je vous envoie du fond du cœur ma plus sympathique adhésion.

Victor Hugo [1].

À Madame Benderitter.

27 août.

Vous êtes une belle âme et toutes les effusions de votre cœur vont à mon cœur. Maintenant que vous dire ? Ce serait doux et charmant de faire ce que vous me demandez, car j'aime cette femme qui est une grâce et qui est un esprit [2]. Mais je ne fais plus que des vers sévères et sombres, des vers *de devoir,* songez à mon profond deuil. Je suis aux pieds de madame Déjazet, et à vos pieds, madame.

Victor Hugo [3].

À Auguste Vacquerie [4].

31 août.

Je lis votre page *Pendant l'Exil.* Cher Auguste, vous parlez de moi comme je pense de vous. Vous ajoutez tous les jours à mon admiration et à ma reconnaissance.

J'attends *Faust* pour dimanche, et l'avenir l'attend pour l'immortalité.

Tuus.

V. H. [5]

À Garibaldi.

Paris, 18 septembre 1874.

Cher Garibaldi,

Votre lettre m'émeut, et je sens remuer pour vous mon vieux cœur de frère. Oui, racontez vous-même vos actions superbes; racontez-les à l'Italie, racontez-les à la France, racontez-les au monde. Les Mille seront glorieux

(1) *Communiquée par Mlle Marguerite Simon.*

(2) Il est probable que Mme Benderitter avait demandé à Victor Hugo quelques vers pour la représentation organisée au bénéfice de Déjazet en 1874. — (3) *Communiquée par M. Victor Degrange.*

(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

comme l'ont été les Dix-Mille, avec ceci de plus qu'ils ont vaincu et qu'ils ne sont pas illustres pour avoir reculé, mais pour avoir avancé. Comme Xénophon vous faites l'épopée, et, après l'avoir faite, vous la dites; mais vous êtes plus grand que Xénophon. Il n'avait en lui que l'âme de la Grèce, vous avez en vous l'âme des peuples.

Cher Garibaldi, je vous embrasse.

VICTOR HUGO [1].

À Auguste Vacquerie [2].

Paris, 27 7bre.

Je reçois ce serrement de main si éloquent et si cordial que vous m'envoyez. Vous savez, cher Auguste, qu'un applaudissement de vous est pour moi le succès; je suis donc payé de mon action et de mon livre.

J'ai écrit ce vers qui ressemble à une de vos pensées :

Ce que j'ai fait est bien. J'en suis puni. C'est juste.

J'en suis récompensé aussi, puisque vous m'aimez un peu. Moi je vous aime bien.

À bientôt, frère et maître.

V.

Dans cette feuille où il y a un vague parfum [3], j'ai respiré leur âme [4].

À Paul de Saint-Victor.

7 octobre.

Vous m'avez demandé, ô imprudence! de tacher une page de votre beau et grand livre, j'en ai taché deux. Si vous n'êtes pas trop furieux de cette intempérance de ma griffe (ou de ma patte) venez, cher grand écrivain, dîner avec moi samedi 10 octobre à sept heures et demie.

Je serai bien heureux de vous serrer la main.

V. H. [5]

[1] *La République française,* 22 septembre 1874. — Cette réponse a été insérée en tête du volume : *Les Mille.* — *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Feuille cueillie sur le tombeau de Villequier et envoyée par Vacquerie à Victor Hugo. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] *Collection Paul de Saint-Victor.*

À la veuve de John Brown [1].

Paris, le 21 octobre 1874.

Madame,

Plusieurs années se sont écoulées depuis le jour où votre noble époux consommait le sacrifice d'une vie consacrée à la plus généreuse des causes. Du gibet où il a été attaché est parti ce cri d'universelle indignation qui a été le signal de l'affranchissement définitif d'une race déshéritée. Gloire à lui et à ses dignes fils associés à son œuvre! Aux bénédictions dont le siècle présent accompagne leur mémoire s'ajouteront celles des siècles futurs. De telles pensées doivent apporter, Madame, un grand allègement à votre deuil; mais vous avez demandé la meilleure compensation de vos douleurs à cette considération d'un ordre supérieur, qu'au-dessus de la pauvre justice des hommes plane la justice suprême, qui ne laisse aucune bonne action sans sa récompense ni aucun crime sans sa peine. Vous accueillerez aussi, nous l'espérons, avec un sentiment de soulagement, ce témoignage de la sympathie des républicains français : l'expression vous en serait arrivée moins tardivement sans les longues et cruelles épreuves par lesquelles notre malheureux pays vient de passer.

Nous vous prions, Madame, d'agréer l'hommage de notre profond respect.

Au nom de tous leurs collègues, les membres soussignés du Comité de souscription,

Victor Hugo,

Patrice Larroque, Melvil Bloncourt, Ch. L. Chassin, Laurent-Pichat, Louis Blanc,

Capron, Eugène Pelletan, Étienne Arago, V. Schœlcher, L. Sornet [2].

[1] En 1874, un Comité se forma pour offrir, par souscription, une médaille commémorative à la veuve de John Brown. Cette médaille, en or, était accompagnée d'une adresse collective que Victor Hugo signa. — [2] Cette lettre nous a été aimablement communiquée par M. Olin H. Moore. L'original se trouve dans les archives de *the Kansas State Historical Society* (États-Unis).

À Mesdames Maroteau et Humbert [1].

22 8bre 1874.

Pauvres mères,

Oui, je pense à vos enfants. Je ne les oublierai pas. Comptez sur moi. Je ne suis qu'une conscience, je ne suis qu'une voix, mais rien ne me décourage et rien ne me fait taire quand je recommande aux hommes si peu sûrs d'avoir raison, cette justice la plus haute de toutes, qu'on appelle la clémence.

Je mets à vos pieds mon respect [2].

À Madame Charles Hugo.

Paris, mardi 27 octobre.

Chère Alice, réponse :

J'invite Madame Mesnard à dîner et à déjeuner, avec son mari et ses enfants, tous les jours jusqu'à ce qu'elle soit laide.

Ceci, j'espère, nous donne de la marge. Cela dit, j'exige que vous vous portiez aussi bien que vos enfants. Sinon je me fâche. Ah mais!

Enfin proposition :

Mes ablutions d'eau froide exigent que j'aie une chambre au midi. Mais cette chambre peut être habitée à deux. Le petit lit de Georges ou de Jeanne, à votre choix, peut tenir à merveille au pied du mien. Bon feu. Bon air. Le reste n'est plus que de la réglementation. Je fais l'offre. Voulez-vous?

Vous savez que, moi exact, je vous retiendrai parfaitement sur vos mille francs d'octobre environ 250 francs que j'ai avancés pour vous et que vous me devez; mais le jour de votre rentrée, vous trouverez, je vous en avertis, 300 fr. en or dans votre assiette. Daignez les accepter.

Attrapée!

À lundi. Tendre embrassement [3].

(1) Mmes Maroteau et Humbert avaient écrit à Victor Hugo pour le remercier « d'avoir donné une larme à nos enfants en pleurant les vôtres » ; allusion au passage publié dans *Mes Fils* après la mort de François-Victor ; Maroteau et Humbert avaient été déportés en Nouvelle-Calédonie pour des articles approuvant la Commune. — (2) *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

(3) *Maison de Victor Hugo.*

À Madame François Dufor.

Paris, 8 novembre 1874.

Je vous remercie, Madame, avec émotion. Votre lettre me touche vivement. Vous me citez dans votre livre et les quelques lignes auxquelles vous faites l'honneur de les transcrire indiquent la différence profonde entre votre foi et la mienne. Mon Dieu est le vôtre, mais votre Dieu n'est pas le mien. Mon Dieu est le Dieu de toutes les religions et votre cœur lui appartient même quand votre esprit semble ne pas le connaître. Vous êtes, Madame, une belle âme, servie par une noble éloquence, et je mets à vos pieds mon respect.

VICTOR HUGO [1].

À Auguste Vacquerie [2].

Ce lundi matin [7 décembre 1874].

Cher Auguste, je vous lis. Les *admirables paroles,* c'est vous qui les dites. Avoir raison, quelle force et quelle gloire! C'est beau pour soi et bon pour les autres. Vous avez raison toujours. Soyez puissant et heureux, cher grand esprit. Mon vieux cœur est avec vous.

V. [3]

À Rochefort [4].

[Fin 1874.]

Vous m'envoyez *la Lanterne* par des intermédiaires, c'est un peu comme si vous me transmettiez un verre d'eau-de-vie par des ivrognes; il courrait grande chance de ne m'arriver jamais. Mais j'ai réclamé et l'envoi précieux a fini par m'arriver. Et j'ai pu boire à mon tour à la profonde et inépuisable coupe de votre esprit. Vous me montrez votre esprit à moi et votre cœur à mes petits. Donc bravo et merci.

À vous *ex imo* [5].

[1] *Maison de Victor Hugo.*
[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*
[4] Inédite. — [5] Lettre collée dans le *Carnet* de 1874.

1875

À Auguste Vacquerie[1].

Mercredi 6 janvier.

Je vous verrai ce soir, mais je ne veux pas attendre une minute pour crier *bravo* à votre grande et magnifique parole. Votre page à propos de l'Opéra[2] est splendide. Vous êtes un héros de la pensée.

A ce soir, cher grand ami.

V.[3]

À Monsieur Emile Ferry, maire du IXe arrondissement.

[18 janvier 1875.]

Monsieur le Maire,

Mes amis me pardonneront de ne pas leur envoyer de cartes. Permettez-moi de vous envoyer pour les pauvres de notre arrondissement la somme qu'eût pu coûter l'envoi des cartes[4].

Recevez, etc...[5]

À Paul Meurice.

27 février, 11 h. du matin.

Cher Meurice, j'ai reçu hier une lettre qui m'a fait écrire ceci[6] ce matin. Il s'agit de la vie d'un homme. Lisez[7].

Maintenant cela peut-il paraître? Est-ce publiable sous l'état de siège?

[1] Inédite. — [2] L'ouverture de l'Opéra. *Le Rappel,* 7 janvier 1875. Rappelons qu'à cette époque, les journaux post-dataient. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

[4] Le *Carnet* de Victor Hugo nous renseigne sur le montant de l'envoi : « Je calcule que renvoyer des cartes aux personnes qui m'en ont envoyé coûterait environ 250 fr. Je double la somme et j'envoie à M. Émile Ferry, maire du IXe arrondissement, pour qu'il les donne aux pauvres — 500 fr. » — [5] Brouillon relié aux *Documents*. Manuscrit. *Actes et Paroles. Depuis l'exil.*

[6] *Pour un soldat.* — [7] Le Conseil de guerre venait de condamner à mort le soldat Blanc qui avait insulté son supérieur. On demanda à Victor Hugo d'intervenir. Victor Hugo, sans connaître le soldat, écrivit, pour le sauver, l'un de ses plus concluants manifestes contre la peine de mort. Le soldat Blanc fut sauvé.

Je relis ces pages, et je doute.

Lisez la chose avec Auguste. Posez-vous tous les deux la question, et résolvez-la. Comme toujours, ce que vous ferez sera bien fait[1].

Si vous publiez, il faudrait mettre la date du jugement de Bazaine. Je l'ai laissée en blanc. Elle est facile à trouver.

J'ai eu la fièvre jusqu'à ce que j'aie eu écrit ces pages. Mais, hélas, peuvent-elles paraître ?

Et puis, serviraient-elles à quelque chose ?

À vous, le plus profond de moi.

V.[2]

Au même[3].

13 mars.

Cher Meurice, croyant à la publication d'*Actes et Paroles* pour demain jeudi, j'avais donné hier soir à H. Lucas un mot pour vous prier de lui donner aujourd'hui un extrait qui paraîtrait demain dans *le 19e siècle.* Mais puisque le livre ne paraît que *samedi 16,* ne pensez-vous pas qu'il faudrait ajourner la remise de la citation à vendredi, afin de servir à la fois tous les journaux qui seraient *le Rappel, le Radical, l'Avenir National, le Siècle, le* XIXe *siècle, la République française, la Constitution, le Charivari, la Cloche, le Républicain, le Corsaire.* (Du moins, c'est la liste qu'on me remet, et dont vous êtes juge.)

À vous.

V.[4]

À Madame Veuve Edgar Quinet[5].

15 avril.

J'ai, madame, votre livre doux et profond[6]; je le lis; lire cette œuvre où il y a une âme, c'est une joie et c'est une tristesse. Il semble qu'on soit près de vous, et, madame, être près de vous, c'est comprendre, c'est aimer, c'est pleurer. Quel noble et grand cœur vous êtes ! Je mets à vos pieds ma tendresse pour Quinet[7], et mon respect.

Victor Hugo[8].

[1] Paul Meurice et A. Vacquerie trouvèrent dangereux pour *le Rappel* de publier ce manifeste. Il parut en plaquette le 4 mars 1875, puis fut inséré dans *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* — [2] *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite. — [6] *Sentiers de France.* — [7] Edgar Quinet était mort en mars 1875. — [8] *Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises.*

À Léon de Labessade [1].

Paris, 10 juin 1875.

Sémiramis fut un monstre, mais un beau monstre; la Grèce et l'Orient n'en font pas d'autres.

Babylone tout entière est dans cette sombre et éblouissante figure.

La volupté et la cruauté sont le même phénomène; les êtres comme Sémiramis le prouvent.

Je remercie le poëte, je remercie le sculpteur qui évoquent puissamment cette Reine belle et hideuse; je les félicite, je leur envoie mon double applaudissement [2].

Ces apparitions du passé sont utiles; elles renseignent le présent.

Il y a eu des Sémiramis dans notre histoire; et l'on pourrait dire que Sémiramis, c'est plus qu'une Reine, c'est la Royauté même : Crime et Splendeur!

En nous remettant ces visions lumineuses et terribles sous les yeux, l'art fait son devoir; c'est pourquoi je félicite le sculpteur et le poëte.

VICTOR HUGO [3].

À Madame Maroteau.

12 juin 1875.

Depuis deux jours, Madame, je savais l'affreuse nouvelle [4]. Je venais précisément d'élever la voix pour ces malheureux enfants condamnés.

Voix perdue, hélas! Votre fils entre dans la grande amnistie d'en haut. Dieu a commué sa peine et l'admet dans sa lumière. Que ceci adoucisse votre deuil.

Je me mets à vos pieds, pauvre mère [5].

[1] Léon de Labessade, critique et romancier, a publié quelques études sur le XVIIIe siècle. — [2] LÉON DE LABESSADE. — *La Sémiramis ailée.* — [3] Lettre reproduite en tête de *La Sémiramis ailée.*

[4] Extrait du *Carnet :* « 12 juin 1874. — Ce pauvre Maroteau vient de mourir à Nouméa au moment où j'élevais encore la voix pour lui ». — [5] *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

À George Sand.

Paris, 19 juin 1875.

Vous me dédiez ce beau livre, *Valentine!* comment vous dire mon émotion ?

Comme créatrice de chefs-d'œuvre, vous êtes la première de toutes les femmes, vous avez ce rang unique ; vous êtes la première femme, au point de vue de l'art, non seulement dans notre temps, mais dans tous les temps ; vous êtes le plus puissant esprit, et aussi le plus charmant, qui ait été donné à votre sexe. Vous honorez, madame, notre siècle et notre pays.

Permettez-moi de me mettre à genoux devant vous et de baiser la main qui a écrit tant de livres exquis et généreux.

Vos livres sont de ceux qui éclairent et qui réchauffent ; nous sommes en ce moment menacés d'on ne sait quelle étrange croissance de ténèbres ; les rayonnements comme le vôtre sont nécessaires ; vous êtes un esprit de bon exemple. J'aime notre époque et je sens qu'elle a besoin de lumière. Je vous remercie d'être une si grande âme.

VICTOR HUGO[1].

À Léon de Labessade.

Paris, 22 août 1875.

Monsieur,

J'aurais beaucoup de réserves à exprimer sur les *Philippiques* de La Grange-Chancel.

Mais l'étude que vous en faites[2] a, au double point de vue historique et littéraire, — une très réelle valeur.

Tout ce qui vient de vous m'intéresse vivement.

J'accepte la dédicace que vous voulez bien m'offrir, en vous envoyant, Monsieur, tous mes vœux de succès.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO[3].

(1) *Collection de Mme Lauth-Sand.*

(2) *Étude sur les* Philippiques *de La Grange-Chancel.* 1875. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Auguste Vacquerie(1).

Samedi [9 octobre 1875].

Je lis ce beau livre(2), je le retrouve. Je ne veux pas attendre à demain pour vous dire mon émotion, j'ai relu les pages sur mes fils, quel homme vous êtes! Quel penseur, sous l'improvisateur. Je vous aime profondément, ô grand esprit! ô grand cœur!

V. H.(3)

À Madame Jules Simon(4).

Dimanche 24 octobre.

Je commence, Madame, par me mettre à vos pieds. Cette attitude me plaît et me convient, et puis je vous adresse ma requête. Venez, vous, Jules Simon que j'aime, et vos deux charmants fils, dîner tous les quatre avec nous jeudi prochain 28 octo. (à 7 h. 1/2). Le docteur Sée et Laurent-Pichat seront des nôtres. Et ensuite, dès que la grippe aura quitté la rue de Clichy, la rue de Clichy sera aux ordres de la place de la Madeleine.

Je serre la main de Jules Simon, et je baise respectueusement votre main, Madame.

Victor Hugo(5).

À Paul de Saint-Victor.

27 9bre.

Vous êtes un si grand esprit qu'un mot de vous est une gloire, et moi je vous dois des pages, de puissantes et magnifiques pages qui encadrent et honorent mes travaux.

Comment vous exprimer mon émotion, cher et noble confrère...

V. H.(6)

À Charles Monselet.

18 décembre 1875.

Je lis, cher confrère, votre page charmante et douce. Je sens que vous m'aimez un peu. Être aimé, j'ai besoin de cela avant de mourir, et avant que je meure aussi, dînons ensemble.

(1) Inédite. — (2) *Aujourd'hui et demain.* — (3) *Collection Pierre Lefèvre-Vacquerie.*
(4) Inédite. — (5) *Communiquée par Gustave Simon.*
(6) *Collection Paul de Saint-Victor.*

1876

Au Comité pour la statue de Lamartine.

Paris, 23 janvier 1876.

La France a vu apparaître en 1820 un grand poëte et en 1848 un grand citoyen.

Ce poëte, ce citoyen, ce grand homme, c'est Lamartine.

Je souscris pour sa statue.

À Émile de Girardin.

Paris, 23 janvier 1876.

Mon éminent ancien collègue et ami,

Permettez-moi de vous envoyer ma souscription pour la statue de Lamartine, avec quelques lignes que vous jugerez peut-être à propos de publier[1]. J'adhère complètement à votre noble pensée. Un monument est dû à cette grande mémoire.

Je saisis cette occasion de vous dire combien je suis touché des sympathies que *la France* me témoigne, et je vous envoie mon plus cordial serrement de main.

VICTOR HUGO.

À Monsieur Karcher, à Rethel[2].

Paris, 25 janvier 1876.

Mon cher ancien compagnon d'exil,

Vous voilà comme moi rentré dans la patrie, et comme moi rentré dans la lutte; car le devoir ne nous quitte pas : nous l'avions à nos côtés dans l'exil, et dans la patrie nous le retrouvons. J'apprends que nos excellents amis des Ardennes vous désirent pour représentant; je serais heureux que

[1] *Carnet,* 23 janvier : «Ma souscription pour la statue de Lamartine. . . . 300 fr.»

[2] Karcher, auteur de plusieurs études sur l'Angleterre et sur le 2 décembre 1851.

vous fussiez appelé à la Chambre; vous êtes une noble intelligence, un vaillant cœur, un homme éprouvé; vous seriez utile au peuple, au droit, à la liberté. Je fais des vœux pour vous et je vous serre la main.

VICTOR HUGO[1].

À Madame Simbozel.

3 février 1876.

Je reçois votre lettre, Madame[2]. Elle m'émeut. Malheureusement les Chambres ne se réunissent que le 8 mars. Je compte demander l'amnistie. Je tâcherai que cet odieux départ du 1er mars n'ait pas lieu. Je serais bien heureux si je parvenais à vous épargner cette douleur, ainsi qu'à tant d'autres pauvres familles.

Je mets à vos pieds mon respect.

VICTOR HUGO[3].

Au maréchal de Mac-Mahon, président de la République.

Paris, 7 février 1876.

Monsieur le Président de la République,

La femme d'un condamné politique qui n'a pas encore quitté la France me fait l'honneur de m'écrire. Je mets la lettre sous vos yeux.

En l'absence de la Commission des Grâces, c'est à vous que je crois devoir m'adresser.

Ce condamné fait partie d'un convoi de transportés qui doit partir pour la Nouvelle Calédonie le 1er mars. C'est huit jours après, le 8 mars, que les Chambres nouvelles entreront en fonction. Je suis de ceux qui pensent qu'elles voudront signaler leur avènement par l'amnistie. Ce grand acte d'apaisement est attendu par la France.

En présence de cette éventualité, et pour toutes ces raisons réunies, vous jugerez sans doute, monsieur le maréchal, qu'il conviendrait que le départ du 1er mars fût ajourné jusqu'à la décision des Chambres.

(1) *Le Rappel,* 30 janvier 1876.

(2) Madame Simbozel avait écrit à Victor Hugo pour le prier d'essayer d'empêcher le départ des condamnés à la déportation, départ qui devait avoir lieu le 1er mars. Simbozel faisait partie du convoi. — (3) *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale. — Collection Louis Barthou.*

Un ordre de vous suffirait pour faire surseoir au départ. J'espère cet ordre de votre humanité, et je serais heureux d'y applaudir.

Recevez, monsieur le Président de la République, l'assurance de ma haute considération.

VICTOR HUGO [1].

À Baze.

Paris, 8 février 1876.

Mon honorable et cher ancien compagnon d'exil,

Avez-vous pensé à moi ? Avez-vous été assez bon, vous de qui cela dépend, pour me faire réserver une place à gauche le plus près possible de la tribune ? Cette marque de votre souvenir me toucherait vivement. Je suis de ceux qui n'oublient pas, et je me rappelle notre rencontre dans l'exil, votre vaillante résistance au coup d'état, et nos bonnes causeries de Bruxelles.

Recevez, aujourd'hui comme autrefois, mon cordial serrement de main.

VICTOR HUGO [2].

À Monsieur le Président de la République.

Paris, 10 février 1876.

Monsieur le Président de la République,

Par toutes les raisons indiquées dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 7 février, j'insiste près du gouvernement pour qu'il soit sursis au départ du nouveau convoi de condamnés politiques jusqu'à la décision des Chambres sur l'amnistie.

Recevez l'assurance de ma haute considération.

VICTOR HUGO [3].

(1) *Actes et Paroles. Depuis l'exil.*

(2) *Communiquée par la librairie Andrieux. — Collection Pauley.*

(3) Copie reliée au manuscrit des *Documents, Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

À Monsieur Martel, président de la Commission des Grâces.

Paris, 10 février 1876.

Monsieur le président de la Commission des Grâces,

Puisque la Commission des Grâces est encore en fonction, j'espère d'elle une prompte décision en faveur du malheureux condamné Simbozel.

Je regrette que le gouvernement n'ait pas cru devoir remarquer que ma lettre à M. le président de la République avait pour objet principal l'ajournement du départ de condamnés politiques annoncé pour le 1er mars, huit jours avant la réunion des nouvelles chambres. Si, malgré la demande de sursis faite à temps, ce départ douloureux pour l'humanité et onéreux au trésor, avait lieu, et si l'amnistie était, comme je l'espère, décrétée, le gouvernement aurait engagé sa responsabilité.

Recevez, Monsieur le président et honorable collègue, l'assurance de ma haute considération.

VICTOR HUGO (1).

À Baze.

12 février.

Mon honorable et bien cher collègue,

Votre lettre me touche et me charme. Oui, je suis bien, et je reste à jamais votre vieux et fidèle compagnon de lutte et d'exil. Maintenant placez-moi le mieux que vous pourrez, aidez-moi s'il y a quelque arrangement à faire avec un de nos collègues, je m'en rapporte à vous, et je vous serre les deux mains.

VICTOR HUGO (2).

À Monsieur Martel, président de la Commission des Grâces.

Paris, 17 février 1876.

Monsieur le président et honorable collègue, comme je l'avais prévu, la Commission des Grâces étant absente et dispersée, des *délais inévitables* rendent illusoire, quant au malheureux condamné Simbozel, le renvoi qu'a cru devoir vous faire M. le président de la République.

(1) Brouillon relié au manuscrit des *Documents, Actes et Paroles. Depuis l'exil,* et reproduit dans l'Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

(2) *Communiqué par la librairie Andrieux. — Collection Pauley.*

Reste l'ajournement du départ des condamnés. Je persiste à l'espérer. L'amnistie est réclamée de toutes parts, le départ du 1er mars, s'il avait lieu, préjugerait la question, marquerait peu de souci de l'humanité et peu de déférence pour le vote possible des chambres, et engagerait la responsabilité du gouvernement.

J'ai écrit, pour insister sur ce sursis, selon moi nécessaire, une seconde lettre à M. le président de la République.

Recevez, Monsieur le président et honorable collègue, l'assurance de ma haute considération.

Victor Hugo (1).

À Monsieur le Président de la République.

[20 février 1876.]

M. le P. de la R.

Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire le 7 février, la Commission des Grâces est absente et le président de cette commission, à laquelle vous avez cru devoir renvoyer l'affaire Simbozel, l'honorable M. Martel, est à Saint-Omer. Il m'écrit que la revision de cette affaire entraînerait des *délais inévitables.*

D'ici là, le départ des condamnés politiques annoncé pour le 1er mars aura eu lieu.

C'est pour obtenir un sursis à ce départ que j'ai eu l'honneur de vous écrire, permettez-moi de vous le rappeler.

Ce départ est un acte purement administratif. Il dépend du gouvernement de l'ajourner. En présence de l'éventualité de l'amnistie, j'insiste près du gouvernement pour qu'il soit sursis à ce départ.

Je mets sous vos yeux une nouvelle prière qui m'est adressée au nom de huit malheureuses femmes de condamnés compris dans le convoi du 1er mars (2). Cette lettre vous touchera, je n'en doute pas, et je persiste à espérer de votre humanité un ordre de sursis.

Recevez, etc. (3)

(1) Brouillon relié au manuscrit des *Documents, Actes et Paroles. Depuis l'exil,* et publié dans l'Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Après une nouvelle lettre de Mme Simbozel, Victor Hugo tenta, le 20 février, un dernier effort près du maréchal de Mac-Mahon. Le départ eut pourtant lieu le 1er mars. — La peine de Simbozel fut commuée le 21 juin 1878 en quatre ans de prison ; il fut gracié en janvier 1879. — (3) Brouillon relié au manuscrit des *Documents, Actes et Paroles. Depuis l'exil,* et reproduit dans l'Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale. — Bibliothèque Nationale.*

À Nadar[1].

Mardi [février 1876].

Je reçois vos épreuves superbes. Merci et bravo. Vous réussissez avec tout. Même avec une vieille caboche comme la mienne. Vous me l'offrez, et je vous la donne.

À bientôt, cher et charmant confrère.

V. H.[2]

À Édouard Lockroy[3].

Paris, 18 avril.

Mon honorable et cher collègue,

Je vous envoie, pour payer ma place à la conférence d'avant-hier, cinq cents francs, partageables par moitié entre la caisse de la souscription ouvrière et la caisse de secours des familles de condamnés politiques.

Recevez mon plus cordial serrement de main[4].

À Baze.

17 mai.

Mon honorable et cher collègue, le moment approche où je vais avoir à parler pour l'amnistie. Je m'adresse à votre bonne grâce si cordiale. Pourrais-je avoir, pour ce jour-là, et pour les personnes de ma famille, quatre places dans un lieu réservé où je puisse les conduire avant la séance et les reprendre après ? Je compte sur votre gracieuse réponse, et je vous remercie d'avance, cher compagnon d'exil et de sénat.

Ex imo corde.

Victor Hugo[5].

(1) Inédite. — (2) *Collection Nadar.*

(3) Édouard Lockroy était trésorier général de la souscription pour l'envoi d'une délégation ouvrière à l'exposition de Philadelphie. — (4) Copie reliée au manuscrit des *Documents, Actes et Paroles. Depuis l'exil,* et reproduite dans l'Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale. — Bibliothèque Nationale.*

(5) *Communiquée par la librairie Andrieux.*

À Paul Meurice.

9 juin.

Cher Meurice, voici quatre pages dont je n'ai pas le temps de garder copie. Vous arriveront-elles à temps ? Je fais charger l'envoi. Lisez-les [1], si vous trouvez qu'elles en vaillent la peine.

Dites à M. Maurice Sand et à sa sœur ma profonde et douloureuse émotion.

Ex imo.

V. H.

L'envoi vous parviendra en même temps que ce mot [2].

À Nadar [3].

28 juillet.

Mon cher et vaillant confrère,

Vous avez disparu hier, avant que j'aie pu vous parler. Vous dire combien j'ai été ému et enchanté de ce que vous m'avez fait lire, c'est difficile, je voudrais l'essayer pourtant, ne fût-ce que par un serrement de main. Soyez assez bon pour venir dîner avec moi mardi 1er août (à 7 h. 1/2). C'est une table de famille, et vous en êtes.

Votre ami.

Victor Hugo [4].

À Monsieur Chauvin.

Paris, 31 août 1876.

Je vous remercie, Monsieur, de votre dédicace. Je l'accepte. Vous traitez, avec l'élévation de vues d'un généreux esprit, la grande question aujourd'hui vivante et saignante, la question d'Orient [5]. La question d'Orient

[1] La veille au soir Victor Hugo avait reçu du fils de George Sand un télégramme ainsi conçu : *Ma mère est morte.* Aussitôt le poète écrivit les paroles d'adieu que Paul Meurice lut à l'enterrement et qui furent reproduites dans *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* — [2] *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[3] Inédite. — [4] *Communiquée par le Centre d'Histoire contemporaine.*

[5] Chauvin. — *Considérations sur les phases de la Question d'Orient.*

commence la question européenne. De la Serbie on sera invinciblement amené aux États-Unis d'Europe. Aveugle qui ne voit pas cela. Il faudra des années pour amener cette solution, mais la solution est nécessaire. Elle s'impose aux méditations du présent, elle s'imposera aux décisions de l'avenir.

Je vous envoie tous mes vœux de succès. Recevez, etc.[1]

Au représentant Greppo, trésorier du Comité d'aide aux transportés.

[10 septembre 1876.]

Mon cher collègue,

J'ai droit à une pension dans la Société des gens de lettres; je touche aujourd'hui les arrérages de cette pension montant à quatre cent cinquante francs.

Je vous les envoie pour la caisse de secours des familles des transportés.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[2].

Au Rédacteur en chef de la Sentinelle de Nancy.

Paris, 22 septembre 1876.

Mon vaillant et cher confrère,

Vous me demandez mon sentiment sur les prochaines élections, le voici.

Avant tout, l'amnistie. L'amnistie est le premier et le dernier mot de la situation actuelle.

Je rejette, quant à moi, tout candidat qui n'accepte pas l'amnistie pleine et entière.

L'épreuve du système des grâces partielles est faite. Ce que nous avons prédit s'est réalisé.

Donc, amnistie!

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[3].

[1] Brouillon relié au manuscrit des *Documents. Actes et Paroles. Depuis l'exil. — Bibliothèque Nationale.*

[2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] *Bibliothèque Nationale. Journaux annotés.*

À Nadar[1].

11 Xbre.

Je suis en plein Sénat, et, ma foi, j'y suis heureux, car je lis à mon aise votre beau et charmant livre[2]. Je fais une vraie *séance buissonnière,* de compagnie avec votre esprit. Pendant qu'on bavarde à la tribune, j'écoute parler votre pensée. Que de pages hautes, profondes, exquises!

Quand vous verrai-je? Je voudrais vous parler de vous. Je vous aime de tout mon cœur.

VICTOR H.[3]

À Baptiste[4].

[23 décembre 1876.]

Baptiste,

J'ai des griefs réels contre vous, que vous savez, et que je réserve. Mais je ne veux pas faire de peine à des enfants, et j'invite vos enfants à la petite fête que je donne le jour de Noël[5].

V. H.[6]

À Paul Meurice[7].

28 Xbre.

Cher doux ami, voudrez-vous prendre la peine de faire effacer (s'il en est temps encore) le double titre :

Les autres barbares

en tête de

l'aide à Majorien[8]

(1) Inédite. — (2) *Histoire buissonnière.* Enregistrée dans la *Bibliographie* du 17 février 1877. — (3) *Collection Nadar.*

(4) Inédite. — (5) Nous trouvons confirmation de ce billet dans le *Carnet* de 1876 : «... 23 décembre 1876. J'ai à me plaindre de Baptiste, mon portier, assez mauvais homme. Mais il a deux jeunes enfants à qui je ne veux pas faire de peine, et que j'invite pour la petite fête d'enfants que je donnerai après demain, jour de Noël.» — (6) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(7) Inédite. — (8) *La Légende des Siècles.* Nouvelle série. 1877.

L'aide offerte à Majorien suffit et l'imposte *les autres barbares* affaiblit. Si c'est votre avis, effaçons *les autres barbares.*

Voici ce qui complète le tome I. Ces deux sections IX et X précèdent *les Sept Merveilles* qui sont la clôture du volume.

À vous éternellement.

V. [1]

À Monsieur Émile Ferry, maire du IXe arrondissement.

Décembre 1876.

Monsieur le maire,

J'ai offert hier, en famille, une loterie à quelques petits enfants. Le dernier lot a été gagné par les pauvres. C'est un billet de 500 francs.

Je vous l'envoie pour les pauvres de votre arrondissement.

Je prie mes amis de considérer ce billet de 500 fr. comme ma carte de visite du jour de l'an.

Recevez, Monsieur le maire, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO [2].

1877

À Paul Meurice [3].

16 janvier mardi matin.

Cher ami, je voudrais adoucir un peu la nuance farouche de ce premier volume, et puisque nous avons les vingt-deux feuilles, je retrancherais *Inferi* [4] (que je réserverais pour un livre ultérieur). Cela ne ferait que six pages de moins. Je vous consulte. Il me semble que cela serait facile, les feuilles dernières n'étant pas encore corrigées. On me rendrait la copie, on décomposerait la pièce imprimée, et il n'en resterait pas trace. Qu'en pensez-vous?

À demain. Avec vos charmantes filles. Et à toujours.

V. [5]

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) *Le Rappel*, 30 décembre 1876.

(3) Inédite. — (4) *Inferi* a été publié en 1883 dans la dernière série de *La Légende des Siècles.* — (5) *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

8 février jeudi.

Cher ami, comme toujours je vous obéis. Ce titre me paraît fort bien ainsi. Et puis, j'ai admis *Ronsard.*

Vous le trouverez dans l'envoi ci-joint. Cet envoi contient (suite du groupe des idylles) :

XI. Longus;
XII. Pétrarque,
XIII. Ronsard;
XIV. Marlow[2].
XV. Racan;
XVI. Segrais;
XVII. Chaulieu;

Demain vous recevrez :

XVIII. Diderot;
XIX. André Chénier;
L'idylle du vieillard;
La voix d'un enfant d'un an,

et le groupe des idylles sera complet.

A vous. *Ex imo*[3].

Au même[4].

10 février.

Cher ami, j'ajoute Voltaire et Beaumarchais, les voici.

Plus *la Voix d'un enfant d'un an.*

Le groupe des Idylles est maintenant complet. — Il y aura entre *la Comète* et les idylles quelque chose que je vous enverrai demain.

Je pourrais maintenant, excepté la section *Le Temps présent* qui est à coordonner de nouveau, donner toute la fin. Le croyez-vous utile? Faut-il laisser passer les jours gras?

Tuus

V.[5]

Au même[6].

Dimanche onze heures [11 février 1877].

Cher ami, je crois le rapprochement et le contraste utiles entre les *idylles* et *Tout le passé* etc., ce qui, si mon avis ne s'éloigne pas trop du vôtre, me

(1) Inédite. — (2) *Marlow* n'a pas été maintenu. *Shakespeare* l'a remplacé. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

(6) Inédite.

semble compenser la disproportion entre les deux volumes. Elle sera d'ailleurs, je crois, peu sensible.

Voici les *bon à tirer.*

Tout ce qu'on m'enverra sera immédiatement corrigé.

À ce soir, cher doux ami et maître.

V. [1]

Au même [2].

Lundi midi 1/2 [12 février 1877].

Cher ami,

Voici la suite du manuscrit. Je vous enverrai demain les épreuves corrigées. Mais nous sommes en avance sur l'imprimerie. Il me semble que nous aurons peut-être à stimuler *Quantin du Retard* [3].

À vous du fond de mon vieux cœur.

V. [4]

Au même [5].

14 février.

Cher ami,

Voici presque la fin du manuscrit :

Là-Haut.
Le Temple.
À l'Homme.

Je n'ai plus à envoyer que deux ou trois pièces courtes qui font partie du *Temps présent,* et la dernière pièce *Abîme.*

À tout à l'heure. — À toujours.

V. [6]

À Monsieur Francis de Saint-Vidal fils [7].

Paris, 16 février 1877.

Monsieur, votre groupe m'émeut comme un drame [8]; l'effet est profond et tragique. C'est de la grande sculpture. Je vous remercie d'avoir si magnifiquement traduit *l'Année Terrible.*

VICTOR HUGO [9].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] L'édition originale Calmann Lévy était imprimée par Quantin. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite. — [6] *Bibliothèque Nationale.*

[7] Inédite. — [8] *L'Année Terrible,* groupe plâtre, exposé au salon. — [9] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Paul Meurice[1].

H.-H., 19 février.

C'est en effet *Racan* qu'il faut et non *Segrais* et, comme toujours, vous avez eu raison de faire la correction dans l'in-16. L'in-8° est très beau[2]; mais cette fois encore, Claye n'a-t-il pas été en retard? — Merci pour le paquet de journaux. Que vous êtes bon. Y aura-t-il moyen de me faire lire les articles de St-Victor et de Banville?

Merci encore, d'avance.

Jeanne d'Arc fait sa jonction avec Lahire. Bravo!

V.[3]

À Auguste Vacquerie[4].

28 février.

Cher Auguste, lisez cette lettre. Il me semble qu'elle vaudrait la peine d'être publiée. Le petit-fils de *Jean Chouan* devenu républicain[5].

Dans tous les cas, elle m'aura été une occasion de vous dire que vous avez encore écrit une bien belle page aujourd'hui.

Ex imo.

V. H.[6]

(1) Inédite. — (2) L'édition in-8°, originale, de *La Légende des Siècles*, nouvelle série, a paru le 26 février 1877; c'est ce qui nous a fait placer là cette lettre, quoique la fin, par l'allusion au *Bon Lahire*, se rattache à 1873, pendant un séjour de Victor Hugo à Guernesey. Mais *le Groupe des Idylles*, dont fait partie *Racan*, ne parut qu'en 1877, époque à laquelle le *Carnet* nous indique la présence de Victor Hugo à Paris... Nous n'avons pu parvenir à résoudre ce problème. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite. — (5) Voici la lettre du petit-fils de Jean Chouan. Elle nous a paru assez intéressante pour la reproduire intégralement :

Illustre Maître,

À vous bravo! Merci!

Petit-fils de Jean Chouan, j'ai lu avec un immense sentiment d'orgueil l'éloge que vous venez de faire du chef vénéré de notre famille.

Oui, comme toujours, vous avez raison, ce fut un héros, mais hélas! de l'ombre. Ses enfants ont pris leur place au soleil en acceptant les immortelles vérités de 89 et en s'abritant sous les plis du drapeau de la liberté. Mais ils ont conservé pour leur aïeul le respect et l'admiration que l'on doit au vrai courage.

Seul descendant direct de Jean Chouan, c'est un enfant de quinze ans qui vous envoie ce merci.

Recevez, cher et illustre maître, l'assurance de mon profond respect et de mon admiration pour le grand poète national.

Georges Chouan de Cottereau,
100, rue de Cléry.

Le Rappel, 2 mars 1877.

(6) *Bibliothèque Nationale.*

À Mademoiselle Louise Bertin.

3 mars 1877. Paris.

Mademoiselle, j'ai lu votre beau et charmant livre[1], et je serais heureux de le tenir de vous. Je ne puis aller chez vous, parce que je ne puis me résigner à rencontrer des ennemis dans cette maison où je ne voyais jadis que des amis, mais mon vieux cœur est toujours le même, et vous savez combien j'aime votre grande âme.

V. H.[2]

À Théodore de Banville[3].

Mardi, 6 mars.

Vous venez de décorer mon livre, cher Banville, jamais, vous-même, vous n'avez écrit une plus belle page[4]. Je suis plus que reconnaissant, je suis attendri. Donnez-moi la joie de vous serrer la main. Le *jeudi 15 mars* (c'est bien loin, mais nous voulons être sûrs de votre acceptation) notre table intime vous attendra *tous les trois,* à 7 h. 1/2. Mettez ma requête aux pieds de Madame de Banville. — Cher Maître, cher frère, je vous serre dans mes bras.

V. H.[5]

À Charles Monselet.

Lundi, 26 [mars 1877].

Si vous vous souvenez encore qu'il existe quelque part un être appelé V. H.-H. V. (*achevé*, c'est-à-dire fini), venez donc dîner avec lui dans son ombre, rue de Clichy, jeudi 29.

Sommation affectueuse[6].

(1) *Nouvelles Glanes,* Bibliographie de la France : 30 juin 1876. — (2) *Lettres aux Bertin.*
(3) Inédite. — (4) Article du 5 mars 1877 sur *La Légende des Siècles.* — (5) *Collection Édouard Champion.*
(6) Charles Monselet. — *Mes Souvenirs littéraires.*

À Paul de Saint-Victor [1].

Paris, 26 mars 1877.

Mon noble et cher ami et confrère,

Je viens de relire vos pages magistrales sur *la Légende des Siècles* [2]. Je vous remercie. Vous êtes de ceux dont l'œuvre honore notre temps; toutes les feuilles que vous écrivez sont recueillies par cette main invisible qui est la postérité; votre critique, n'étant autre chose que le verbe même de l'art, fait autorité dans le présent et fera loi dans l'avenir. Vous avez en vous toutes les grandeurs de l'écrivain, le beau style, le goût suprême, la raison sereine.

Étant l'homme que vous êtes, vous parlez de moi en termes qui m'émeuvent profondément.

Je presse vos mains dans les miennes.

Victor Hugo [3].

À Jules Simon [4].

10 avril 1877.

Mon cher Jules Simon,

Je vous recommande un homme qui n'a pas besoin de vous être recommandé, car, comme moi, vous l'aimez et vous l'estimez, c'est un écrivain de cœur et de talent, c'est M. Barbou, placé par vous, et très honorablement, à la Bibliothèque Ste-Geneviève.

Il lui arrive en ce moment une chose difficile à comprendre, il est sous le coup d'une poursuite, qui est évidemment un malentendu. Il a écrit dans un journal une page de critique très vive, très crue, si l'on veut, mais très honnête, très nette et très loyale contre un nouveau genre littéraire que je n'ai pas à juger, et qui tend à s'établir. Je voudrais que le parquet ne poursuivît personne, mais le parquet poursuit M. Barbou. Cette poursuite me paraît inexplicable. Un mot de vous la ferait cesser.

Cher Jules Simon, je vous la demande. Je vous serai personnellement reconnaissant de ce que vous ferez pour M. Barbou. Et ce que vous ferez sera juste.

Je vous remercie d'avance et je vous serre la main.

Victor Hugo [5].

(1) Inédite. — (2) *Le Moniteur universel*, 23 mars 1877. — (3) *Collection Paul de Saint-Victor.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.* Copie.

À Madame Lockroy [1].

Paris, 11 avril 1877.

Chère Alice, vous êtes heureux tous, moi je suis content; car je n'ai pas d'autre joie que celle qui me vient de votre bonheur. Vous regretter quand vous partez, vous espérer quand vous revenez, voilà l'occupation de mon vieux cœur. Et puis je travaille.

Je connais Saint-Jean-de-Luz. Quand je l'ai vu pour la première fois, j'avais neuf ans, un an de plus que Georges. C'était en 1811. Nous allions en Espagne. Allez-y, mais n'y faites pas de châteaux. Contentez-vous d'être aimée, c'est-à-dire heureuse.

Et revenez. Vous savez comme nous vous attendons. Il y a ici pour vous et pour nos chers petits, et pour votre cher Lockroy, quatre bras tout grands ouverts.

À bientôt donc, et tendre embrassement, chère fille.

V. [2]

Aux membres de la Franc-maçonnerie de Lyon.

Paris, 15 avril 1877.

Un éloquent appel m'est adressé. J'y réponds.

Mes amis de la franc-maçonnerie lyonnaise ont raison de compter sur moi. Le philosophe est un lutteur, le penseur est un combattant; mais ce lutteur fait la lutte de la fraternité, mais ce combattant fait le combat de la paix. Quant à moi, le jour où je cesserai de combattre, c'est que j'aurai cessé de vivre.

Les gouvernements, tous monarchiques en ce moment, nous ont amenés, nous les peuples, à la situation que voici : Au dedans la misère, au dehors la guerre. D'un côté l'ouvrier qui chôme, de l'autre le soldat qui part. De là le problème à résoudre, problème qui s'impose aux penseurs, et qui contient tout l'avenir de la civilisation : faire que l'ouvrier travaille, et que le soldat ne travaille plus; en d'autres termes, remplacer l'œuvre de mort par l'œuvre de vie.

[1] Inédite. — Le 3 avril 1877, Mme Charles Hugo avait épousé Édouard Lockroy; les mariés étaient partis avec les enfants dans le Midi. — [2] *Collection Louis Barthou.*

Les innombrables questions qui se dressent tragiquement autour de nous sont, au fond, toutes, la même question. Il semble qu'il y ait dans l'air un mystérieux besoin de pardon réciproque. On est tenté de s'écrier : Pardonnons-nous les uns aux autres. Pardonner, c'est aimer. Les gouvernements qui font la guerre et les gouvernements qui ne font pas grâce commettent la même mauvaise action; l'inclémence est une forme de la guerre. Les batailles sont des supplices. Faire la paix, c'est faire grâce aux mères; faire grâce, c'est faire la paix parmi les citoyens. Ne nous lassons donc pas de tenir haut parmi les colères et les orages ce double drapeau : au dehors, République! au dedans, Amnistie!

Mes concitoyens, je presse vos mains cordiales.

VICTOR HUGO [1].

À Mademoiselle Louise Bertin.

23 avril.

Chère Mademoiselle Louise,

On peut multiplier les obstacles entre le temps présent et le temps passé, et ajouter les griefs aux griefs, mais on ne peut m'empêcher de vous lire et de vous relire. C'est ce que je viens de faire; et je sens le besoin de vous dire que, plus que jamais, j'aime votre poésie où je retrouve votre musique, votre âme où je rencontre toute ma foi et toute ma conscience, et votre cœur où je revois tous ceux que nous avons aimés.

Croyez à mon tendre et inaltérable respect.

V. H. [2]

À l'empereur du Brésil [3].
[*Don Pedro.*]

16 mai.

M.

Si j'avais eu l'honneur de vous voir, je vous eusse expliqué que je ne suis malheureusement pas libre jeudi. C'est pour moi un bien vif regret. Mais je

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) *Lettres aux Bertin.*
(3) Inédite.

garde la précieuse pensée que votre [1] a bien voulu désirer cette rencontre où j'eusse, de mon côté, été si heureux de saluer cet homme rare, si noblement préoccupé de toutes les idées du progrès et de la civilisation, ce grave et magnanime esprit, cet empereur qui honore le trône et son siècle, cet homme qui est plus qu'un prince, puisqu'il est un esprit.

Recevez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus empressés [2].

À Ch. L. Chassin [3].

20 mai.

Cher et vaillant confrère,

Vous êtes, comme moi, un lutteur éprouvé par l'épreuve, et un père éprouvé par le deuil. Vous avez, comme moi, hélas, les deux côtés de votre être dans l'ombre; l'âme dans l'exil, le cœur dans la tombe.

Les lignes touchantes que vous m'adressez aujourd'hui m'émeuvent profondément. Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

Mes plus affectueux respects aux pieds de madame Chassin [4].

À Madame Édouard Bertin.

31 mai 1877.

Chère Madame Édouard, votre noble et douce lettre m'a vivement touché. Je suis allé chez vous pour vous dire tout le dévouement de mon vieux cœur. Vous étiez à la campagne; laissez-moi vous écrire ce que je vous aurais dit : aujourd'hui tous mes souvenirs se condensent en vous [5], et je revois dans votre âme adorable toutes les âmes que j'ai aimées.

Je mets à vos pieds mes tendres respects.

VICTOR HUGO [6].

[1] Un mot illisible. — [2] Brouillon très raturé. *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Institut d'Histoire de la Ville de Paris. — Papiers Chassin.*
[5] Mlle Bertin venait de mourir. — [6] *Lettres aux Bertin.*

À Leconte de Lisle.

9 juin 1877.

Mon éminent et cher confrère,

Je vous ai donné trois fois ma voix, je vous l'eusse donnée dix fois[1].

Continuez vos beaux travaux et publiez vos nobles œuvres qui font partie de la gloire de notre temps.

En présence des hommes tels que vous, une académie, et particulièrement l'Académie française, devrait songer à ceci qu'elle leur est inutile et qu'ils lui sont nécessaires[2].

À Emile Blémont.

16 juin 1877.

Quelle douceur, mon éloquent et cher confrère, de lire une page de vous au milieu de ces coups d'État, avortés d'avance, qu'on nous annonce en patois! Dans quel style on fait parler ce pauvre maréchal! Heureusement, en vous lisant, j'ai tout oublié, excepté votre beau talent et ma bonne amitié.

Vous seriez bien aimable de venir, ainsi que Mme Blémont, dîner avec nous mardi prochain. Je mets mon humble requête aux pieds de votre gracieuse femme.

À bientôt, n'est-ce pas? Je presse vos mains dans les miennes[3].

À Gustave Rivet.

21 juin, 2 h.

Cher poëte, dans dix minutes, je vais monter à la tribune[4], je profite de ce répit que me donne la politique pour me tourner vers la poésie, et je vous écris.

[1] Leconte de Lisle avait échoué, le 7 juin 1877, à l'Académie; le lendemain, il avait écrit à Victor Hugo : «En m'honorant trois fois de votre suffrage dans la dernière élection académique, vous m'avez largement récompensé de toute une vie de travail, uniquement consacrée à l'art suprême dont vous êtes le plus glorieux représentant. Mon ambition la plus haute est satisfaite. Vous m'avez nommé, je suis élu». — [2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[3] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[4] Discours prononcé au Sénat contre la dissolution.

Vous avez, sur *l'Art d'être grand-père* écrit une de ces pages inoubliables pour moi. Vous êtes un talent *fier et doux,* un noble esprit, et je vous aime.

V. H.[1]

À Madame Edmond Adam[2].

Samedi [juin 1877].

Votre lettre, madame, me touche au plus profond du cœur[3]. Vous savez combien j'aimais Edmond Adam. Vous savez combien j'admire votre doux et noble esprit. Je baise vos belles mains et je vous offre mon douloureux et sympathique respect.

V. H.[4]

À Alfred Tennyson.

Paris, juin 1877.

Je lis avec émotion vos vers superbes[5]. C'est un reflet de gloire que vous m'envoyez. Comment n'aimerais-je pas l'Angleterre qui produit des hommes tels que vous! l'Angleterre de Wilberforce, l'Angleterre de Milton et de Newton! l'Angleterre de Shakespeare!

France et Angleterre sont pour moi un seul peuple, comme vérité et liberté sont une seule lumière. Je crois à l'unité humaine comme je crois à l'unité divine[6].

À Auguste Vacquerie.

[Juillet 1877.]

Cher ami, il est onze heures du soir, je rentre, et je trouve votre messager. Démentez purement et simplement, à moins que vous n'aimiez mieux (ce qui serait plus exact) publier quelque chose comme ceci. — Du reste, je crois que ces gens-là méditent de l'inattendu. Je vous en parlerai. — À vous profondément.

(1) Gustave Rivet. — *Victor Hugo chez lui.*

(2) Inédite. — (3) Mme Edmond Adam avait écrit à Victor Hugo pour le remercier des paroles qu'il avait prononcées sur la tombe d'Edmond Adam, mort le 14 juin. — (4) Brouillon écrit au verso de vers intitulés *La distribution de prix* et datés 25 juin 1877.

(5) Tennyson avait publié dans le *Nineteenth Century* un sonnet à Victor Hugo. — (6) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Il y a dans *l'histoire d'un crime* un chapitre intitulé : *On vient pour m'arrêter.* On lit dans ce chapitre que, après cette visite du coup d'état à Victor Hugo, il fut constaté que des manuscrits avaient été volés. Heureusement les principaux manuscrits étaient en sûreté : M. Victor Hugo avait sagement fait de prendre cette précaution. *La Défense*[1] affirme qu'il prend la même précaution aujourd'hui. Nous laissons à *la Défense* la responsabilité de cette affirmation, injurieuse pour le gouvernement actuel.

Ce que nous pouvons dire, et dire très haut, c'est que M. Victor Hugo reste à Paris, déterminé, lui aussi, à défendre, *jusqu'au bout*[2], le droit et la loi[3] !

Au même[4].

5 août 1877.

Cher Auguste, j'ai, vous le savez, l'habitude de donner aux pauvres, et, en particulier, aux familles indigentes des victimes de la guerre civile, mes droits d'auteur sur les choses de moi mises en musique. Je ne pourrais donc, sans frustrer ceux que je veux secourir, concéder gratuitement le droit de publication de *douze* pièces des *Orientales.* Vous serez de mon avis, je n'en doute pas.

À vous, cher grand écrivain, *ex imo corde.*

VICTOR HUGO[5].

À Madame Lockroy.

18 août.

Merci, chère Alice, votre lettre éclaire ma solitude. Tout ce que vous me dites de nos enfants me charme, mais j'espère que votre prochaine lettre me montrera Lockroy courant avec eux; comme je tiens à le voir ministre, il faut d'abord que je le voie enfant.

Sauf vos absences, tout est bien ici. Nous vous envoyons à tous toutes nos tendresses, et quant à moi, si vous le permettez, je couvre Georges de caresses et Jeanne de baisers.

V.[6]

(1) Le journal *la Défense* avait affirmé que, « jugeant la situation grave, Victor Hugo avait mis en sûreté ses manuscrits et songeait à s'y mettre lui-même ». Vacquerie avait envoyé prévenir Victor Hugo. — (2) Allusion aux paroles adressées aux soldats par Mac-Mahon, à la revue du 1er juillet. — (3) *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

(6) *Maison de Victor Hugo.*

Au général Deligny [1].

Paris, 7 septembre 1877.

Général,

Le sort d'un homme de talent et d'avenir est en ce moment entre vos mains.

M. Maurice Coste [2] est un écrivain distingué; il est renommé déjà parmi les orateurs des conférences littéraires; sa place est marquée parmi eux au premier rang.

M. Maurice Coste est réserviste; il a eu, dernièrement, dans le service, un mouvement d'impatience dont il dépend de vous, général, d'arrêter les conséquences. — Votre haute intervention serait toute-puissante. Permettez-moi de vous la demander.

Ce qui explique et excuse le mouvement de fièvre qu'a eu M. Maurice Coste, c'est qu'il est en ce moment en proie à une profonde douleur. Il vient de perdre sa mère; et il y a un an à peine qu'il a vu mourir de la façon la plus inattendue et la plus fatale sa jeune femme et son enfant nouveau-né. Il est lui-même d'une santé très délicate.

Général, je recommande M. Maurice Coste à toute votre bienveillance. Je connais l'élévation de votre cœur et de votre esprit. Je vous remercie, au nom des lettres, de ce que vous ferez pour ce jeune écrivain si digne d'estime et d'intérêt.

Recevez, général, l'assurance de ma haute considération [3].

À Gambetta.

Mercredi matin [12 septembre 1877].

Si vous pouviez être grandi, leur acharnement vous grandirait [4]. Ce gouvernement est aussi bête que vous êtes éloquent. Quel superlatif!

[1] Inédite. — [2] Maurice Coste écrivait sous le pseudonyme de Talmeyr. — [3] *Bibliothèque Nationale.* Copie. — Maurice Talmeyr, libéré d'après la recommandation de Victor Hugo, vint chez lui le 19 septembre et lui dit : *Vous m'avez sauvé de dix ans de fers.* — *Choses vues,* tome II, *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[4] Gambetta, dans un discours prononcé à Lille, le 15 août 1877, ayant dit que Mac-Mahon devrait *se soumettre ou se démettre,* fut poursuivi et condamné par défaut, le 11 septembre, pour « offense envers le chef de l'État » à trois mois de prison et 2.000 francs d'amende.

N'oubliez pas que notre petite table intime vous attend demain soir jeudi ainsi que notre cher Spuller[1].

Votre ami,

VICTOR HUGO[2].

À Paul Meurice[3].

Dimanche [30 septembre 1877].

Cher doux ami, vous voilà arrivé, je sens ma providence ici. Nous vous attendons ce soir à dîner. Moi je vous ai espéré tous les jours et à toutes les heures. Je me suis déjà mis au tome II de *l'Histoire d'un Crime.*

À tout à l'heure. Je serai à 1 h. 1/2 au *Rappel.*

À vous, de toute ma vieille âme.

V.[4]

À Léon Cladel.

16 octobre 1877.

Mon cher et cordial confrère, vous avez écrit sur mon livre[5] une de ces pages robustes et profondes qui sont de vrais services rendus par votre vigoureux esprit aux esprits de la foule. Vous éclairez les faits d'un jour réel et les idées d'une lumière philosophique. Je vous remercie, cher grand penseur.

Je voudrais vous serrer la main. Madame Cladel et vous, vous seriez bien aimables de venir dîner avec nous mardi prochain 23. Mettez mes empressements et mes respects aux pieds de votre charmante femme.

À vous.

VICTOR HUGO[6].

[1] Réponse de Gambetta :

12 septembre 1877.

Mon cher Grand Ami,

Vous me gâtez; prévenu, condamné et même détenu, je viendrai toujours à vos invitations. À jeudi avec joie et avec Spuller.

Bien cordialement. Votre

LÉON GAMBETTA[4].

[2] *Communiquée par M. E. Pillias. — Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Léon Cladel avait publié dans *la Marseillaise* un article sur *L'Histoire d'un Crime.* — [6] *Les Nouvelles littéraires,* 30 mars 1935.

À Georges, à Jeanne et à leur mère[1].

27 octobre.

Mes enfants, mes bien-aimés, vous voyez le ciel d'Italie, les orangers, les citronniers, les fleurs, les oiseaux, la mer dans les palmiers; vous êtes contents, et je suis heureux. Cela ne m'empêche pas d'avoir une autre joie, profonde; celle de votre retour. Vous allez revenir! les Chambres ont cela d'excellent et d'incontestable qu'elles ramènent les petits-enfants caresser les grands-papas.

Lockroy m'a écrit une vaillante et charmante lettre; Georges, embrasse-le; Jeanne, embrasse-le; Alice, embrassez-le; cela fait trois baisers, qui ne me font pas quitte, mais qui le font joyeux.

Nous sommes bien ici, en vous attendant; le temps est passable, novembre arrive tout doucement, et nous vous serrons dans nos bras. De loin, c'est vrai, mais l'heureux moment approche. Encore un baiser! encore un baiser!

À bientôt, à toujours[2].

À Madame Lockroy[3].

Jeudi soir [8 novembre 1877].

Chère Alice, je vous bénis, j'ai passé deux jours dans l'angoisse, on pleurait autour de moi, j'ai prié Dieu, vous savez que je prie; votre dépêche bienheureuse est arrivée[4]. Notre ange nous reste. J'ai la joie dans l'âme. Je vous embrasse tendrement.

Georges est très bien.

V.[5]

À Sarah Bernhardt.

22 novembre.

Madame,

Vous avez été grande et charmante; vous m'avez ému, moi le vieux combattant, et à un certain moment, pendant que le public attendri et enchanté

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) Jeanne n'avait pu revenir à Paris avec son frère et son beau-père. Elle avait eu la rougeole. — (5) *Collection Louis Barthou.*

par vous applaudissait, j'ai pleuré[1]. Cette larme que vous avez fait couler est à vous, et je me mets à vos pieds.

VICTOR HUGO[2].

À Paul Meurice[3].

29 novembre 1877.

Cher Meurice,

Il y a des choses qu'on n'atteint pas, votre dignité est de celles-là. Vous défendre, c'est presque vous offenser. À côté des choses qu'on ne peut altérer ni amoindrir, permettez-moi de mettre mon inexprimable reconnaissance pour votre tendre et généreuse amitié. Vous êtes une âme magnanime. Il y a entre nous quarante ans de dévouement réciproque et désintéressé; et le débiteur, c'est moi. L'estime et le respect seuls peuvent approcher de vous, doux et admirable penseur, incomparable ami.

VICTOR HUGO[4].

À Monsieur Degard,
Directeur des représentations de Hernani.

Paris, 17 décembre 1877.

Monsieur,

Je sais avec quel zèle et quel talent vous avez monté *Hernani* pour les représentations des départements, je vous remercie ainsi que les artistes distingués que vous avez choisis pour auxiliaires, et je vous envoie tous mes encouragements et tous mes vœux de succès.

VICTOR HUGO[5].

À Paul Meurice[6].

24 X^bre^.

Comme toujours, cher ami, je suis votre conseil, je relie les deux tronçons du *massacre*[7] qui feront le chapitre XV, ensuite viendra le chapitre XVI,

(1) Reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français le 21 novembre 1877. — (2) *Mémoires de Sarah Bernhardt.* — En citant la lettre, Sarah Bernhardt ajoute : « Il y était joint un petit carton contenant un bracelet-chaînon, auquel pendait une goutte en diamant ».

(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) D'après un fac-simile publié en brochure et suivi d'une revue de la presse. — *Bibliothèque Nationale.*

(6) Inédite. — (7) *L'Histoire d'un Crime.*

et le grand chapitre envoyé hier finissant par : *l'histoire, cette grande déshonorée*, au lieu de commencer la 4e journée, terminera la 3e. — La 4e journée commencera par le chapitre : *les faits de la nuit*, que je vous envoie.

Merci — *ex intimo*

V.[1]

À Madame Lockroy.

[1877.]

Je vous appelle, chère Alice, de ce mot, *maman*, le plus doux qu'il ait été donné aux hommes de créer. *Maman* est aussi profond que *ma mère* et plus intime. C'est par *maman* que l'enfant commence.

Nous avons reçu votre lettre charmante. J'ai trouvé excellents les discours de Lockroy. Il est de ceux qui ont l'avenir mêlé à leur présent.

Demain nous fêtons Georges, et nous recommencerons à votre retour. Nous vous embrassons tendrement, chère Alice[2].

1878.

À Monsieur Berthier,

Président du Conseil d'Administration de la Compagnie générale des omnibus.

Paris, 3 janvier 1878.

Monsieur,

Je fréquente habituellement deux lignes : les tramways de l'Étoile au Trône et les omnibus des Batignolles au Jardin des Plantes.

J'ai ma part des excellents services que rendent au public les conducteurs et les cochers de ces deux lignes.

Je voudrais, à l'occasion du jour de l'an, les remercier.

Permettez-moi de leur offrir, par votre intermédiaire, une somme de cinq cents francs. Vous la trouverez sous ce pli.

Je voudrais que ces cinq cents francs fussent distribués, par vos soins, aux conducteurs et cochers des deux lignes de l'Étoile au Trône et des Batignolles au Jardin des Plantes.

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) *Maison de Victor Hugo.*

Ce n'est rien comme offrande, c'est peut-être quelque chose comme exemple. Je serais charmé d'être imité.

Dans tous les cas, je suis heureux de donner une marque de sympathie cordiale à de braves et intelligents travailleurs.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

VICTOR HUGO [1].

Au général Bordone [2].

5 février 1878. Paris.

Mon vaillant et cher concitoyen, je vous approuve. Racontez les grandes choses que Garibaldi a faites pour la France en péril; raconter les grandes choses, c'est rallier les grandes âmes; toutes les fermes et nobles intelligences se groupent aujourd'hui autour de la République, et le plus beau signe d'alliance qui puisse rassurer les peuples, c'est la fraternité de la France et de l'Italie.

J'accepte avec émotion votre dédicace, et je vous envoie tous mes vœux de succès.

VICTOR HUGO [3].

À Paul Meurice [4].

Samedi [2 mars 1878].

Je me range, cher ami, à votre avis, pensant comme vous qu'un intervalle entre les deux situations est utile.

Je finis en ce moment la dernière page de *l'Histoire d'un Crime.* Demain j'aurai à relire et à revoir.

À demain.

V. [5]

(1) *Le Rappel,* 6 janvier 1878.

(2) Bordone, médecin de la Marine, servit sous Garibaldi en 1860 comme commandant du génie. En 1870, Garibaldi en fit son chef d'état-major et le nomma général. Il publia plusieurs ouvrages sur l'armée des Vosges en 1870 — (3) *Garibaldi, sa vie, ses aventures.* — Lettre collationnée sur le fac-simile en tête de ce livre.

(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

À Raoul Lafagette

4 mars 1878.

Mon cher confrère,

Vous exposez éloquemment une idée juste et féconde[1]; en réservant le nom que vous voulez bien indiquer, je m'empresse de vous envoyer mon adhésion complète et ma sympathie cordiale.

Recevez, pour votre idée excellente, tous mes vœux de succès.

VICTOR HUGO[2].

À Monsieur Benoît-Lévy,

Président du Comité d'initiative de la souscription des Écoles pour le centenaire de Voltaire[3].

21 mars 1878.

Vous avez raison, Monsieur, je fais appel à la jeunesse, le nom de Voltaire signifie Lumière et Liberté. La jeunesse est l'âge lumineux et libre, lumineux pour le progrès, libre contre les préjugés.

J'applaudis à votre noble et sympathique lettre.

VICTOR HUGO[4].

À Emilio Castelar.

Versailles, 30 mars 1878.

Habéio unido oh gran orador! á mi libro una pagina monumental. Con verdadera emocion lei vuestro magnifico prefacio, donde á porfia compiten el escritor y el estadista : Escribis la Historia con vuestra pluma, como la llenâis con vuestro hechos, altamente. En vos late et alma de Espana.

[1] Raoul Lafagette proposait d'organiser un concours international de poésie, sous la présidence de Victor Hugo. — [2] *Communiquée par Roger Lafagette.*

[3] Benoît-Lévy avait sollicité le patronage de Victor Hugo pour cette souscription. — [4] BENOÎT-LÉVY. — *Histoire de quinze ans.*

Confeso que pronto nos veamos. Ya sabéis cuânto os quiero, y cuân de corazon saludo vuestros nobillisimos talentos [1].

VICTOR HUGO [2].

À Monsieur Bertall [3].

Paris, 10 mai 1878.

Monsieur,

Vous avez la bonté de demander ma tête. Je vous la donne.

Prenez-la.

Votre papier est beau et bon. Que mon effigie lui soit légère! Je vous envoie tous mes vœux de succès.

VICTOR HUGO [4].

À Félicien Champsaur.

Paris, 16 mai 1878.

Mon jeune et cher confrère,

J'envoie mon adhésion la plus sympathique à ce journal de la jeunesse : *les Écoles.* La jeunesse a en elle l'instinct du vrai, du beau et du juste; elle est la conscience humaine encore vierge, sans nuage et sans éclipse. Dans plus d'une occasion, elle peut guider, enseigner, avertir et montrer le droit chemin. La jeunesse a toujours eu ce privilége de ressembler à la lumière.

Je suis son ami, et le vôtre [5].

Aux fondateurs du journal Gavroche.

[16 ou 17 mai 1878.]

Je suis le père de Gavroche, vous voulez bien vous en souvenir; vous faites plus, vous adoptez ce petit être dont j'ai voulu faire le gamin-héros.

[1] Voici la traduction que nous proposons de cette lettre : «Vous avez joint, ô grand orateur! une page monumentale à mon livre. Avec une véritable émotion, j'ai lu votre magnifique préface où rivalisent à la fois l'écrivain et l'homme d'État. Vous écrivez l'Histoire avec votre plume comme vous l'illustrez hautement par vos actes. En vous bat le cœur de l'Espagne. Je souhaite que nous nous voyions bientôt. Vous savez déjà combien je vous apprécie et avec quel enthousiasme je salue vos très nobles talents.» — [2] *Correspondance d'Emilio Castelar.* — À la fin de ce volume on trouve de nombreuses lettres adressées à Castelar. La lettre de Victor Hugo est la seule écrite en espagnol.

[3] Inédite. — Bertall, caricaturiste et photographe, associé de Bayard, trouva des perfectionnements pour la photographie. — [4] *Communiquée par M. Georges Sirot.*

[5] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

J'ai tâché de mettre le géant Paris dans l'enfant Gavroche; ce rêve, vous allez le réaliser. Le peuple vous applaudira. Je vous envoie tous mes vœux de succès et je serre vos mains cordiales.

Victor Hugo[1].

À Charles Monselet.

17 mai.

Vous comprenez, n'est-ce pas, que j'ai besoin de serrer la main qui a écrit sur moi cette belle, noble et cordiale page?

Soyez assez bon, ô le plus charmant des confrères, pour venir dîner *lundi prochain 21* avec vos amis de la rue de Clichy.

M. Georges vous salue, Mlle Jeanne vous embrasse, et moi je vous aime.

V. H.[2]

Au rédacteur en chef de La Chanson[3].

Mon cher confrère,

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée; le couplet est le gracieux frère de la strophe; nous sommes de la même famille.

Je vous envoie mes vœux de succès avec mon plus cordial serrement de main.

Victor Hugo[4].

À Madame Gagneur[5].

23 juin 1878.

Madame,

L'idée est belle et grande. J'y adhère de toute mon âme devant Dieu et de tout mon cœur devant les mères[6].

Ah! vous avez raison. Venez au secours des innocents et les plus augustes des innocents, ce sont les enfants. Ce que vous faites aujourd'hui, l'État, honteux de manquer à ses devoirs, le fera un jour.

En attendant, Madame, soyez bénie dans votre bonne œuvre[7].

(1) *Le Rappel,* 19 mai 1878.

(2) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(3) *La Chanson,* revue mensuelle, publia, en tête de son deuxième numéro, en juin 1878, la lettre de Victor Hugo. — (4) *Le Rappel,* 21 juin 1878.

(5) Inédite. — (6) Mme Gagneur avait pris l'initiative de la fondation d'une société protectrice des enfants naturels. — (7) *Actes et Paroles. Depuis l'exil. Documents. — Bibliothèque Nationale.*

À Théodore de Banville.

SÉNAT [juin 1878].

Cher Banville, je vous écris de ce lieu où vous devriez être, vous sénateur de la pensée et de la poésie. J'ai lu votre page magnifique sur mon livre[1]. Il me tarde de vous serrer tendrement la main.

V. H.[2]

À Paul Meurice[3].

Guernesey, samedi 13 [juillet 1878].

Cher doux ami, que votre lettre est bonne. Elle m'emplit le cœur. Nous serions ici parfaitement heureux, si vous y étiez. Nous avons toutes les douceurs de la saison, ni le froid, ni le chaud, ni trop de soleil, ni trop de nuages, un temps exquis. La mer bleue, le ciel bleu. Les petits enfants (ils commencent à être grands) sont pleins de la joie du printemps. Ils étaient hier deux, Bibiche[4] est arrivée, les voilà trois. C'est charmant.

Quand serez-vous ici, avec vos chères filles? c'est à présent de ce côté-là que je voudrais m'augmenter. Je me sens avec vous plus près de ce qui est humain et moins loin de ce qui est divin.

Une femme belle et bonne me prie de vous embrasser. Je le fais.

V.[5]

Au même.

[Fin juillet.]

Cher doux ami,

Voulez-vous être assez bon pour remettre de ma part la somme de deux cent trente-cinq francs à M. Greppo, président du comité de secours des familles victimes de nos guerres politiques. Cette somme est versée par une quête faite dans le grand banquet républicain de Narbonne le 14 juillet 1878. Je vous la transmets sous cette double forme :

1° 200 francs versés par moi;

[1] Article de Banville dans *le National* après la publication de *Le Pape*. — [2] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[3] Inédite. — [4] Dora Dorian devint la seconde femme de Georges Hugo. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

2° 35 francs qui seront payés sur ma signature au bas de ce billet. — Total : – 235 francs.

Les 200 francs seront fournis par vous, et repris sur mes retours. Merci d'avance pour tous vos bons soins, cher ami.

VICTOR HUGO [1].

À Gustave Rivet.

2 août.

Je vous lis, cher poëte, je vous lis, et je m'interromps.

Votre livre est charmant [2], j'en ai lu le tiers, et je sens le besoin de vous écrire, charmant à chaque page, charmant à chaque mot. J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais non, je tiens à être votre prisonnier; vous m'entraînez, vous me captivez, vous m'ôtez toute autre volonté que celle de vous suivre.

Ce qui est adorable dans votre livre, c'est cette âme restée adolescente et ce cœur devenu complètement viril, on vous sent jeune comme Barra, et ferme comme Caton.

Je vous quitte, mais je vous reviens.

C'est pour me remettre à vous lire que je cesse de vous écrire.

Ce n'est qu'une interruption.

Votre ami.

VICTOR H.

À Monsieur Bertall.

10 août 1878.

Mon cher concitoyen,

C'est sur votre beau et noble papier [3] que je veux écrire mon remerciement. Je suis bien touché de cette touchante marque de sympathie.

Votre lettre éloquente ajoute beaucoup de prix à votre gracieux envoi.

Recevez mon plus cordial serrement de main.

VICTOR HUGO [4].

[1] *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[2] GUSTAVE RIVET. — *Victor Hugo chez lui.*

[3] Au coin du papier à lettre était gravé un portrait de Victor Hugo. — [4] *Communiquée par M. Georges Sirot.*

À Auguste Vacquerie [1].

Dimanche [11 août 1878].

Cher Auguste, soyez bon comme vous êtes grand. Vous n'êtes pas fatigué, mais vous vous reposez. Cela me plaît et m'encourage. Vous écrivez tous les jours une page admirable, et vous dites : je me reposerai demain. Eh bien, demain est enfin venu. Donnez-moi plusieurs jours (le plus que vous pourrez) de vos vacances. Venez avec toute votre famille qui est un peu la mienne, avec votre noble et digne sœur, avec Ernest Lefèvre, avec sa femme, si charmante, avec ses enfants, venez tous. Venez trouver ici, non l'oubli de vos travaux superbes, mais cette grande joie de la mer, qui s'y mêlera sans les troubler. Venez, nous vous attendons. Georges attend Pierre et Jacques, Jeanne attend Catherine, et moi vous.

V. [2]

À Paul Meurice [3].

Jeudi.

Cher Meurice, c'est aujourd'hui la fête de Georges, il a dix ans, et j'ai décidé que ce serait aussi la mienne. C'est pourquoi je vous prie et je prie vos chères et charmantes filles de venir passer près de nous le plus de jours que vous pourrez, autant de jours, autant de fêtes.

Je réponds à votre gracieuse lettre, j'envoie le chèque à Rothschild avec prière de me marquer la réception. (Au moment de m'adresser à la poste anglaise *recommandée,* je pense qu'il vaut mieux renvoyer *par vous* ce chèque. Vous prierez M. de Rothschild de l'inscrire à mon crédit parmi les fonds qu'il me réserve, et vous serez assez bon pour m'envoyer le reçu qu'il vous remettra.)

L'Histoire d'un Crime et *Hernani* continuent à se bien conduire, et j'approuve complètement vos bonnes intentions. Fin août, sur *l'Histoire d'un Crime,* Lévy vous remettra 30.000 francs (20.000 pour Quantin, à peu près la fin de son compte, et 10.000 fr. pour moi. Tout cela est parfait).

Je m'occupe de *Toute la Lyre.*

Mais je réclame avec instance votre quadruple arrivée.

Vous trouverez ici la bonne mer et le bon air, et vos charmantes filles seront plus charmantes encore.

V. [4]

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

Au maire de Mâcon.

Guernesey, 16 août 1878.

Monsieur,

Je m'associe aux honneurs rendus à Lamartine. J'admire le grand poëte, j'honore le grand orateur. Je le vois toujours tel que la France l'a vu, admirable dans le livre, superbe à la tribune.

Je salue cette grande ombre.

VICTOR HUGO.

À Paul Meurice[1].

Guernesey, 30 août 1878.

Premièrement : la joie. Vous avoir ici, vous et vos chères filles, vous voir, vous parler, vous entendre, ce sera une fête.

Deuxièmement : les affaires; soyez assez bon pour faire encaisser par Rothschild (outre les 17.256 fr.) les 10.000 fr. de Calmann Lévy, et les 10.000 (en plus, tant mieux) d'*Hernani.* Priez-le de joindre tout cela à l'argent qu'il a pour moi en dépôt; à mon retour, je lui dirai ce qu'il en faudra faire.

Cela dit, reparlons de nous. Je vais donc vous revoir, vous embrasser, vous consulter. Tout va bien ici. Madame Drouet est, vous le savez, toute l'espérance de ma vie. À bientôt donc. Et que Vacquerie vienne avec vous. Nous aurons Ernest Lefèvre. Que tout ce grand bonheur aille et vienne de vous à nous. Nous vous aimons bien.

V. H.[2]

À Paul de Saint-Victor.

Guernesey, 5 sept. 1878.

Ma masure est pleine, et plus que pleine, et d'ailleurs inhabitable pour un hôte tel que vous, mon admirable et cher ami. Mais, c'est égal, venez, vous vous logerez sans peine aux environs, et je vous offre la table, matin et soir; nous déjeunerons et dînerons ensemble, et ce sera parfait. Venez, je vous en prie. Amenez votre belle et charmante fille. Nous serons tous heu-

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

reux ici. Votre lettre m'arrive et me charme, elle est pleine de votre noble esprit, elle ressemble à votre main serrée. Venez. (Mademoiselle, je vous conjure d'amener votre père.)

Votre ami.

VICTOR HUGO (1).

À Jules Simon (2).

6 7bre 1878.

Cher Jules Simon, votre lettre me charme. Elle est douce pour moi, et bonne pour tout le monde. Oui, je crois, comme vous, que les grosses crises sont passées, et que le sénat républicain fermera à double tour la lourde porte révolutionnaire. Nous allons revenir à la politique vraie, à la politique heureuse, à votre politique, et nos voix se répondront, et nos mains se serreront.

Je suis à vous *ex imo corde.*

VICTOR HUGO (3).

À Paul Meurice (4).

17 sept.

Venez, cher doux ami, l'air marin mettra tout à fait sur pied mademoiselle Paule en deux jours, elle sera forte comme elle est charmante. Venez. Voilà un mois que les chambres vous attendent. Madame Drouet me charge de vous dire qu'elle vous aime bien. Je m'ajoute à elle. Nous vous attendons, nous vous voulons, nous vous implorons. Venez bien vite *tous les cinq* (5).

Petite Jeanne et petit Georges sollicitent ces demoiselles, et moi, ma foi, je vous embrasse.

V. (6)

Au président de la Ligue internationale de la paix et de la liberté.

22 septembre 1878, Guernesey.

Cher confrère et cher président,

Je ne puis, à mon grand regret, accepter la présidence que vous me faites l'honneur de m'offrir. Je suis retenu ici, mais vous savez combien je m'associe

(1) *Collection Paul de Saint-Victor.*

(2) Inédite. — (3) *Communiquée par Mlle Marguerite Simon.*

(4) Inédite. — (5) Paul Meurice avait, outre ses trois filles, une fille adoptive. — (6) *Bibliothèque Nationale.*

du fond du cœur à la grande œuvre de Liberté et de Paix. Les rois font effort contre la Liberté et les clergés contre la Paix; mais le succès n'est pas moins certain; les peuples veulent s'allier; et notre époque a un double but, qui est un double devoir : suppression de la volonté des rois; exécution de la volonté des peuples.

Tel est l'avenir. Avenir à la fois pacifique et glorieux.

Je presse vos mains dans les miennes.

VICTOR HUGO [1].

À XXX.

5 octobre 1878. Guernesey [2].

Monsieur,

Je viens de lire dans *l'Officiel* un article qui me rappelle le serrement de votre main sur la fosse de madame Louis Blanc. Laissez-moi vous remercier. Vous dire combien je suis ému de tant de nobles choses si noblement dites, cela m'entraînerait trop loin. J'aime mieux vous dire que je suis à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO [3].

À Paul Meurice.

H.-H., 25 octobre 1878.

Cher ami, vous me comblez. Vous avez pris une peine inouïe et vous m'envoyez le résultat de vos travaux [4]. Je suis confus et charmé, tout cela est excellent et admirable. Je croyais recevoir aujourd'hui le complément, mais la poste anglaise a *raté;* pas une lettre, pas un journal. Lockroy est parti ce matin. Vous l'aurez demain. Moi, la semaine prochaine. Nous nous suivrons de près. Je veux voter au Sénat et à l'Académie pour empêcher l'archevêque de Paris de passer au Sénat et M. Taine de passer à l'Académie. Nous aurons bien des choses à faire cet hiver, sans compter *Toute la Lyre*.

Ces dames vous adorent, je vous embrasse passionnément.

V. [5].

[1] Lettre reliée dans un exemplaire de *Religions et Religion. Bibliothèque Nationale.* Réserve. — Reproduite dans *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[4] Victor Hugo venait d'être malade; il avait été passer quelques mois à Guernesey. Son médecin lui ayant conseillé de quitter son appartement de la rue de Clichy et d'habiter un quartier éloigné du centre, Paul Meurice avait loué pour lui l'hôtel de l'avenue d'Eylau et il en surveillait l'aménagement. — [5] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Au même[1].

1er nov. 1878. H.-H.

Cher Meurice, toutes sortes de félicitations et de remercîments. Je suis confus de toute la peine que vous prenez pour moi, et il m'est impossible de vous dire combien j'en suis reconnaissant.

Malheureusement, je ne puis faire ce que notre bon ami Lesclide[2] désire, et je le lui ai fait comprendre hier. Comme je le lui ai dit quand il a commencé chez moi, je ne puis rien lui offrir au delà de la table, il l'a reconnu, et nous sommes les meilleurs amis du monde. Il va sans dire que les 1.000 fr. donnés par vous pour ces quatre mois qui viennent de passer sont ratifiés par moi, mais c'est là tout, et je suis contraint de me borner à cela. Je vous expliquerai toutes ces choses en détail, et je suis sûr d'avance que, mis au courant des faits, vous m'approuverez ainsi que notre grand et cher Auguste. — Nous comptons partir d'ici mardi prochain, à moins que le gros temps ne persiste. Je vois avec plaisir que le Sénat ajourne ses élections. — À bientôt, cher doux ami, tout mon cœur est avec vous. *De profundâ animâ*[3].

Au même[4].

5 nov. mardi.

Cher doux ami, j'allais vous écrire en nègre et vous expédier une dépêche; mais le télégramme *vendredi 15* m'arrive, et détermine une lettre. Le temps est fort mauvais ici, et voici le parti que nous prenons : *partir au premier beau jour.*

Nous croyons que l'arrangement céleste se fera proprement et que nous pourrons décamper d'ici le samedi (prochain) 9; cela nous ferait aborder à Paris *dimanche 10*. Si le temps est trop méchant, il nous restera les départs de lundi, mardi, et mercredi. Trois mauvais jours. Le meilleur serait donc le plus voisin, samedi. Nous ferons tous nos efforts pour cela. Il importe que

(1) Inédite. — (2) Richard Lesclide avait demandé à entrer chez Victor Hugo pour copier ses manuscrits; il a laissé un livre : *Propos de table de Victor Hugo,* où il s'est glissé plusieurs inexactitudes. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

je sois au Sénat le vendredi 15, l'Académie fera son choix quelconque le jeudi 14; mais j'y manquerai. Elle se passera de moi et je me passerai d'elle. Cela dit, je me jette à vos pieds, et je les embrasse. *Sis clemens.*

V. [1]

À Léon Cladel.

24 novembre 1878.

Cher confrère,

Je bénis votre Rachel au nom de son Dieu et au nom du mien (entre nous, ce sont les mêmes).

J'accorde personnellement à votre digne éditeur l'autorisation qu'il me demande pour l'étude de mon fils sur Camille Berru [2], mais il faut qu'il en obtienne une autre, celle de Madame Lockroy. Quant à moi, je garde à ce cher Berru mon plus tendre souvenir; c'était l'idéal du bon garçon et du vaillant homme. Jamais nature plus fière et plus énergique ne s'est cachée sous des formes plus douces et plus cordiales. Berru est un de mes républicains. Je les rêve tous ainsi, le cœur sur la main, l'âme au ciel.

Vous pouvez, si vous le jugez à propos, communiquer ces quelques lignes à votre éditeur, qui en fera ce qu'il voudra.

Cher confrère, vous faites de belles œuvres et des enfants charmants. Je suis deux fois avec vous.

VICTOR HUGO [3].

À Georges.

[1878.]

Mon doux petit Georges,

C'est à toi que j'écris aujourd'hui, et à toi seul. Tu sais bien que j'ai fait des vers pour toi comme pour Jeanne, seulement il y en a un peu plus pour Jeanne, parce qu'on fait plus de vers pour les femmes que pour les hommes, et que Jeanne est une femme. Tu as déjà vu les vers qui sont pour toi, et tu en verras encore d'autres. J'aime autant Georges que Jeanne, et vous êtes mes deux petits bien-aimés.

PAPAPA [4].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Cette étude fait partie du volume de Charles Hugo : *Les Hommes de l'exil.* — [3] *Les Nouvelles littéraires*, 30 mars 1935.

[4] GEORGES HUGO. — *Mon Grand-Père.*

À François Coppée.

[1878.]

Mes commencements ont été rudes, ma fin est bonne et douce. De grands poëtes, tels que vous, me la rendent glorieuse. Je viens de lire vos splendides vers [1]; je presse avec émotion la main qui les a écrits.

VICTOR HUGO [2].

1879

Au maire du IXe arrondissement.

Paris, 8 janvier 1879.

Monsieur le maire,

Mes amis veulent bien me permettre de leur envoyer ma carte de visite sous la forme d'un peu d'argent que je donne aux pauvres.

Soyez donc assez bon pour distribuer aux pauvres de votre arrondissement les cinq cents francs que voici.

Agréez, monsieur le maire, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

VICTOR HUGO [3].

À Madame veuve Gaston Crémieux.

Paris, 22 mars 1879.

Madame,

Un poëte rare, un écrivain distingué, un père aimant ses enfants, un mari adorant sa femme, tel était l'homme qui vous a été enlevé!...

Je m'arrête ici; il y a un procès que l'avenir jugera. Ce livre en commence un autre : l'affaire de l'auteur avec la postérité, c'est vous, Madame, qui l'aurez ouverte [4].

(1) Sur le portrait de Victor Hugo par Bonnat. — (2) JEAN MONVAL. — *Victor Hugo et François Coppée. Revue Hebdomadaire.*

(3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(4) *G. Crémieux. — Œuvres posthumes.*

En publiant ces nobles pages, vous nous mettez tous à même de juger, en dehors de toute commotion politique, et à quelque point de vue qu'on soit et qu'on reste placé, quel généreux esprit, quel bon et grand cœur c'était que ce Gaston Crémieux, dont vous portez si noblement le deuil; le public aimera avec vous ce talent fin et fier, et j'y insiste, en laissant de côté toute passion politique, saura mesurer la grandeur du succès à la grandeur du malheur.

Agréez, Madame, l'hommage de mon respect.

VICTOR HUGO.

À Ernest Renan[1].

30 mars.

Cher confrère, voici le *retour à Paris* qui vient se mêler de nos affaires, le Sénat fixe la discussion à mardi; si cela est fini mercredi, tout est bien; mais si cela va jusqu'à jeudi, que faire? Il est impossible que je ne sois pas là au moment du vote. Je mets la question à vos pieds et sous vos pieds.

VICTOR HUGO[2].

À Paul de Saint-Victor.

[9 avril 1879.]

Vous ne venez pas, je vous écris. Que de choses je vous dirais! Vous qui êtes maître, vous n'avez rien écrit de plus beau, de plus large, de plus grand. Je suis tout fier que *Ruy Blas* vous ait inspiré cela[3]. Mettez-moi aux pieds de votre fille charmante et laissez-moi vous serrer dans mes bras.

V. H.[4]

À Théodore de Banville[5].

9 juin 1879. — Paris.

On me joue[6], et je vous lis. Cher poëte, vous êtes un esprit; vous m'emportez. Je sens avec vous la sainte ivresse de l'Art; le charmeur caresse

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*

(3) Reprise de *Ruy Blas* le 4 avril 1879 au Théâtre-Français. — Article de Paul de Saint-Victor dans *la Presse* (6 avril 1879). — (4) *Collection Paul de Saint-Victor.*

(5) Inédite. — (6) Le 9 juin 1879, Sarah Bernhardt et Mounet-Sully jouaient *Hernani* au Gaiety, théâtre de Londres.

pendant que le maître enseigne. Vos *comédies* me prennent rêveur et me laissent pensif. Que de choses dans le sourire de la muse!

Continuez. Vous êtes de ces hommes que l'avenir voit. Tout ce que vous faites lui appartient. Allez, et aimez-moi.

VICTOR HUGO[1].

À Léon Cladel.

10 juin 1879, Paris.

Mon cher confrère,

J'ai commencé à lire votre livre, ce livre que vous m'avez dédié dans une si noble lettre[2].

C'est beau, et c'est bon; c'est puissant et c'est excellent. Le temps me manque pour le lire en une fois, comme je le voudrais, mais je tiens à vous écrire tout de suite mon émotion. J'ai vu hier Madame Léon Cladel. Nous avons pris jour pour votre retour. Je vous dirai alors tout ce que me fait éprouver ce livre, marqué d'une griffe et touché par une aile.

À bientôt. À toujours.

VICTOR HUGO[3].

À Alfred Sirven[4].

Hauteville-House, 9 août.

Votre *homme noir* est terrible, et vous le racontez puissamment. Je vous félicite, monsieur, de ce livre. Votre nom vous engage envers Voltaire, et votre talent doit aide et concours à la grande œuvre commencée par cet esprit. La société actuelle a besoin de ces grandes leçons de la libre pensée. J'espère pour vous un beau succès.

Croyez à mes cordiales sympathies.

VICTOR HUGO[5].

À Edmond About.

2 septembre.

Cher confrère, j'arrive, je viens des bords de la mer. J'ai eu enfin le temps de lire votre tout excellent livre[6]. Je tiens à vous remercier de cette

(1) *Collection Louis Barthou.* — Lettre reliée dans l'exemplaire des *Odes funambulesques.*

(2) *Ompdrailles ou le Tombeau des lutteurs.* — (3) *Les Nouvelles littéraires,* 30 mars 1935.

(4) Inédite. — (5) *Maison de Victor Hugo.*

(6) *Trente et Quarante.*

lecture solide et charmante. Faites-moi, je vous prie, la grâce de venir dîner avec moi mardi 5 octobre à *sept heures*. Je serai bien heureux de vous serrer la main.

VICTOR HUGO [1].

À sept, pas à huit.

Aux enfants. — À leur mère.

4 7bre. Veules [2].

Chère Alice, Lockroy est malade, et ses articles se portent bien; vous le soignez, et nous le lisons. C'est ce qui fait que pendant que vous vous inquiétez, nous nous réjouissons. Aujourd'hui votre lettre arrive, et nous met au fait; elle nous rassure du reste, en même temps que *le Rappel*. Vous avez pris le bon parti, vous êtes allés au lac de Côme, et la santé est revenue. Le lac de Côme n'en fait pas d'autres. Chers amis, continuez de vous bien porter, et vous, chère Alice, soyez heureuse.

Mon Georges, tu t'amuses, tu travailles, tu penses à moi et tu m'écris. Tout cela est bien. Continue aussi, toi. Sois la joie et l'amour de ta mère, ainsi que ma douce Jeanne. Rendez-la contente. Elle est votre mère, et quand je n'y serai plus, elle sera là. Aimez-la bien. — Ma Jeanne, amuse-toi bien. Je pense bien à toi, à vous deux. Vous emplissez ce qui me reste d'horizon. Vous sentir heureux sera ma dernière joie. Soyez heureux!

Tout est bien ici, nous sommes encore dans le paradis fait par Paul Meurice. Mais bientôt nous rentrerons à Paris. Et nous vous embrassons tendrement [3].

Au baron Félix Taylor [4].

Veules, 10 septembre 1879.

Monsieur,

Il y avait, entre Taylor et moi, un différend politique impossible à oublier, mais, à part cette exception, je rends une éclatante et complète justice à l'élévation de son esprit, à la générosité de son cœur si dévoué à toutes les souffrances, j'honore et j'aime en lui le contemporain et l'auxi-

(1) *Maison de Victor Hugo.*

(2) Victor Hugo écrivait de chez Paul Meurice. — (3) *Maison de Victor Hugo.*

(4) Taylor venait de mourir. Son fils demanda à Victor Hugo quelques paroles à lire sur son tombeau.

liaire de tout ce qui s'est fait de noble et d'utile dans le sens du progrès littéraire universel, le créateur de tant de fondations excellentes, et l'ami intelligent de l'art et des artistes. Taylor a été un combattant intrépide aux heures décisives, et un vainqueur, secourable même à ceux qu'il avait vaincus.

Je lui serre la main dans le tombeau.

VICTOR HUGO[1].

Au maire du Havre[2].

Villequier, 15 septembre 1879.

Monsieur le maire,

J'arrive, je reçois votre lettre, et je sens le besoin de vous dire combien je suis touché de la gracieuse invitation que la ville du Havre m'adresse par votre intermédiaire. Malheureusement, tous mes instants sont comptés, et dans deux ou trois jours je suis attendu à Paris. Veuillez être assez bon pour exprimer mon profond regret à vos honorables concitoyens. Il m'eût été bien doux de rendre un public hommage à cette grande et noble Ville du Havre, si républicaine et si française.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO[3].

À Georges. À Jeanne.

Veules, 2 octobre.

Mes bien-aimés, nous rentrons demain à Paris, c'est là que désormais vous m'écrirez. Le ciel est bleu, la mer est bleue, le soleil est splendide, il semble que le mois d'octobre se fait superbe, et me dit : reste ! — Je ne demanderais pas mieux, mais le devoir m'appelle, et j'y retourne. Mes enfants, soyez bénis. Je vous aime plus que jamais. Amusez-vous, soyez contents, soyez heureux, je demande cela à Dieu.

Chère Alice, je vous vois belle et gracieuse comme toujours. Je suis à vos pieds. Mon Georges, ma Jeanne, vous êtes les anges de mon cœur. Bientôt je vous reverrai. Je sens déjà la joie profonde de vous revoir. Amu-

(1) *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

(2) Inédite. — Victor Hugo était allé passer quelques jours chez Auguste Vacquerie. — (3) *Communiquée par la Bibliothèque du Havre.*

sez-vous et pensez à moi. Madame Drouet vous envoie toutes ses tendresses. À bientôt. Nous allons préparer le logis. Je vous aime. Aimez-moi [1].

Aux membres du Congrès libre et laïque de l'éducation.

Paris, 16 octobre 1879.

Mes chers concitoyens,

Vous m'offrez votre présidence d'honneur, je l'accepte. Je ne pourrai prendre part à vos séances, je le crains, mais je fais les vœux les plus ardents pour le triomphe de vos idées qui sont les miennes.

La jeunesse, c'est l'avenir. Vous enseignez la jeunesse, vous préparez l'avenir.

Cette préparation est utile, cet enseignement est nécessaire. Créer le jeune homme d'aujourd'hui, c'est faire l'homme de demain. L'homme de demain, c'est la République universelle. La République, c'est l'union, l'unité, l'harmonie, la lumière, le travail créant le bien-être, la suppression des conflits d'homme à homme et de nation à nation, la fin des exploitations inhumaines, l'abolition de la loi de mort et l'établissement de la loi de vie.

Citoyens, cette pensée est dans vos esprits et je n'en suis que l'interprète; le temps des sanglantes et terribles nécessités révolutionnaires est passé; pour ce qui reste à faire, l'indomptable loi du progrès suffit; d'ailleurs, soyons tranquilles, tout combat avec nous dans les grandes batailles qui nous restent à livrer, batailles dont l'évidente nécessité n'altère pas la sérénité des penseurs; batailles dans lesquelles l'énergie révolutionnaire égalera l'acharnement monarchique; batailles dans lesquelles la force unie au droit terrassera la violence unie à l'usurpation; batailles superbes, glorieuses, enthousiastes, décisives, dont l'issue n'est pas douteuse, et qui seront les Tolbiac, les Hastings et les Austerlitz de la démocratie.

Citoyens, l'époque de la dissolution du vieux monde est arrivée. Les antiques despotismes sont condamnés par la loi providentielle; le temps, ce fossoyeur courbé dans l'ombre, les ensevelit; chaque jour qui tombe les enfouit plus avant dans le néant.

La République, c'est l'avenir!

Je presse vos mains cordiales [2]!

[1] *Maison de Victor Hugo.*

[2] Reliée au manuscrit des *Documents. Actes et Paroles. Depuis l'exil. — Bibliothèque Nationale.*

À Monsieur H. Kirsch,
Rédacteur en chef de la Meuse.

Paris, 7 9[bre] 1879.

Cher confrère, votre intervention affectueuse et délicate me touche profondément, et je vous remercie [(1)]. Permettez-moi seulement une observation que vous apprécierez, je n'en doute pas.

Je ne suis rien, je n'existe pas, la France seule a été insultée. Toute la publicité possible a été donnée à cet outrage par le gouvernement clérical belge de 1871. Un acte public peut seul effacer un acte public.

Je n'insiste pas, et je presse vos mains cordiales.

VICTOR HUGO [(2)].

À... [(3)]

[Novembre 1879.]

Mes chers concitoyens,

Vous honorez le courage, vous glorifiez le patriotisme, vous serrez la main à un vieux soldat.

Vous faites une bonne action; je m'y associe.

Votre ami.

VICTOR HUGO [(4)].

À Auguste Vacquerie [(5)].

10 9[bre].

J'ai donné aujourd'hui ma matinée, non à mon œuvre, mais à la vôtre. J'ai lu *Tragaldabas.* Éblouissement. Quelle philosophie sous cette poésie! Quel drame dans cette comédie! Je vous envoie, cher ami et cher maître, mon profond applaudissement.

V. [(6)]

(1) Prié d'assister à la première représentation de *Ruy Blas,* à Liége, Victor Hugo s'excusa et rappela qu'il avait été *expulsé* de Belgique. Sur l'intervention de M. Kirsch le décret d'expulsion fut annulé. Le poète n'en persista pas moins dans son refus. — (2) *Collection Pierre Lefèvre-Vacquerie.* — *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

(3) Écrit à propos d'une fête organisée par des jeunes gens en l'honneur du sergent Hoff. — (4) *Le Rappel,* 9 novembre 1879.

(5) Inédite. — (6) *Bibliothèque Nationale.*

À Alfred Barbou.

Paris, 23 décembre 1879.

Monsieur,

Je ne lirai pas manuscrit le livre que vous publiez [1]. J'ai toujours agi ainsi envers les diverses publications dont j'ai été le sujet; je n'ai lu en manuscrit aucun de ces livres, pas même l'ouvrage de Madame Victor Hugo. Il me semble qu'en cette matière-là, comme en toute autre, je dois être du public.

S'il y a des erreurs, et il y en a, même dans le livre si noble et si touchant de Madame Victor Hugo, elles pourront toujours être corrigées. Ce que le public demande et veut, c'est la vérité, la sincérité, la loyauté parfaite et profonde.

Ces qualités, Monsieur, il les trouvera dans votre ouvrage. Vous avez un talent que j'honore, un esprit que j'aime, des convictions que je partage. Tous ces dons, vous me les offrez, dans cette œuvre où vous parlez de moi. Je vous remercie.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur moi, je suis tranquille. Ma tentative littéraire, ma tentative politique, ma tentative sociale, sont trois efforts vers le bien. Je n'ai jamais eu de colère que contre le mal.

Humaniores litteræ. Nous sommes avec tous ceux qui ont en eux le désir de voir décroître la souffrance humaine. Si diverses que soient les surfaces, le fond, le progrès est toujours le même. Ce qu'a voulu Socrate est voulu par Molière, ce qu'a voulu Jésus est voulu par Voltaire.

Je presse vos mains cordiales.

Victor Hugo [2].

1880

À la princesse de Lusignan [3].

Mercredi 25 février 1880.

Entre nos deux âges, madame, il y a la place d'un cinquantenaire d'*Hernani.* Mes quatrevingts ans offrent leurs respects à vos trente ans et mes vieilles lèvres baisent vos jeunes mains.

Victor Hugo [4].

[1] *Victor Hugo et son temps.* — [2] *Maison de Victor Hugo.*

[3] L'hôtel de Lusignan était voisin de celui qu'habitait Victor Hugo au 130 de l'avenue d'Eylau. — [4] Alfred Barbou. — *Victor Hugo et son temps.*

Aux éditeurs Hetzel Quantin [1].

Paris, 26 février 1880.

Mes chers éditeurs,

C'est aujourd'hui mon jour de naissance : vous souhaitez que ce soit aussi le jour de naissance de votre édition, qui est mon œuvre. Je vous remercie et je vous obéis. Voici, pour vous aider dans votre utile travail, tous mes manuscrits; faites-en l'usage que vous voudrez, vous y trouverez, je crois, bien des choses qui pourront ne pas vous sembler indifférentes, c'est ma pensée intime et solitaire qui se révèle à chaque instant, et qui me paraît aujourd'hui s'être mise d'avance, à son insu, au pas du mouvement actuel. Vous en jugerez.

Je prie mon cher Paul Meurice de me remplacer dans l'examen et dans le triage de ces manuscrits. Il fera mieux que moi ce qui reste à faire; il saura mieux que moi ce qui mérite un peu de relief et de lumière. Je me confie à lui pour ce travail; et puisqu'il y consent, je le prie de continuer dans l'avenir à me remplacer pour résoudre toutes les questions qu'une édition comme la vôtre soulève. Paul Meurice est un poëte qui veut bien accepter cette fonction, surveiller la publication d'un autre poëte. Je lui remets tous mes droits, auxquels il ajoute tous ses dons; mon texte sous ses yeux me paraîtra meilleur. Pour me satisfaire, il suffira que Paul Meurice ait vu.

Faites, mes honorables et chers éditeurs, faites pour le mieux. Moi, je fais ce que je puis.

Croyez à ma vive cordialité.

Victor Hugo [2].

À Madame Edgar Quinet [3].

[10 mars 1880.]

Madame,

La mort de Baune m'afflige vivement. Croyez à mon vrai chagrin. Je suis de ceux qui vont aussi partir; mais je n'en ai pas moins au cœur le contre-coup chaque fois qu'un noble soldat de l'idée nous quitte. Baune rejoint Barbès.

Je suis...

V. H. [4]

[1] Premier projet, plus développé, de la lettre publiée en tête de l'édition in-8° Hetzel-Quantin. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] Mme Edgar Quinet avait publié un article ému sur Albert Baune dans *le Rappel.* Elle y rappelait sa vie consacrée à la lutte contre le coup d'état. — [4] *Le Rappel,* 12 mars 1880.

À Alfred Barbou.

28 avril 1880.

Monsieur, ce que vous entreprenez est bon et utile. Faites[1].

Ce que nous disons du christianisme ne touche pas Jésus-Christ. Jésus-Christ s'est donné pour fils de Dieu, comme nous tous, mais pour Dieu jamais. Les constructeurs, les bâtisseurs, les faiseurs sont venus ensuite : ils ont défiguré son œuvre. Jésus-Christ est un diseur de vérités, non un arrangeur de mensonges. — Au dix-huitième siècle, ce que Jésus-Christ avait commencé, Voltaire l'a continué. Paix et bonheur aux hommes, au grand apôtre a succédé le grand philosophe.

C'est ainsi que marche l'humanité.

Je vous félicite, votre travail va au but, je vous serre les mains.

Victor Hugo[2].

À Madame Caroline Franklin-Groult[3].

12 mai 1880.

Ce puissant esprit, ce grand cœur a disparu, madame, nous ne le voyons plus, mais il est toujours là. Pleurons, et espérons.

Invisible, mais présent.

Victor Hugo[4].

À Paul de Saint-Victor.

7 juin.

C'est un magnifique livre[5], je le lis lentement, comme je vous l'ai promis, mais je le relirai souvent.

Faites-moi la grâce de venir, avec votre charmante fille, dîner avec moi jeudi prochain 10 juin.

Vous voir est bon, doux et charmant.

V. H.[6]

(1) Alfred Barbou venait de publier *Les grands citoyens de France. — Victor Hugo.* — (2) *Maison de Victor Hugo.*

(3) Après la mort de Flaubert. — (4) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(5) *Eschyle.* — (6) *Collection Paul de Saint-Victor.*

À XXX[1].

Paris, 27 juin 1880.

Mon honorable et cher collègue,

Le Conseil de guerre de Constantine vient de condamner à mort *treize* prisonniers de la dernière révolte dans les montagnes de l'Oasis. Ces hommes étaient hier des combattants, ce sont aujourd'hui des vaincus. Il me paraît impossible que l'arrêt de mort soit exécuté. Vous saurez, je n'en doute pas, concilier la quantité de châtiment que mérite et exige l'insurrection, avec la nécessité de respecter la vie humaine et de limiter la peine de mort, en attendant qu'on la supprime.

Je n'en dis pas davantage à un homme tel que vous, et je vous envoie mon cordial serrement de main, et l'assurance de ma haute considération.

VICTOR HUGO[2].

À Paul Meurice[3].

15 août.

Triomphe et joie.

Cher Paul Meurice, nous vous arriverons, D. V. samedi prochain 22[4]. Le départ aura lieu vers midi, et par conséquent l'arrivée à St-Valéry-en-Caux vers cinq ou six heures. Je vous écris bien vite. Nous serons *quatre,* deux maîtres et deux domestiques. Donc, à samedi. Dites à mon grand et cher St-Victor que je l'aime, dites à toutes ces belles et charmantes filles que je me jette à leurs pieds et que je prends la liberté de les embrasser toutes sur les douces petites joues de Loulou[5].

Vous, nous vous adorons.

VICTOR H.[6]

Au duc d'Aumale.

20 août 1880.

Cher et royal confrère, je viens de lire vos nobles paroles sur moi[7], je vous écris, ému. Vous êtes né prince et devenu homme. Pour moi, votre

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(3) Inédite. — (4) Il y a erreur de date, le samedi qui suit le 15 août est indiqué au calendrier au 21. — (5) Loulou était la fille adoptive de Paul Meurice. — (6) *Bibliothèque Nationale.*

(7) Après son élection à l'Académie des Beaux-Arts, dans la notice consacrée à son prédécesseur de Cardaillac, le duc d'Aumale glissa un éloge de Victor Hugo.

royauté a cessé d'être politique, et maintenant est historique; ma république ne s'en inquiète pas. Vous faites partie de la grandeur de la France. Et je vous aime.

VICTOR HUGO[1].

À Jeanne[2].

Veules, 25 août 1880.

Ma Jeanne,

Nous sommes ici dans les fêtes, ma Jeanne, fête pour Georges, fête pour toi, fête pour la bonne petite Louise (St-Louis). Tu t'amuses là-bas, tu fais bien, nous serions parfaitement heureux ici, si Georges et toi étiez là! Enfin, amuse-toi bien, et pense un peu à moi, à ton vieux père qui vit en vous deux. Ta petite lettre m'a été au cœur, je la porte sur moi ainsi que celle de Georges. Je les relis toutes les deux, avec Mme Drouet qui vous aime passionnément. Tu serais bien contente ici, tu verrais cette mer, si grande et si douce. Pense, pense à moi, ma Jeanne bien-aimée! Obéis bien à ta mère, travaille un peu, et amuse-toi beaucoup. Dans deux mois, je vous reverrai, mes vieux bras auront cette joie, Dieu soit béni! Vous me remplissez le cœur.

Nous sommes ici pour une quinzaine de jours. Mme Drouet me charge de t'embrasser pour elle, ainsi que mon Georges. Je vous embrasse tous les deux, et encore, et encore! J'embrasse ta charmante mère. Je vis en vous. Tu es ma joie. Et mon Georges aussi. Je vous aime[3].

À Paul de Saint-Victor[4].

27 7bre 1880.

Mon cher grand écrivain, soyez assez bon pour vous souvenir que *samedi prochain 2 octobre,* vous êtes attendu, ainsi que votre charmante fille, à dîner chez moi, par moi, par nous tous, dont vous êtes l'honneur et la joie. N'oubliez pas que l'heure est désormais changée, et que nous dînons, non à huit heures, mais à *sept heures,* (6 h. 1/2 au lieu de 7 h. 1/2). On sera à table à sept heures. C'est donc à *sept heures,* heure extrême, que nous vous attendrons.

Souvenez-vous de tout cela, et par-dessus tout que je suis votre ami.

VICTOR HUGO[5].

[1] HENRI MALO. — *Le Château de Chantilly.*
[2] Inédite. — [3] *Maison de Victor Hugo.*
[4] Inédite. — [5] *Collection Paul de Saint-Victor.*

À Robert David.

Paris, 11 octobre 1880.

Monsieur,

Votre lettre m'émeut. Il faut une impossibilité absolue pour me priver d'être mêlé à tous ceux qui vont saluer ce puissant esprit, ce vaillant cœur, cette gloire[1] ! David honorera ce siècle. J'ai dit mon regret profond aux honorables représentants que la noble ville d'Angers a bien voulu m'envoyer ; je vous le répète, à vous que j'ai vu petit près de lui si grand, à vous le cher enfant de ce mort illustre. Je serai là pourtant, ma pensée y sera, je ne serai pas absent pour lui ; j'assisterai à cette solennité, à cette consécration, à ce couronnement. Mon cœur et mon âme y seront. Certes, David me connaît bien, et j'aurai une part de cette fête : la France lui payant sa dette auguste, la statue au statuaire.

Je vous serre dans mes bras.

Victor Hugo[2].

À Alice. — Jeanne. — Georges[3].

13 [octobre 1880].

Vilain jour, charmant puisque je reçois une lettre de toi, ma Jeanne bien-aimée.

Je vous écris à tous les trois. Je liquide mon retard. Sur un mot d'Alice, j'avais cru bêtement à votre retour immédiat, et je vous attendais. Non ! non ! amusez-vous encore aussi longtemps que vous pourrez. Je suis joyeux de vos joies. Ma pensée est avec vous. J'ai vu lancer avec Georges le vaisseau cuirassé qui a fait pleurer le roi Humbert ; j'ai vu, avec Jeanne, le Vésuve allumer sa pipe et fumer paisiblement pendant que six grosses flottes bisquent devant Duloignon. — Oui, j'étais avec vous, et je vous regardais être heureux. Mes enfants bien-aimés, jouissez de ce doux moment. Mon Alice, soyez heureuse en vos enfants, moi, je suis heureux en vous trois.

— 6 h. — Je finis ce billet, je veux qu'il parte aujourd'hui. J'espère que vous l'aurez avant de quitter Castellamare. Oui, amusez-vous. Prenez

(1) Inauguration de la statue de David d'Angers, sculptée par Hubert-Louis Noël. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

de la belle saison tout ce qui en reste, ici nous ne pourrons que vous aimer. Nous vous embrassons tendrement. Mon Georges, ma Jeanne, jouissez de votre enfance, et faites aussi deux choses que vous avez à faire : travailler un peu, penser à moi beaucoup.

Nous embrassons nos deux enfants, nous vous embrassons, chère Alice. Mes amitiés à Lockroy [1].

À François Coppée.

20 octobre 1880.

Cher confrère, je viens d'entendre vos vers, si bien dits par M. Got. Je ne veux pas me coucher sans vous avoir écrit. Je suis charmé et attendri ; charmé par votre puissance, attendri par votre souvenir.

Victor Hugo [2].

Au Comité chargé d'élever un monument à Flaubert [3].

[Novembre 1880.]

Cher confrère,

Toutes les hautes passions, aucune passion inférieure, c'était là Flaubert, ce grand cœur, ce noble esprit.

J'accepte ce que vous voulez bien m'offrir, et je presse toutes vos mains cordiales.

Victor Hugo [4].

À la ville de Besançon.

Décembre 1880.

Je remercie mes compatriotes avec une émotion profonde. Je suis une pierre de la route où marche l'humanité, mais c'est la bonne route.

[1] *Maison de Victor Hugo.*

[2] Jean Monval. — *Victor Hugo et François Coppée. Revue Hebdomadaire.*

[3] Victor Hugo avait accepté la présidence de ce Comité qui lui fit demander par Ivan Tourgueneff quelques lignes sur Flaubert afin de donner un nouvel essor à la souscription. — [4] Brouillon relié au manuscrit des *Documents. Actes et Paroles. Depuis l'exil.* — *Bibliothèque Nationale.*

L'homme n'est le maître ni de sa vie, ni de sa mort. Il ne peut qu'offrir à ses concitoyens ses efforts pour diminuer la souffrance humaine et qu'offrir à Dieu sa foi invincible dans l'accroissement de la liberté.

Victor Hugo[1].

1881.

À Madame Pelleport[2].

Madame,

Vous étiez la mère, la mère vénérée, d'Adolphe Pelleport; j'étais presque son père. Le coup qui vous frappe m'atteint. Permettez-moi d'associer respectueusement mon profond chagrin à votre inconsolable douleur.

Victor Hugo[3].

À Monsieur F. Hérold, préfet de la Seine.

22 mars.

Cher collègue et cher préfet, faites grâce aux Feuillantines. C'est un des rares restes du vieux Paris. Ce n'est plus qu'un tronçon. Respectons ce qui survit sans nuire. Donc, gardez les Feuillantines et serrons-nous la main[4].

Victor Hugo[5].

(1) *Communiquée par la Bibliothèque de Besançon.*

(2) Le *Carnet* de Victor Hugo donne, à la date du 12 mars 1881, cette note :

Pelleport est très mal. J'y vais.
Vingt minutes après mon départ, Pelleport meurt. J'ai cru sentir sa main serrer la mienne.
Noble cœur, loyal esprit, vrai talent.

(3) *Le Rappel,* 20 mars 1881.

(4) Le préfet de la Seine répondit :

« On vous a trompé.

« La vieille rue des Feuillantines, la vraie rue des Feuillantines, celle que vous avez célébrée, personne ne songe à y toucher. Comme vous le dites, c'est un tronçon, mais un tronçon que je respecte. Il suffit que vous en ayez parlé ». Et le préfet explique que ce qu'il veut changer de nom, c'est la rue des Feuillantines *prolongée*, qui n'a pas de raison d'être et qui continuera désormais la rue Gay-Lussac. Cette lettre nous a été communiquée par M. F. Hérold, fils du préfet de la Seine. — (5) Lettre reproduite dans *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

À XXX.

10 avril.

Je sais, mon cher confrère, que vous vous souvenez toujours de notre vieille amitié. Vous vous êtes joint à ceux qui ont bien voulu m'inviter il y a quelque temps et faire de mon anniversaire une sorte de fête de la presse universelle. C'était bien plus que je ne méritais, et j'ai été profondément ému.

Venez, je vous prie, dîner avec moi le vendredi 16 avril; vous me donnerez une nouvelle et douce occasion de vous serrer la main.

VICTOR HUGO[1].

Au Comité républicain de Saint-Quentin.

5 mai 1881.

Le Comité républicain de la ville de Saint-Quentin qui a rendu tant et de si éminents services à la démocratie, m'envoie une couronne d'or.

Je m'incline.

Les paroles me manquent devant une si haute marque d'estime venant d'une si noble ville[2].

À Monsieur F. Hérold, préfet de la Seine.

10 mai 1881.

Cher collègue, cher préfet,

Il me semble qu'un lien nouveau m'attache à cette noble ville de Paris[3].

Je remercie avec une émotion profonde.

VICTOR HUGO[4].

[1] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[2] *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.* — Reliée au manuscrit *Documents. Bibliothèque Nationale.*

[3] Le préfet de la Seine venait d'envoyer à Victor Hugo copie du décret qui donnait à la partie principale de l'avenue d'Eylau le nom d'*avenue Victor Hugo,* et le nom de *place Victor Hugo* «au quadrilatère formé par les avenues du Trocadéro et d'Eylau et par les rues Mignard et Spontini». Le préfet ajoutait : «Cette place paraît tout à fait appropriée à l'érection d'une statue». — [4] *Communiquée par M. F. Hérold. — Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

À Monsieur Merlin, maire de Douai.

18 mai 1881.

Cher et honorable collègue,

J'ai eu le regret aujourd'hui de vous chercher au Sénat sans parvenir à vous rencontrer.

Je voulais vous dire combien votre lettre m'avait touché et vous prier de transmettre, vous, le si digne représentant de Douai, mes remerciements à cette célèbre et vaillante ville. Remerciement est ici synonyme de dévouement.

Croyez, je vous prie, à ma profonde cordialité.

VICTOR HUGO [1].

Au maire de Lille.

[16 juin 1881.]

Monsieur le maire,

Vous me faites connaître, dans un bien digne langage, l'acte dont m'a honoré la grande ville de Lille, si noblement historique [2]. Je suis profondément touché.

VICTOR HUGO [3].

À Claire de Saint-Victor.

10 juillet 1881.

Je me mets à vos pieds, Mademoiselle. Mon cœur est plein du souvenir de votre père. Le siècle pleure un grand écrivain; moi je pleure un grand ami.

VICTOR HUGO [4].

(1) *Le Rappel*, 27 mai 1881.

(2) Le maire de Lille venait de faire connaître à Victor Hugo l'arrêté qui avait conféré son nom à l'un des plus grands boulevards de la ville. — (3) *Le Rappel*, 19 juin 1881.

(4) *Le Rappel*, 14 juillet 1881.

À Jules Ferry [1].

18 juillet [1881 ou 1882 [2]].

Mon cher ministre, mon cher ami,

Vous allez être étonné comme je l'ai été moi-même. La fille de Théophile Gautier, madame Gautier, a besoin d'une pension. Il suffit que cela soit, et que je vous le dise, pour que cela soit fait. Vous, cher ministre, grand par vous-même, vous saurez comment on vient tout de suite au secours d'un tel malheur. Madame Gautier a besoin d'une pension, je vous la demande.

VICTOR HUGO [3].

À Monsieur Ch. Lemonnier, à Genève.

11 septembre 1881.

Je reçois aujourd'hui seulement, mon cher président, votre lettre datée du 9 août : je n'y comprends rien. Le rendez-vous qu'elle m'indique serait passé, mais je vous eusse écrit [4]. Vous devez avoir été bien surpris de mon silence. Je suis très affligé de ce déplaisir, et je vous envoie mes plus affectueuses amitiés.

VICTOR HUGO [5].

À Monsieur F. Hérold, préfet de la Seine.

Paris, 5 octobre 1881.

Cher collègue, cher préfet,

Je donne aux pauvres dix mille francs. Ils ne peuvent être mieux distribués que par vous [6]. Les voici. Rendez-moi ce gracieux service.

Votre ami,

VICTOR HUGO [7].

(1) Inédite. — (2) Jules Ferry ayant été ministre de l'Instruction publique en 1881, puis du 30 janvier au 6 août 1882, cette lettre peut se placer dans l'une ou l'autre de ces deux années. — (3) *Collection Jules Claretie.*

(4) Charles Lemonnier priait Victor Hugo d'assister à la conférence qu'il faisait à Genève le 26 septembre 1881 pour la Ligue internationale de la paix et de la liberté. — (5) Lettre insérée en tête de la brochure éditée par la Ligue internationale de la paix et de la liberté.

(6) À propos de ce don, des amis de Victor Hugo le félicitèrent et lui portèrent un toast ; il répond : « Je donne dix mille francs aux pauvres et un exemple aux riches ». — (7) *Communiquée par M. F. Hérold.*

À Gambetta.

Samedi 5 novembre 1881.

Cher grand Gambetta,

On m'apprend que vous êtes mon voisin. Je trouve cela tout simple, et vous trouverez certainement tout simple aussi de venir dîner avec moi mardi. Vous trouverez mon vieux cœur toujours le même.

VICTOR HUGO [1].

1882.

À Madame Pelleport.

Madame,

J'aimais votre fils. Je dis mieux, je l'aime. Il existe toujours pour moi, la mort n'est qu'une absence de la terre; le monde est à l'âme; l'éternité admet l'immortalité.

Nous reverrons votre fils; nous reverrons ce grand cœur, ce noble esprit, cette heureuse et généreuse figure de tout ce qui est honnête et bon. Pleurons-le ici-bas, sourions-lui là-haut.

Je suis à vos pieds, Madame.

VICTOR HUGO [2].

À Jules Simon [3].

H.-H., 10 avril 1882.

Mon éloquent et cher confrère,

Non, je n'ai pas eu votre livre. Je le réclame, je l'attends, et puisque vous me permettez de le vouloir, je le veux. Vous me l'avez dédié, maintenant il faut me le donner.

[1] *Le Temps*, 24 mai 1885.

[2] Lettre reproduite en tête de : *Tous les amours.* ADOLPHE PELLEPORT. — La date est incertaine; peut-être s'agit-il du premier anniversaire de la mort de Pelleport.

[3] Inédite. — À propos de son livre sur *La Peine de mort.* Il y eut de ce livre trois refontes : en 1869, une plaquette : *La Peine de mort;* au début de 1882 : *Trois condamnés à mort,* même ouvrage, mais plus développé et dédié à Victor Hugo : *Hommage d'une vieille et respectueuse amitié;* et enfin : *L'Affaire Nayl* publiée en 1883.

Je sais que c'est un beau et bon livre, puisqu'il est de vous, mais le lire est un besoin. Cette grande cause de la peine de mort vous la gagnerez. L'échafaud sera aboli. J'aurai cette joie et vous aurez cette gloire.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

Mes respects aux pieds de Madame Jules Simon[1].

À Jean Aicard.

11 juillet 1882.

Je n'irai pas dans le midi, mais j'ai votre lettre. Je vous remercie. Un rayon du cœur vaut un rayon de soleil.

VICTOR HUGO[2].

À Meurice. — À Vacquerie[3].

30 août 1882.

Je suis retenu à Paris (pour affaires) jusqu'au 6 septembre. Le 6 septembre, je serai libre jusqu'au 28, et je donne ces vingt-deux jours à mes chers amis. Qu'ils s'entendent. Je suis à leurs ordres. Je commencerai, comme ils voudront, par Veules ou par Villequier (ordre alphabétique), je renonce à Guernesey. Guernesey réclamera l'année prochaine. Je prie mes deux amis de déposer mes hommages aux pieds de ces dames et j'attends qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront.

VICTOR HUGO[4].

À l'empereur d'Autriche.

21 décembre 1882.

J'ai reçu, en deux jours, des universités et des académies d'Italie, onze dépêches. Toutes demandent la vie d'un condamné[5].

L'empereur d'Autriche a en ce moment une grâce à faire.

Qu'il signe cette grâce, ce sera grand.

[1] *Communiquée par Gustave Simon.*

[2] *Communiquée par M. Léon de Saint-Valery.*

[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Oberdank, étudiant. — Nous lisons, à la date du 21 décembre, cette note dans le *Carnet* de 1882 : « Je suis tourmenté par la pensée de cet Oberdank. Je me décide à écrire aujourd'hui à l'empereur d'Autriche que la peine de mort, pour tout homme civilisé, est abolie. — Ce soir, j'apprends, par le gendre de Meurice, qu'il a été exécuté hier. Ma lettre était partie. »

1883.

À Madame Rattazzi.

2 janvier 1883.

Le sombre Eschyle remercie l'éblouissante et divine Rhodope. Les ténèbres sont *plus que jamais* éprises de l'étoile.

Vos pensées et vos lettres sont des perles, de ces perles ardentes dont parle le Koran. Il faudrait avoir tout ce que vous avez, la dignité mêlée à la passion, la grâce exquise et l'éblouissant esprit, il faudrait être vous-même, pour qu'un homme au monde pût se croire digne de vous. Il me semble que, si j'étais auprès de vous au lieu d'en être si loin, je vous prendrais de votre âme, et que je vous volerais, comme Prométhée aux dieux, cette flamme céleste qui est en vous. Mais vous êtes à Rome, hélas! Laissez-moi dans ce rêve vous parler et vous évoquer...

Ô Madame! qui dit grandeur dit franchise, et vous êtes franche parce que vous êtes grande. Depuis douze jours j'ai attendu le «coup d'État», j'étais aux aguets et j'espérais... Il faut repartir maintenant. Me voilà retombé pour un grand mois dans le tourbillon, dans le va-et-vient, dans le mouvement continu. Écrivez-moi, écrivez-moi. Eschyle envoie à Rhodope toute son âme, toutes ses pensées, tous ses rêves [1].

À Gambetta père, Nice.

3 janvier 1883.

Monsieur, je comprends et je partage vos sentiments. Votre douleur est incomparable, et je m'y associe. Mais songez à la mémoire de Léon Gambetta : laissez votre fils à Paris; il le mérite comme homme illustre [2].

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO [3].

[1] *Nouvelle Revue internationale,* 1er avril 1897.

[2] Le père de Gambetta réclamait le corps de son fils pour le faire inhumer à Nice. — Mme Edmond Adam se rangeait à ce désir. Victor Hugo lui écrivit après les obsèques de Gambetta ce mot qui nous a été communiqué par M. É. Pillias :

Madame, vous aviez raison; moi aussi. Vous étiez pour la famille; j'étais pour la patrie.

Je suis à vos pieds.

VICTOR HUGO.

[3] *La Revue.*

À Gustave Rivet.

Mon cher Gustave Rivet,

Vous voilà sur les rangs : c'est bien; vous serez nommé, c'est mieux[1].

Les électeurs choisiront en vous le vaillant citoyen, le combattant énergique du droit, l'homme de la liberté.

Je vous connais depuis longtemps déjà, et je suis heureux de vous envoyer ma cordiale et vive adhésion.

J'applaudis d'avance au choix des électeurs de Grenoble, et je vous serre énergiquement la main.

VICTOR HUGO[2].

À Paul Meurice[3].

3 juin midi.

Cher Meurice, en toute hâte je vous envoie le vers qui manque :

Dieu fait les questions pour que l'enfant réponde[4].

Mettez-le en tête de la petite pièce du chat et de la souris, et mettez cette pièce entre *la Vision de Dante* et *l'Océan.*

Et moi, mettez mon âme et mon cœur en vous.

V. H.[5]

À XXX.

22 août 1883.

Vous servez, monsieur, une grande cause. Vous attaquez la férocité humaine dans son erreur la plus douloureuse. Vous vaincrez, n'en doutez pas. Les hommes qui sont aujourd'hui égarés s'éclaireront eux-mêmes; accordons-leur le pardon comme s'il nous était déjà demandé; la cause humaine est la cause divine.

Votre ami.

VICTOR HUGO[6].

[1] Gustave Rivet se présentait en 1883 aux élections dans le département de l'Isère. Il fut élu. — [2] GUSTAVE RIVET. — *Victor Hugo chez lui.*

[3] Inédite. — [4] *La Légende des Siècles,* tome V et dernier. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

[6] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À *Swinburne* [1].

8 novembre 1883.

Cher poëte, lorsque vous parlez de moi, et que je vous lis, je m'oublie, et je ne pense qu'à vous. Il me semble entendre une des voix toutes-puissantes de l'antiquité; vous êtes le grand et le vrai poëte.

Je vous remercie avec mon esprit et avec mon cœur.

VICTOR HUGO [2].

À *Carjat.*

Vos deux strophes, mon cher Carjat, me touchent vivement. Elles sont belles, ceci est pour tout le monde, et elles sont bonnes, ceci est pour moi. Beauté et bonté, ce sera le double caractère de votre livre [3]. Je vous envoie tous mes vœux de succès, et je me sens d'avance heureux de vous féliciter et de vous applaudir.

Croyez à ma profonde cordialité.

VICTOR HUGO [4].

1884

À *Monsieur Viguier,*

Président de la Société française contre la vivisection [5].

25 janvier 1884.

Monsieur,

Votre lettre est excellente, car elle est éloquente. Dites votre pensée dans ce grave sujet; ce sera la mienne.

VICTOR HUGO [6].

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par le British Museum. Londres.*

[3] CARJAT. — *Artiste et Citoyen.* Deux strophes *À Victor Hugo* ouvrent le volume. — [4] Lettre publiée en tête du livre de Carjat.

[5] M. Viguier avait écrit à Victor Hugo pour lui demander de venir protester contre la vivisection ou d'écrire quelques lignes dans ce sens. — [6] *Le Rappel,* 28 janvier 1884.

À XXX.

5 avril 1884.

Je serai par le cœur avec vous, personne ne peut manquer à la célébration de la délivrance des Grecs. Il y a des titres sacrés. J'ai autrefois, dans les jours de combat, fait ce vers dont le souvenir me revient :

Au jour de la Victoire...
L'Italie est la mère et la Grèce est l'aïeule.

VICTOR HUGO.

À Aurélien Scholl[1].

15 juin 1884.

Vous avez raison, et quand un poëte a raison, le raisonnable produit le beau. Je pense comme vous que la cigale est sage et juste, et que la fourmi a tort. Je le pense comme vous, et je voudrais le dire comme vous.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[2].

1885

À Claire de Saint-Victor.

25 janvier 1885.

Ces hautes pensées devaient être recueillies. Votre père était un grand esprit et un grand cœur.

Je vous remercie, madame.

Avec respect.

VICTOR HUGO[3].

[1] Inédite. — Aurélien Scholl, journaliste, collabora au *Corsaire,* au *Mousquetaire* de Dumas, à *l'Illustration,* etc. Ses chroniques où se révèle son esprit combatif, le rendirent célèbre. Il écrivit d'innombrables articles et une douzaine de livres. — [2] *Communiquée par la librairie Cornuau.* [3] *Collection Paul de Saint-Victor.*

À Louis Ulbach.

29 janvier 1885.

Mon cher Ulbach,

Ce n'est pas moi qui fais l'œuvre, c'est vous [1]. Je n'aurai été qu'un prétexte.

C'est ce qui me permet, non de vous remercier, mais de vous féliciter.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO [2].

À Monsieur Charles Grindou, ouvrier [3].

Paris, 20 mars 1885.

Mon cher Monsieur Charles,

Pardonnez-moi cette intime familiarité : elle rappelle à mon pauvre vieux cœur brisé comme une réminiscence du passé, un écho, hélas! bien douloureux de mes souvenirs paternels.

Votre bon petit livre [4] est exquis, simple, émouvant.

Écrit par un ouvrier, il honore la sublime famille des travailleurs.

Je l'ai lu et relu d'un bout à l'autre avec un intérêt profond.

Et pourquoi ne pas l'avouer? Il m'a fait pleurer. Courage! Continuez, Monsieur! Il y a en vous certaine étoffe, un grand fond de naturel, beaucoup de cœur; ce sont là les éléments incontestables qui consacrent le succès.

Je vous remercie mille fois pour votre toute délicate attention, et souffrez que je vous serre paternellement les mains.

VICTOR HUGO [5].

[1] Louis Ulbach venait de terminer un *Almanach de Victor Hugo* où l'on pouvait suivre, année par année, les dates des principales œuvres de Victor Hugo. Cet almanach parut d'abord, à partir du 26 février 1885, dans *le Figaro*. — [2] *Collection Louis Barthou.*

[3] Inédite. — [4] *Les Orphelins de Strasbourg*, drame. — [5] *Collection Louis Barthou.*

À Jules Claretie[1].

Cher confrère, allez à Guernesey, allez-y. Vous y trouverez tout mon exil, tout ; — mon cœur, que vous ne verrez pas, sera à côté de vous, vous le sentirez.

VICTOR HUGO[2].

[1] (Note de Jules Claretie au bas de la lettre :)

Dernière année de sa vie. Je lui disais que j'allais voir à Guernesey sa maison.

[2] *Collection Jules Claretie.*

LETTRES SANS DATE

À Léon Cladel.

3 avril.

Quelle haute et belle page ! Comme vous parlez fièrement la langue de justice et de vérité ! Vous avez l'irrésistible éloquence d'un grand cœur servi par un noble esprit. Offrez mes hommages à madame Cladel. Il me tarde de vous voir tous les deux, il me tarde de serrer la main du vaillant écrivain, de baiser la main de la femme charmante.

V. H. [1]

À Victor Cousin.

Le jeune homme qui vous présentera ce billet, mon cher et illustre ami, est M. Henry Didier, un aspirant au baccalauréat dont le sort est à cette heure entre vos mains. Permettez-moi de vous le recommander bien instamment. M. Henry Didier est plein de mérite ; il sait, mais il a peur ; il est fort, mais il est timide. Vous qui êtes puissant aussi bien par la bienveillance que par la pensée, venez, je vous en prie, en aide à ce jeune homme. Il n'a pas peut-être l'audace qui emporte le succès, mais il a certainement la science qui le justifie. *Il est timide,* c'est là son tort, ce doit être aussi sa recommandation. Je serai personnellement reconnaissant et touché de tout ce que vous voudrez bien faire pour lui.

Croyez, je vous prie, à ma vive et cordiale amitié.

VICTOR HUGO [2].

Au marquis de Custine.

Mille fois merci, Monsieur. Votre conversation, si pleine de faits et d'idées, inspire au plus haut point le désir de lire vos ouvrages. J'étais bien

[1] *Les Nouvelles Littéraires,* 30 mars 1935.
[2] *Bibliothèque Victor Cousin.*

honteux, l'autre soir, de ne les connaître que de réputation. Vous êtes bien bon de venir au devant du désir que j'allais satisfaire par la voie triviale de mon libraire. Il ne me reste plus maintenant qu'à prier le bon Dieu de faire que mes yeux deviennent aussi bons que vos livres.

V^or^ HUGO[1].

Au même.

Ce dimanche.

J'allais vous écrire. J'ai beaucoup de chagrin. Figurez-vous que la fille de mon pauvre ami Bernard de Rennes est bien gravement malade et qu'elle a demandé à voir ma femme qui est comme sa sœur. Ma femme me prie de lui donner le bras et Bernard me demande de son côté. Me voilà donc pris pour une bien triste cause, premier chagrin, et je ne vous verrai pas aujourd'hui, ce qui le redouble.

J'ai cependant besoin de vous voir, et de vous voir plus d'une fois avant votre départ. Je voudrais vous arracher quelques pages de ce roman dont j'aime tant le sujet. J'irai vous chercher.

Bien votre ami.

VICTOR[2].

Au même.

3 mai.

Je vous remercie de votre triste et noble confidence[3]. Je l'apprécie profondément, croyez-le bien. Les hommes comme vous, mon ami, ne sont jamais ruinés, jamais déchus, jamais pauvres. Ils ont la plus belle des richesses, l'intelligence, le plus beau des trônes, la pensée. Rendez grâce à tout ce malheur qui vous frappe. Vous n'êtes pas appauvri, vous êtes grandi.

Je vous serre la main et je suis à vous.

VICTOR H.[4]

[1] *Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises.*

[2] *Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises.*

[3] M. de Custine, la veille, lui avait écrit, en confidence, qu'il venait d'être ruiné, qu'il allait vendre sa propriété de Saint-Gratien et voyager pour dissimuler sa ruine. — [4] *Collection Charles Pelliot.*

À Monsieur C. Delazzery.

12 X^bre^.

Vous faites de beaux vers, monsieur, mais vous le savez, les beaux vers ne donnent pas du pain. Cette vérité est vieille comme Homère. Vous me la demandez, je vous la dois et je vous la dis.

Agréez, je vous prie, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO [1].

À Fontaney.

Ce jeudi soir.

Voulez-vous, mon cher Fontaney, venir samedi soir m'aider à faire la noce de *Marion de Lorme* avec le public taquin de l'Odéon [2].

Voici une stalle.

On ne vous voit plus, mais on vous aime toujours.

VICTOR.

Au marquis de Foudras [3].

7 9bre. Paris.

Merci, Monsieur, je sens tout ce qu'il y a de cordial et de gracieux dans la sympathie que vous voulez bien m'exprimer. J'écris dans le présent pour quelques-uns, et dans l'avenir pour tous. Vous êtes un des premiers parmi les *quelques-uns*.

Je suis toujours chez moi à midi et à huit heures du soir. Presque toujours du moins. Venez me voir. Vous me rendrez heureux. J'aime les nobles vers et les nobles cœurs. C'est vous dire que je suis votre ami.

VICTOR HUGO [4].

[1] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[2] Il doit s'agir d'une représentation à bénéfice à l'Odéon, car seuls sont indiqués, pour *Marion de Lorme*, les théâtres de la Comédie-Française et de la Porte-Saint-Martin.

[3] Inédite. — [4] *Collection Hanoteau.*

À Frédérick Lemaître.

2 7[bre]. Namur.

Je vous écris en hâte quelques mots, mon cher M. Frédérick. Le jour de mon départ, M. A. Joly est venu me voir en qualité de *directeur de la Porte Saint-Martin.* Je lui ai redit combien vous êtes à mes yeux un grand et admirable artiste, comédien et tragédien à la fois. Il m'a paru comprendre *tout,* excepté ce que je lui disais de la nécessité d'aller vous trouver, il résiste à faire le *premier pas;* voyez si vous pouvez le rencontrer sur *terrain neutre.* J'ai bien regretté de quitter Paris le jour même, car je vous aurais réunis chez moi. Enfin je vous envoie tous ces renseignements pour que vous en usiez comme vous le croirez utile à vos intérêts.

Un homme comme vous trouve la gloire et la fortune partout.

Vous savez quels sont mes sentiments pour vous.

VICTOR HUGO [1].

À François-Victor.

[1834-1836.]

À Toto.

Je te prie instamment, mon cher petit Toto, de demander dix sous de ma part à ta maman et de penser ce soir quand tu t'endormiras à ton petit papa qui dormait si bien près de toi, mon pauvre amour, et qui maintenant déchire ses souliers aux cailloux qui sont sur le bord de la mer.

Je baise tes petites mains.

V. [2]

À Adèle.

22 mai.

Je réponds tout de suite, ma Dédé, à ta bonne petite lettre qui me fait tant de plaisir. Je t'envoie ce petit livre pour t'en remercier. Tu y trouveras, mon ange, tout ce qu'il faut dire le dimanche au bon Dieu. Et puis cherche

(1) *Bibliothèque Nationale.* Copie.
(2) *Bibliothèque Nationale.*

dans ton cœur, et tu y trouveras ce qu'il faut dire chaque jour à ton père.

Je t'envoie aussi une lettre de Charlot. J'ai passé hier dimanche la journée avec lui, et l'autre dimanche aussi. Et je vais le voir trois fois par semaine. Nous parlons de toi, ma Dédé, et de vous tous. Et cela nous rend un peu heureux, lui le pauvre collégien en prison, moi le pauvre papa tout seul.

Aime-moi bien, mon enfant chéri. Si tu savais comme je t'aime.

Ton petit père.

V.

Babille-moi toujours toutes les petites nouvelles [1].

À Messieurs Charles et Victor Hugo.

[1837-1839.]

Je suis triste, chers enfants, de ne pas vous avoir vus aujourd'hui. Mon travail me tient toute la journée, même le dimanche, à la bibliothèque, et les soins de l'emménagement empêchent encore votre bonne mère de nous réunir à dîner [2]. Dimanche prochain tout sera rentré dans l'ordre. J'ai pensé à vous, mes enfants chéris, aujourd'hui toute la journée; vous avez aussi pensé à moi, n'est-ce pas? Vous avez eu présente à l'esprit cette règle de conduite que je vous ai donnée à tous les deux : *Ne faites jamais rien que votre père ne puisse voir; n'écoutez jamais rien que votre père ne puisse entendre.* Je vous écris ce soir pour vous embrasser, pour vous bénir, pour vous dire : *courage,* car je sais que vous êtes de bons petits enfants et que vous travaillez bien. Moi aussi, je travaille, vous le voyez, et je travaille sans relâche, et je travaille pour vous. Vous rendrez cela, non à moi, mais à vos enfants un jour, c'est la loi du bon Dieu, et vous les aimerez comme je vous aime.

En attendant, aimez votre mère et aimez-moi comme j'ai aimé mon père et ma mère.

J'irai vous voir un de ces jours et je vous embrasse du fond du cœur, mes chers bien-aimés.

Votre père.

V. [3]

[1] *Collection Louis Barthou.*

[2] Il ne peut s'agir que d'un emménagement au retour de vacances : 1837, août et septembre à Auteuil, 1838 à Boulogne, 1839 à Saint-Prix. — [3] *Revue hebdomadaire,* juin 1935.

À Alphonse Karr.

[Après 1841.]

Cher poète, ce que vous voulez bien me demander est impossible. Je vous expliquerai la chose en détail la première fois que nous passerons ensemble une de ces bonnes soirées qui me laissent un long souvenir de joie, de sympathie et d'amitié; je suis enveloppé de plus de bandelettes qu'une momie d'Égypte. Cela va avec ma perruque et mon Académie.

À bientôt, j'espère, je vous serre les deux mains.

VICTOR H. [1]

À Paul Lacroix.

Mercredi 21.

J'avais déjà lu, mon cher confrère, votre ingénieux et excellent livre. Je vais le relire. Vous savez comme j'aime tout ce qui me vient de vous. Je vous remercie d'avoir fait ce livre et je vous remercie de me l'avoir envoyé.

Votre ami.

VICTOR HUGO [2].

À Méry.

28 nov.

Quelle ravissante chose que cette préface, cher Méry! c'est un mélange exquis de grâce, d'autorité et de gaîté. Vous n'avez rien écrit de plus beau que la page sur les génies persécutés. Bravo toujours et merci comme poëte et comme ami. Quelle joie de vous applaudir! Quelle douceur de vous aimer!

VICTOR [3].

[1] *Journal des Débats*, 27 avril 1910.
[2] *Communiquée par la Société pour les Relations culturelles entre l'U. R. S. S. et l'étranger.*
[3] *Communiquée par la librairie Andrieux.*

À Monsieur Michelet,
membre de l'Institut[1].

26 juin.

La personne qui vous remettra cette lettre, monsieur et cher confrère, est non seulement l'éditeur très distingué d'un excellent recueil, mais encore un artiste de beaucoup de talent. Il a plus d'un office à réclamer de votre précieuse obligeance, et il veut bien croire que mon nom lui peut être une recommandation près de vous. Cela me flatte extrêmement, et je profite avec empressement de cette occasion de vous redire à quel point j'aime tout ce que vous êtes et j'admire tout ce que vous faites.

VICTOR HUGO.

À Monsieur de Salvandy.

[Après 1841.]

Monsieur le ministre et cher collègue, j'ai eu l'honneur déjà de rappeler à votre bienveillante attention les titres littéraires de M. Victor Herbin que la privation de son emploi réduit au plus extrême dénuement. M. Victor Herbin est chargé de famille. Je crois savoir que vous pourriez en ce moment le faire rentrer dans l'administration des beaux-arts *comme employé auxiliaire.* Permettez-moi de solliciter de votre bonne grâce et de votre bonne justice le rappel de M. Herbin à ses fonctions, à la fois pour le bien du pauvre homme de lettres et pour le bien du service.

Recevez, Monsieur le ministre, l'assurance cordiale de ma haute considération.

VICTOR HUGO[2].

Au baron Taylor.

25 mars.

Trouvez bon, mon cher Taylor, que j'introduise près de vous un sculpteur de talent, M. Bernard, qui part pour l'Espagne et qui pourrait, grâce à

[1] Institut des sciences morales et politiques.

[2] Album d'autographes donné par Mme Victor Hugo à Mme Ch. Asplet. *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

vous, y trouver faveur et encouragement. S'il vous était possible de donner à M. Bernard quelques lettres de recommandation utiles, je vous en serais obligé, car M. Bernard mérite le double intérêt qui s'attache à l'homme honorable et à l'artiste distingué.

À bientôt, cher ami. Je vous envoie du fond du cœur un serrement de main.

VICTOR HUGO [1].

Au même.

15 8[bre].

Voici, cher ami, une digne et honorable détresse que je recommande à votre plus bienveillante intervention près du comité des Artistes. Il s'agit d'une pauvre famille d'artistes, d'une jeune femme mère d'un petit enfant, grosse d'un autre, au milieu de tout cela l'honneur, la retenue, l'honnêteté. Je joins les mains pour eux!

A vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO [2].

À Madame de Girardin.

Ce vendredi.

À moins que mes yeux souffrants ne me le défendent trop impérieusement, Madame, demain soir à neuf heures je serai chez vous. Il va sans dire que vous ne m'attendrez pas passé cette heure-là. Mais j'espère pouvoir me rendre à vos ordres et à vos pieds.

Permettez-moi de vous refaire ici ma déclaration : Je vous admire et je vous aime.

Mille tendres respects.

V. H. [3]

[1] *Bibliothèque de Philadelphie.*
[2] *Communiquée par le British Museum.*
[3] *Collection Détroyat.*

À Émile de Girardin.

[À partir de 1846.]

Voici un brave jeune homme qui a beaucoup de talent comme poëte, ce qui ne lui sert à rien, et beaucoup de courage et de zèle comme homme, ce qui devrait l'empêcher de mourir de faim. Il serait heureux du plus humble emploi dans *la Presse.* Pouvez-vous l'employer? Y a-t-il place pour lui? Je vous le recommande. Il s'appelle Pierre Cauwet.

Tout à vous et de tout cœur.

VICTOR HUGO (1).

À Geoffroy Saint-Hilaire.

De l'Assemblée. 2 heures.

J'espérais, très honoré confrère, me rendre à votre cordial appel, et me voilà retenu à l'Assemblée. Je ne saurais vous dire combien je regrette cette occasion de vous voir, de vous entendre, de vous applaudir et de marcher avec vous et derrière vous à la conquête d'une liberté et d'une utilité de plus pour notre Institut. À bientôt, cependant, et croyez à tout mon dévouement.

VICTOR HUGO (2).

À Madame XXX (3).

Je crains, Madame, qu'il ne faille renoncer à nos entrevues qui sont pourtant bien innocentes et qui peut-être ne vous ont pas été absolument inutiles. Lisez cette lettre, cette surprenante lettre que je reçois et jugez

(1) *Collection Détroyat.*

(2) *Collection Charles Pelliot.*

(3) Cette lettre, dont la Bibliothèque Nationale nous a conservé le brouillon, a dû être envoyée vers 1846, comme nous l'indique l'écriture. Les hésitations, les ratures semblent démentir le calme observé dans tout le texte; ainsi cette ligne :

Ce n'est pas sans un sentiment douloureux que je vous écris.

biffée, a été remplacée par : *Vous comprenez dans quel sentiment je vous écris.*

Victor Hugo ne renonce pas d'ailleurs à toute collaboration, il préférerait qu'elle ait lieu par correspondance.

vous-même. Ne sentez-vous pas, qu'en présence de telles insinuations venues d'une personne qui se dit de votre famille, il doit y avoir en moi un sentiment de dignité blessée qui se révolte et qui m'interdit désormais l'honneur de vous voir? Sentiment d'autant plus impérieux que l'honneur que vous me faites donne naissance à d'injustes et mauvaises pensées chez vos parents et peut vous causer un préjudice.

Tenez, Madame, je vais vous dire vrai, comme je l'ai toujours fait. Une seule chose est fondée dans cette lettre, c'est la crainte des dangers que vous courez à Paris. Ces dangers, je vous les ai signalés tout le premier et le premier jour. Ils sont nombreux pour une charmante femme comme vous, seule dans cette grande ville. De mon côté il n'y a pour vous aucun péril, vous le savez, et vous n'en doutez pas, vous qui me connaissez, vous qui ne pouvez oublier avec quelle sincérité je vous ai parlé de vous, de votre famille, de votre avenir précieux et sacré d'honnête et heureuse femme. Vous savez tout cela, vous, Madame, mais d'autres l'ignorent. Le monde est prompt à mal juger, et vous voyez ce qu'ils ne craignent pas de faire entendre. Laissez-moi donc vous donner un conseil, fuyez les dangers de Paris, fuyez Paris. Pure et vertueuse comme vous l'êtes, pendant qu'il est temps encore, sauvez votre réputation et votre honneur des suppositions fâcheuses, quoique loyales, je le crois, de votre propre famille; vous pourrez, à Périgueux, près de votre mari, près de votre enfant, continuer et terminer le nouveau travail que vous avez commencé. Quand il sera fini, vous me l'enverrez si vous le jugez à propos, je le lirai avec cet intérêt qu'une personne charmante comme vous inspire toujours à un homme honnête, sincère et sérieux; je vous ferai connaître mon opinion franchement, comme c'est mon habitude, vous le savez, sans rien vous dissimuler, sans même vous cacher, s'il le fallait, les impossibilités de succès, vous vous souvenez que je ne vous ai point dissimulé cette impossibilité pour le manuscrit que vous m'avez confié et que j'ai l'honneur de vous renvoyer sous cette enveloppe.

Réfléchissez à tout ceci, Madame, et décidez. Vous savez avec quel intérêt grave et convaincu je parle de vous à vous-même.

Vous comprenez dans quel sentiment je vous écris toutes ces choses dont quelques-unes peut-être vous affligeront. Mais il m'a paru nécessaire, digne, loyal, honorable, de vous donner ce conseil et cet avertissement conforme, d'ailleurs, à tout ce que je vous ai dit déjà depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. Écarter, en vous parlant, toute pensée qui ne serait pas uniquement et purement inspirée par votre intérêt, c'est mon habitude, vous le savez, Madame, ma conscience dictait, j'ai écrit.

Vous m'en savez gré, n'est-ce pas?

Après ce devoir accompli, je suis sûr du moins que deux choses me resteront, votre estime et la mienne.

Je mets à vos pieds mes hommages respectueux [1].

À XXX.

7 7bre [1853-1855].

Votre nom, Monsieur, est de ceux qui plaisent à mon oreille. Plus d'une fois, dans l'Assemblée Constituante, j'ai voté dans les grandes questions de progrès et de liberté d'accord avec votre loyal et généreux parent.

Je voudrais pouvoir vous remercier autrement qu'en prose pour ces beaux et nobles vers que vous m'adressez. Ils me vont au cœur. J'y sens toute l'âme d'un poëte. Vous êtes de cette admirable génération nouvelle qui rayonne déjà comme l'aube à l'horizon. Vous nous continuerez comme nous avons continué nos pères, et vous mènerez de front tous les progrès à la fois. Jeunes gens, Dieu est avec vous!

Laissez-moi vous féliciter de cette poésie vengeresse où vous flétrissez ces misérables que *leur passé talonne,* et laissez-moi vous remercier par un serrement de main.

VICTOR HUGO [2].

À XXX.

Dieu qui m'a frappé dans ma fille vous frappe dans votre mère, il nous donne en retour à chacun dans le ciel, à vous une sainte, à moi un ange. Hélas! nous eussions mieux aimé, vous et moi, ce que nous avions sur la terre.

Prenez courage, monsieur, ayez l'œil sur votre bel avenir d'homme et de poëte. Le talent sort et se fait jour par ces plaies que Dieu nous fait au cœur.

Je vous serre la main, et je suis à vous.

Ex imo.

VICTOR HUGO [3].

(1) *La Française,* 4 mai 1946. — *Bibliothèque Nationale.*

(2) *Collection Charles Pelliot.*

(3) *L'autographe,* 2 mars 1872.

À XXX.

H.-H., 6 9bre.

Si vous aimez et si vous estimez, n'hésitez pas.
Ce sont là les deux guides, le cœur et la conscience.
Le cœur, c'est la nature. La conscience, c'est Dieu.
Croyez à ces deux voix.

V. H.

À Madame XXX.

[Lieu d'expédition et indication du jour arrachés.]

Juillet, 1 h. après-midi.

Madame, c'est un vif regret pour moi. C'est en ce moment-ci même que ma lettre devrait être lue publiquement à Londres. Ce retard m'empêche de dire au grand peuple anglais ce que pense le grand peuple français. Je ne suis qu'un simple citoyen, mais j'eusse été content de parler au nom de tous, sûr de n'être pas démenti.

Agréez, Madame, mon respectueux hommage.

Victor Hugo.

À Louis Ulbach.

H.-H., 7 9bre.

Cher confrère, vous êtes toujours à Bruxelles, ce qui redouble mon regret de n'y pas être! Ne pouvant vous parler, je vous lis. À défaut de votre causerie cordiale et charmante, j'ai ces belles et ingénieuses pages, qui sont des lettres écrites par vous à la foule au nom de l'élite. Vous y prononcez parfois mon nom, et je suis fier de votre sympathie et attendri de votre souvenir. Voulez-vous me permettre de vous serrer la main et de mettre tous mes hommages aux pieds de madame Ulbach.

Tuus ex imo.

Victor H.

À François-Victor.

Mardi soir.

Mon Victor, tu n'es pas venu dîner, et précisément il aurait été utile que tu vinsses. Pourquoi? tu le comprendras en lisant ceci. M. Émile Daclin veut bien se charger de te le porter. Je crois qu'il faudrait que *le Rappel* publiât ce que je t'envoie. Concerte-toi avec Vacquerie, et faites pour le mieux. Il faudrait, si cela paraît, que ce fût *tout de suite.*

Je t'embrasse, mon doux enfant.

V.

Lis *le Figaro* de ce matin et vois ce qu'il faut citer [1].

À Madier de Montjau.

6 juillet.

Mon intègre et éloquent collègue, vous avez supérieurement parlé contre l'infâme décret de 1852, qui, s'il vit encore, ne vit que d'une vie de spectre. Je vous remercie d'avoir prononcé mon nom dans votre beau et irréfutable discours.

Votre ami.

VICTOR HUGO [2].

À Nadar [3].

Lundi 12.

Mon vaillant, mon cordial et cher confrère, je voudrais bien vous voir. Meurice a fait ce que vous désiriez, mais à votre tour vous l'avez blessé. Le mot *intention venimeuse* a froissé ce cœur si noble et si bon. Je vous affirme qu'il n'a jamais eu l'intention ni l'ombre de la pensée de vous offenser. Mais il faudrait causer. Et le temps nous manque, à vous comme à moi. Je vous chercherai. Je finirai par vous trouver. Je vous aime, vous le savez, homme entre tous vaillant. Meurice est pour moi comme un frère. Je suis navré de cet incident. Si vous m'aimez un peu, ce nuage s'évanouira.

À bientôt.

Ex imo corde.

V. H. [4]

(1) *Collection Pierre Lefèvre-Vacquerie.*

(2) *Communiquée par M. Jacques Sevoz,* petit-neveu de Madier de Montjau.

(3) Inédite. — (4) *Collection Nadar.*

À Madame Jules Simon.

5 octobre.

Madame,

Votre lettre m'émeut. Vous savez comme j'aime Jules Simon. L'avenir a besoin de lui, enfin le voilà hors de danger[1]. Je respire comme vous-même, je remercie Dieu, car je crois, moi, aux hommes nécessaires et Jules Simon est un de ceux-là.

Je presse ses mains dans les miennes et je mets à vos pieds, Madame, mes tendres respects.

VICTOR HUGO[2].

À Charles Monselet.

Vendredi, 13.

Vous savez le mot espagnol *esperar;* il veut dire *attendre* et *espérer*. C'est notre histoire d'hier; mais vous n'êtes pas venu. Vous nous devez pour revanche tous les jeudis de l'avenir. Donc, nous vous attendrons jeudi prochain, et ainsi de suite, à perte de vue!

V. H.[3]

Au même.

4 octobre, vendredi.

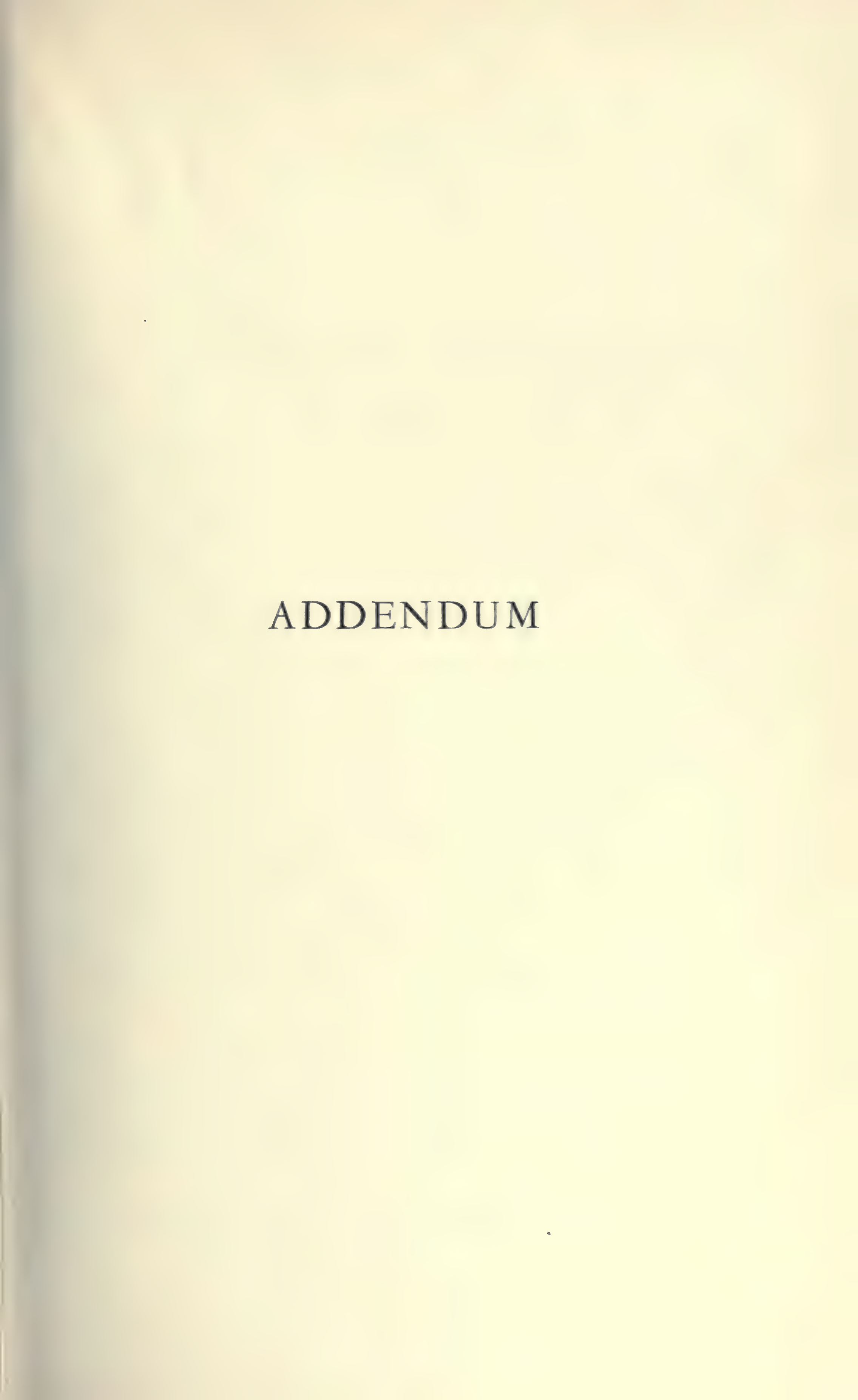
Vous êtes un vilain, comme dit Jeanne; tout le monde chez moi vous adore, mais vous êtes récalcitrant et vous voulez garder votre indépendance. Hé bien! soit, homme farouche. Votre couvert sera mis tous les jeudis, et nous verrons si, comme La Tour d'Auvergne, vous répondrez : Présent! Nous ne vous attendrons jamais, mais nous vous espérerons toujours.

V. H.[4]

(1) Jules Simon venait d'avoir un anthrax qui avait mis ses jours en danger. — (2) *Communiqué par Mlle Marguerite Simon.*

(3) CHARLES MONSELET. — *Mes souvenirs littéraires.*

(4) CHARLES MONSELET. — *Mes Souvenirs littéraires.*



ADDENDUM

1820

À Monsieur le Chevalier de Sapinaud de Boishuguet [1].

Paris, 16 7bre 1820.

Monsieur le Chevalier,

Je saisis mon premier moment de loisir pour répondre moi-même à votre lettre obligeante, et vous prier de recevoir tous les remerciements de mes collaborateurs et les miens. La noble modestie avec laquelle vous supportez la critique a été pour le rédacteur de l'article qui vous concerne [2] une preuve de plus de votre talent, auquel il avait cru devoir témoigner son estime en le jugeant avec sévérité. Il a été on ne peut plus sensible aux éloges flatteurs que vous lui adressez.

Pour moi, Monsieur, que vous ne traitez pas avec moins de bienveillance, je me propose en effet de faire quelque jour un pélerinage dans cette nouvelle terre sainte où vous avez laissé de bien beaux souvenirs et puisé de bien pures inspirations. Je me permettrai alors de profiter de votre honorable et gracieuse invitation en parcourant une contrée illustre, qui vénère à tant de titres le nom que vous portez si dignement.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute et la plus sincère estime,

Monsieur le Chevalier,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

V. M. Hugo.
Paris, rue Mézières, n° 10.
Faubourg Saint-Germain.

P.-S. — M. Boucher n'ayant avec *le Conservateur Littéraire* que des rapports d'imprimeur, vous pourriez, quand par hasard vous aurez besoin de nous, vous adresser plus directement à moi, ou à MM^{rs} les rédacteurs du *Conservateur Littéraire,* rue des Bons-Enfants, n° 34 [3].

[1] Inédite. — [2] Un article venait de paraître en août 1820 dans *le Conservateur littéraire* sur *Les Psaumes traduits en vers français.* — [3] *Collection Louis Barthou.*

À Monsieur le Duc de Maillé[1],
Premier gentilhomme de la Chambre de Son Altesse Royale Monsieur.

Paris, 20 octobre 1820.

Monsieur le Duc,

J'ai l'honneur de vous envoyer deux exemplaires d'une ode sur l'heureuse naissance de Monseigneur le duc de Bordeaux. J'espère que vous voudrez bien en accepter un et mettre l'autre sous les yeux de Son Altesse Royale Monsieur. À cette ode est jointe une autre pièce dont j'ose également faire hommage à son Altesse Royale, aujourd'hui que la France et nos princes ont enfin une consolation.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Duc,

Votre très humble et très obéissant serviteur

V. M. Hugo.
Rue Mézières, n° 10.
Faubourg Saint-Germain[2].

1821

À Monsieur Foucher[3].

Paris, 16 août.

Je voudrais avoir, Monsieur, non quelque chose d'heureux, mais quelque chose de nouveau à vous mander. Je vous écris, parce qu'il m'est impossible de rester plus longtemps sans nouvelles d'une santé qui m'est bien précieuse, et qui, d'après ce que j'ai appris hier, ne serait pas encore rétablie. Je suis bien tourmenté.

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*
(3) Inédite.

Du reste, je meurs de toutes parts par l'incertitude; tout mon avenir est replongé dans le vague. Rien de positif, rien de certain. Je voudrais être sûr de quelque chose, fût-ce du malheur, au moins pourrais-je marcher, sachant où je vais. Dans le moment actuel, il faut que j'attende! La seule qualité que j'aie, l'activité et l'énergie pour agir, est paralysée; les circonstances en revanche me demandent de la *patience,* vertu que je n'ai pas et que je n'aurai probablement jamais.

J'ai tout perdu en perdant ma bonne mère. Oui, Monsieur, la position où je suis est très critique, j'aurais besoin d'épancher les douleurs que j'éprouve, mais une légitime délicatesse me l'interdit, et je dois souffrir tout seul, quoique je souffre pour les autres. Un jour, quand je serai sorti de cette crise, si j'en sors, vous la connaîtrez, et peut-être ma conduite me méritera-t-elle quelque estime de votre part. Maintenant, vous n'y pouvez rien, parce que vous n'y êtes pour rien, et d'ailleurs il est des choses qu'il est de mon devoir de taire.

Vous craignez dans votre dernière lettre que je ne devienne l'instrument d'un parti[1], veuillez être tranquille là-dessus. Je saurai choisir parmi les royalistes, et si jamais je me sacrifie pour eux, ce ne sera pas parce qu'ils me l'auront dit, mais parce que ma conscience me l'aura ordonné.

Adieu, monsieur; conservez-moi votre confiance et votre amitié. J'ai beaucoup travaillé à la campagne, d'où je suis revenu le 13, et j'avoue que c'est à peu près ma seule espérance. Si seulement j'étais libre de tant d'entraves!... Mais que faire?

J'espère que vous voudrez bien me donner le plus tôt possible de ces nouvelles que j'attends si impatiemment. Pour moi, il est impossible que l'état de stagnation où je suis dure, je ferai tout du moins pour le faire cesser; j'aime encore mieux périr dans un fleuve que me noyer dans un étang.

Ayons tous cependant bon espoir et bon courage, et croyez-moi avec un dévoûment filial votre affectionné

Victor.

Mes respectueux hommages à ces dames.

Les *Annales* vous avaient négligé dans mon absence. Je ferai en sorte que cela ne se renouvelle plus. L'ouvrage de M. de La Mennais que je vous ai envoyé est extrêmement rare. Il est plein de choses.

J'attends une lettre d'Alissan de Chazet[2].

[1] «... Depuis longtemps, nous vous voyons exposé à être, non le défenseur d'une doctrine, mais l'instrument d'un parti» (lettre de M. Foucher, 4 août 1821). — [2] *Collection Louis Barthou.*

Au même[1].

Ce mercredi [23 août 1821].

Monsieur,

Un accident que je ne pouvais prévoir et qui m'a retenu toute la journée à Mantes, m'a empêché de me rendre le soir au Luxembourg, comme je l'espérais et le désirais bien vivement, pensant vous y trouver et savoir comment notre malade se porte. Je n'ai pu partir de Mantes qu'à 9 heures du soir, dans une méchante carriole qui après une nuit dont je me serais amusé si quelque chose pouvait m'amuser à présent, a déposé à 6 heures du matin sur la place Louis XV ma machine détraquée. Quoique je sois accoutumé depuis longtemps à ne plus dormir, ce voyage nocturne m'a fatigué. Notre dîner de cérémonie, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est remis. Ainsi, si vous étiez tenté de vous promener ce soir au Luxembourg, j'y serai certainement quand je n'aurais pour motif d'y être que l'espérance vague de recevoir de bonnes nouvelles.

Adieu, monsieur, si vous n'avez pas reçu les dernières *Annales,* ne vous en étonnez pas. Cela tient à ce que les frelons ont pillé la ruche pendant mon absence. Je trouvai ici à mon retour une petite contrariété littéraire pour m'entretenir dans le métier de patience, mais je suis aussi insensible aux mauvais offices que sensible aux bons. Il y a par le monde quelques avortons auxquels mon mépris ne suffit pas et qui veulent encore ma haine. Ils n'y parviendront pas, ils n'en valent pas la peine. Je rougis d'avoir donné dix lignes à ces puérilités ridicules, et, revenant en hâte à tout ce qui m'intéresse, je vous prie de n'oublier auprès de personne chez vous

Votre serviteur le plus dévoué

VICTOR.

Si vous ne pouviez venir ce soir au Luxembourg j'espère que vous voudrez bien m'écrire un mot. Je n'ai peut-être aucun sujet d'être inquiet. Tant mieux[2] !

[1] Inédite, sauf les passages publiés dans l'édition originale des *Lettres à la Fiancée.* — [2] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

Jeudi soir [fin août].

Je ne reçois qu'à l'instant ce volume de l'ouvrage *sur l'Allemagne;* mais les autres me seront rendus demain et après. J'y joins un volume assez intéressant de *la Bibliothèque des romans.* Je serais bien heureux que ces livres contribuassent un peu à abréger l'ennui de la convalescente.

J'aurai demain toute ma soirée à moi. Je serai au Luxembourg à 6 h. du soir. Si M. Foucher peut s'y trouver sans se déranger, il me fera plaisir, car je ne pourrais plus le voir que dimanche au plus tôt, ayant pour la St-Louis encore un dîner de cérémonie aux *Bonnes Lettres.*

Si Victor Foucher veut se trouver au même Luxembourg demain à 8 h. précises du matin, j'aurai sans doute un billet pour l'Académie française à lui donner. J'en attends ce soir. (À 8 h. précises, près de l'antre des journaux.)

Il pourrait également me dire si M. Foucher se trouverait le soir au rendez-vous.

J'espère que tout va toujours de mieux en mieux. Je l'espère comme je le désire, bien vivement.

V. M. H.

Mes hommages respectueux à ces dames[2].

À Madame Foucher[3].

Ce mardi.

Madame,

J'aurais pu hier à la rigueur me borner à renvoyer ses papiers à monsieur Foucher, si je n'avais voulu m'informer de vos santés, dont j'étais sorti un peu inquiet dimanche soir. J'ai trouvé ce que je craignais. Permettez-moi aujourd'hui de vous demander de vos nouvelles et de celles de votre chère malade. Je n'ai pas osé hier lui adresser sur ce qu'elle éprouvait une foule de questions bien naturelles pourtant et qui me sont restées sur

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

le cœur. Je vous aurais paru un peu moins réservé peut-être, mais je serais plus tranquille.

Je lui envoie quelques livres et un petit joujou de friandise qu'elle voudra bien sans doute accepter de moi. Si elle a quelque désir, quelque fantaisie que je puisse satisfaire, veuillez, de grâce, être assez bonne pour m'en instruire; elle sait que tous mes instants sont à elle avant d'être à moi, et qu'il n'est aucune occupation que je n'abandonne avec joie pour le bonheur de la servir. Je tâche de me persuader qu'elle ne souffre pas; si elle s'ennuie ces livres l'intéresseront peut-être. Il est un ennui bien pire que celui de la maladie, et pour lequel les livres ni les distractions du monde ne sont point un remède; c'est l'ennui de l'isolement. Celui-là, elle ne le connaît pas.

Adieu, madame, veuillez bien agréer et lui faire agréer mon profond et respectueux dévouement.

V. [1]

À Monsieur Foucher [2].

Mardi soir.

J'ai l'honneur d'envoyer à M. Foucher quelques livres. Je désire qu'ils lui offrent quelque intérêt; j'y joins un volume des *Annales* que j'ai promis à Paul en attendant le 2e vol. de *l'Énéide.*

Je pense que Monsieur Foucher se porte bien et j'espère que lorsqu'il sera sorti de son régime, il me permettra de lui chercher quelque autre distraction que des livres. Tout continue à marcher ici paisiblement; mais qu'il y a loin encore de la paix au bonheur! — J'ai besoin de considérer cette espérance comme une certitude; en tout cas, avec ou sans elle, Monsieur Foucher sait que je serai toujours son plus dévoué serviteur.

Victor.

Si Monsieur Foucher a lu quelques-uns des livres que je lui ai fait remettre et peut *sans se gêner* les donner à ma messagère, elle est chargée de les prendre, afin d'éviter la peine de me les renvoyer. — Mes hommages respectueux à ces dames.

La Réponse est du 16 août 1821. Paul s'est jeté sur les *Annales* [3].

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

À Madame Foucher (1).

Lundi 10 7bre, huit heures 1/2 du soir.

Je regretterais bien vivement de n'avoir point eu ce soir le bonheur de voir madame Foucher, si je n'avais la consolation de penser que du moins elle n'a pas été, comme moi, mouillée très copieusement et très inutilement.

Hier, tandis que nous parlions de Brazier, il m'écrivait la lettre ci-jointe qui renfermait un billet de première pour quatre personnes (aux Variétés), billet qui par le plus ridicule des contre-temps était pour ce soir même. J'ai couru aujourd'hui une partie de la journée pour tenter d'autres ressources, mais sans avoir rien de nouveau à annoncer à Madame Foucher. Il fallait toutes ces contrariétés pour me faire expier la bienheureuse soirée d'hier.

J'espère que madame Foucher, en agréant mes vifs regrets et mes respectueux hommages, voudra bien avoir quelque pitié pour moi, car je suis prodigieusement confus de l'échec notable que mon crédit paraît recevoir en ce moment.

Le plus dévoué de ses serviteurs.

VICTOR.

J'espère encore que si le temps le permettait mercredi et que cet acte de charité ne nuisît pas à quelque autre plaisir plus vif, ces dames voudraient bien se souvenir du promeneur permanent du Luxembourg (2).

À la même (3).

Ce dimanche, huit heures du soir.

Madame,

Quand on se promettait un grand bonheur, il est bien pénible de le voir remplacé par un grand ennui. Dans cette situation d'esprit, je ne serais guère disposé à écrire si à mon ennui ne se joignait une vive et véritable inquiétude. Je m'efforce d'espérer que c'est à l'incertitude du temps seulement que je dois de vous avoir vainement attendue ce soir au Luxembourg; cependant je ne puis m'empêcher de craindre que la santé de mademoiselle votre fille n'en soit peut-être aussi le motif. Si j'étais assez malheureux pour

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

avoir deviné, je pense que vous voudrez bien m'écrire un mot pour me donner de ses nouvelles; si j'avais conçu une fausse alarme, j'espère que vous serez bien assez bonne pour venir demain soir au Luxembourg avec elle me donner une réponse rassurante. — Si vous pouviez le faire sans vous gêner, vous me rendriez aussi heureux que je suis triste et tourmenté en ce moment.

Vous connaissez, madame, tout ce qu'il y a de filial dans le respectueux attachement du plus dévoué de vos serviteurs

V. M. H.[1]

À la même[2].

Ce mercredi 10 [octobre 1821].

Je reçois à l'instant de Melle Duchesnois des billets pour ce soir : on donnera *Iphigénie.* Je m'empresse d'en prévenir madame Foucher. Le Théâtre s'ouvre à six heures. Si ces dames sont libres ce soir, comme elles me l'ont fait espérer, j'aurai l'honneur de les venir prendre à cinq heures 1/4. En tout cas j'attends leurs ordres, que ma messagère est chargée de me transmettre.

Si madame Foucher ne répond pas à ce billet, ce sera signe pour moi qu'en venant la prendre avec mademoiselle sa fille à cinq heures un quart, je ne la gênerai pas. Autrement je la prierais de me prescrire un autre ordre de marche en se conformant toujours à l'heure de l'ouverture du théâtre indiquée ci-dessus.

Je prie ces dames de vouloir bien agréer mes empressés et respectueux hommages.

Leur plus dévoué serviteur.

Victor M. H.

J'envoie à Paul son *Conservateur litt.*[3]

Au baron Trouvé[4].

Paris, 14 novembre 1821.

Monsieur le Baron,

L'honneur que me fait la *Société des Bonnes Lettres,* en veuillant bien continuer à me compter au nombre de ses membres, m'est trop sensible, pour

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

que, tout indigne que j'en suis, je ne cherche pas à le justifier de tous mes efforts. Plusieurs causes, parmi lesquelles se place au premier rang une perte bien douloureuse et bien récente encore, m'ont empêché de me livrer cet été à des travaux qui puissent fixer les regards de la Société. C'est pourquoi j'oserai prendre la liberté de vous prier de ne me marquer sur le programme que pour les séances les plus reculées, si vous n'en jugez pas autrement. J'espère, grâce à un délai, avoir le temps de préparer quelques essais pour lesquels il me restera encore à réclamer toute l'indulgence de la Société.

Permettez-moi, Monsieur le Baron, de saisir avec joie cette occasion d'exprimer particulièrement au respectable directeur de la *Société des Bonnes Lettres* le sincère attachement et la profonde estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Son très humble et très obéissant serviteur.

Victor M. Hugo.
de l'Académie des Jeux Floraux[1].

À Monsieur Foucher[2].

Ce samedi.

Je me rendrai avec un bien vif plaisir à l'aimable invitation de M. Foucher. Je ne sais guère à quoi je pourrai lui être bon, mais il sait que je voudrais bien lui être bon à beaucoup de choses; je le prie d'user de moi sans craindre d'abuser.

J'ai l'honneur d'envoyer à Madame Foucher tous nos gros monstres de meubles, et je prie monsieur Foucher de vouloir bien lui présenter les hommages respectueux de son empressé serviteur.

Victor[3].

À Madame Foucher[4].

Ce lundi 31 Xbre.

Madame,

Voyant que la pluie et le vent contrariaient votre complaisance et vous empêchaient de m'aider de vos lumières dans mes emplettes, je me suis élancé hier de ma chambre enfumée dans toutes les brillantes boutiques de Paris. J'ai bien souvent dans cette course en pays inconnu regretté vos

(1) *Collection Louis Barthou.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

excellents conseils et surtout, madame, votre aimable compagnie. J'ignore si ces corsaires de marchands et ces sirènes de marchandes se sont joués de mon ignorance et de ma stupidité, je n'avais que des lueurs très vagues sur la mode actuelle, et vous auriez sans doute bien ri en voyant de quel air soumis j'en passais par tout ce qu'ils voulaient, vous en rirez peut-être encore, en jugeant le résultat de ces chanceuses promenades. C'est ce résultat que j'ai l'honneur de vous envoyer dans les paquets ci-joints. Que le hasard m'ait bien ou mal servi, veuillez, madame, n'en louer ni n'en accuser mon goût. Soyez assez bonne pour excuser le peu d'importance de ces cadeaux et n'y voir qu'une faible marque d'un bien sincère attachement. Le paquet que je prends la liberté de vous offrir est incomplet, mais j'espère que si le temps le permet, d'ici à quelques jours vous voudrez bien me diriger vous-même dans la manière la plus agréable pour vous de le compléter.

Ce n'est pas pour imiter les gens du grand monde que je vous fais remettre tout cela par messager, mais c'est parce que les poches des habits sont aujourd'hui si petites que je ne saurais où mettre cette charge, en allant demain vous présenter en personne mes respects et l'hommage de tous mes vœux ardents pour votre bonheur commun.

J'espère, et c'est le plus vif de mes désirs, que toutes les santés vont bien ou vont mieux et que demain je trouverai toutes les indispositions ensevelies avec l'année.

Veuillez croire, madame, à l'attachement filial du plus dévoué de vos serviteurs.

Victor M. H.

Si Victor Foucher pouvait faire remettre mon habit à ma portière, il m'obligerait beaucoup[1].

1822

À la même[2].

Ce vendredi [18 janvier 1822].

Madame,

Vous avez eu la bonté de vous charger de mes toiles : je prends la liberté de les mettre à votre disposition en vous suppliant de ne vous en occuper que lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

Je ne chercherai pas à vous dissimuler que cet envoi n'est qu'un prétexte pour avoir des nouvelles de mademoiselle votre fille que cette nuit j'ai laissée indisposée. Nous nous sommes séparés, elle, bien souffrante, et moi bien tourmenté. La gêne de ce bal, la nécessité de paraître indifférent quand j'étais désolé, ont été pour moi des supplices. Permettez-moi, madame, vous qui êtes si bonne, de m'épancher un peu avec vous et de m'informer ce matin de sa santé près de vous, de vous qui êtes sa mère et que j'aime comme la mienne, car je vous dois tout, puisque je vous dois son existence.

J'espère que cette indisposition ne sera rien, veuillez avoir quelque pitié de mon inquiétude, agréer tous mes hommages et mettre à ses pieds mon respect profond, mon profond chagrin et mon profond attachement.

VICTOR[1].

À Monsieur Foucher[2].

Ce mercredi 4 h. 1/2 du soir [mars 1822].

J'ai l'honneur d'envoyer à monsieur Foucher une lettre[3] longtemps méditée et sur laquelle j'appelle toute son attention. Elle ne partira qu'après ses *amendements*, s'il juge qu'elle doive en subir.

Je le prie de vouloir bien aussi la communiquer à ces dames en leur présentant mes respects et de me croire son plus dévoué serviteur.

V. M. H.

Si cela ne dérange personne, j'aurai l'honneur de la venir rechercher demain dans la matinée, pas cependant à une heure aussi incommode pour ces dames qu'hier matin[4].

1823

Au baron Trouvé[5].

Ce 19 février 1823.

Épuisé par les suites d'un long travail qui vient à peine de s'achever, je reçois l'obligeante lettre de Monsieur le baron Trouvé avec le vif regret

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Il doit s'agir de la lettre que Victor Hugo adressait à son père pour lui demander son consentement au mariage avec Adèle Foucher. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite.

de ne pouvoir y satisfaire. Je n'ai malheureusement rien en portefeuille et je me sens dans l'impossibilité de travailler d'ici à quelque temps.

Je prie Monsieur le baron Trouvé de vouloir bien exprimer à la Société combien je suis peiné de ne pouvoir dans cette circonstance lui donner une preuve, sinon de talent, du moins de zèle, et j'espère qu'il voudra bien croire en particulier à tout mon dévouement.

Victor M. Hugo [1].

1824

Au même [2].

Ce mardi 20 avril 1824.

N'ayant pu obtenir du libraire Ladvocat les deux exemplaires pour les *Annales*, je prie Monsieur le baron Trouvé de m'excuser si je ne lui en envoie qu'un. C'est le dernier qui me reste, et je désire que Monsieur le baron Trouvé ait à le recevoir un peu du plaisir que j'ai à le lui offrir.

Victor M. Hugo [3].

À Monsieur Magalon [4].

Ce 21 mai 1824.

Monsieur,

Je suis enchanté de vous savoir libre et de vous espérer heureux. J'étais à votre égard dans une incertitude d'autant plus pénible que peu de malheurs m'ont intéressé comme le vôtre. Votre ami, M. Fayot, avait cessé de venir me voir précisément à l'époque où je supposais que vous aviez dû être mis en liberté; j'avais eu le malheur d'égarer son adresse; et comme il s'était chargé de toutes les communications entre nous, il m'était à peu près impossible de connaître le résultat définitif de votre bien douloureuse affaire.

[1] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[2] Inédite. — [3] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[4] Inédite. — M. Magalon, fondateur et rédacteur en chef de *l'Album*, publia en 1824 le récit de ses diverses captivités. Ne traitant d'abord que de littérature, il s'enhardit à aborder des sujets plus épineux, et parla de l'ordre des Jésuites sur un ton qui lui valut treize mois d'emprisonnement. Victor Hugo s'entremit pour sa libération.

Quelques renseignements cependant m'avaient fait présumer que vous étiez délivré; mais sans me faire savoir si votre délivrance *était venue d'où elle devait venir,* et si les démarches toutes simples que j'avais été assez heureux de faire pour vous avaient eu le succès dont on m'avait flatté.

Je vous dois, monsieur, des explications pour que vous ne supposiez pas que j'aie pu être un moment indifférent à votre sort; soyez convaincu que je prends une part aussi vive à vos joies qu'à vos peines.

C'est de ces sentiments que j'irai vous assurer moi-même sitôt que mes occupations nombreuses et un mal d'yeux qui me tourmente en ce moment me le permettront; et je vous prierai surtout de ne point me parler de reconnaissance; soyez assuré que vous ne m'en devez aucunement. Je n'ai rien fait pour vous qui ne fût dans ce que je considère comme la ligne rigoureuse de mes devoirs; et si l'un de nous doit des remerciements à l'autre, c'est moi, monsieur, qui vous en dois pour le plaisir que m'a fait votre noble façon de sentir. Je vous l'ai déjà écrit, et je vous le répète.

Adieu, monsieur, rétablissez-vous, et venez me voir quand vous pourrez. Cela ne me privera pas du plaisir de vous voir, car j'espère bien vous prévenir. Mais surtout qu'il ne soit question ni de *devoirs,* ni de *gratitude.* Vouez-moi seulement quelque amitié en échange d'un bien sincère et bien parfait dévouement.

VICTOR M. HUGO.

Faites agréer mes empressés hommages à madame Magalon [1].

À Monsieur Belmontet [2].

24 juin.

Votre lettre, mon cher Belmontet, m'a fait un vif plaisir. Toute votre âme y respire. Vous avez de ces nobles paroles d'honneur et de vertu qui plaisent : car elles sont rares.

Vos beaux vers [3] ont été dans *l'Étoile* l'objet de quelques honorables injures [4], dans *la Muse* d'éloges vrais et sentis. Au reste vous devez avoir lu l'article; mon seul regret est que vous n'y soyez pas seul. Il est vrai que vos compagnons ne gagnent rien à être vus près de vous. C'est un triomphe de plus que vous a ménagé l'auteur de l'article.

Courage, mon ami! Vous êtes dans cette belle voie où il y a tant de

[1] *Communiquée par la librairie Cornuau.*
[2] Inédite. — [3] *Les Tristes.* — [4] *L'Étoile,* 18 juin 1824.

palmes à cueillir. Courage! et la victoire nous appartient. Un livre comme le vôtre est déjà une bataille gagnée en faveur de la bonne cause.

Mon père m'a parlé de vous d'une manière qui m'a plu. Et vous, que pensez-vous de ce respectable vétéran?

Adieu, mon ami, écrivez-moi souvent de ces lettres qu'on relit toujours.

VICTOR.

J'ai changé de demeure. Mon adresse actuelle est *rue de Vaugirard, n° 90.* Ma femme vous fait mille compliments [1].

1825

À Monsieur Raynouard [2].

Paris, 2 juillet 1825.
Rue de Vaugirard, 90.

Je remercie beaucoup M. Raynouard d'avoir bien voulu m'envoyer les six billets ci-inclus. Je l'avais prié de vouloir bien m'en envoyer deux ou trois qui fussent revêtus de sa signature et pussent me servir de passeport pour l'entrée privilégiée. Ne les recevant pas, je présume que ces entrées de faveur ont été supprimées ou que M. Raynouard n'a pas pris garde à cette demande de ma part. Comme ni mon père, ni ma femme ni moi ne comptons nous servir des billets ci-joints, je me hâte de les renvoyer à M. Raynouard afin qu'ils ne se perdent pas [3].

Je le prie du reste d'agréer de nouveau l'expression de ma reconnaissance, et de croire à la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Son très humble et très obéissant serviteur.

Vor HUGO [4].

(1) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(2) Inédite. — (3) *Institut de France.*
Académie Française.
Le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

6 juillet 1825.

Monsieur,

Je regrette beaucoup que vous n'ayez pas pris la peine d'examiner les billets que vous m'avez renvoyés. Vous auriez lu sur ceux qui vous étaient destinés et à votre famille

PLACES DU CENTRE

Et au bas

On entrera par la grande porte du palais de l'Institut.

J'aime à vous donner cette explication, parce que j'avais fait pour vous être agréable tout ce que la circonstance me permettait, ainsi que je m'empresserai de le faire toutes les fois qu'il se présentera quelque occasion de vous donner des témoignages des sentiments d'estime et d'attachement que vous m'avez inspirés.

Raynouard.

(4) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

Au général Hugo[1].

7 9bre 1825.

Je ne veux pas, bien cher père, que cette lettre parte sans un mot de moi[2]. Je suis en ce moment pliant sous le travail, ayant à livrer aux libraires des ouvrages déjà payés et qui ne sont pas encore faits. Cette besogne pressée m'empêche de t'écrire aussi souvent que je le voudrais pour la joie de mon cœur. Mais je connais ton indulgence, et je sais que tu serais le premier à me conseiller d'abréger ma correspondance.

J'ai fait prier M. Delaforest de m'envoyer ses exemplaires et je les attends. Rabbe qui sort d'ici doit lui en reparler aujourd'hui. Il me charge de te présenter ses respects.

M. Foucher est pour le moment malade et au lit. Il a un érysipèle au bras; on espère que ce ne sera rien. Il va mieux aujourd'hui. Lui excepté, tout le monde jouit ici de la meilleure santé.

Adieu, cher papa, es-tu de retour à Blois? Te prépares-tu à venir à Paris? Fais que nous puissions bien vite vous embrasser tous deux.

Ton fils tendre et respectueux.

VICTOR[3].

1826

À Monsieur Zimmermann[4].

Ce 19 février.

Un mal d'yeux qui m'a aveuglé quinze jours m'a privé jusqu'à présent de l'honneur de voir monsieur Zimmermann. Je suis mieux maintenant, et j'espère pouvoir aller bientôt lui porter quelques autographes qui feront peut-être bon effet dans sa collection. Mille hommages respectueux à madame Zimmermann.

Je le prie de me croire son bien cordialement dévoué.

V^{or} HUGO[5].

(1) Inédite. — (2) Adèle avait écrit au général Hugo. — (3) *Collection Louis Barthou.*
(4) Inédite. — (5) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

Au Rédacteur du Globe [1].

Paris, le 5 novembre 1826.
Confidentielle.

J'étais venu pour avoir l'honneur de remercier monsieur le rédacteur du *Globe.* Il y a, dans l'article qu'il a bien voulu consacrer à quelques pièces de mon nouveau recueil [2], un accent de cordialité et de franchise qui donne pour moi un prix extrême à ses observations. Je ne lui cacherai pas cependant que j'eusse mieux aimé qu'il eût attendu pour en faire part à ses lecteurs que le volume entier pût être sous ses yeux. Il me paraît que son opinion eût été modifiée, en bien ou en mal, si, au lieu de cinq ou six pièces appartenant à la première division de ce volume, elle eût pu avoir pour fondement la lecture des vingt-trois *odes et ballades* qui composent le recueil. Or ce jugement préliminaire donné au public (au moment où l'ouvrage ne lui est pas encore livré) par un journal aussi grave et aussi remarquable que *le Globe,* a quelque chose de trop important pour que je n'eusse pas désiré qu'il eût été prononcé en toute connaissance de cause.

J'eusse donc, avec quelque plaisir que j'aie lu l'article du *Globe,* préféré que monsieur le rédacteur se fût borné pour le moment à une citation *textuelle,* sans critiques ni éloges, laissant au lecteur le soin de distinguer l'ivraie du bon grain, si bon grain il y a. Le livre publié, j'aurais reçu avec reconnaissance, comme je les recevrai encore, les remarques de monsieur le rédacteur du *Globe,* surtout s'il avait jugé à propos de les faire porter sur l'ensemble des trois volumes de poésie que j'ai déjà fait paraître, en considérant ces trois volumes comme trois époques dans ma vie et dans ce qu'il veut bien appeler *mon talent.* Je ne suis pas toujours d'accord avec *le Globe*, et surtout dans la circonstance présente, mes préventions d'auteur se joignant à mon insu peut-être à mes convictions philosophiques et littéraires, je dois être porté à trouver dans ce que cet utile journal publiera sur mon compte beaucoup d'erreurs mêlées à beaucoup de vérités. Mais je n'en attacherai pas moins un haut prix à la publication de l'opinion complète, générale et approfondie de monsieur le rédacteur du *Globe* sur mes compositions poétiques, dont les trois volumes lui seront ultérieurement envoyés.

[1] Inédite. — [2] *Odes et Ballades.* — Cet article, anonyme, était peu indulgent et les éloges étaient contrebalancés par de sévères jugements.

En attendant, j'apporte à monsieur le rédacteur un exemplaire complet du nouveau volume, lui demandant s'il ne jugerait pas convenable d'annoncer dans son journal de mardi que son article de samedi ne porte pas sur le recueil entier, que ce recueil se compose de deux espèces de pièces fort distinctes, qu'il a pour titre *Odes et Ballades* et qu'il paraît ce même mardi chez Ladvocat, avec une nouvelle édition des deux premiers volumes [1]. Il est entendu que je laisse monsieur le rédacteur parfaitement libre de faire du reste ce qu'il jugera à propos.

Je termine en le remerciant de nouveau. J'aime ses articles et j'aime *le Globe,* journal excellent à mon sens, quoiqu'il ne soit pas toujours dans mes opinions, et peut-être parce qu'il n'y est pas.

V^or^ H.

Je prie monsieur le rédacteur de communiquer le moins possible l'exemplaire que je lui apporte. Ce n'est qu'une épreuve. L'ouvrage n'est pas encore *déposé,* et il ne faut pas faire d'affaires à ce pauvre Ladvocat [2].

1827

À Monsieur d'Epagny [3].

Ce jeudi 8 mars.

Je lis lundi prochain chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, 39 (aux Conseils de guerre) un extrait assez étendu de ce drame de *Cromwell* dont j'entretenais l'autre jour monsieur d'Épagny. Il y aura dans l'auditoire plusieurs poëtes éminents dont monsieur d'Épagny serait bien aimable de grossir le nombre. Je ne présume pas qu'il ait peur de mon Cromwell, c'est plutôt mon Cromwell qui aurait peur de lui.

Son bien dévoué.

V^or^ HUGO.
90, rue de Vaugirard.

La lecture commencera à 8 heures *très précises.*
Un mot de réponse, s. v. p. [4].

(1) Cette rectification et cette annonce parurent dans *le Globe* du 7 novembre et furent suivies le 18 novembre d'un article plus important, anonyme comme les précédents. — (2) *Collection Louis Barthou.*

(3) Inédite. — (4) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Madame Amable Tastu[1].

Jeudi 8 mars.

Je lis lundi chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, n° 39, deux ou trois actes de *Cromwell* dont Monsieur et Madame Tastu ont entendu quelque chose l'autre soir. S'ils n'étaient pas trop ennuyés d'être des nôtres ce soir-là, mon beau-père serait charmé d'avoir l'honneur de les recevoir.

Le *spectacle* commencera à huit heures (*heure militaire*).

Un mot de réponse.

Je me mets aux pieds de Madame Tastu.

V. HUGO.

Post-scriptum. Il va sans dire que M. Tastu sera bien aimable de vous accompagner, si vous êtes assez mal conseillée par votre loisir pour venir. La pièce étant un peu longue, la lecture commencera à *huit heures précises.* Pardon et mille pardons, car c'est une heure indue[2].

Au baron Taylor[3].

Ce mardi 20 [mars 1827].

Mes amis m'ont pressé, mon cher Taylor, de continuer la lecture commencée l'autre soir. Si vous ne craignez pas l'ennui de deux autres actes, mon beau-père sera bien charmé de vous avoir lundi prochain à sept heures 1/2 bien précises. Nous commencerons cette fois de meilleure heure.

On doit vous lire demain mercredi une pièce intitulée *la maîtresse d'un prince.* Je connais l'un des auteurs, M. Dufau. C'est un homme de talent et d'esprit que je vous recommande.

Vous savez combien je suis votre ami.

VICTOR HUGO[4].

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*
(3) Inédite. — (4) *Archives de la Comédie-Française.*

À Messieurs Méry et Barthélemy[1].

Ce mercredi 21 mars.

Olivier Cromwell serait bien charmé de recevoir lundi prochain chez M. Foucher, rue du Cherche-Midi, pour leur communiquer deux nouveaux actes que plusieurs imprudents lui demandent, l'Horace et le Juvénal de la *Villéliade*[2].

Il commencera à 7 heures 1/2 précises[3].

À Madame Victor Hugo[4].

Samedi 2 h. après-midi.

Doux ange bien-aimé,

Tu as une joie en ce moment où je t'écris, tu es près de ton fils comme moi-même je suis près de ma fille. Oh! que je pense à toi, et quelle douleur d'être séparés! Pour pouvoir sourire à ce qui m'entoure, je songe à avant-hier et à après-demain. Ils ne se doutent pas que cet éclair de bonheur me vient de ta pensée. Pourtant ils sont bons, doux et charmants, et ils m'aiment, et je les aime, mais tu n'es pas là, cela suffit pour que j'aie l'âme pleine d'ombre et de tristesse. Que fais-tu toi-même? Es-tu bien triste aussi? songes-tu à moi comme je songe à toi? Hélas! tu sais, ce sont les éternelles questions. Tu me les fais sans doute à cette heure comme je te les fais. Tu te tournes vers moi avec ton triste et ravissant sourire, tu m'appelles, tu me demandes, tu fixes ta pensée sur cet adorable *mardi,* sur nos bois, sur notre *belle vue,* sur nos longues heures de rêverie et de causerie si vite envolées! Ô doux ange, sois béni pour tout ce que tu as mis de charmant et de divin dans ma vie! Le jour où Dieu voudra te payer ma dette, il te donnera le paradis. Je t'écris bien à la hâte, car on me prend toute ma journée heure par heure et toutes mes heures minute par minute. Je suis dans un bien magnifique lieu; si tu y étais, il serait plus que magnifique, il serait doux! Je baise tes pieds et ta bouche avec adoration. Mon âme, songe à moi! Sois à moi de toute ta pensée. Je ne prévois pas d'incident qui m'empêche de t'embrasser *lundi soir.* Lundi! que c'est loin!

Encore mille baisers et un ici.

(1) Inédite. — (2) Barthélemy et Méry. — *La Villéliade,* poème héroï-comique en cinq chants, publié en 1826, contre le ministre Villèle. — (3) *Collection Louis Barthou.*
(4) Inédite.

1828

À Monsieur Varin [1],

Sous-inspecteur et professeur d'histoire de MM. les pages du Roi.
Aux Grandes Écuries. — Versailles.

[25 février 1828.]

Monsieur,

Je suis vivement reconnaissant de tout ce que votre aimable lettre contient de flatteur pour moi. Si nos livres nous font des ennemis, il est consolant qu'ils nous fassent aussi des amis; et quand je lis votre lettre, je trouve l'avantage plus grand que l'inconvénient. Je suis prêt à entendre ce que vous voudrez bien me communiquer; et si vous êtes libre jeudi 28 à midi, j'aurai l'honneur de vous attendre chez moi, rue Notre Dame des Champs, nº 11. Si ce jour vous convient, ne me répondez pas. Autrement soyez assez bon pour me donner votre heure. Votre temps doit être plus employé que le mien; et à coup sûr il l'est mieux.

Recevez, monsieur, tous mes remerciements et croyez-moi bien cordialement

Votre dévoué serviteur.

V. Hugo [2].

1829.

À Charles Gosselin [3].

[Janvier 1829.]

Faites, monsieur, pour *Han* comme vous l'entendrez. Je m'en rapporte à vous parfaitement et vous me dicterez l'autorisation écrite que vous désirez.

Je crois en effet qu'il ne serait pas inutile de faire insérer dans quelques journaux la préface des *Orientales* et je suis charmé qu'elle vous plaise. Remettez-la à M. Nisard quand vous le trouverez bon.

M. Renouard [4] aura demain l'épreuve de la préface et le reste des noms. Car il est bien important que nous paraissions jeudi [5]. Samedi ce sera déjà bien tard.

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[3] Inédite. — [4] L'imprimeur. — [5] *Les Orientales* ont paru le 23 janvier 1829.

Je vous renverrai le prospectus dès que je l'aurai lu. Il me semble que dans l'annonce de la fin on aurait dû diviser les œuvres en 3 sections : Poésie. — Roman. — Drame. (in-8° — in-12)

Je voudrais bien vous voir un de ces matins pour causer avec vous de la publication prochaine et aussi de *Cromwell,* et de *Notre-Dame de Paris.* Avez-vous commandé l'affiche ? Ferez-vous une affiche générale ou partielle pour *les Orientales?* Enverrez-vous le prospectus avec les journaux ? Songez-vous à faire faire une vignette pour *les Orientales* in-18, dont par parenthèse l'impression va bien lentement ? *Bug* et le *Condamné,* à la bonne heure !

Au reste je m'en remets bien à votre activité intelligente et habile.

Mille compliments.

V. H.

À Paul Lacroix[1].

Ce mardi 24 [février 1829].

Savez-vous, monsieur, que l'article de l'*Album* de samedi est une chose excellente[2], pleine de talent et d'esprit, de force et d'éclat. J'ai écrit au directeur du journal pour lui en faire compliment et remerciement. Chargez-vous, je vous prie, de dire à monsieur votre frère combien j'en suis enchanté et quel désir j'ai de l'en remercier personnellement et de vive voix. Il paraît que chez vous le talent est chose de famille.

J'ai maintenant une chose à vous demander, et n'en faites rien pour peu que cela vous donne gêne ou souci. Voici la 2e édition des *Orientales* et la 3e du *Condamné* précédées chacune de nouvelles préfaces. Celle du *Condamné* surtout mérite attention. Est-ce qu'il serait possible qu'on fît au *Figaro* un petit article collectif sur ces deux éditions et surtout sur ces deux préfaces ? Est-ce que vous seriez assez bon, si cela est faisable, pour le faire ? Cela servirait mon libraire, parce que ce serait dans le journal, et moi, parce que ce serait de vous !

J'ai envoyé les deux livres à M. Roqueplan comme vous me l'avez conseillé !

Je tiens toujours le *Condamné* à la disposition de M. Royer ; dites-le lui, je vous prie.

Votre ami.

V. H.

[1] Inédite. — [2] Article, non signé, sur *Les Orientales,* 21 février 1829. Un premier article signé des initiales J. L. (Jules Lacroix) avait paru le samedi 31 janvier.

À Messieurs les Rédacteurs du Sylphe [1]

4 7bre 1829.

J'ai l'honneur d'envoyer à messieurs les rédacteurs du *Sylphe* une lithographie que M. Devéria m'a prié de leur recommander. C'est une fort belle chose qui se recommande très bien toute seule, sous le rapport de l'art et du talent, il n'y a que des éloges à en faire, je serais charmé que le *Sylphe* fût de cet avis, et je suis convaincu que ses rédacteurs n'ont aucunement besoin que je m'y intéresse pour s'y intéresser.

Ils savent quelle estime je fais de leur spirituel et *nécessaire* journal, je les remercie d'avance de ce qu'ils voudront bien faire pour M. Devéria et les prie de me croire bien cordialement

Leur très humble et très obéissant serviteur.

Vor Hugo [2].

Au directeur du théâtre de l'Odéon [3].

8 7bre 1829.

Monsieur,

Au moment où je me disposais à vous écrire pour vous remercier de l'obligeante communication que M. Gentil a bien voulu me faire de votre part, il y a quelques jours, au sujet du maintien de mes entrées et de celles de mon beau-frère Paul Foucher à l'Odéon, j'apprends qu'une décision difficile à qualifier vient d'être prise à l'égard de ces mêmes entrées de M. Paul Foucher. On prête à cette décision des motifs tels qu'il ne me convient pas de m'y arrêter; je ne me commets pas dans des choses de ce genre et il me semble que d'aussi étranges imputations tombent d'elles-mêmes du moment qu'elles s'adressent à quelqu'un qui me touche de si près. Je crois donc inutile de vous faire remarquer qu'il y a eu évidemment erreur et méprise dans ce qui a pu donner lieu à cette décision prise, souffrez qu'on vous le dise, un peu à la légère. Je suis convaincu que vous la révoquerez vous-même, monsieur, elle l'est même sans doute déjà.

S'il en était autrement, monsieur, j'aurais le regret de vous faire savoir

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*

(3) Inédite. — L'*almanach royal* indique, pour 1829, le nom du chevalier Le Méteyer qui aurait remplacé M. Sauvage, directeur de l'Odéon en 1828.

que je considère la décision qui a supprimé les entrées de mon jeune beau-frère comme ayant supprimé également les miennes.

Je m'abstiendrai donc de me présenter à l'Odéon jusqu'à ce que j'aie reçu de vous une explication écrite ou verbale à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, etc. [1].

À Monsieur Vernier [2].

12 novembre 1829.

Vous me louez trop, Monsieur, pour que j'aie le droit de vous louer. J'ai cependant celui de vous remercier, et c'est avec un grand plaisir, je vous assure, que j'en use à votre égard. Vous faites partie de cette nouvelle génération de France, si bonne et si forte, dont je suis fier d'être le compatriote et le contemporain. C'est avec joie que j'ai retrouvé dans vos vers la franche et ardente sympathie pour ce principe de liberté qui renouvelle aujourd'hui la poésie après avoir renouvelé la société.

J'ai l'honneur d'être bien cordialement, monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

V^or^ HUGO [3].

À Monsieur Théodore Carlier [4].

22 décembre, Paris.

Vous avez fait un livre charmant [5], Monsieur, et dont je prétends dire à vous-même tout le bien que j'en pense, quoique votre bienveillante préface m'en ôte presque le droit [6]. La petite cabale du romantique manqué a beau pousser à la réaction contre la vraie école nouvelle, votre poésie guérit plus de blessures que leur prose n'en peut faire.

J'espère, Monsieur, avoir prochainement l'occasion de vous remercier et de vous féliciter en personne et je vous prie de me croire bien cordialement

Votre très humble et très obéissant serviteur.

VICTOR HUGO [7].

(1) Brouillon ; écriture qui semble être celle de Mme Victor Hugo. — *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Blaizot.*

(4) Inédite. — (5) *Voyages poétiques.* — (6) Après avoir témoigné son admiration, Théodore Carlier cite un long passage des *Études françaises et étrangères* d'Émile Deschamps sur Victor Hugo. — (7) *Le Figaro,* 20 juillet 1929.

1830.

À Ludovic Vitet[1].

[21 février 1830.]

Mille fois merci, mon cher ami, de toutes vos bonnes et aimables sollicitudes. — Je regrette que vous ne puissiez être à la répétition générale[2] mercredi, mais la pièce de Dubois vaut mieux que la mienne, et c'est moi qui quitterais volontiers mon théâtre pour le suivre à son tribunal[3]. Venez donc demain lundi à midi, ou plutôt je passerai vous prendre pour éviter toute difficulté de ces portiers de comédie. Nous répétons bien aujourd'hui, mais on commence par le 5e acte, et je ne voudrais pas que vous vissiez ma pièce ainsi. Elle me fait l'effet de ces rayas décapités auxquels les turcs mettent la tête entre les jambes.

Votre ami.

VICTOR[4].

Ce dim. matin.

À Monsieur Philarète Chasles[5].
Au bureau du Temps.

Ce dimanche matin [février 1830].

Pressé.

Merci, Monsieur, de votre gracieuse lettre. Je vous envoie une note dont la publication me semble utile. La conduite de la police de théâtre jeudi dernier a été odieuse, et je suis étonné que les journaux n'en aient pas parlé. Voici deux mots à ce sujet que je voudrais lire dans *le Temps*. Si vous les publiez, il me semble qu'il faudrait pour qu'ils eussent plus d'autorité que le journal les adoptât comme siens. Qu'en pensez-vous?

À vous bien cordialement.

VICTOR H.

(1) Inédite. — (2) *Hernani.* — (3) Procès fait au *Globe* pour un article sur *La France et les Bourbons.* Audience du 24 février 1830. — (4) *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

(5) Inédite.

Soyez assez bon pour remercier en attendant que j'aille le faire moi-même l'auteur du remarquable article sur le style d'*Hernani* inséré dans *le Temps*.

Voulez-vous que je vous fasse envoyer nos recettes? C'est une bonne réponse aux malveillants[1].

À Monsieur Brifaut[2].

11 mars.

Monsieur,

J'ignore ce qu'on peut dire de vous, et je vous déclare une fois pour toutes que je ne m'en occupe en aucune façon. Ce qui est certain, c'est que la censure dont vous faites partie, Monsieur, a abusé de la communication forcée que j'ai dû lui faire de mon manuscrit. Ce qui est certain, c'est que pour votre part, vous avez violé ce fidéi-commis, ce qui est certain, c'est qu'*Hernani,* drame inédit confié à votre discrétion, devait être sacré pour vous; ce qui est certain, c'est qu'il ne l'a pas été; ce qui est certain, c'est que vous en convenez naïvement dans une lettre qui est entre mes mains[3] et que ma modération m'a empêché de publier. Voilà les seuls [faits] que je connaisse pertinemment dans cette affaire.

Pour ce qui est de vous, Monsieur, toutes les fois qu'on m'en a entretenu, je me suis borné à laisser voir votre lettre, et à vous laisser parler vous-même. Maintenant votre lettre vous calomnie-t-elle, c'est ce que j'ignore. Vous le savez mieux que moi. Du reste cette lettre est un fait. Hors de ce fait, je vous le répète, je n'ai rien dit, rien eu à dire. Hors de là je n'ai rien à démentir, ni à confirmer. Voilà mon dernier mot, Monsieur, quant à présent. Il y a dans cette affaire beaucoup de choses ténébreuses que le temps éclaircira peut-être. Je verrai alors ce que j'aurai à faire.

En attendant, monsieur, je vous engage sérieusement à ne plus solliciter de réclamations au moins étranges un homme qui s'est conduit peut-être trop généreusement envers vous et qui pourrait se lasser de cette générosité.

J'ai l'honneur d'être parfaitement votre très humble serviteur.

V^r^ Hugo[4].

(1) *Communiquée par M. Léon Rivoire.*

(2) Inédite. — Brifaut faisait partie de la censure. — *Hernani.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.* — (3) *Idem* — (4) Copie de l'écriture de Mme Victor Hugo. — *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Mame[1].

Ce mercredi soir [mars 1830].

Je prie monsieur Mame de me faire savoir demain matin par un mot si les envois d'exemplaires ont été faits aux journaux. J'en ai déjà reçu plusieurs plaintes, et il ne faut pas les mécontenter. Il est donc urgent que *Hernani* leur soit promptement envoyé. Voici, je crois, à quels journaux surtout il importe de déposer l'ouvrage.

Tous les journaux politiques, y compris bien entendu *le Globe, le Temps* et *le National.*

Puis : *Le Figaro, le Sylphe* (journal rose), *le Courrier des Théâtres,* la *Revue de Paris, le Mercure,* etc.

Votre bien parfaitement dévoué.

Vor Hugo[2].

À Alexandre Dumas[3].

22 juin.

Je croyais, mon cher Dumas, que notre promenade à Versailles était pour aujourd'hui. Jeudi, j'ai Zimmermann et Sainte-Beuve à dîner, et je ne pourrai, à mon regret, être des vôtres. S'il ne s'agissait pas d'une chose importante, je vous dirais de planter là Versailles et d'être des *nôtres.* Mais je crains de vous en priver. Voyez pourtant! Nous nous mettrons à table à six heures.

Toujours votre ami.

Vor[4].

À Monsieur Léon Gozlan[5],
au bureau du Figaro, *12, Cité Bergère.*

16 Xbre 1830.

Monsieur,

Je ne sais pas si je suis un de ceux auxquels s'adressent les derniers vers du beau poëme que vous venez de publier. Je ne m'en flatte pas. J'éprouve

(1) Inédite. — Éditeur d'*Hernani.* — (2) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(3) Inédite. — (4) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(5) Inédite.

cependant le besoin de vous dire que le sentiment que vous avez exprimé avec tant d'éclat, je l'avais au fond du cœur. Vienne la guerre et une guerre nationale, et je tâcherai de montrer pour ma faible part *ce que c'est qu'un poëte*[1]. Quand la France en sera aux coups de fusil, il y a en moi un vieil enfant de troupe qui se retrouvera. J'ai une femme et quatre enfants, raison de plus.

En attendant, j'ai voulu, Monsieur, vous remercier de votre *grande poésie*, vous remercier d'avoir bien auguré de vos *frères*, et vous dire que dans ma retraite et dans mon oubli, je conserve un vif souvenir de votre nom, de votre personne et de votre talent.

Votre bien cordialement dévoué serviteur.

V^or^ HUGO.

1831.

À Charles Gosselin[2].

[12 janvier 1831.]

Monsieur,

Un bon procédé en appelle un autre[3]. Non seulement je suis en mesure de vous livrer *Notre-Dame de Paris* au 1er février, époque convenue, mais encore je puis la mettre à votre disposition dès aujourd'hui, n'ayant plus que sept ou huit pages de conclusion à écrire. De cette façon, vous pourrez avancer la publication de près d'un mois, ce qui serait peut-être important pour vous. Voulez-vous me dire si cela vous serait agréable. Je serai charmé de vous remercier, par ce moyen, de la prévenance obligeante de votre lettre.

J'ai l'honneur d'être bien parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V^or^ HUGO[4].

[1] L'Europe était, à la fin de 1830, en pleine effervescence; une guerre européenne, dans laquelle la France se trouverait engagée, était, malgré les efforts de Louis-Philippe, imminente. Les vers, auxquels le début de cette lettre fait allusion, faisaient appel aux penseurs, aux écrivains :

Que la plume s'aiguise en glaive sous vos doigts.
Poëte, laisse là ton Orient d'Asie,
Et, poëte toujours, sois soldat une fois.
Voilà la grande poésie !

Le Figaro, 14 décembre 1830.

[2] Inédite. — [3] Gosselin avait offert un nouveau délai de trois semaines pour la remise du manuscrit de *Notre-Dame de Paris*. — [4] *Collection Louis Barthou.*

Au même[1].

Ce mercredi matin 9 mars.

M. V. Hugo a l'honneur d'envoyer à Monsieur Gosselin la préface et le titre de *Notre-Dame de Paris.*

M. V. Hugo entend dire depuis quelque temps autour de lui qu'il est fâcheux que rien encore n'ait averti le public de cette publication. Il pense qu'il serait bon de la faire annoncer au moins deux ou trois jours d'avance, afin d'éveiller un peu l'attention, ne fût-ce que par deux lignes au *Journal des Débats.* Au reste, Monsieur Gosselin sait mieux que personne ce qu'il doit faire. Le succès maintenant l'intéresse beaucoup plus que M. Hugo.

Quant aux annonces, M. Hugo s'en rapporte aussi tout à fait à Monsieur Gosselin. Il croit cependant devoir, dans l'intérêt de Monsieur Gosselin, lui indiquer une liste de personnes amies et influentes dans divers journaux qui pourraient ou faire ou faire faire promptement des articles. Il serait bon que Monsieur Gosselin leur fît envoyer à chacune un exemplaire. Si Monsieur Gosselin le trouvait plus commode, il n'aurait qu'à expédier les exemplaires à M. Hugo qui se chargerait de les envoyer. En tout cas, voici les noms et adresses :

Globe.........	M. Leroux, au bureau du journal.
	M. Sainte-Beuve, r. N.-D. des Champs, 19.
Figaro........	M. Jal, r. du Faubourg Montmartre, 65.
Temps........	M. Septavaux, au bureau du journal.
Courrier français..	M. Chatelain, au journal.
	M. A. d'Herbelot, 4, rue de l'Observance.
Tribune........	M. Deroche, 11, rue Jacob.
L'Avenir......	M. Harel de Tancrel, 15, rue du Colombier.
	M. l'abbé de La Mennais, 8, rue de l'Université.
Correspondant...	M. de Cazalès, 15, r. du Cherche-Midi.
National.......	M. Magnin, r. Serpente.
L'Artiste......	M. Vitet, 10, r. St Roch.
Trois ou quatre journaux littéraires.	M. Paul Lacroix, 55, r. d'Enfer.
Revue des Deux Mondes..........	M. Buloz.

[1] Inédite.

Quant au *Journal des Débats,* Monsieur Gosselin sait ce qu'il doit faire. M. Nisard a promis à M. Hugo de faire l'article promptement. Si Monsieur Gosselin pouvait obtenir le jour de la mise en vente l'insertion aux *Débats* d'un fragment du livre, ce serait la meilleure des annonces. Dans ce cas-là, Monsieur Gosselin aurait la bonté d'en prévenir M. Hugo, qui choisirait le morceau. Si le livre paraît un lundi, M. Septavaux a promis l'insertion d'un fragment au *Temps. L'Avenir, le Globe, le Correspondant* également. Mais il faudrait que M. Hugo fût prévenu par Monsieur Gosselin deux ou trois jours d'avance du jour précis de la publication.

Au même [1].

17 avril 1831.

Étant sur le point de publier le drame de *Marion de Lorme,* j'ai l'honneur de prévenir monsieur Gosselin que j'attends dans les vingt-quatre heures de la réception de cette lettre la proposition qu'il a à me faire pour l'achat de ce manuscrit aux termes de notre traité du 5 juin 1830.

L'offre à laquelle je pense devoir m'arrêter étant de huit mille francs comptant pour quatre mille exemplaires, j'ai l'honneur de prévenir M. Gosselin que toute offre de sa part au-dessous de ce prix ne saurait être acceptée par moi.

Son très humble serviteur.

V^or^ Hugo [2].

Au même [3].

Paris, 5 octobre 11 h du matin.

J'ai répondu le 3 octobre à midi à la lettre de M. Gosselin du 1er octobre à midi. Ma lettre a été écrite en présence de plusieurs personnes à qui je l'ai lue, parmi lesquelles se trouvait le principal rédacteur d'un des journaux de Paris les plus accrédités qui est tout prêt à l'attester. *J'ai mis moi-même* en compagnie des mêmes témoins la lettre à la poste vers une heure après midi au bureau de la place du Palais-Royal afin qu'elle parvînt plus vite à M. Gosselin. Je suis certain que M. Gosselin l'a reçue, comme il a reçu jusqu'à présent toutes mes lettres, comme je reçois moi-même toutes celles

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(3) Inédite.

qu'il m'envoie par la poste. Ayant laissé écouler toute la journée d'hier sans recevoir de réponse, j'ai fait signifier à M. Gosselin la sommation qu'il a dû recevoir ce matin. Maintenant on m'apporte une lettre de M. Gosselin dans laquelle il dit n'avoir pas reçu ma réponse. Je suis convaincu du contraire. C'est une chicane ajoutée à toutes les misérables chicanes de ce procès. C'est un délai de plus ajouté à tous les délais dont M. Gosselin a entortillé nos relations dans le traité qu'il m'a odieusement imposé. M. Gosselin est coutumier du fait. Déjà pour *Marion de Lorme* il avait refusé de donner reçu de mes lettres et j'ai les siennes où il en convient et qui le prouvent. Cependant, pour mettre toute chicane à néant, je crois devoir lui envoyer aujourd'hui 5 octobre le duplicata de ma lettre du 3. Je le transcris ici à la suite de cette lettre que je porterai moi-même chez M. Gosselin. Le voici. Il contient les offres qui me sont faites, lesquelles offres je certifie sincères. M. Gosselin est à présent en demeure. Qu'il se décide.

Je le préviens que je garde copie de toutes les lettres que je lui adresse. Cela m'est nécessaire pour l'écrit que je prépare sur son compte, et qui sera, j'espère, amusant et curieux. Je le préviens en outre que j'ai déjà des offres excellentes pour la publication de cet ouvrage à l'époque où sera appelé le procès que me fait M. Gosselin; mais, si M. Gosselin les égale, c'est lui qui aura la préférence et qui le publiera. — M. Gosselin voit que je tiens à exécuter le traité.

Son très humble serviteur.

VICTOR HUGO [1].

Duplicata de la lettre écrite par moi à M. Gosselin
le 3 octobre, heure de midi.

J'ai l'honneur de vous faire savoir, Monsieur, qu'un libraire m'offre de traiter pour le nouveau recueil de mes poésies aux conditions suivantes :

6.000 francs pour 4.000 exemplaires.

Le paiement sera ainsi fait :

1.000 francs comptant.

1.000 francs payables à deux mois de la remise du manuscrit.

1.000 francs à quatre mois.

1.000 francs à six mois, et ainsi de suite. 1.000 francs de deux mois en deux mois jusqu'au complément des 6.000 francs.

Au bout d'un an je rentrerai dans ma propriété.

[1] *Collection Louis Barthou.*

Il sera tiré 1.250 in 8°, et le reste in-18.

Je vous fais cette communication, Monsieur, et je certifie la sincérité de cette offre. Je n'en proteste pas moins, ainsi que je l'ai déjà fait à l'occasion de *Marion de Lorme,* contre la manière dont vous entendez le traité qui nous lie, et duquel je me réserve d'ailleurs de poursuivre la résiliation devant les tribunaux. Jusqu'à ce qu'ils aient prononcé, je crois devoir l'exécuter et je l'exécute.

Je suis étonné du reste que vous m'adressiez à présent des propositions d'arbitrage et d'arrangement amiable après votre plaidoirie du 30 7bre [1]. Je m'abstiens par un sentiment de dignité personnelle, de qualifier cette plaidoirie. Elle est au niveau de tous vos autres procédés dans cette affaire. C'est tout dire. Que me parlez-vous d'arbitres et d'arrangements amiables, Monsieur? Qu'y a-t-il à arbitrer dans ceci? Où est, je ne dis pas votre droit, mais l'ombre de votre droit? Vous avez voulu du scandale, Monsieur Gosselin, et voilà tout. C'est à vos dépens, aux dépens de votre considération et de votre crédit, qu'il y en aura. Je vous attends devant les tribunaux civils, Monsieur. Je vous y désire, je vous y appelle, je vous y réclame. Vous m'appartenez maintenant. Attaquez donc! Vous avez autorisé par votre conduite des représailles auxquelles je n'eusse jamais songé. Pourquoi donc des arbitres? Faites-moi ce procès. Je le demande, parce qu'il sera la meilleure occasion de faire annuler le traité que vous m'avez violemment imposé; ce que votre correspondance, conservée par moi, prouvera. Je le demande, parce que je ne veux pas moins le gagner devant l'opinion que devant les tribunaux. C'est mon tour de publier maintenant. J'ai vos lettres. Vous ne vous faites pas d'idée de ce que c'est que vos lettres. Je rédigerai moi-même le mémoire qui sera joint au procès et il servira en outre de préface à mon prochain roman. On vous y verra tout entier, tel que vous êtes, d'après vos propres lettres dont le fac-simile accompagnera le texte. Ce sera un portrait en pied. On verra tout de vous, votre façon de comprendre la loyauté et la délicatesse en affaires, vos procédés envers les auteurs qui vous font vivre, votre opinion sur les journaux qui vous servent, votre personne, votre esprit, votre style, et jusqu'à votre orthographe. C'est vous-même qui vous peindrez.

Ayez la bonté de me faire savoir dans les vingt-quatre heures, comme il résulte du traité, si vous consentez à égaler les offres ci-dessus certifiées par moi.

V^or^ HUGO [2].

(1) Procès intenté par Gosselin à Victor Hugo. Le tribunal de commerce se déclara incompétent. — (2) *Collection Louis Barthou.*

À Eugène Renduel [1].

Paris, 30 octobre 1831.

Monsieur,

Dans l'état incertain où se trouve la librairie, il me semble qu'il serait convenable de modérer de la manière suivante les conditions du traité que nous avons signé pour *les Feuilles d'automne* le 24 octobre dernier.

Vous tireriez deux mille exemplaires au lieu de quatre mille. Toujours douze cent cinquante in 8°, et le reste in-18.

Et vous me paieriez ces deux mille exemplaires trois mille francs, savoir : les mille francs comptant pour la remise du manuscrit, plus mille francs en un billet payable à six mois de ladite remise, et mille francs payables en un billet à neuf mois.

Les autres conditions resteraient fixées comme dans le traité.

Ayez la bonté de me faire savoir par un mot de réponse si ce nouvel arrangement qui me semble tout à fait dans vos intérêts, vous convient.

Recevez, je vous prie, l'assurance de tous mes sentiments de cordialité.

Vor Hugo.

Il est entendu que les exemplaires qui me reviennent seront tirés en sus et que vous tirerez les mains de passe doubles, c'est-à-dire cinquante de plus par mille [2].

1832

À une dame [3].

14 janvier 1832.

Si dans la souscription que vous voulez bien me proposer, Madame, il n'y avait qu'un acte de charité, je m'empresserais d'y concourir; mais il y a dans cette souscription une manifestation politique étrangère à mes opinions; trouvez bon que je m'abstienne. Les pauvres que protège un parti sont moins pauvres que ceux qu'aucun parti ne protège. Souffrez que je me réserve pour ceux-ci. Je vais leur faire distribuer dès aujourd'hui la petite

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou.*

[3] Inédite.

somme que vous voulez bien réclamer de moi. Permettez-moi en même temps d'avoir l'honneur de vous renvoyer ce billet. Ma souscription du reste, Madame, vous sera toujours personnellement acquise toutes les fois que vous voudrez bien la réclamer au nom de la pure et simple charité qui donne à tous les pauvres et qui n'a pas de cocarde.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux.

VICTOR HUGO[1].

À Monsieur Théodore Carlier[2].

[28 juin 1832.]

Je serai charmé, mon cher ami, de voir M. de Balathier qui venant de votre part est on ne peut mieux recommandé. J'ai bien regretté de ne pas m'être trouvé chez moi le jour où vous êtes venu, et d'autant plus que j'avais à vous remercier du joli petit journal rose que vous m'envoyez et qui contient souvent d'excellents vers de vous. Vous voilà donc *licencié.* Bravo. Moi j'ai toujours les yeux malades, et je ne suis pas bon à grand'chose.

VICTOR HUGO.

Mettez-moi aux pieds de madame Carlier[3].

À Madame Eugénie...[4].

8 août 1832.

Madame,

N'imputez, je vous en supplie, le retard de cette réponse qu'à mon désir de vous répondre de ma main, ce dont m'a privé jusqu'à présent une maladie d'yeux bien grave et qui n'est pas encore guérie.

Je ne saurais vous dire, Madame, à quel point votre lettre pleine de grâce m'a touché.

Vous avez raison de haïr nos horreurs. Si je n'avais pas eu, ou cru avoir un but d'utilité sociale en écrivant *le Dernier jour d'un Condamné,* je ne me pardonnerais pas ce livre. J'ai peut-être contribué à empêcher quelques têtes

[1] *Collection Louis Barthou.*
[2] Inédite. — [3] *Communiquée par la librairie Cornuau.*
[4] Inédite.

d'hommes de tomber; mais j'ai donné la migraine à bien des têtes de femmes, et entr'autres à la vôtre, madame. C'est un grand crime.

Pardonnez-le moi. Vous devez être indulgente. L'indulgence, c'est la perfection. Je suis sûr, Madame, que vous êtes parfaite.

Puisque je ne puis avoir le bonheur de vous voir et de vous remercier personnellement, permettez-moi de mettre mes hommages respectueux et l'espérance de vous rencontrer un jour, à vos pieds.

VICTOR HUGO.

À Madame Victor Hugo[1].
Chez M. Bertin l'aîné. Aux Roches, près Bièvre.

[Septembre 1832.]

Je rentre, chère amie, et je t'écris, comme je te l'ai promis. La maison me paraît bien vide, va, quand tu n'y es pas! Tu ne sais pas, mon Adèle, à quel point tu fais partie de mon existence, tu ne le sais pas assez, vois-tu, tu doutes souvent de moi, et tu as bien tort. Je suis capable de tout, excepté de cesser de t'aimer. Comment ne t'aimerais-je pas, mon pauvre ange, toi qui es si bonne, si douce, si excellente pour moi, si gracieuse et si belle! tu sais que je pense tout cela de toi depuis que j'ai l'âge de penser à quelque chose. Tu sais combien est profonde l'union intime de nos âmes depuis dix ans, depuis treize ans même! Ne doute jamais de moi, je t'en supplie. Je te le répète, je ne me crois pas meilleur que d'autres, je puis faillir ou errer, mais je t'aime et je t'aimerai toujours. — Sois sûre de cela, Adèle, je te le dis pour que tu le croies, je te le dis dans la sincérité de mon cœur.

J'espère que tu es un peu reposée déjà de ton petit voyage, et que tu es ravie, comme toujours, des excellents hôtes des Roches. Dis-leur bien que je leur suis tout dévoué, dis-le à tous et à chacun. Dimanche j'arriverai pour déjeuner. Il est probable que je viendrai par Versailles pour varier le chemin.

Tout le monde va bien ici. Ton frère et Nanteuil sont venus dîner avec nous. C'est Nanteuil qui se charge de remettre cette lettre rue de Seine[2].

Adieu, mon Adèle bien-aimée. À dimanche. Songe bien que tu es ma vie et ma joie. Embrasse notre poupée pour moi. Prie Mademoiselle Louise de te jouer *Jamais dans ces beaux lieux,* en souvenir de moi.

Mille baisers. Je t'aime.

Ton VICTOR.

[1] Inédite. — [2] Domicile des Bertin à Paris.

Puisque j'ai encore un petit coin de papier ici, je veux en user pour te répéter que je t'aime, que tu es mon bonheur, que je ne vivrais pas deux heures sans toi.

À Monsieur Pichot[1], *directeur de la* Revue de Paris.

Demander une réponse ou un reçu.

Ce samedi matin [septembre 1832].

Votre lettre, mon cher Pichot, est d'un bon et véritable ami. J'irai prochainement causer avec vous. Vous verrez qu'il n'y a pas de ma faute dans ce qui vous a affligé. Le jour où vous m'avez parlé du *Roi de Rome*[2], l'ode était déjà faite et déjà prise par Ladvocat qui était venu au moins dix fois chez moi depuis trois jours. Si je ne vous l'ai pas dit, c'est parce que vous m'auriez demandé ces vers, et que je ne sais pas vraiment comment je m'y prendrais pour vous refuser quelque chose. Or, ils n'étaient déjà plus en mon pouvoir. Adieu, *je serai ravi de poser pour vous*. Nous en causerons. Je vous dédommagerai du *Roi de Rome* par autre chose. Nous sommes deux bons amis qui doivent compter l'un sur l'autre.

VICTOR H.

Je viens d'être reçu *avec acclamation*, c'est le mot technique, au Théâtre-Français[3]. Serez-vous assez bon pour le dire demain dimanche[4]?

À Victor Cousin[5],
Pair de France.

18 8bre.

J'arrive, mon cher ami, de la campagne où j'ai appris avec un vif plaisir votre nomination[6]. Je voulais vous écrire pour vous féliciter, mais mes méchants yeux m'en ont empêché. Je trouve surtout qu'il y a lieu de féliciter la pairie. Quelques nominations comme la vôtre la relèveraient. La voie est bonne, il aurait fallu y entrer tout à fait et nommer Lamartine et Gros, en même temps que vous. Espérons que cela viendra, et que la pairie un jour sera comme le sénat qu'avait rêvé Napoléon, un institut en grand.

[1] Inédite. — [2] *Napoléon II*, publié d'abord dans *Le Livre des Cent et un*, tome VII, puis inséré, en 1835, dans *Les Chants du Crépuscule*. — [3] Lecture du *Roi s'amuse*. — [4] *Collection Louis Barthou*.

[5] Inédite. — [6] Victor Cousin fut nommé pair de France en octobre 1832.

En attendant que nous puissions causer de tout cela à notre première rencontre, je vous adresse et je vous recommande un jeune homme auquel vous pouvez aisément rendre un grand service. C'est M. Bonnefonds, homme lettré et qui fait de beaux vers, des amis de Soumet et des miens. Il a rendu des services en juillet, et se trouve maintenant avoir besoin qu'on lui en rende à son tour. Il désire vivement vous être présenté et me prie de faire en sorte que vous vous intéressiez à lui. Je lui ai donné bon courage et je lui ai dit que je vous connaissais bon et bienveillant pour tous. J'espère qu'il trouvera près de vous un favorable accueil.

Adieu. Vous savez à quel point vous pouvez compter sur tout mon cordial attachement.

VICTOR HUGO [1].

À Monsieur Cordellier Delanoue [2].

Ce 30 8bre.
6, place Royale.

Voilà huit jours, mon cher Delanoue, que nous sommes à Paris, ou pour mieux dire que nous ne sommes ni à Paris, ni rue Jean Goujon, ni place Royale, mais que nous sommes dans le déménagement, dans le chaos, dans le tohubohu, dans l'enfer. Mettez mes répétitions tout au travers de cela, et jugez quel malheureux homme je suis. Je trouve cependant au milieu de ce déluge de soucis le moment de vous écrire et de vous gronder. Sachez-m'en un peu gré, et venez me voir si vous n'avez pas oublié votre vieil et fidèle ami.

VICTOR [3].

À David d'Angers [4].

Rép. S. V. P.

Ce jeudi 1er 9bre.

Faites-moi savoir, mon cher David, si vous comptez toujours faire aujourd'hui la promenade du Père Lachaise, si vous voulez la faire avec moi, et s'il vous convient de venir me prendre à une heure, par exemple.

Si l'heure vous gêne, indiquez-moi la vôtre.

Vous savez que je vous aime comme je vous admire.

VICTOR [5].

(1) *Bibliothèque Victor Cousin.*
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque d'Angers.*

À Mademoiselle Louise Bertin (1).

8 novembre.

Mademoiselle,

Nous sommes dans une grande joie de vous revoir tous prochainement, mais c'est moi qui vous verrai le premier, car je dînerai dimanche avec vous, à votre arrivée, si vous voulez bien, et je vous donnerai en détail des nouvelles de ce pauvre Roi qui s'amuse, à ce qu'on dit, et qui m'ennuie bien, moi.

Mille hommages respectueux.

V. (2)

À Monsieur Edmond Leclerc (3),
Au bureau du Journal de Paris.

9 9bre.

J'ai à vous remercier, monsieur, de bien des choses, d'abord de vos bienveillants articles, puis de l'attention gracieuse que vous avez eue de me les envoyer. Tout ce que vous voulez bien dire de *Marion de Lorme* m'a vivement touché. C'est la récompense du poëte de trouver de temps à autre un esprit élevé et loyal comme le vôtre qui comprend l'œuvre et qui l'explique. Tout est là, monsieur. Vous *me* comprenez, j'en suis fier, vous m'expliquez, j'en suis reconnaissant. Je ne mérite pas tous vos éloges, mais je mérite toute votre sympathie. Je ne fais rien, dans mes ouvrages et dans mes actions, que de sincère et de consciencieux. C'est ce qui me vaut l'assentiment des hommes comme vous dans l'affaire avec la Comédie Française, par exemple (4). Je le sens, de nobles âmes m'appuient, la vie a ses soucis, la pensée a ses luttes, mais qu'importe, de temps en temps je sens une main généreuse qui serre la mienne. Cela me suffit.

J'ai revu votre nom et retrouvé votre aide avec une vive joie. Je vous remercie.

Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux.

VICTOR HUGO (5).

(1) Inédite. — (2) Lettre écrite au verso d'une lettre de Léopoldine à Mlle Bertin. — *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(3) Inédite. — (4) Procès contre le Théâtre-Français à propos de l'interdiction prononcée contre *Le Roi s'amuse.* — (5) *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*

À Eugène Renduel[1].

Ce lundi matin [17 décembre 1832].

C'est mercredi que je plaide. Je crois, mon cher éditeur, qu'il est important pour vous, pour moi, pour le retentissement du livre et de l'affaire, que la chose soit catégoriquement annoncée la veille par les journaux. Voici sept petites notes que je vous envoie, en vous priant d'user de toute votre influence pour qu'elles paraissent demain dans les sept principaux journaux de l'opposition. Vous ferez bien de les porter vous-même, et d'en surveiller un peu l'insertion. Faites-en d'autres copies, et ajoutez-y une ligne pour votre livre, si vous voulez.

Je me repose de ceci sur vous, n'est-ce pas? Vous comprenez combien c'est important. Répondez-moi un mot et venez donc dîner avec moi un de ces jours.

Votre ami.

VICTOR HUGO[2].

1833

À David d'Angers[3], *Membre de l'Institut.*

20 mars.

J'ai parlé à Mlle George, mon excellent David, de l'intention où vous seriez de faire sa médaille. Elle est ravie, et me prie de vous faire savoir, dans le cas où vous persisteriez toujours dans ce bon dessein, qu'elle se met à votre disposition tous les jours de midi à trois heures, vous priant de la prévenir seulement la veille. Vous n'auriez qu'à me charger de l'avertir.

Répondez-moi un mot. Je vous aime et je vous admire.

VICTOR H.[4]

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*
(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque d'Angers.*

Au même[1].

23 mars.

Je transmettrai la bonne nouvelle ce soir à Mlle George, et je vous serre la main, mon excellent ami. Mettez-moi tout respectueux aux pieds de Madame David.

VICTOR H.[2]

À Monsieur le Rédacteur du Patriote[3], *Nancy.*

Paris, 1er juillet.

Permettez-moi, Monsieur, de vous remercier de l'article si bienveillant que vous avez bien voulu consacrer à *Lucrèce Borgia.* Tout ce qu'il y a d'indulgence pour moi dans cet article ne m'empêche pas de reconnaître combien c'est un homme de talent, d'idées et de style qui l'a écrit. Serez-vous assez bon pour vous charger de lui transmettre tous mes remercîments et tous mes compliments[4].

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[5].

À Monsieur Ad. Poujol[6].

25 juillet.

Je reçois, monsieur, votre lettre et votre envoi. J'y vois avec peine que j'ai laissé un précédent livre sans réponse. Il faut que vous m'ayez écrit il y a trois ou quatre mois dans un moment où la représentation récente de *Lucrèce Borgia* m'attirait par jour plus de cent lettres qu'il m'était impossible de lire et même d'ouvrir, faute de temps.

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque d'Angers.*

(3) Inédite. — (4) On a joint à cette lettre ce qui suit :

Mon cher monsieur Lombard, je me fais un vif plaisir de vous apporter la lettre de Victor Hugo qui répond à votre excellent article sur *Lucrèce Borgia.* Elle vous flattera et ce ne sera point à tort, c'est une décoration qu'une pareille lettre et vous l'avez bien méritée.

Je vous la laisse et vous salue de tout cœur en regrettant de ne point vous avoir serré la main.

Signé : JOSEPH TARDIEU.

(5) *Bibliothèque de Nancy.*

(6) Inédite.

Recevez toutes mes excuses et tous mes regrets.

Il y a un véritable talent de style et de pensée dans ce que vous m'envoyez. Je regrette que vous m'ayez presque ôté le droit de vous louer comme je le voudrais.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO [1].

À Frédérick Lemaître [2].

Paris, 15 août.

Monsieur,

Je ne reçois votre lettre qu'aujourd'hui, au retour d'une petite excursion que je viens de faire à la campagne. Je m'empresse de vous répondre.

Vous savez, Monsieur, quelle est ma sympathie pour votre beau talent, et vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai toujours à vous voir jouer un rôle de moi. Mais je crains que dans le cas actuel votre mémoire malheureusement vous serve mal. Vous avez tant de loyauté qu'il est impossible qu'en vous rappelant avec attention ce qui s'est passé entre M. Harel et nous, vous ne vous souveniez pas que vous aviez promis à M. Harel de venir à Paris prendre le rôle que je vous destinais [3] dès que M. Harel vous réclamerait, à quelque point que vous fussiez de votre congé. Vous aviez même ajouté, avec une grâce et un empressement dont j'ai été bien touché, que vous ne demanderiez aucune indemnité pour cela. Je vous avais donné parole en retour que le rôle ne serait donné à personne autre qu'à vous, si vous jugiez toujours à propos de remplir votre promesse de revenir quand vous seriez réclamé. Ces conditions verbales, Monsieur, j'ai poussé la loyauté et le désir de vous être agréable jusqu'à en faire des conditions écrites dans mon traité avec M. Harel en date du 15 juillet dernier. Et ce n'est que sur des *preuves écrites* que vous ne pourriez pas revenir en ce moment et que vous ne croyiez pas que vos intérêts vous permissent de remplir la promesse que vous aviez faite, que j'ai dû laisser M. Harel user du droit que lui réservait le traité *dans ce cas-là seulement* de chercher un autre acteur pour le rôle. Votre lettre aujourd'hui me donne de bien vifs regrets, je tenais tant à vous! Je vais voir M. Harel, mais je crains bien qu'il ne soit plus temps. Croyez dans tous les cas que je n'aurai rien de plus pressé

(1) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(2) Inédite. — (3) Dans *Marie Tudor*.

que de réparer ce mal, causé par l'erreur de votre mémoire, en vous donnant le plus tôt possible un autre rôle. C'est mon intérêt plus encore que le vôtre.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[1].

À Monsieur David[2]*, statuaire.*

Aux Roches, 22 7bre.

Vous m'envoyez toujours des médailles superbes, mon cher David, et moi je ne vous envoie pas même de mauvais livres. Cependant je prendrai prochainement ma revanche, et vous recevrez un de ces beaux matins cinq volumes quelconques de moi, je vous en préviens. Tirez-vous de là comme vous pourrez.

En attendant, je vous adresse ce qui vaut mieux qu'un livre, un ami. Un bon ami à moi, et à vous, je vous assure. C'est M. Louis de Maynard, que vous connaissez de réputation, homme distingué entre les distingués.

Il a quelque chose à vous demander. Je vous le recommande. Faites pour lui comme pour moi.

Je suis à la campagne et je vous aime de tout mon cœur.

VICTOR H.[3]

Au marquis de Custine[4].

Aux Roches, 3 octobre.

Merci de votre bonne et cordiale lettre. Je vous écris de la campagne où je suis venu baigner un peu mes pauvres yeux dans la verdure. Vous aurez les deux loges que vous désirez. En attendant, si vous avez quelque fantaisie de connaître la pièce, je la lis lundi 7 à *sept heures du soir,* à quelques amis qui me la demandent. Si vous venez et si vous déterminez M. de Ste Barbe à venir, vous serez tous deux les très bien venus, et ma main qui vous a applaudi aura grande joie à serrer la vôtre.

V. HUGO[5].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque d'Angers.*

[4] Inédite. — [5] Le marquis de Custine a publié quelques romans, quelques drames, mais il est surtout connu par ses études sur les différents pays qu'il parcourut; son dernier ouvrage : *La Russie en 1839,* eut un grand succès. — *Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises.*

Au même [1].

12 8bre.

Certes, ce serait un grand plaisir pour moi que la course de St Gratien, et si je puis respirer un peu d'ici à ma pièce, je la ferai avec joie. Autrement, vous ne m'en voudrez pas. Vous savez comme je suis votre ami et quel est mon empressement de vous serrer la main. Merci de tout ce que vous me dites de bon et de parfait. Vous avez la généreuse et loyale bienveillance du talent. Nous avons bien regretté de ne pas avoir M. de Ste Barbe l'autre soir. Dites-le lui bien. Si j'avais eu ma tête à moi au milieu de ce brouhaha, je vous aurais grondé de ne pas l'avoir amené.

Vos stalles seront inscrites.

Merci toujours. Je suis bien votre ami.

VICTOR H. [2]

Au Directeur du Musée des Familles [3].

[Décembre 1833.]

Monsieur,

Il demeure convenu entre nous que je fournirai des articles signés de moi au journal que vous publiez sous le titre de *Musée des familles.*

Que, particulièrement, j'en fournirai un d'ici au 8 janvier prochain, à charge par vous de publier cet article dans le n° qui suivra immédiatement l'époque où je vous le livrerai.

Que mes articles me seront payés par vous à raison de *deux francs* par ligne de *quarante-cinq lettres* (entendant par ceci quarante-cinq lettres ordinaires et non quarante-cinq *n.*

Que les lignes commençant et terminant les *alinéas* me seront comptées comme lignes entières.

Que dans le cas où l'un ou plusieurs de ces articles seraient une série de pensées détachées séparées par des filets ou par des chiffres, les blancs nécessaires à cette séparation me seraient comptés comme remplis.

Que le prix desdits articles sera payable comptant le jour même de leur publication. Qu'une fois les articles publiés dans le *Musée des Familles,* je

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions françaises.*

(3) Brouillon inédit. — L'un des directeurs du *Musée des Familles* était Émile de Girardin.

serai maître de les réimprimer où et quand bon me semblera, isolément ou collectivement.

Citation moins de dix lignes *comptées,* plus de dix lignes, *1 fr.*

Veuillez me faire savoir, monsieur, si vous persistez à accepter ces conditions et agréez l'assurance de ma considération très distinguée [1].

1834

À David d'Angers [2].

3 janvier.

D'abord, mon cher David, mettez-moi, pour commencer l'année en bonne posture, aux pieds de Madame David. Ensuite venez me voir avec M. Niemcewicz [3] le jour que vous voudrez. J'y suis toujours entre onze heures et midi. Je serai charmé de voir M. Niemcewicz.

Dès que je n'aurai plus quatre libraires sur le dos, je vous irai serrer la main rue d'Assas.

À bientôt. Mille souhaits de bonheur de nous deux pour vous deux [4].

À Mademoiselle Louise Bertin [5].

9 février.

Votre lettre, Mademoiselle, m'apprend ce que je savais déjà, que vous êtes avant tout désintéressée et généreuse. Permettez-moi de vous en remercier du fond du cœur.

Je pense toujours que cette demande de *scenario* faite par Véron est un piège, et je crains que vos excellents parents ne le reconnaissent prochainement. Cependant je n'en donnerai pas moins le *scenario.* Vous l'aurez avant trois jours. Permettez-moi de faire pour vous *avec bonheur* ce que je ne ferais pas pour moi.

Tous mes respects et toute mon amitié à vos pieds.

Victor H. [6]

(1) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(2) Inédite. — (3) Poète polonais. — (4) *Bibliothèque d'Angers.*

(5) Inédite. — (6) Au verso d'une lettre de Léopoldine. — *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À David d'Angers[1].

Ce lundi [mars 1834].

Mille regrets de ne vous trouver ni l'un ni l'autre. Voici encore, mon cher David, *du papier pour du bronze.* Vous m'avez envoyé quatre admirables médailles et je vous apporte deux méchants volumes[2]. Vous me comblez et je vous accable.

Mettez-moi aux pieds de Madame David.

VICTOR[3].

À Monsieur le baron Billing[4],
Premier secrétaire de l'Ambassade de France. Naples.

Paris, 11 mai 1834.

Monsieur,

J'ai bien des obligations à Mirabeau. Je lui dois votre lettre.

J'ai toute ma vie été plutôt de ceux qui pèsent les suffrages que de ceux qui les comptent. Jugez avec quel plaisir j'ai reçu le vôtre.

Je suis à l'heure où je vous écris à peu près aveugle. Je me suis brûlé les yeux dans les nuits de travail de *Notre-Dame de Paris.* Depuis quatre ans bientôt j'épuise les moyens de guérison, sans réussir. Il faut que vous pardonniez à mes yeux troubles ce griffonnage. Je vous assure que je n'y vois guère plus clair qu'un gouvernement.

Je ne serai pas l'homme que vous appelez comme moi de tous vos vœux. Mais je me souviendrai toute ma vie que vous avez cru un moment que je pourrais l'être.

Adieu, Monsieur, croyez que je vous garde un bien sincère souvenir et que je suis à vous bien cordialement.

VICTOR HUGO.

Fontaney qui est ici, toujours *cherchant sa voie,* me charge de le rappeler à votre bon souvenir. J'ai eu le regret de me présenter deux fois chez madame de Courbonne sans avoir le bonheur de la rencontrer.

(1) Inédite. — (2) *Littérature et Philosophie mêlées*, mars 1834. — (3) *Bibliothèque d'Angers.*
(4) Inédite.

Est-ce que vous seriez assez bon pour vous charger de faire parvenir la petite lettre ci-incluse à notre excellent ami commun M. de Custine qui doit être en ce moment à Naples[1].

À Monsieur le Marquis de Custine à Naples[2],
aux bons soins de M. Billing.

Paris, 11 mai.

Merci de votre charmante lettre. Vous ne sauriez croire avec quelle fête elle a été reçue place Royale. Il n'y a que vous qui le seriez mieux.

Je vous réponds avec mes mauvais yeux que le gris printemps de Paris ne rétablit pas. Vous êtes bien heureux, vous Napolitain qui avez des arbres verts et un ciel bleu. Ici les arbres et le ciel sont couleur de pavé. Notre ciel est au vôtre comme la musique de Feydeau à celle de St Charles. Vous allez au Pausilippe pendant que nous allons à Montmartre. Vous avez la tombe de Virgile, nous avons celle de Delille. Je vous envie.

Votre description de ces pauvres truandes napolitaines nous a fort amusés d'abord, puis fort occupés. Vous avez raison. Il y a plus d'une grave et douloureuse question sous ces grotesques choses. Quand donc les gens qui gouvernent seront-ils des gens qui réfléchissent !

J'espère que ceci vous trouvera encore à Naples. Je vous fais passer cette lettre par l'entremise de M. Billing. Elle ne vous en arrivera, j'espère, que plus sûrement. J'écris en même temps à M. Billing, homme fort distingué de tout point, dont j'ai reçu le mois passé une lettre charmante.

Dites, je vous prie, à M. de Sainte Barbe combien nous lui sommes attachés. Ma femme est en ce moment patronesse de toutes sortes de bals pour les pauvres, les orphelins, les exilés, etc. Elle songe bien souvent à vous et à M. de Sainte Barbe qui lui a été d'un si grand secours pour ses charités l'an dernier.

Il n'y a rien ici qui vaille la peine de vous être conté, rien que des actes de cynisme et d'impudeur des hommes qui administrent la France pour leur plus grand profit à cette heure. À Naples, ce sont les filles qui troussent leurs jupes et qui montrent leur derrière. Ici, c'est le gouvernement.

Adieu. Écrivez-moi souvent, ou revenez bien vite. C'est une des choses les plus consolantes de cette vie que le serrement de main d'un ami. J'ai besoin du vôtre. *Ex imo corde.*

V.

[1] *Communiquée par M. Matarasso.*
[2] Inédite.

À Monsieur Mayer[1].

Aux Roches, 1er octobre.

À l'âge de dix ans, monsieur, j'avais trente mille francs de rente. L'empire en s'écroulant a jeté bas ma fortune. Il a jeté bas bien d'autres choses. Aujourd'hui je ne suis plus qu'un ouvrier, vivant bon an mal an de mon travail, et mettant de côté tous les ans la dot future de mes filles. Je n'ai donc et ne puis pas avoir de secrétaire. Mais j'aime les beaux vers et les nobles sentiments, et sous ce double rapport, je vous remercie de la lettre que vous m'avez adressée.

Excusez, je vous prie, le retard de ma réponse. J'ai les yeux fort malades.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Victor Hugo[2].

1835

À Monsieur Alphonse de Cailleux[3].

Au Musée [de Versailles].

31 mars 1835.

Il faut, mon cher Cailleux, que vous me donniez une preuve de votre influence que je connais et de votre amitié que j'ai éprouvée. Un pauvre jeune peintre de talent, M. de Châtillon (r. Cadet, 11), a grand besoin en ce moment d'un travail que vous pouvez lui faire donner. Il avait envoyé au salon un tableau remarquable que le jury (qui se fera donner sur les ongles quelque jour) a fort brutalement mis à la porte. L'auteur avait le grand tort d'être jeune et d'avoir du talent. Vous pouvez réparer ce dommage. Voici comme.

Le Roi fait faire en ce moment une grande quantité de portraits de généraux, maréchaux et autres braves gens pour le musée de Versailles. Je sais que vous êtes tout-puissant dans cette distribution. Donnez un de ces

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*

(3) Inédite.

portraits à mon jeune ami Châtillon. Vous ferez chose excellente pour l'art, excellente pour le jeune homme et excellente pour moi.

Je vous en saurai gré de tout mon cœur. Je vous remercie d'avance et vous serre la main en attendant.

VICTOR HUGO [1].

À Madame de Girardin [2].

Mardi matin [24 juillet 1835].

Je vous écris, madame, dans le regret des douces heures que je me promettais, je vais passer quelques jours en Normandie. Je serai ce soir à trente lieues. Il ne fallait rien moins que trente lieues pour m'empêcher d'être à Marbeuf demain.

Je vous salue, Delphine pleine de gloire.

VICTOR H. [3]

1836

À Madame la Baronne Victor Hugo [4].

Maison de Madame Marette

à Fourqueux, près de Saint-Germain-en-Laye.

Vendredi 6 mai.

Je te réponds tout de suite, chère amie. Martine va mieux, et espère pouvoir partir demain. Je ferai mon possible pour t'envoyer Charlot demain, si M. Morin ne fait pas trop d'objections. Du reste, le pauvre gros loup va très bien. J'ai été l'autre soir le chercher moi-même à son école.

Tu auras ta broche et ta bibliothèque. Thérèse te répondra par Martine. Je chercherai moi-même ce que veut Didine. Je suis allé pour tes gants. Ils n'en ont pas encore.

J'ai été voir hier les Bertin. Ils te disent mille choses. J'ai dîné hier avec M. Ducros. Je dînerai peut-être aujourd'hui chez M. Bertin. Mes journées

(1) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(2) Inédite. — (3) *Communiquée par M. Pierre Dominé.*

(4) Inédite.

du reste se passent tristement. Je travaille. Je commencerai samedi à assister aux répétitions de l'Opéra.

Mais je suis triste. Si tu savais comme tu me manques, ma pauvre amie !

Serre pour moi la main à ton bon père. Embrasse mes chers petits.

Je fais à ton père provision de livres et de journaux. À bientôt, mon Adèle. *À très tôt.*

VICTOR [1].

À Madame Dorval [2].

9 mai.

J'ai écrit à M. Jouslin pour lui demander ce que signifiaient ces continuels changements de spectacle qui s'attaquent toujours à *Angelo* et jamais aux ouvrages d'un auteur fort courtisé par le Théâtre-Français. Voici la réponse de M. Jouslin. Soyez assez bonne, mon admirable Tisbe, pour me dire *de vous à moi* ce que j'en dois croire. Car je ne puis supposer que bien portante pour *la famille sous Luther* vous soyez malade pour *Angelo.* Je pense donc qu'il y a là-dessous mauvaise volonté du théâtre à qui je rendrai cela le cas échéant. Si c'est fatigue, je ne vois pas pourquoi on vous donne *toujours* pour vous reposer les jours d'*Angelo* et *jamais* les jours de M. Casimir Delavigne qui est joué d'ordinaire cinq fois par semaine.

À vos pieds.

VICTOR HUGO [3].

À Monsieur Paul Delasalle [4].

Fourqueux, 17 août.

J'ai lu votre livre, monsieur, et je le relirai. Vous avez l'esprit d'un philosophe et l'âme d'un poëte. Vous faites vivre et palpiter ce pauvre Pierre Gringoire [5]. Je vous remercie au nom de tous les poëtes, auxquels il ressemble un peu.

Moi je ne suis rien qu'un écho ouvert de toutes parts à la nature et à l'art, qu'une voix qui cherche l'harmonie, qu'un cœur qui souffre et qui

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Collection Louis Barthou.*

(4) Inédite. — (5) Paul Delasalle, avocat, publia plusieurs volumes de poésies, contes et nouvelles. La tendance sociale et humanitaire de ses œuvres devait plaire à Victor Hugo.

sent. J'aime tout ce qui est simple, vrai et profond. Je vous remercie de votre poésie.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO [1].

À Madame la Baronne Victor Hugo [2].

Jeudi 3 h. [1er septembre 1836].

Je ferai diligence pour arriver demain, chère amie. Je crains pourtant de n'être pas à Fourqueux avant 9 h. ne devant sortir de l'Opéra [3] que vers 5 h. 1/2. Ne fais donc attendre personne pour moi. Garde-moi seulement un morceau de n'importe quoi pour souper en arrivant.

Je t'embrasse bien tendrement.

V.

Méry est parti pour Marseille et Nanteuil pour Anvers [4].

À la même [5].

30 7bre.

Chère amie, je pars avec l'abbé Cauvin pour Fontenay-en-Brie, dont on démolit l'abbaye en ce moment. Il n'y a pas un instant à perdre pour la voir, me dit ce brave curé. Je ne serai guère que vingt-quatre heures absent. À mon retour, j'irai vous embrasser tous. En tout cas, je serai à Fourqueux lundi soir.

L'ouvrier est à sa besogne et j'espère que tu pourras bientôt revenir habiter ta bonne petite chambre près de moi.

Ton ami bien tendre.

VICTOR.

Aie bien soin de tenir couvertes les oreilles de Toto [6].

(1) *Communiquée par la librairie Andrieux.*
(2) Inédite. — (3) On répétait *La Esmeralda.* — (4) *Bibliothèque Nationale.*
(5) Inédite. — (6) *Bibliothèque Nationale.*

1837

À Monsieur A^te^ Vacquerie [1].

Institution Favart. Rue Saint-Antoine.

9 janvier.

Mille pardons, monsieur, de vous avoir tant fait attendre. Je vous obéis en tout afin que vous m'excusiez. Voici la lettre pour l'éditeur Spacham. Envoyez-moi *l'Album,* ou apportez-le moi, ce qui me procurera le plaisir de vous serrer la main.

VICTOR H.

À Monsieur Casimir Delavigne [2].

29 janvier 1837.

Monsieur,

Hier 28 je me suis présenté chez vous pour vous remettre un exemplaire de mon nouvel ouvrage [3] dont j'espère que vous me permettrez de vous faire l'hommage.

J'ai l'honneur de vous l'envoyer aujourd'hui avec instante prière de l'agréer.

Veuillez, s'il vous plaît, agréer, Monsieur, l'assurance de mon amitié aussi sincère que mon admiration pour votre talent.

Votre dévoué serviteur.

VICTOR HUGO [4].

À Auguste Vacquerie [5].

24 février.

Vous avez pris, monsieur, une noble habitude, celle de faire souvent de beaux vers, et vous m'en avez fait prendre une très douce, celle de les lire.

(1) Inédite.
(2) Inédite. — (3) *Les Voix intérieures.* — (4) *Bibliothèque de Besançon.*
(5) Inédite.

Continuez donc d'en faire et de m'en envoyer. C'est tout gloire pour vous et tout plaisir pour moi. Les derniers ont quelque chose de cordial qui me touche bien particulièrement et dont je vous remercie *de toda alma.* À bientôt, n'est-ce pas?

Votre ami.

Victor H.

À Monsieur Ach. Brindeau[1].
Au bureau de la Charte de 1830.

Dimanche [2 juillet 1837].

Votre lettre, monsieur et bien bon ami, me frappe d'un coup cruel. C'était là, pour vous comme pour moi, un de mes meilleurs amis, et des plus distingués par l'esprit, un des plus généreux par le cœur. Pauvre Maynard! Vous avez bien raison, j'ai une dette à payer à sa mémoire, je le ferai[2]. Hélas! quelle douleur de voir les plus jeunes, les plus beaux, les meilleurs s'en aller!

Pourtant il me reste encore des amis comme vous, bien bons et bien chers aussi. Dieu est grand. Ne nous plaignons pas.

Je vous serre la main.

Victor[3].

À Monsieur Massat, coutelier[4].

5 juillet.

Un artisan comme vous, Monsieur, est un artiste. J'ai lu vos vers qui sont charmants et je les ai compris.

Recevez, je vous prie, tous mes remerciements.

Victor Hugo[5].

[1] Inédite. — [2] Des vers, restés inachevés, ont été retrouvés dans les papiers inédits de Victor Hugo. — [3] *Communiquée par la librairie Cornuau.*
[4] Inédite. — [5] *Collection Pauley.*

À Auguste Vacquerie[1].

20 juillet.

L'enfant est toujours bien malade et nous bien tristes. Mais c'est une consolation que la poésie, c'est presque efficace pour le cœur comme une prière. Je vous remercie. Vous m'envoyez des vers superbes et qui suffiraient à eux seuls pour vous donner une des plus hautes places parmi ces amis dont je suis fier.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[2].

À Monsieur Joseph Bard[3].

22 juillet.

Je vous remercie, Monsieur. En prose comme en vers, vous défendez éloquemment cette ancienne France, notre mère. Vous mêlez à vos études d'antiquaire le sûr instinct du poëte. Je souhaite que votre noble province de Bourgogne vous inspire quelque jour un ouvrage complet où revivront ses vieilles églises et son vieux peuple.

Quant aux vers que vous voulez bien me demander pour vos excellentes revues provinciales, je ne sais comment vous dire que je n'en ai plus. Vous le savez cependant. J'ai mis tout ce que j'avais dans ce volume qui vient de paraître[4]. Il faut maintenant que j'attende une nouvelle saison qui fasse pousser quelques fleurs à mon maigre buisson. Je suis comme ces oiseaux qui ne chantent pas toute l'année. Pardonnez-moi d'être muet maintenant, ce n'est pas ma faute.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[5].

À Louis Noël[6].

17 7bre. Paris.

J'espérais vous trouver encore à Paris, j'arrive, vous êtes parti. C'est un vrai chagrin pour moi. Ma femme m'a dit le vôtre. Nous nous sommes

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *Les Voix intérieures.* — (5) *Collection Louis Barthou.*
(6) Inédite.

arrêtés sans pouvoir nous rencontrer. C'est une fatalité véritable. J'aurais eu tant de joie à vous serrer la main, tant de choses à vous dire, tant de bonne amitié à vous demander et à vous donner. Je devais aller d'abord à La Rochelle, mais des fièvres s'y sont déclarées au moment de mon départ, et mon médecin m'a défendu le midi; La Rochelle à cause des fièvres, Marseille à cause du choléra. Alors, comme il me fallait la mer, j'ai été la chercher au nord, ce qui m'a fait passer, en allant à droite de S[t] Omer, en revenant à gauche, sans tourner bride par cette ville, car en allant je vous croyais déjà à Paris, et en revenant je vous y croyais encore. Je suis triste de tous ces désappointements. J'ai vu en Belgique de belles églises, de belles peintures et de belles villes, j'ai vu la mer sur les dunes de Picardie et sur les falaises de Normandie, mais tout cela ne vaut pas le serrement de main d'un ami.

Vale et me ama.

VICTOR H. [1]

À Monsieur Double, avoué [2].

Pressée.

25 9[bre], dix h. du soir.

Je ne puis, Monsieur, mieux répondre à votre bonne lettre qu'en vous envoyant le petit *poulet* ci-inclus. Vous voyez que je suis heureux de vous donner preuve de confiance et de cordialité. Je m'en repose tout à fait sur votre zèle et sur votre bonne grâce. Voyez ce qu'il y a à faire et soyez assez bon pour en venir conférer avec moi (j'y suis toujours le soir entre sept et huit heures) il serait essentiel aussi qu'avant de faire aucun acte vous vissiez mon avocat M. Paillard de Villeneuve, il est chez lui le matin de neuf à onze heures. Il vous attendra lundi (il demeure r. Neuve St Augustin 25). — Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre, l'assignation est pour mardi 28 [3].

Croyez bien, je vous prie, Monsieur, à tous mes sentiments affectueux et aux vifs regrets que m'a fait éprouver la perte qui est venue vous frapper récemment.

VICTOR HUGO [4].

[1] *Communiquée par M. Abel Doysié.*

[2] Inédite. — [3] Il s'agit du procès fait par Victor Hugo au Théâtre-Français, où M[e] Paillard de Villeneuve demandait la reprise d'*Angelo* et d'*Hernani*. — [4] *Bibliothèque municipale de Nantes.*

1838

À Méry [1].

20 janvier 1838.

Que vous êtes bon, mon poëte, et que vous êtes heureux! Faire éclore de pareils vers avec 14 degrés de froid, c'est avoir plus de rayons dans l'âme que le soleil n'en a au ciel. Quel magnifique privilège vous avez là. Ma femme a pleuré; moi j'ai été touché jusqu'au fond du cœur. Et puis ce soir, j'ai lu vos vers à Doña Sol, toute palpitante de son triomphe, et cette ravissante poésie a trouvé moyen de l'émouvoir encore après les acclamations de toute la salle. C'est que quatre vers de vous, c'est de la gloire. Mme Dorval [2] a une couronne, vous venez d'y attacher des diamants.

Je vous aime.

VICTOR HUGO [3].

À Auguste Vacquerie [4].

[29 janvier 1838.]

J'ai montré hier vos beaux vers à Doña Sol, et j'ai été fier et heureux de lui dire que ce poëte de tant de grâce et de talent est mon ami. Elle m'a chargé de vous remercier, et moi, je vous envoie bien vite un bon serrement de main.

VICTOR H. [5]

À Monsieur Edmond Leclerc [6].
Au bureau du Journal de Paris.

7 février.

C'est, monsieur, une attention bien charmante, que de m'avoir envoyé votre article.

Je voulais vous féliciter de tout ce qu'il contient d'excellent et comme

[1] Inédite. — [2] Méry avait fait des vers sur la reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français en janvier 1838 où Mme Dorval avait, pour la première fois, joué Doña Sol. — [3] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[4] Inédite. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

[6] Inédite.

style et comme pensée, j'aurais trop à faire, et mes pauvres yeux malades ne suffiraient pas à la tâche. J'aime mieux vous remercier; cela serait bien long aussi, si je vous disais tout ce que j'ai dans le cœur de sympathie pour vous, mais je n'ai pas besoin de vous le dire, vous le savez bien, n'est-ce pas, monsieur?

Je me plains souvent à notre excellent ami M. Léon Masson de ne plus vous voir. Voilà le seul grief que j'aie contre vous. Il est grand.

Quelqu'un de ces jours, n'est-il pas vrai? vous me donnerez la joie de vous serrer la main?

Votre ami.

VICTOR HUGO [1].

À Auguste Vacquerie [2].

Ce lundi [19 février 1838].

Quels beaux vers, mon poëte, et comment vous remercier! Vous faites une noble couronne à cette pauvre Marion. Il y a pour moi dans votre poésie plus que la sympathie d'un talent, il y a la sympathie d'une âme. Aussi je n'admire pas seulement vos vers, j'aime votre personne.

V. [3]

À Monsieur Védel, directeur du Théâtre-Français [4].

24 février 1838.

Monsieur,

Marion de Lorme n'ayant été mise en répétition que le 9 février ne sera prête à être représentée que jeudi prochain 1er mars. Aux termes des condamnations prononcées, cette pièce aurait dû être jouée au plus tard le 20 février. Aux termes de ces mêmes condamnations auxquelles vous avez acquiescé, ce retard de neuf jours constitue la Comédie Française ma débitrice d'une somme de treize cent cinquante francs. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien faire savoir à la Comédie que je lui fais remise pleine et entière de cette somme. Je suis charmé de donner à la Comédie Française cette preuve de mon bon vouloir et de ma confiance en elle pour le présent et pour l'avenir. Je serai de mon côté fort sensible aux efforts qu'elle

(1) *Bibliothèque de l'Institut. Collection H. Delaborde.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

pourra faire pour effacer le passé. Je saisis avec joie cette occasion de remercier ici ceux de MM. les comédiens français qui concourent à la reprise de mes deux pièces. Ils m'ont donné tous de nombreux témoignages de bonne grâce personnelle qui m'ont touché profondément. Quant à leur zèle et à leur talent, je n'ai pas besoin d'en parler, le public se charge du remercîment.

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

VICTOR HUGO [1].

Au même [2].

Paris, 6 mars.

Monsieur,

Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 24 février dernier, la première représentation de *Marion de Lorme* qui devait avoir lieu le 1er mars a été retardée jusqu'au 8, de nouveaux délais ont couru et ont élevé à *deux mille quatre cents* francs la somme dont la Comédie Française m'eût été redevable aux termes du jugement. Je m'empresse de vous annoncer, en vous priant d'en informer la Comédie, que ma détermination à l'égard des condamnations prononcées pour *Marion de Lorme* est restée la même; et que c'est de grand cœur et sans restriction que je fais à la Comédie Française pleine remise de toute la somme. Cette lettre, monsieur, n'a d'autre but que de compléter celle que j'avais déjà eu l'honneur de vous écrire. Je saisis d'ailleurs avec un vif plaisir cette nouvelle occasion de vous offrir l'assurance de ma considération très distinguée.

VICTOR HUGO [3].

À Monsieur Edmond Leclerc [4],
au bureau du Journal de Paris.

17 mars.

Vous êtes, monsieur, comme ces bons génies des vieux contes lesquels faisaient tout le bien possible aux pauvres hommes, mais ne se laissaient

[1] D'après une copie faite par Mme Drouet. — *Archives de la famille de Victor Hugo.*
[2] Inédite. — [3] D'après une copie faite par Mme Drouet. — *Archives de la famille de Victor Hugo.*
[4] Inédite.

jamais voir. *Marion* vous remercie du fond du cœur, mais la place Royale vous gronde, du fond du cœur aussi. Est-ce que vous ne viendrez pas un soir, avec notre excellent ami Masson, me donner la joie de vous serrer la main?

V.[1]

À Monsieur le Comte de Rambuteau[2].

4 avril 1838.

Je crois, monsieur le préfet, que le moment est venu de rappeler à votre gracieuse et bienveillante attention la promesse que M. Perrier, de la Comédie Française, a reçue de vous avec tant de reconnaissance et d'espoir. Cette promesse concerne M. Galtier dont vous pouvez d'un mot fixer le sort en ce moment. Ce mot, monsieur le Comte, permettez-moi de le réclamer de vous que j'ai trouvé en toute occasion si sympathique et si équitable. M. Galtier, le recommandé de M. Perrier, est digne en tout de votre intérêt. Je vous serai personnellement obligé de tout ce que vous jugerez à propos de faire pour lui.

Agréez, Monsieur le Comte, avec tous mes remerciements d'avance la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

VICTOR HUGO[3].

À la Duchesse d'Abrantès[4].

1er juin.

Que votre lettre est une charmante lettre, Madame la duchesse! Pardonnez-moi mes absences, mes silences, mes torts dont aucun n'est un tort du cœur. Il me semble qu'aucun nuage n'est possible entre nous. C'est ce qui me donne cette sécurité que vous voulez bien appeler refroidissement. Je passe mes heures à travailler, à étudier, à errer, pauvre rêveur solitaire, souvent hors d'état d'aller vous voir, mais n'en pensant pas moins à vous. Je suis bien touché de tout ce que vous me dites, et nous vous aimons bien ici.

Et puis je me mets à vos pieds.

VICTOR H.

(1) *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(4) Inédite.

Vous savez que je n'ai encore rien eu de vos *Mémoires sur la Restauration.* Nous sommes pourtant des lecteurs bien heureux et bien avides de ce que vous écrivez.

À Madame Victor Hugo (1).
Pour Maman.

18 [août 1838]. — 7 h. du matin.

Je t'envoie un bonjour par les enfants, mon Adèle bien-aimée. Je pars dans un instant. Je serai cet après-midi à Meaux, et de là je me dirigerai sur Laon ou sur Chalons par la première voiture venue. Je ne compte rester à Meaux qu'une heure. À bientôt. Dans dix jours je te reverrai. Je t'aime bien, mon Adèle. Embrasse pour moi Didine et Dédé. J'embrasse pour toi Charlot et Toto. Aime-moi. Pensez à moi tous. Je t'aime.

Ton VICTOR.

Je t'envoie par Toto ce mot d'Anténor Joly pour Paul qui me contrarie vivement. Je voudrais bien servir Paul. Je ferai ce que tu voudras (2).

À Auguste Vacquerie (3).

14 7bre 1838. Paris.

Vous continuez de faire les plus beaux vers du monde et de nous aimer tous. Merci, mon poëte. Tout ce que vous nous envoyez nous arrive bien, amitié comme poésie. Rien ne se perd en chemin.

Ruy Blas marche. Il y a eu des révolutions de sérail dans *le Journal de Paris.* C'est maintenant le feuilleton du *Moniteur parisien* qu'Anténor vous offre. Tous les grands théâtres. Meilleure et plus grande publicité. Mais quelque gêne. Car ce journal est dans les conditions du *Vert-Vert,* il se vend dans le théâtre.

Si la chose vous convient, envoyez-moi quand vous le pourrez ce premier feuilleton, mais où il ne soit pas question de théâtre (chose étrange, mais que je vous expliquerai) sur l'atelier de Boulanger, par exemple, ou sur ses derniers travaux à Versailles, avec remerciements pour Louis-Philippe qui a compris et encouragé le peintre. — De cette façon, dit Anténor,

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

vous prendrez pied tout de suite dans le journal, et une fois entré, vous y ferez ce que vous voudrez.

Pesez tout ceci, et voyez ce que vous en voulez faire. Ce que vous déciderez sera bien décidé.

J'ai vu hièr Louis, et les oreilles ont dû vous tinter. Il y a deux coins dans Paris où l'on vous aime, la rue de l'Ouest et la place Royale.

À bientôt, n'est-ce pas? — Et à toujours.

Votre ami.

V. H. (1)

À Madame de Salvandy (2).

Mardi soir 20 9bre.

Je ne veux pas, madame, perdre une minute avant de vous écrire; j'apprends à l'instant par M. Billing que j'ai été attendu chez vous à l'heure du dîner jeudi dernier. Je ne sais vraiment comment m'expliquer cette petite fatalité taquine qui s'acharne après moi. Ce que je puis vous affirmer, c'est que votre gracieuse invitation ne m'était pas parvenue. Je reçois beaucoup de lettres dans ce moment-ci, beaucoup trop, madame, puisqu'une lettre de vous a pu se perdre dans le nombre. Je ne puis vous dire à quel point je suis mortifié du petit ennui que je vous ai involontairement causé ainsi qu'à monsieur de Salvandy. Je vous en offre autant d'excuses que si c'était ma faute. J'irai très prochainement serrer la main à monsieur le ministre de l'Instruction publique, dès que je serai délivré d'un travail qui m'absorbe en ce moment.

Veuillez en attendant, madame, me permettre de mettre à vos pieds mes plus respectueux hommages et mes plus vifs regrets.

VICTOR HUGO (3).

À Anténor Joly (4).

Lundi [novembre 1838].

Voici, mon cher Anténor, votre exemplaire et celui de M. Davin de Santiny (5). Voulez-vous être assez bon pour le lui remettre? Venez donc me voir avec lui.

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(4) Inédite. — (5) Exemplaire de *Ruy Blas,* publié en novembre 1838.

Vous savez avec quelle violence absurde on nous attaque [1]. Vous seriez bien aimable de faire insérer dans *le Courrier* (entrefilets) et répéter dans *la Patrie* une vingtaine de lignes que Vacquerie vous enverra à ce sujet. — Demain mardi il serait bon que cela parût, n'est-ce pas?

Mille amitiés dévouées. Mille remercîments.

VICTOR H. [2]

Au prince Elim Mertschersky [3].

Mercredi 2.

Votre jour sera mon jour comme votre poésie est ma poésie. J'aime les vers que vous faites et je choisis l'heure que vous choisissez. Si vous voulez absolument tenir compte des cent choses qui m'encombrent, laissez passer cette semaine. Et puis prenez le plus prochain [jour] dans la semaine prochaine, et faites-nous le savoir. Nous accourrons.

Nous traiterons à fond la question éditeur. Je suis tout à vous, et disposez de moi. La gloire en ce temps-ci ressemble fort au vieil enfer payen, avec son cerbère qui est l'éditeur. Seulement, celui-ci est pire que l'autre. D'abord il n'a souvent pas de tête du tout; l'autre en avait trois. On savait à qui parler. Peut-être ensuite ne sera-ce pas sans peine que vous lui ferez accepter, à ce stupide, les gâteaux de miel de votre douce poésie. L'ancien Cerbère de Virgile eût baisé vos pieds.

Moi je baise les belles mains de madame la princesse Mertschersky, et je serre les vôtres.

VICTOR H. [4]

À Monsieur de Salvandy [5], *Ministre de l'Instruction publique.*

[1838.]

Permettez-moi, Monsieur le ministre, au moment où la place de chef du bureau des travaux historiques est vacante, de vous rappeler tous les titres de M. Didron. M. Didron est actuellement le plus ancien secrétaire des comités, et la fonction de secrétaire général des comités ne serait rem-

[1] Certains critiques avaient été très malveillants pour *Ruy Blas* dont la première représentation avait eu lieu le 8 novembre 1838. — [2] *Communiquée par la Bibliothèque du Havre.*

[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite.

plie par personne mieux que par lui. Vous qui n'êtes pas moins excellent apppréciateur des hommes que des idées, vous savez, Monsieur le ministre, tout ce qu'il y a dans M. Didron d'étude consciencieuse, de sagacité scientifique et de probité littéraire. J'insiste sur cette dernière qualité fort rare à présent. M. Didron professe en ce moment et non sans éclat, à la bibliothèque royale un cours d'archéologie chrétienne et nationale. Personne de nos jours n'a plus approfondi cette matière. Vous n'oubliez pas, Monsieur le ministre, que vous m'avez plus d'une fois exprimé le désir de placer M. Didron d'une manière digne de lui; je crois que le moment est venu, et c'est avec toute confiance et tout espoir que je vous le recommande.

Croyez, je vous prie, Monsieur le ministre, à mon cordial et respectueux dévouement.

VICTOR HUGO [1].

1839

À Auguste Vacquerie [2].

Paris, 21 avril.

Je profite d'une éclaircie, mes yeux vont un peu mieux, je vous écris, cher poëte. J'ai lu vos bonnes lettres à ma femme, et au nom de tous ceux qui vous aiment ici, je vous remercie de vous mieux porter. Continuez, et revenez-nous avec le printemps.

Moi, je suis accablé de travail, livres à faire, libraires qui attendent, pensées qui demandent à ouvrir l'aile et à s'envoler au grand jour, et j'en voudrais beaucoup au bon Dieu de m'avoir tant donné de besogne pour cet été, s'il n'y avait pas un peu de verdure aux arbres et un peu de soleil dans le ciel. Mais le moyen de se fâcher contre ce qui rayonne et ce qui sourit?

Faites des vers là-bas, vous le devez, vous qui les faites si beaux et si charmants, et puis cela ne peut vous faire de mal, la santé et la poésie sont sœurs, vous savez qu'il y a parenté mythologique entre Esculape et Apollon, et je serais maître si je voulais terminer cette lettre par toutes sortes de vers latins. Je me borne à vous demander des vers français. Il nous en faut, entendez-vous? la poésie est à Villequier, et le poëte aussi.

Je ne vous écris pas souvent, mais je vous aime.

Vale et me ama [3].

[1] *Communiquée par Mme Ronald Davis.*
[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

[12 mai 1839.]

Je vous déclare, mon poëte, que votre esprit ne s'est jamais mieux porté, vous venez de m'en envoyer une magnifique preuve. Rétablissez donc bien vite le corps, et revenez-nous, car lorsqu'on a lu des vers de vous, une lettre ne suffit pas pour vous dire ce qu'on en pense, on a besoin de vous serrer la main.

C'est qu'il y a dans votre poésie, comme dans toute poésie vraie, un accent profond, convaincu et puissant. Plus on vous lit, plus on vous aime. Vos vers sont beaux, et ils sont bons, — bons de la bonté du cœur.

Ma maison est triste en ce moment; ma femme vient d'être un peu souffrante, mais elle va mieux, et je l'entends d'ici qui fait réciter sa leçon à mademoiselle Dédé. Encore un jour ou deux, et tout sera en bon état parmi nous. Il ne nous manquera plus que votre santé et votre présence. — Deux choses qui nous sont bien chères, vous le savez, n'est-ce pas?

À bientôt, regardez vos herbes vertes, vos belles eaux de la Seine, vos pommiers en fleurs, et pensez un peu à nous.

Votre ami.

V. H.[2]

À Madame de Girardin[3].

Samedi 10 août.

Il y a des siècles que je ne vous ai vue, Madame, et je m'en fais toutes sortes de reproches; mais plaignez-moi beaucoup; d'abord, je ne vous vois pas, ce qui me laisse fort ennuyé; ensuite, je travaille énormément, ce qui me rend fort ennuyeux. Pour ces deux raisons ayez pitié de moi.

Vous nous avez fait à tous une charmante visite ce matin; de temps en temps vous envoyez votre esprit à vos amis leur dire bonjour; où le public ne voit que de ravissants feuilletons, je vois, moi, des lettres exquises; le public vous voit écrire, moi, je vous entends causer; où la foule n'aperçoit que des points et des virgules, moi, je vois des regards et des accents, qui se répandent sur le style et qui n'y gâtent rien, je vous assure. — Il est certain, prenez cette *déclaration* comme vous voudrez, que j'aime prodi-

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

gieusement ce que vous faites, vers et prose; vous y mettez votre esprit qui est charmant et votre personne qui vaut votre esprit.

J'irai un de ces soirs vous baiser la main et serrer celle de M. de Girardin. En attendant permettez-moi de mettre tous mes hommages sous vos pieds.

VICTOR H. [1]

À François-Victor [2].

Ce lundi [12 août 1839].

Puisque tu n'as pas eu ton dessin, mon Toto chéri, je vais te porter ton baiser. J'irai demain mardi à S[t] Prix. J'interromps mon second acte exprès pour toi [3]. Tu ne pourras pas mettre cela comme un dessin dans ton album, mets-le dans ton cœur. À demain donc. Je te recommande bien de la prudence par ce mauvais temps.

Ton petit père.

V. [4]

À Adèle [5].

[Septembre 1839.]

Ma Dédé, ma chère petite Dédé, je t'aime. Ta petite lettre m'a fait un gros plaisir et je vais tâcher que tu puisses lire toi-même celle-ci [6]. Quand tu la recevras tu seras au moment de partir pour Paris, où tu n'auras plus les charmants jumeaux, où tu n'auras plus la belle rivière, le beau jardin, les belles barques, où tu ne verras plus de tableaux de Raphaël, mais où tu reverras bientôt ton petit papa qui t'aime tant.

Moi aussi, je vais quitter une belle mer couverte de beaux vaisseaux, mais je vais revoir ma petite Dédé.

Chère enfant, embrasse pour moi les deux yeux de ta bonne mère, dis-lui que je l'aime bien et dis-lui de m'écrire. Écris-moi aussi à Chalon-sur-Saône.

Je t'embrasse encore, ma petite Dédé bien-aimée.

Ton petit papa [7].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Le deuxième acte des *Jumeaux* ayant été écrit du samedi 10 au jeudi 15 août; cette lettre, datée *lundi,* ne peut être que du 12 août. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite. — Premiers jours de septembre 1839, à cause de la réponse d'Adèle datée du 10 septembre. — [6] Les lignes sont espacées et l'écriture nette, appuyée et large. — [7] *Collection Louis Barthou.*

À une dame[1].

Paris, 15 octobre 1839.

J'ai lu, madame, avec un intérêt croissant de page en page, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Je vous renvoie ce doux et gracieux volume. Il y a dans vos vers la rêverie profonde et sérieuse de la femme et par moments la vivacité éblouissante de la jeune fille. De là une foule de reflets étincelants et rapides sur les côtés les plus sombres de votre poésie. On pourrait dire d'elle ce que le cardinal de Retz disait, je crois, de madame de Chevreuse : *Une langueur charmante avec des réveils lumineux et surprenants.* Votre esprit est composé de gravité et de candeur comme l'esprit de tous les vrais poëtes ; vous parlez de tout comme un sage et vous rêvez sur tout comme un enfant.

Imprimez vos vers, madame, on les lira. On les lira parce qu'ils sont nobles, on les lira parce qu'ils sont tendres, on les lira parce qu'ils sont beaux ; on les lira parce qu'il y a dans ce siècle beaucoup de choses viles, méchantes et laides, et parce qu'un livre comme le vôtre repose la pensée et console le cœur. Or qui n'a pas besoin d'être consolé ? qui n'a pas besoin d'être reposé ? Nous sommes fatigués et tristes ; fatigués de ce que nous faisons, tristes de ce qu'on nous fait.

Et puis après tout, que vous importe le succès ? Je refuse aux poëtes le droit de se plaindre quand les hommes leur font défaut ; n'ont-ils pas la nature et Dieu ? Hé, madame, il y aura au printemps prochain des fleurs, des feuilles, des prés verts, des ruisseaux joyeux et murmurants, des arbres qui frissonneront et des oiseaux qui chanteront dans un rayon de soleil. Que vous importe le reste ! que vous fait la célébrité ? N'avez-vous pas la poésie ? Que vous fait le misérable sou vert-de-grisé, sans effigie et sans empreinte ? N'avez-vous pas le sequin d'or ?

Agréez, madame, mes hommages respectueux.

VICTOR HUGO[2].

1840.

À Auguste Vacquerie[3].

21 janvier 1840.

Voici enfin, mon poëte, ce que je vous ai fait stupidement attendre si

(1) Brouillon de lettre inédite. — (2) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(3) Inédite.

longtemps. Mais vous savez à travers quel milieu il faut que ma pauvre pensée passe en ce moment, et vous me pardonnez, n'est-ce pas? Prenez donc ces vers, si vous en voulez toujours pour la tombe de ce cher petit [1]. À votre place, je sais bien ce que je ferais; j'en ferais d'autres. — Du reste je ne me crois pas quitte pour si peu envers cet ange. J'ai commencé pour lui quelque chose de plus long que je déposerai un de ces jours aux pieds de la pauvre mère. — Aimez-moi et plaignez-moi d'être candidat [2].

V. H. [3]

À Monsieur Gaillard, banquier [4].

[27 janvier 1840.]

En attendant, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous voir et de causer avec vous de tout ce qui nous intéresse, je vous envoie le petit feuilleton ci-inclus du journal *Outre-mer* que publie M. Béthune [5]. C'est une assez médiocre diatribe, fort rebattue pour le fond et fort vulgaire par la forme qui ne mériterait que dédain et pitié partout ailleurs, mais qui dans le journal d'un de vos co-actionnaires a droit de vous surprendre et demande peut-être explication. — Je vous livre la chose. — Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance de mes plus affectueux sentiments.

Victor H. [6].

À Madame la Vtesse Victor Hugo [7].

À Saint-Prix-la-Terrasse, par Franconville (Seine-et-Oise).

Ce dimanche 2 h. [27 avril 1840].

Je reçois ta lettre, chère amie, et j'y réponds bien vite. Il y a beaucoup à faire à la maison. Ne donne pas à Amélie de commissions si tu veux qu'elle revienne le jour même. Autrement elle ne pourrait te revenir que mardi matin.

[1] La sœur d'Auguste Vacquerie, Mme Lefèvre, venait de perdre un petit enfant. Victor Hugo avait promis quelques vers qu'on ferait graver sur la tombe; ce sont les vers intitulés : *Écrit sur le tombeau d'un petit enfant,* datés : 21 janvier 1840, et publiés la même année dans *Les Rayons et les Ombres.* — [2] Victor Hugo se présentait de nouveau à l'Académie. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

[4] Inédite. — M. Gaillard était l'un des actionnaires de la société Duriez qui venait d'acquérir l'ensemble des œuvres de Victor Hugo. — [5] Ce feuilleton, signé Chaudes Aigues, contient en effet de violentes attaques contre le romantisme et le théâtre de Victor Hugo en particulier. — [6] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

[7] Inédite.

Je viens de passer deux heures avec les enfants. J'ai un peu sermonné; ils ont été très gentils et je crois les avoir remontés. Ils baissaient. J'espère maintenant. Je te promets d'aller voir M. Poirson.

Je t'embrasse tendrement ainsi que mes chères petites filles.

Ton VICTOR [1].

À Mademoiselle Léopoldine Hugo [2].

13 mai. Minuit.

Didine, chère enfant, tu ne m'as pas écrit, tu n'as pas songé à ton petit papa, nous sommes à mercredi soir, et je ne sais pas encore s'il faut retenir des places à tes frères pour samedi soir. Sera-t-il encore temps? Écris-moi donc bien vite, ma Didine. Donne-moi de vos nouvelles à tous, et puis envoie-moi le nom et l'adresse de mon chemisier, et puis donne-moi aussi bien exactement les indications pour trouver votre maison quand on est à St-Prix.

À dimanche, j'espère, mon pauvre ange. Embrasse pour moi ta bonne mère et ma Dédé. Je serre la main à ton excellent grand-père.

Et je t'embrasse, ma Didine.

Ton petit papa.

V. [3]

Au comte Leoni [4].

Paris, 23 mai 1840.

Je m'empresse, Monsieur, de répondre à votre obligeante lettre. *Angelo, tyran de Padoue* est un drame de pure invention. Inventer l'évènement dramatique dans les conditions possibles de l'époque et du pays donnés, tout en peignant très fidèlement l'aspect historique du lieu et des hommes, en un mot, combiner dans le même tableau ce qu'il y a d'éternel dans la passion humaine avec ce qu'il y a de passager dans les formes sociales, tel est le point de départ de mon esprit dans mes créations de théâtre. Ceci vous expliquera de quelle façon vous pouvez envisager *Angelo.*

Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO [5].

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite. — (5) *Communiquée par les héritières de Paul Meurice.*

À Madame la Vtesse Victor Hugo[1].

Ce samedi 13 juin.

Chère amie, mardi prochain nous arriverons à St-Prix vers onze heures 1/2 du matin toute une carrossée, Thierry, Gérard, Granier, Descamps, Leclerc et moi. Nous déjeunerons, nous dînerons et nous ne repartirons qu'à neuf ou dix heures du soir. J'aurai bien de la joie à vous embrasser tous. — À mardi donc.

VICTOR[2].

À Monsieur Edmond Leclerc[3].

Vendredi matin [19 juin 1840].

J'écris à Cassagnac pour qu'il soit des nôtres mardi. Il me semble que comme il demeure place Bréda nous pourrions nous réunir chez lui à huit heures 1/2 du matin, et partir de là. Est-ce que vous seriez assez bon pour vous entendre avec lui. Écrivez-moi un mot, n'est-ce pas?

Votre ami.

VICTOR H.[4]

À Monsieur E. Camus[5],
Directeur de la Revue du Calvados. *Caen.*

Saint-Prix-la-Terrasse, 21 juin.

Permettez-moi, monsieur, de vous remercier. Vous n'avez encore écrit que deux pages sur *les Rayons et les Ombres,* mais ces deux pages portent déjà la double empreinte d'un homme de sympathie et d'un homme de talent. Je suis fier et touché d'avance de la place que vous voulez bien promettre à ce livre dans la remarquable revue que vous dirigez. Grâce à cet excellent recueil, votre province prendra part au mouvement général des intelligences, si profond et si prodigieux dans notre siècle. Vous êtes un de ces nobles esprits dont la clarté vient jusqu'à Paris.

Vous m'avez donné le droit de vous offrir le livre dont vous avez parlé

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
[5] Inédite.

avec tant de cordialité et d'intelligence. Avec le *bon* ci-inclus votre correspondant pourra le faire prendre chez Delloye.

Agréez, je vous prie, monsieur, avec mes vifs remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO [1].

À Léopoldine [2].

Ce dimanche 12 [juillet 1840].

Envoie, je te prie, ma Didine chérie, à ton amie Clémentine le billet ci-inclus pour son frère qui m'a adressé de jolis vers et dont j'ignore l'adresse. Dis à ta bonne mère que j'ai vu ce matin Charles et Toto. M. Prieur les a réclamés pour la journée. Le thème de concours de Charles est très bien, mais il a malheureusement fait deux solécismes. Cependant rien n'est désespéré.

À bientôt, chère enfant. Je vous embrasse tous tendrement.

Ton petit père.

V. [3]

À Cuvillier-Fleury [4].

Saint-Prix-la-Terrasse, 14 juillet.

C'est à la campagne, Monsieur, que je reçois votre billet de faire-part et la gracieuse invitation qui le termine. Dans l'impossibilité de m'y rendre, je veux du moins que mes félicitations vous arrivent. Recevez-les, je vous prie, comme je vous les adresse, de tout cœur.

Agréez, monsieur, la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

VICTOR HUGO [5].

À Madame Victor Hugo [6].

Dimanche matin [30 août 1840].

Je reçois ta lettre, chère amie, et j'y réponds tout de suite. Je tâcherai de voir M. Poirson aujourd'hui, car l'affaire des noms me tracasse. Quant

(1) *Communiquée par la librairie Andrieux.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite. — (5) *Communiquée par M. Saffroy.*
(6) Inédite.

aux billets, je ne sais que faire. C'est trop peu de chose pour en écrire à Cousin. — Je pense qu'il serait fort possible que j'arrivasse mardi dîner avec Gérard ou Delombardy, peut-être même avec tous les deux. Ainsi, tiens-toi sur tes gardes. — En attendant, je t'embrasse bien tendrement ainsi que mes chères petites filles bien-aimées.

V.[1]

À Louis Boulanger[2].

Stockach, 19 octobre.

Je vous envoie, cher Louis, les deux premières feuilles d'une longue lettre que j'ai commencée pour vous à Heidelberg[3] et que mes mauvais yeux et la hâte de mon départ pour Constance m'ont empêché de finir à temps. Sous peu de jours vous recevrez le reste. Vous savez que je suis un homme fidèle, et j'espère que vous avez compté que je vous écrirais cette fois comme toujours. C'est peu de chose que ce griffonnage, mais c'est le souvenir d'un bon et vieil ami.

Je viens de voir le Rhin depuis Cologne en remontant et je vais terminer par le lac de Constance et par Schaffhouse. Dans une dizaine de jours je serai à Paris où j'aurai la joie de vous serrer la main.

Toutes sortes de bruits de guerre arrivent jusqu'ici; que va être cet hiver? Dieu le sait. Mais ce qu'il sait aussi, c'est que je vous aime du fond du cœur.

À vous.

VICTOR[4].

À Madame Victor Hugo[5].

Hausach. Forêt-Noire, 22 octobre.

Voici, chère amie, la suite de ma lettre à Louis qui est comme la continuation de mon journal et que je t'envoie en attendant la fin que tu auras bientôt, à moins que je ne vous la porte moi-même. J'achève en ce moment une magnifique tournée que je viens de faire dans la Forêt-Noire. Dans quatre jours je serai à Heidelberg et de là, je repartirai sur-le-champ direc-

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Lettre publiée dans *Le Rhin.* Ce même jour, Mme Victor Hugo recevait une lettre qui lui annonçait : «Dans très peu de jours, tu recevras la fin de la lettre à Louis Boulanger». — [4] *Communiquée par M. Léon Rivoire.*

[5] Inédite.

tement pour Paris où j'espère arriver le 2 novembre vers deux heures après midi. Je ne m'y arrêterai pas et je partirai sur-le-champ pour Saint-Prix car j'ai bien besoin de vous embrasser tous.

Si par hasard tu étais déjà rentrée à Paris, aie soin de me l'écrire au reçu de cette lettre courrier par courrier à *Forbach, France, poste restante,* afin de m'épargner une course inutile à Saint-Prix. Je passerai exprès par Forbach pour prendre ta lettre.

Quand vous aurez lu ces quelques pages, envoie-les à Louis, en le priant de ne les montrer à personne et surtout de ne pas les laisser copier, car on finirait peut-être par les imprimer, comme ma lettre sur Chillon l'an dernier, et cela serait contrariant. Explique bien tout cela dans un petit mot de lettre à notre bon Louis.

Je ne sais si vous avez toujours beau temps à St-Prix, mais il pleut et il vente ici affreusement. Je n'en vais pas moins à travers les vieux arbres de Schinderhannes, pataugeant héroïquement avec les paysans et les rouliers.

Dis à ton excellent père que je le prie bien de continuer à éplucher tout ce que j'écris. Je cite souvent des dates et des textes de mémoire, et je peux me tromper.

Si tu vois quelques-uns de nos amis, dis-leur que je vais revenir, et que nous allons recommencer notre bonne et cordiale vie de la place Royale. Il me tarde d'en être revenu là.

À bientôt donc enfin, mon Adèle. Je t'embrasse mille fois ainsi que ma Didine et ma Dédé, mon Charlot et mon Toto. Quelle joie de vous revoir tous. Ce sera, j'espère, *le 2.* N'oublie pas que j'irai tout droit et sans débotter dîner à St-Prix.

Je t'embrasse, je vous embrasse tous, mes anges bien-aimés. Soyez heureux comme moi, le jour où nous nous reverrons est proche.

V.

Je prie ma Didine d'écrire de temps en temps à Mademoiselle Louise [1].

À la même [2].

Kaiserslautern, 28 octobre.

Ceci est sans doute, chère amie, la dernière lettre que tu recevras de moi d'ici à mon arrivée. À moins d'incidents imprévus et d'encombrement inusité des malles et des diligences, je pense que je serai à Paris toujours le 2 novembre vers 2 heures après midi, je prendrai la voiture de Proux de

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

trois heures, et par conséquent j'arriverai à St-Prix entre cinq heures et six heures. Je ne me poserai pas un instant à Paris, car il me tarde de vous embrasser tous.

J'espère, mon Adèle chérie, que je trouverai tout en bonne santé et en bon état, à commencer par toi. Demain je serai à Forbach, et j'aurai vos lettres à tous. Ce sera un commencement de la joie du retour. Vois-tu, on a beau aimer les voyages, les études et les spectacles, la maison est toujours ce qu'il y a de meilleur au monde. On part triste, on revient joyeux.

Je désire beaucoup que nous soyons tous promptement réinstallés place Royale. Une interruption de six mois, c'est bien long. — À bientôt donc, mon Adèle. À bientôt, ma Didine. Dans peu de temps je vous aurai tous sur mes genoux, mes quatre enfants bien-aimés, comme autrefois, au coin de notre bon petit feu de la place Royale.

V.

Je vous recommande bien à tous mes lettres et mes journaux. — À bientôt. Je vous embrasse mille fois [1].

À Monsieur Edmond Leclerc [2].

10 9bre.

Que vous êtes gracieux et bon, et que de remerciements je vous dois! Je vous écris du milieu des ouvriers qui encombrent mon appartement et je vous lis à travers les coups de marteau et tout le vacarme d'un emménagement. Dans une huitaine de jours j'espère que la place Royale sera en état de vous recevoir et que je pourrai vous remercier de votre charmant article par un bon serrement de main.

Victor H. [3]

À Monsieur Lombard [4].

Paris, 19 X^{bre} 1840.

Vous avez bien fait de m'écrire, Monsieur; la Lorraine est pour moi plus que mon pays; c'est le pays de mon père. Tout ce qui me vient d'elle m'est doux. Votre lettre m'a causé un vif plaisir; remerciez-en pour moi, je vous prie, les vieux camarades de mon père, et croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

Victor Hugo.

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*

[4] Inédite.

À Madame la Vtesse Victor Hugo [1].

Mercredi 2 h. [1840].

Voici, chère amie, le reçu Lamouroux, plus les notes Jauffret. Fais attention à l'article *1re communion, 32 francs*. Examine du reste le tout avec attention et rapporte-moi les notes dimanche pour que je paie. J'ai vu tout à l'heure nos deux bons petits écoliers qui sortaient de leur dernière composition et avaient des visages de bon augure. Toto pourtant n'a que le *second* prix d'orthographe. J'espère qu'il se sera vengé sur le thème. À dimanche. Je vous embrasse tous et toutes tendrement.

Victor.

J'ai retenu et payé six places (en recommandant qu'on les mît ensemble) à la voiture de dimanche 5 h. Je compte toujours aller vous attendre au débarquement [2].

1841.

À Mademoiselle Lemercier [3].

28 avril.

La séance, Mademoiselle, n'aura lieu qu'à la fin de mai. D'ici là je me mettrai à votre disposition et à celle de madame votre mère pour vous lire ce discours puisque vous désirez l'entendre.

Croyez, ainsi que madame votre mère, à ma profonde et respectueuse sympathie.

Victor Hugo.

Ma femme et ma fille sont bien heureuses de vos amicales et gracieuses paroles [4].

À Monsieur Rampin, banquier [5].

Ce mercredi 28 juillet 1841.

Samedi, Monsieur, je me présenterai entre trois et quatre heures à votre caisse pour toucher les trois mille francs du semestre d'intérêts échu le

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. Adressée à la fille de Népomucène Lemercier. — (4) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(5) Inédite. — Rampin était associé de l'éditeur Duriez.

31 juillet. Je serais charmé de vous y rencontrer et de pouvoir vous démontrer — peu de mots me suffiraient pour cela — comme je l'ai fait à M. Duriez, que, de mon côté du moins, aucun retard n'est apporté à notre publication. Au reste, l'imprimerie aussi marche fort bien en ce moment, et à tout prendre, M. Plon, qui est si soigneux et si intelligent, est un imprimeur précieux.

Vous serait-il agréable d'aller à l'Institut vendredi? Voici dans tous les cas deux places que j'ai grand plaisir à vous offrir et que je vous prie de mettre aux pieds de madame Rampin. Je ne réponds pas que ce soit amusant.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

Victor Hugo.

Au même (1).

Paris, 12 août 1841.

Monsieur,

Comme j'ai eu l'honneur de vous en donner avis, mon frère ayant besoin d'une somme de *trois mille* francs, je vous prie de vouloir bien la lui avancer pour mon compte et en mon nom.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, vous me retiendrez cette somme à l'échéance du 31 décembre 1841, et il va sans dire que je supporterai le décompte des intérêts et de l'escompte.

Ce crédit, que je vous serai reconnaissant d'ouvrir à mon frère et à ma charge, est pour la somme fixe de *trois mille* francs qui ne devra pas être dépassée.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de ma considération très distinguée.

Victor Hugo (2).

À Auguste Vacquerie (3).

15 7bre.

Je ne crois pas madame Dorval à Paris, mon cher poëte. Il va sans dire que je ferai *dans son intérêt* ce que vous désirez. Ne pas vous lire serait de sa part un acte de folie, car une grande partie de l'avenir de la poésie est en vous.

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Blaizot.*
(3) Inédite.

Venez donc bien vite que je vous serre la main. Sitôt mon livre jeté hors [1], je partirai, et ce serait une grande joie pour moi de vous voir avant ce moment-là. Faites-nous de beaux vers, mon poëte, et aimez-moi.

À vous toujours.

VICTOR H. [2]

À Monsieur Rampin [3].

St-Prix, ce dimanche 19 [septembre 1841].

Je reçois, Monsieur, une lettre de M. Béthune sur laquelle je désirerais conférer avec vous et avec lui-même. J'irai exprès dans ce but à Paris demain lundi, et si vous voulez bien prendre la peine de passer chez moi à une heure, ou de prier M. Duriez dont j'ai égaré l'adresse de vouloir bien s'y trouver dans le cas où vos affaires ne vous le permettraient pas, je serai charmé de résoudre avec vous en quelques instants de conversation les points essentiels qui nous occupent.

J'écris dans le même sens à M. Béthune. Je ferai dans tous les cas ce que vous souhaiterez, ainsi que MM. vos associés. Je désire seulement être fixé. Le livre peut paraître dans huit jours si vous le croyez bon. Je vous demande pardon d'indiquer le rendez-vous chez moi. C'est afin d'arriver à une réunion plus prompte. Si vous ne pouvez lundi, je me mets à votre disposition, soit chez vous, soit chez moi.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO [4].

Au même [5].

Ce mardi [21 septembre 1841].

M. Plon, que j'ai vu hier, Monsieur, s'est chargé de vous dire ce dont j'avais à vous entretenir. Je ferai ce que vous voudrez. La totalité des deux volumes est livrée, et peut paraître immédiatement, si vous le souhaitez.

Soyez assez bon pour me faire savoir, par un mot à la poste, ce que vous aurez résolu ainsi que MM. vos associés.

Agréez, je vous prie, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO [6].

(1) *Les Rayons et les Ombres.* — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) *Communiquée par la librairie Blaizot.*

(5) Inédite. — (6) *Communiquée par la librairie Blaizot.*

Au même [1].

St-Prix, 24 7bre 1841.

Votre lettre, Monsieur, me prouve que de moi à M. Plon, de M. Plon à M. Béthune, de M. Béthune à vous, l'objet dont je voulais vous entretenir s'est défiguré et est devenu méconnaissable. Il ne s'agit pas le moins du monde d'une *responsabilité* à prendre par vous au sujet *d'une feuille* à ajouter. Voici, en deux mots, de quoi il est question. Les deux volumes sont livrés, complets, et entièrement imprimés. Le premier a vingt-trois feuilles, le deuxième vingt-cinq. Maintenant au dernier volume, j'offre d'ajouter, non pas une feuille ou deux, mais un travail curieux et important que j'achève en ce moment et qui tiendra *cinq ou six* feuilles, peut-être davantage. Je vous offre ce travail ainsi qu'à MM. vos associés, et le prix que j'y mets, je vais vous le dire, Monsieur, c'est un remercîment. Je ne réclame pas autre chose. Le voulez-vous à cette condition? Soyez assez bon, Monsieur, pour communiquer ma lettre à MM. vos associés et pour me transmettre leur réponse.

Agréez, je vous prie, mes plus affectueux compliments.

VICTOR HUGO [2].

Au même [3].

Mardi 28 7bre.

Dites, Monsieur, je vous prie, à M. Duriez que la feuille 23 est corrigée depuis *samedi matin.* J'attends la feuille 24. Quant à *la table,* comme elle doit comprendre ce que j'ajoute, *il était impossible de la dresser avant d'avoir votre réponse.* Il n'y a donc pas à *confondre* M. Plon dont nous n'avons qu'à nous louer. Vous devez désirer, ainsi que moi, que toutes ces petites inexactitudes en des détails insignifiants, ne nous fassent plus perdre à tous les deux notre temps qui est précieux. Il n'y a pas eu de retard jusqu'à ce jour, et le retard *actuel* sera fécond.

Je reçois avec plaisir le remercîment que vous voulez bien me transmettre.

Agréez, Monsieur, mes plus affectueux compliments.

VICTOR HUGO [4].

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par la librairie Blaizot.*
[3] Inédite. — [4] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

À Auguste Vacquerie (1).

Ce mercredi 6 [octobre 1841].

Il est convenu que nous dînons demain jeudi avec vous, mon cher poëte. Mais soyez assez bon pour me faire savoir par un mot, avant deux heures, s'il est possible, où et à quelle heure nous devons vous rejoindre.

Je vous rapporterai les deux bagues qui sont exquises.

À vous de tout cœur.

VICTOR H. (2)

À Amédée Achard (3).

13 octobre.

Je lis, cher monsieur, ou pour mieux dire, je *relis* votre beau et charmant livre près du lit de ma femme bien malade; dès qu'elle ira un peu mieux et que je cesserai d'être infirmier, je me mettrai absolument à votre disposition, et je m'adresserai directement pour ce qui vous concerne au ministre de l'Intérieur, car je ne me crois pas grand crédit auprès de M. Cavé.

Croyez à mon vif et cordial dévouement.

VICTOR HUGO (4).

À Monsieur Delloye (5).

Confidentiel. 1er novembre 1841.

Mon cher monsieur Delloye,

Comme je pense pouvoir dans six ou sept mois faire employer Abel à un travail qui lui serait utile, je vous serai infiniment obligé d'activer le plus qu'il vous sera possible celui qu'il fait pour vous en ce moment. Cela est d'ailleurs, je crois, tout à fait dans vos intérêts.

Je saisis avec un vif plaisir cette occasion de vous redire combien je suis cordialement tout à vous.

VICTOR HUGO (6).

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(5) Inédite. — (6) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Monsieur Rampin [1].

[18 novembre 1841.]

Pour que MM. vos associés aient entre les mains, monsieur, les renseignements précis sur la chose dont nous avons parlé, soyez assez bon pour leur dire que le second volume finira par la lettre sur *Francfort* et que le troisième [2] commencera par la lettre intitulée *le Rhin,* qui est la 25ᵉ. Soyez assez bon pour leur dire également qu'il a été bien entendu entre nous que la concession que je ferais ne pourrait tirer à conséquence contre moi et modifier en rien les conditions du traité, qu'ainsi, par exemple, les 7.500 francs que je recevrais en actions seraient à valoir sur les 150.000 francs actions qu'aux termes du traité je dois accepter en paiement. Je confie tout ceci à votre bon souvenir et à votre excellent esprit. Je vous conseille, et en ceci je mets complètement de côté mon intérêt, *je vous conseille* cette opération. Elle sera pleinement et hautement avantageuse pour vous. Moi seul en apparence j'y perdrai, car j'aurai travaillé à peu près gratuitement; mais quand vous gagnez je ne perds pas.

Croyez, je vous prie, à toute ma cordialité.

VICTOR HUGO.

Voudrez-vous bien me faire part le plus tôt possible du résultat [3].

Au même [4].

18 novembre. Minuit.

En vous écrivant ce soir, Monsieur, j'ai commis une méprise que je m'empresse de rectifier et qui n'aura aucune conséquence puisque mes deux lettres vous parviendront en même temps. Si vous prenez le parti d'un troisième volume, le second volume devra se terminer à la lettre *sur Mayence* et le troisième commencera par la lettre *sur Francfort.* Cela a peu d'importance pour vous, je tenais pourtant à rectifier l'erreur qui m'était échappée dans ma première lettre.

Agréez, je vous prie, mes compliments empressés.

VICTOR HUGO [5].

[1] Inédite. — [2] L'idée d'un troisième volume fut abandonnée et l'édition originale parut en deux volumes. — [3] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

[4] Inédite. — [5] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

Au même (1).

Ce vendredi soir. [20 novembre 1841.]

Je crois, Monsieur, que MM. vos associés font une très grande faute. Pourtant je ne puis vouloir plus qu'eux-mêmes leur intérêt aux dépens du mien, je n'insiste donc pas, et je vais livrer d'ici à fort peu de jours la fin du 2e volume.

Agréez, je vous prie, mes plus affectueux compliments.

VICTOR HUGO (2).

Au même (3).

Ce 28 9bre.

Avant-hier matin, Monsieur, j'ai remis à l'imprimerie la fin du tome II, dans deux jours je donnerai la préface qui sera courte et pourra être imprimée en quelques heures. J'ai écrit à M. Plon que je m'offrais à corriger autant de feuilles par jour qu'on voudra. Il dépend donc de vous et de MM. vos associés de publier d'ici à cinq ou six jours au plus tard.

Je me mets entièrement à votre disposition.

Agréez, Monsieur, mes meilleurs compliments.

VICTOR HUGO (4).

À Monsieur Guyot (5).

29 novembre 1841.

Je vous prie, mon cher Monsieur Guyot, de faire signifier *immédiatement* et *judiciairement* à MM. Cogniard le retrait de *Lucrèce Borgia* et de *Marie Tudor.* Je suis fâché de n'avoir pas été prévenu plus tôt, car je crains, le traité signé, que ces MM. ne chicanent, et, il y a deux jours seulement, une simple lettre nous eût évité cette formalité.

Je vous serai obligé de terminer cette affaire *immédiatement.*

Agréez, je vous prie, tous mes compliments.

VICTOR HUGO (6).

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Blaizot.*

(3) Inédite. — (4) *Communiquée par la librairie Blaizot.*

(5) Agent de la Société des auteurs dramatiques. — Inédite. — (6) *Bibliothèque Nationale. Réserve.* — Lettre reliée dans un exemplaire de *Lucrèce Borgia.*

À Madame Constance Aubert (1).

30 novembre.

Combien je remercie les pauvres gens qui me haïssent, madame, puisqu'ils me valent cette nouvelle preuve de votre gracieux intérêt. MM. Perrée et de Fiennes se sont conduits en hommes de cœur, et j'en suis bien touché. Vous, vous êtes toujours la femme bonne et charmante dont je baise humblement les mains, — j'ai presque dit les ailes.

VICTOR HUGO (2).

À Auguste Vacquerie (3).

[1841.]

J'ai pu à peine vous parler hier soir, cher poëte. — Je voulais vous prier de venir dîner avec nous aujourd'hui, et puis vous n'avez pas voulu monter dans notre voiture, ce qui me force à vous écrire. Venez, je vous prie, aujourd'hui. Je me plains fort que vous soyez si rare. Vous savez combien vous faites un grand plaisir quand vous venez à votre vieux et bon ami. À tantôt donc.

VICTOR H. (4)

1842

À Monsieur Duriez (5).

Ce dimanche 2 janvier.

Je crois, monsieur, que vous avez bien voulu vous faire dépositaire des exemplaires auxquels j'ai droit dans les diverses réimpressions de mes œuvres. Vous seriez bien aimable de me faire envoyer *deux* exemplaires complets de l'édition Furne et *deux* exemplaires complets de l'édition Charpentier, plus les compléments de quatre exemplaires de l'édition Furne dont je n'ai reçu que les six premiers volumes. Il me manque encore pour ces quatre

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*
(5) Inédite.

exemplaires les six volumes contenant : le *théâtre* entier, *tous les romans,* excepté *N. D. de Paris,* et *Littérature et Philosophie mêlées.* Il me faudrait donc *quatre exemplaires de ces six volumes-là.*

Je vous serai fort obligé de les joindre aux *deux* exemplaires Furne complets, et aux *deux* exemplaires Charpentier complets. Si vous voulez bien me faire envoyer ce paquet, il va sans dire que je paierai le commissionnaire.

Cette lettre vous servira de décharge.

Vous ajouteriez à toutes vos bonnes grâces si vous pouviez me faire cet envoi dès aujourd'hui.

Agréez, monsieur, avec tous mes remerciements l'assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO [1].

À Monsieur Gaillard [2].

4 janvier.

Je pense, Monsieur, et j'ai toujours vu jusqu'à ce jour, qu'il y a économie et avantage à réunir tous les cartons ensemble et à en faire, selon le nombre, soit une demi-feuille, soit un quart, soit une feuille entière. C'est ce qui me faisait attendre la fin des bonnes feuilles. Maintenant si vous voulez tirer les cartons les uns après les autres, cela ira moins vite et vous coûtera plus cher. Je n'en suis pas moins prêt à livrer tous ceux que j'ai déjà notés et je les donnerai dès aujourd'hui. On peut venir les chercher.

Croyez, je vous prie, à ma vive cordialité.

VICTOR HUGO [3].

Au même [4].

Ce dimanche 9 [janvier 1842].

Je n'ai reçu, Monsieur, ni les couvertures, ni l'affiche. Il eût pu être utile que je les visse. Je vous serai bien obligé de faire dire à M. Duriez que, d'après ses observations, je vous prie de m'envoyer mardi trente exemplaires. Je donnerai les bons sur lui et non sur M. Delloye.

J'attendrai votre messager à midi mardi comme vous avez bien voulu me le promettre.

Recevez, je vous prie, mes plus affectueux compliments.

VICTOR HUGO [5].

[1] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[2] Inédite. — [3] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

[4] Inédite. — [5] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

Au même (1).

Ce lundi soir [10 janvier 1842].

Je me hâte, Monsieur, de vous faire savoir que M. Louis Desnoyers m'écrit n'avoir pas reçu les 6 volumes des œuvres. Cela me fait craindre qu'aucun des autres envois n'ait eu lieu, inexactitude qui en ce moment aurait, comme je vous l'ai expliqué, les inconvénients les plus graves. Je vous invite instamment à vous assurer du fait et à pourvoir à la réclamation de M. Louis Desnoyers. Cela est très important.

Mille compliments empressés.

VICTOR HUGO (2).

À Monsieur Foucher (3).

Ce mardi [18 janvier 1842].

Vous savez, mon cher père, combien vos bonnes lettres me sont précieuses et quel plaisir elles me font. Cette fois, comme toujours, j'en suis heureux et touché et je vous remercie du fond du cœur comme votre fils et comme votre ami.

VICTOR H. (4)

À Monsieur Gaillard (5).

[26 janvier 1842.]

Je vous renvoie la note des journaux, Monsieur, j'ai barré ceux qui sont servis. Je n'ai pas eu tout à fait assez d'exemplaires. J'ai mis les adresses partout, à trois excepté, *Le Charivari, le Commerce, la Tribune dramatique.*

Voici la note des journaux où je crois utile de *faire des annonces* outre les journaux habituels.

Mille compliments distingués.

VICTOR H. (6)

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Blaizot.*
(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*
(5) Inédite. — (6) *Communiquée par la librairie Blaizot.*

Au même[1].

27 [janvier 1842], 2h après midi.

Voici, Monsieur, tout le paquet d'épreuves. Je vous prie de me les conserver avec le plus grand soin et de me les rendre, car elles me seront indispensables pour la vérification et la correction des éditions ultérieures.

Je vous rappelle les annonces aux journaux dont je vous ai envoyé la liste et je vous prie d'agréer mes plus affectueux compliments.

Victor H.

Je n'ai pas encore reçu les 30 exemplaires[2].

Au même[3].

Ce mardi matin [8 février 1842].

Voici, Monsieur, une note qui m'est envoyée par un rédacteur français du *Courrier belge* de Bruxelles. Je crois qu'il serait important et utile à vos intérêts de la faire publier par le plus de journaux possible, et le plus tôt qu'on pourra.

S'il vous était possible de faire ce soir l'interminable voyage de la place Royale, je serai chez moi de sept heures et demie à huit heures et demie, et j'aurais à vous dire beaucoup de choses importantes et pressées.

Mille pardons et mille affectueux compliments.

Victor H.[4]

À Monsieur Henri Berthoud[5].

Ce mercredi [9 février 1842].

Votre livre est charmant[6]. Je le fais mettre de côté pour le relire cet été sous les arbres à la campagne. Votre style doux, fort et fin, est de ceux qui se soutiennent même à côté de la nature et dont le charme semble s'accroître encore quand il y a de l'ombre et du soleil sur les pages. Les poëtes seuls ont de ces privilèges-là, et vous êtes poëte.

Mettez-moi aux pieds de madame Berthoud. Vous savez comme je suis à vous.

Victor H.[7]

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Blaizot.*
(3) Inédite. — (4) *Communiquée par la librairie Blaizot.*
(5) Inédite. — (6) *La Bague antique.* — (7) *Communiquée par la librairie Andrieux.*

À Monsieur Gaillard[1].

[Février 1842.]

Voici, Monsieur, à deux ou trois près, le reste des journaux et revues. Il serait utile que cette distribution se fît le plus tôt possible.

Il est également important de faire expédier à M. Alphonse Karr, au bureau des *Guêpes,* rue du faubourg Montmartre, 7, un exemplaire de la Préface. Il n'a eu que le livre incomplet.

Je recommande le tout à vos excellents soins et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

VICTOR H.

Mes hommages à Madame Gaillard[2].

À Harel[3].

Ce lundi [mai 1842].

Je vous envoie copie, mon cher Monsieur Harel, de la lettre que j'ai écrite à M. Guyot. J'ai pris la forme qui empêchera toute observation. J'ai borné mon droit à 300 fr. au lieu de 400, ce que vous ne trouverez pas mauvais, j'espère. Maintenant faites 12.000 fr. de recette[4], on n'aura aucune chicane à vous chercher.

C'est sans doute par erreur qu'on a mis *trois* actes sur votre affiche. *Lucrèce* a *trois* parties et *cinq* actes. Cela est essentiel pour moi, car la pièce entrant dans un répertoire on pourrait objecter votre affiche pour la classer dans les *trois* et non dans les *cinq.*

Je vous serai très obligé de rectifier cela.

Je recommande ma belle Lucrèce aux journaux amis, faites-en autant de votre côté. Il faut un grand théâtre à la grande tragédienne.

Mille compliments affectueux.

VICTOR H.[5]

À Monsieur Gaillard ou *Monsieur Rampin*[6].

[19 juin 1842.]

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous renvoyer une proposition dont le bénéfice doit vous revenir, dans le cas où il pourrait y avoir bénéfice. Je pense

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par la librairie Blaizot.*

[3] Inédite. — [4] Il s'agit d'une représentation projetée au bénéfice de Mlle George, au théâtre de l'Odéon. — [5] *Bibliothèque Nationale. Réserve.* — Reliée dans l'exemplaire de *Lucrèce Borgia.*

[6] Inédite.

que cela est possible. Vous êtes substitués à mes droits, et c'est à vous que doit être payé ce qu'offre de payer M. Doloy. J'ignore de quelle façon les statuts de la société des gens de lettres à laquelle j'appartiens limitent et modifient mon droit dans le cas en question; je crois devoir vous engager à prendre communication de ces statuts chez M. Pommier, agent de la société, 21, rue de Provence, et au besoin à vous renseigner près de lui.

Je pense que mon droit pour ce genre de reproduction doit être entier, c'est-à-dire, que vous devez avoir toute liberté d'agir comme vous l'entendrez. Il serait utile que vous prissiez la peine d'en causer avec M. Pommier, en lui montrant la lettre de M. Doloy, et sans lui montrer celle-ci.

En passant à la fin du mois à votre bureau, pour toucher le semestre d'intérêts, je vous donnerai de nouveaux renseignements, si vous en avez besoin.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments très affectueux et très distingués.

Victor Hugo.

Pour plus de sûreté, je vous engage à ne rien conclure avec M. Doloy avant de m'en avoir parlé. Ceci dans votre intérêt[1].

À François-Victor[2].

Août 1842.

Ta bonne petite lettre et ton bon petit bonhomme m'ont fait un vif plaisir, mon Toto. Je suis bien heureux; voilà que tu te portes bien[3].

Pourtant mon ange, écoute ton petit papa. Il faut être plus que jamais prudent en toutes choses, marcher, manger et jouer modérément, écouter en tout ta bonne mère et croire en elle comme en Dieu.

Voici un petit dessin pour le tien; je l'ai fait l'autre jour à l'Académie, tout en donnant de temps en temps la parole à M. Viennet, à M. Cousin, à M. de Barante et à M. de Salvandy qui ferraillaient à propos du Dictionnaire[4]. Toute la séance a produit ce paysage.

Je suis aussi impatient que toi de vous voir et de vous embrasser tous. En attendant jouis du beau soleil, du beau ciel, des beaux horizons et des beaux arbres. Porte-toi de mieux en mieux et aime-moi de plus en plus.

Ton petit père.

V.[5]

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] François-Victor était convalescent d'une pneumonie. — [4] Victor Hugo était directeur de l'Académie depuis le 28 juin 1842. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

Mercredi 9 7bre.

Continue mon petit Toto, de te bien porter. J'apprends cela ici, et cela me donne du courage quand je travaille et de la joie quand je me repose.

Je ne saurais trop te le répéter, écoute bien tout ce que te dit ta mère. Par ses soins, par ses veilles, par sa tendresse de tous les instants, ta mère cette année t'a donné une seconde fois la vie. Mon enfant, paie-la, cette pauvre et bonne mère, en obéissance, en respect, en déférence et en amour. Tu ne saurais trop l'aimer.

Voilà ce que ton père, qui t'aime tant aussi de son côté, te dit et te recommande du fond du cœur. Et puis dans les premiers jours de la semaine prochaine, j'irai te voir et t'embrasser. Profite de l'intervalle et fais-toi deux bonnes joues.

V. [2]

À Léopoldine[3].

Dimanche 11 septembre.

Demain lundi, ma fille chérie, je vous embrasserai tous. J'arriverai avec M. Didier pour dîner. Je travaille beaucoup, et j'en serais content, si cela ne me privait pas de vous voir, mes bien-aimés.

Voici un dessin pour toi et un autre pour Toto. Quand mon Charlot dessinera, je lui en ferai un. Embrasse ta bonne mère pour moi.

Ton petit père.

V. [4]

À Auguste Vacquerie[5].

[29 septembre 1842.]

Lisez cette lettre[6], cher poëte, et s'il est temps encore, faites. Guyot est un honnête homme.

Je suis du fond du cœur aux vieux comme Shakespeare et aux jeunes comme vous.

Votre ami. V. H.[7]

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite. — [6] Lettre de Guyot, qui priait Victor Hugo de demander «au jeune auteur de *Falstaff*» de lui donner ses pouvoirs. L'Odéon allait jouer la traduction de *Falstaff* par A. Vacquerie. — [7] *Bibliothèque Nationale.*

À Madame Victor Hugo [1].

[Pont de l'Arche, 5 octobre 1842.]

Je viens de la pension.

Je pense, chère amie, que tu n'as pas voulu faire rentrer Charles par cette belle journée d'hier. Tu as bien fait. C'était un dernier rayon de soleil; ce devait être un dernier jour de vacances.

Je ne crois pas pouvoir aller à St-Prix avant samedi. Je suis accablé d'affaires, outre mon travail, l'Académie, la commission des auteurs, etc. J'ai fini pourtant mon second acte et par conséquent j'ai dépassé les deux tiers de la pièce. Les deux premiers actes font treize cent soixante vers [2].

Puisque vous rentrez le 11, tu parleras toi-même à M. Louis [3] pour Charles. Si tu y tiens pourtant je m'en chargerai, mais en ce moment, je m'en chargerai [4]. — Quant aux arrangements d'emménagement, je resterai encore huit jours à l'auberge si tu le désires.

À samedi donc. En attendant, embrasse pour moi tous nos chers enfants, ma Didine, mon Charlot, mon Toto et ma Dédé; je pourrais me dispenser de cette litanie, mais j'ai du plaisir à écrire leurs noms comme à baiser leurs joues.

V. [5]

À Auguste Vacquerie [6].

St-Prix, 17 octobre.

Cher poëte, quel malheur! nous qui nous réjouissions l'autre jour dans votre belle œuvre et votre beau succès. Dieu est bien grand, mais bien caché.

Toutes mes amitiés à M. Charles. Mettez cette lettre aux pieds de madame Lefèvre.

Votre ami.

VICTOR H. [7]

(1) Inédite. — (2) Il s'agit des *Burgraves,* dont le deuxième acte a été fini le 2 octobre. Le nombre des vers diffère un peu du total indiqué au manuscrit : 1.420, mais il peut y avoir eu des suppressions à la révision. — (3) Le docteur Louis. — (4) La lecture n'est pas douteuse, mais il y a dans cette répétition un *lapsus.* — (5) *Bibliothèque Nationale.*

(6) Inédite. — (7) *Bibliothèque Nationale.*

1843

À François-Victor[1].

22 mai.

Mon Toto, ceci est pour toi, car je veux que chacun ait sa part. Et toi, mon enfant chéri, comment pourrais-je t'oublier? Moi qui pense à toi à chaque instant.

Écris-moi de ton côté, rends-moi compte de tout ce que tu fais, de ta santé, de tes plaisirs, de tes jeux et de ton travail. Obéis bien à ta bonne mère. Fais-tu exactement tes vingt vers de Virgile chaque matin?

Dis à ma Dédé de ma part qu'elle s'étudie à ne plus bégayer, et avertis-la dans l'occasion, je t'en charge.

Je sais que Cocotte est très heureuse et qu'elle te rend très heureux, mais il ne faut pas qu'elle te fasse oublier Virgile.

Ô mon pauvre petit Toto, que je voudrais bien t'embrasser, et que je serai heureux quand je te tiendrai sur mes genoux!

Ton bon père.

V.[2]

À Auguste Maquet[3].

23 mai.

Je ne vous ai pas vu après ma lettre, mon cher et excellent confrère, vous ne m'avez pas écrit, j'en ai conclu que vous rejetiez mon petit amendement, et de peur de laisser échapper le temps utile, j'ai fait tout bonnement la chose comme vous la vouliez. J'ai vu Armand Bertin, M. (Alloury?) rendra compte du *Beau d'Angennes,* Armand m'a promis de le lui recommander expressément. Je crois que maintenant vous ferez bien de les voir tous les deux, et votre libraire aussi. Je persiste à croire que quelque chose de *plus direct* eût mieux valu, mais enfin *fiat voluntas tua.*

Je suis à vous pour cela comme pour tout, et je vous serre la main.

Votre ami.

Victor H.[4]

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou.*
[3] Inédite. — [4] *Communiquée par M. Matarasso.*

À Adèle[1].

5 juin.

Comment vas-tu, ma Dédé, mon ange? J'ai fait le facteur de la poste et j'ai remis moi-même ta lettre à Carlotta. Nous avons reçu hier, Charles et moi, une lettre de ta bonne mère. Nous nous sommes donné l'un à l'autre des forces pour supporter la mort de Cocotte.

Je n'ai pu trouver les livres que tu me demandes. Tu vois, ma fillette chérie, qu'il faut avoir de l'ordre quand on part et emporter soigneusement tout ce dont on a besoin. Un moment d'oubli peut entraîner un mois de gêne et d'attente et de temps perdu.

Il faut pourtant travailler, mon cher bijou, je te le recommande ainsi qu'à Toto. Je vous recommande aussi à tous les deux de vous bien porter et de vous bien amuser.

Embrasse pour moi, embrasse bien tendrement, et embrasse encore notre Didine, et dis-lui de m'écrire. Obéis bien en tout à ta bonne mère qui t'aime tant, et aime bien ton petit père.

V. [2]

À Madame la vicomtesse Victor Hugo[3].

Lundi 13 juin.

Comme je te l'ai promis, chère amie, je réponds en détail à ta lettre. Je vais chercher encore le président Hénault (*Histoire de France,* n'est-ce pas?). Quant aux sommes à solder dont tu me parles, je crois qu'il vaudrait mieux que je les payasse ici. J'ai déjà envoyé à M. de Puisaye l'argent pour Mme Laneau. Si tu en es d'avis, je paierai le reste, sauf à le retenir sur ton mois de juillet. Cela vaudra mieux que de faire voyager de l'argent, chose toujours chanceuse. Ajoute à cela qu'il est fort probable que je serai en voyage et loin de Paris quand Charles ira te rejoindre au mois d'août.

On vient de m'envoyer une note de 253 fr. de bois du chantier de la rue Amelot. Qu'est-ce que cela? Dois-tu cet argent? Veux-tu que je le paie aussi?

Je te le répète, il vaut mieux que je paie ici, plutôt que de faire voyager de l'argent.

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*
(3) Inédite.

J'ai passé toute la journée avec Charlot et Didier. Nous avons dîné aux Champs-Élysées. À dix heures j'ai ramené Charles à la pension. Jeudi, Mme Jauffret l'a invité à souper ainsi que moi. Je crois ce cher enfant un peu remonté. Il a vu le proviseur qui lui donne des devoirs particuliers.

Voilà, chère amie, toutes nos nouvelles. Les deux solitaires de Paris vous embrassent tous bien tendrement.

V.

Écris-moi sur du papier plus épais. Je ne puis lire.

Le plafond du salon a failli se défoncer. Les ouvriers y sont. J'ai été obligé de prier le portier et sa femme de veiller. Cela est très fâcheux, très ennuyeux et me donne beaucoup d'embarras [1].

À Adèle [2].

[Juin 1843.]

J'ai vu Carlotta, ma Dédé bien-aimée. Elle est grasse, rose, gaie, fraîche, et debout sur le pas de sa porte. Je lui ai porté ton bonjour. Elle te le rend. Voilà mes commissions faites.

As-tu fait les miennes, toi, mon bijou? As-tu grondé ton heureuse et jolie sœur *qui rit toujours?* lui as-tu dit de m'écrire? L'as-tu bien grondée?

Je vais chercher encore ton président Hénault. Je sens qu'il faut que tu travailles. Une autre fois, enfant chérie, aie soin d'emporter tout ton petit butin, et de ne pas laisser derrière toi de vieux présidents qui ont griffonné des histoires et que je ne sais où retrouver. — J'espère que le beau temps va venir. Pourtant Saint-Médard a fait des siennes.

Je t'embrasse, ma Dédé, et je t'aime tout plein. *Tout plein* quoi? Mon Dieu, tout plein le cœur [3].

À la même [4].

Pierrefitte, 17 août.

Je suis ici, ma Dédé, dans des montagnes où les poires mûrissent aussi bien que dans ton jardin, quoiqu'elles soient couvertes de neige. Les mon-

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite. — [3] *Collection Louis Barthou.*
[4] Inédite.

tagnes, non les poires. L'hiver est en haut, l'été est en bas. C'est bien beau. Si tu voyais cela, tu admirerais ce que fait le bon Dieu.

Je suis heureux, ma fille chérie, de la pensée de te revoir bientôt. Dans un mois, je te tiendrai sur mes genoux, et tu me conteras à ton aise tout ce que tu as fait pendant mon absence. Je sais que tu viens d'avoir de petites amies, M[lles] de Boris. C'est une bonne fortune de rencontrer des jeunes filles de ton âge, bonnes, sages et bien élevées.

Je vais prendre ici dans les montagnes des bains pour chasser tout à fait mes rhumatismes, car tu te souviens que ton pauvre papa avait des rhumatismes l'an dernier; puis je repartirai pour voir la Seine. J'ai quitté l'Espagne et les puces. Grâce à Dieu, elles ne sautent pas assez haut pour franchir les Pyrénées. Je suis certain maintenant que c'est pour empêcher les puces d'entrer en France que le bon Dieu a mis là ces montagnes.

Je te donne deux baisers, ma Dédé, et un troisième pour ta mère. — Et puis encore un quatrième pour toi, mon bijou[(1)].

À Auguste Vacquerie[(2)].

[1843]

Que voulez-vous, cher poëte, que je réponde à vos huit vers? Quatre pages de prose, c'est vous donner en liards la monnaie de votre doublon d'or. C'est absurde. Je vous écris pourtant, mais j'aimerais mieux vous serrer la main.

J'ai vu M[lle] George et M. Harel, et je vous dirai la chose en détail quand vous serez à Paris. Ils sont toujours dans le même enthousiasme, tout en disant la pièce *non jouable* (vous reconnaissez l'argot) telle qu'elle est. Ils l'admettent comme fort *arrangeable* et magnifique d'ailleurs. En ce temps-ci il faudrait arranger Eschyle, Shakespeare et Molière. Ils m'ont paru douter (ceci serait plus grave) que la Gaîté puisse jouer une œuvre de cette poésie. Je les ai combattus, mais je crains que l'objection ne vienne des directeurs de théâtre. J'ai questionné Harel qui est resté boutonné jusqu'au menton. Je fais encore une conjecture que je vous dirai. Du reste tout va toujours bien. Travaillez, cher poëte. Ne faites pas attention aux cailloux pointus qui vous entreront dans les pieds, la gloire est au bout de la route.

Ex imo corde.

VICTOR[(3)].

(1) *Collection Louis Barthou.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

1844

À Monsieur Edmond Leclerc[1],
au ministère de l'Intérieur.

16 juin.

Vous, monsieur, qui avez tant de grâce dans l'esprit et tant de bonté dans le cœur, aidez-moi donc à faire une bonne œuvre qui vous sera douce car vous êtes tout excellent, et qui vous sera facile parce que vous devez être tout-puissant. Il y a de par le monde, rue Olivier, n° 2, je crois, un brave, digne et pauvre jeune peintre qui a bien du cœur, bien du talent, bien du courage, qui vient de se marier par amour, qui s'appelle Luthereau, et qui meurt parfaitement de faim, faute de travail, hélas! Est-ce qu'à nous deux, vous et moi, nous ne pourrions pas lui en procurer, est-ce qu'il est possible qu'un talent languisse et qu'un pauvre ménage doux et intéressant souffre ainsi sous nos yeux sans que nous fassions quelque effort? Vous savez que je n'ai pas de relation directe avec M. Cavé, mais vous devez être bien venu près de lui comme près de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître; usez même de mon nom si vous le jugez utile. Il me semble qu'il doit être facile de donner à mon brave et digne Luthereau une copie à faire de mille à douze cents francs, quelque bonne vierge pour quelque député qui en gratifiera sa commune. De cette façon on ferait trois heureux, le peintre qui aurait le travail, le député qui aurait le tableau, et la bonne vierge qui aurait la bonne action. Vous pourriez même, vous, faire un quatrième heureux en venant causer avec moi un de ces soirs de cette petite chose à laquelle je prends un grand intérêt, hein? qu'en dites-vous?

Je vous serre la main *ex imo corde.*

Victor Hugo[2].

À Monsieur le comte Philippe de Ségur[3].

22 juin.

Voici, mon noble et cher collègue, le brave soldat dont je vous ai parlé. Je vous l'envoie armé de toutes pièces, c'est-à-dire pourvu des meilleurs certificats. Si vous pouviez le faire employer au chemin d'Orléans comme

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
(3) Inédite.

stationnaire et pour quelque emploi que ce soit, vous ferez une bonne action, car il a grand besoin de travailler. Il est robuste et honnête, il était serrurier de son état. Étendez sur lui, je vous prie, votre haute et gracieuse bienveillance.

Vous savez comme je suis à vous de tout mon cœur. Mettez tous mes respects aux pieds de Madame de Ségur.

VICTOR HUGO[1].

À Auguste Vacquerie[2].

22 juin. Paris.

Ma femme a égaré votre adresse[3], mon cher poëte, et je vous écris un peu au hasard. Cette lettre se perdra peut-être, je veux pourtant qu'elle aille vers vous. Je veux qu'elle vous remercie de cette belle et noble préface d'*Antigone*[4] où je vous ai retrouvé tout entier, cœur et esprit, style et convictions, courage et talent. C'est une joie pour moi de vous applaudir et de sentir que vous m'aimez un peu. Vous avez le plus beau et le plus grand avenir. La brèche est faite. Le théâtre est ouvert et conquis. Prenez possession de la conquête, poëte. C'est tout à la fois votre droit et votre devoir.

À bientôt. Je vous serre les deux mains.

Votre ami.

VICTOR H.[5]

À Monsieur Edmond Leclerc[6].

Vendredi 28 [juin 1844].

Vous avez bien compris, n'est-ce pas, monsieur? qu'en vous remerciant hier pour M. Luthereau, je me mettais à votre disposition pour Thierry? Vous savez comme je l'aime. C'est un noble cœur et un charmant esprit. Je suis à lui comme à vous. Disposez de moi hardiment.

Votre ami.

VICTOR H.[7]

[1] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[2] Inédite. — [3] Vacquerie était allé passer quelque temps chez des amis à Nantes. — [4] *Antigone,* représentée au théâtre de l'Odéon en 1844, était écrite en collaboration avec Paul Meurice. La préface, que Victor Hugo semble attribuer au seul Vacquerie, n'a pas été réimprimée dans les éditions ultérieures. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

[6] Inédite. — [7] *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*

Au même[1].

[Fin juin 1844.]

Vous avez été bien bon l'autre jour pour mon pauvre jeune peintre; voulez-vous l'être aussi aujourd'hui pour un homme d'un nom honorable et d'une famille distinguée, réduit en ce moment aux plus dures extrémités, M. le marquis de Chaumont? M. de Chaumont demeure aux Batignolles, rue Lemercier, 46. Il est auteur de plusieurs travaux littéraires, et a publié entre autres un volume de poésie italienne traduit par lui-même; il a une jeune femme et un petit enfant; diverses fatalités dans lesquelles sa faute n'est pour rien l'ont amené à la plus inexprimable détresse. En pareil cas, il le faut bien et on a raison, on frappe à toutes les portes. Il a frappé à la mienne, je frappe à la vôtre; je vous sais excellent, j'en ai vu mainte preuve. Une allocation sur les fonds littéraires, si peu de chose que ce fût, cent ou cent cinquante francs, aiderait à cette heure M. de Chaumont de la manière la plus efficace. Je vous supplierais seulement de la faire arriver le plus tôt possible. C'est encore là une bonne œuvre. Faites-la. Vous voyez comme je compte sur vous. Ne me trouvez, je vous prie, ni importun, ni insatiable. Je suis insatiable en effet quand je demande pour ceux qui souffrent; mais ne vous en plaignez pas. Je suis désintéressé, je ne vous demande rien pour moi; si je vous sollicitais pour moi, je vous demanderais de nous donner un de ces soirs deux heures de votre gracieux esprit et de votre bonne conversation. Et j'ajouterais comme pour M. de Chaumont, *le plus tôt possible.*

Je vous serre la main *ex imo corde.*

VICTOR HUGO[2].

À Madame Victor Hugo[3].

Mardi 29 [octobre 1844]. Paris, 2h 1/4.

Sois pleine de sécurité, chère amie. Tes fils sont arrivés hier à dix heures du soir, gais et contents. Charles continue d'aller de mieux en mieux. Toto va t'écrire ce matin même tous les détails que tu veux.

Vu le mauvais temps voici ce que nous avons arrêté : ils resteront à la maison, et nous y déjeunerons ensemble tous les matins. Le soir, ils dîneront soit chez leur oncle Abel, soit chez Henry. Cet arrangement les charme. De cette façon Rosalie n'aura que le déjeuner à faire. Si le temps

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
(3) Inédite.

se remet ils iront à l'Isle-Adam. Tu vois que cela est pour le mieux. Je verrai Charles tous les jours. Il couchera près de moi. Sois donc bien tranquille. Toto me dit du reste que depuis ma visite il a toujours été parfaitement bien. Rassurez-vous donc pleinement, chère Maman, et passez heureusement cette dernière semaine dans ce beau lieu où vous êtes avec vos excellents et chers hôtes. Nous vous embrassons, vos fils et moi, bien tendrement. — À lundi.

Mes respects et remercîments à Mesdames Vacquerie et Lefèvre [1].

À Adèle [2].

Paris, mardi 29 [octobre 1844].

Ma Dédé bien-aimée, je suis parti sans t'embrasser, mais en pensant bien à toi. Je me disais que c'était un triste lundi, mais qu'il serait suivi d'un lundi charmant où je te verrais. Mon doux ange, pense à moi de ton côté. Presque tout mon cœur est à Villequier en ce moment; et même quand vous serez reparties, il y restera. Dieu est grand et bon, avec le temps il mêle des pensées douces aux pensées tristes; on garde sa piété et son deuil et en même temps on est heureux de vivre au milieu de ceux qui vivent et qui nous aiment. Aie aussi ces idées, mon ange, et sois heureuse, et rends ta bonne mère heureuse. Je veux que tu ries, que tu coures, que tu joues au billard, que tu joues au nain jaune, que tu manges comme une ogresse et que tu m'aimes.

Ton petit père.

V. [3]

À Monsieur Edmond Leclerc [4].

[1844.]

Merci de votre bonne et gracieuse réponse. Je m'y attendais. Je connais votre cœur si excellent et si noble. Je suis heureux de vous voir là [5]. Vous ferez du bien, et vous ferez le bien. — J'ai communiqué votre lettre à M. Luthereau. Il espère maintenant en vous comme en sa providence.

Moi je vous serre les deux mains et je vous remercie encore.

Victor Hugo.

Dimanche.

Ma femme est bien touchée de votre souvenir et compte que vous la mettrez à même de vous le dire un de ces soirs [6].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

[4] Inédite. — [5] Edmond Leclerc venait d'être nommé chef de cabinet du ministre de l'Intérieur. — [6] *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*

1845.

À Monsieur Foucher[1].

8 janvier.

Je vous remercie, mon cher père, de votre bon petit mot. Je suis jusqu'au cou dans mon discours d'Académie. (Il va sans dire que vous en aurez votre part.) Dès que je pourrai m'échapper j'irai vous serrer la main et vous demander une de ces excellentes causeries qui me plaisent tant.

Votre fils bien dévoué.

VICTOR H.[2]

Au même[3].

12 février.

Je suis bien touché, mon cher et excellent père, de votre envoi. Je crois qu'il faudrait en effet que vous dissiez *je certifie* et que mon nom y fût à la troisième personne. J'en irai causer avec vous dès que mon avalanche de discours me permettra de sortir la tête du trou et de respirer.

Nous vous embrassons tous bien tendrement.

Votre fils.

VICTOR H.[4]

À Monsieur Cressonnois[5].

11 mars 1845.

Merci, monsieur, de vos gracieux et spirituels vers. Ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir. Les propriétaires de mes œuvres, MM. Duriez et Cie, 49, rue Monsieur-le-Prince, pourront seuls vous accorder utilement l'autorisation qui vous serait nécessaire.

Mille regrets, monsieur, et mille remercîments.

VICTOR HUGO[6].

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*
[5] Inédite. — [6] *Communiqué par la librairie Cornuau.*

Au duc de Dalmatie (1).

Paris, 20 avril 1845.

Monsieur le Duc,

J'ai l'honneur de vous transmettre sous ce pli les pièces qui me concernent (2).

Je vous serai infiniment obligé de vouloir bien les soumettre à la Chambre.

Je suis, monsieur le Duc, avec la plus haute considération,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Vte VICTOR HUGO (3).

À Nestor Roqueplan (4).

17 mai.

Vous m'avez promis, mon gracieux directeur, de jouer *le Tricorne* (5) exprès pour moi et de m'envoyer une loge ce jour-là. Vous seriez bien aimable d'accomplir cette très charmante promesse mardi ou mercredi. Usez de moi en échange. Je vous offre une multitude de places dans les tribunes de la Chambre des pairs. Que cette offre surtout ne vous empêche pas de tenir votre promesse!

Vous savez comme je suis à vous. Merci d'avance et toujours

Votre ami.

VICTOR HUGO (6).

À David d'Angers (7).

20 mai 1845.

Encore une œuvre belle et ravissante, cher David. Vous êtes le grand statuaire. Je voudrais être le grand poëte afin de pouvoir serrer la main qui fait des chefs-d'œuvre, *manu non indigna.*

Autrefois on enchaînait des villes et des fleuves au bas de la statue d'un

(1) Inédite. — Le duc de Dalmatie était alors président du Conseil et ministre secrétaire d'État de la Guerre. — (2) La nomination de Victor Hugo à la Chambre des Pairs venait d'avoir lieu. — (3) *Collection Hanoteau.*

(4) Inédite. — Nestor Roqueplan fut rédacteur en chef du *Figaro* en 1830, puis il dirigea plusieurs théâtres et administra l'Opéra en 1849. — (5) *Le Tricorde enchanté,* de Théophile Gautier, fut représenté le 7 avril 1845 au théâtre des Variétés. — (6) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(7) Inédite.

conquérant ou d'un roi ; je fais aujourd'hui comme on faisait autrefois, je mets le Rhin [1] à vos pieds.

Toujours à vous, toujours pour vous.

Votre ami.

VICTOR HUGO [2].

À Alfred de Vigny [3].

Lundi 24 [novembre 1845].

Merci, cher Alfred, de votre bon et gracieux souvenir. J'aurai grande joie en effet à serrer votre main qui écrit de si belles choses pour tous et de si bonnes pour moi. Je vous irai chercher un de ces matins.

Tuus.

VICTOR H. [4]

À Auguste Vacquerie [5].

[1845.]

J'ai d'autres pairs que ceux-là, cher poëte, et vous en êtes un. Je suis heureux d'être compris par vous, et heureux de vous comprendre. Un de ces jours, je l'espère toujours, nonobstant les Cogniards qu'il y a, je vous applaudirai avec l'aide de Dieu et de Frédérick [6]. En attendant je suis vôtre, *ex imo corde.*

V. [7]

1846.

À Monsieur Edmond Leclerc [8], *chef du cabinet du ministre de l'Intérieur.*

9 février.

Vous savez, monsieur, que vous êtes pour moi une gracieuse providence et que lorsque je me sens souffrir dans quelqu'un des membres de cette grande famille des lettres, après avoir épuisé mes chétives ressources, je m'adresse à vous. Il y a dans mon marais, rue de Saintonge, une digne et

[1] Deuxième édition. — [2] *Bibliothèque d'Angers.*
[3] Inédite. — [4] *Communiquée par la librairie Cornuau.*
[5] Inédite. — [6] Frédérick Lemaître. — [7] *Bibliothèque Nationale.*
[8] Inédite.

vénérable dame, veuve du comte d'Orémieulx qui était militaire et littérateur et qui a laissé quelques écrits courts, mais excellents; madame d'Orémieulx est âgée et *pauvre.* Prenez ce mot dans son acception vraiment douloureuse. Elle est réduite au travail de ses mains. En ce moment, une centaine de francs lui serait nécessaire pour avoir un toit, du bois et du pain. Voulez-vous les demander en mon nom pour elle au fonds de secours littéraires? S'il était possible de lui épargner un déplacement, on doublerait le bienfait. Je vous livre tout cela. Vous serez bon et charmant comme toujours et moi comme toujours je serai charmé et reconnaissant.

Je vous serre les mains.

VICTOR HUGO (1).

Au même (2).

11 février.

Merci, monsieur, pour ma digne et respectable veuve. Mme d'Orémieulx demeure rue de Saintonge, 19. Votre envoi lui rendra la vie. Je suis vôtre du fond du cœur.

VICTOR H. (3)

À Monsieur Pierre Droz (4), *Ouvrier en bronze.*

15 février.

J'ai lu, monsieur, vos beaux vers à la Commission, et l'Académie vous accorde *cent* francs. Je suis heureux de vous transmettre cette bonne nouvelle.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments les plus sympathiques.

VICTOR HUGO (5).

À Monsieur Edmond Leclerc (6).

18 février.

Vous êtes bon et charmant et je vous remercie pour ma vénérable protégée. Quant à la vôtre, qui est charmante, vous pouvez lui dire qu'elle aura son billet. Je n'oublie pas ma promesse. Mettez, je vous prie, tous mes respects à ses pieds. Je ferai d'immenses efforts pour le billet de Madame

(1) *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
(4) Inédite. — (5) *Collection Charles Pelliot.*
(6) Inédite.

de Vaty, et j'espère bien pouvoir vous l'envoyer. Ce sera horriblement difficile, mais puisque vous le désirez, cela doit se faire.

Merci encore, monsieur et très gracieux ami. Je vous serre les deux mains.

VICTOR HUGO[1].

Au même[2].

28 mars.

Voici encore, monsieur, cette pauvre vieille dame. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire convertir ce secours en une allocation annuelle de deux cents francs? Cela économiserait votre temps et votre peine, que vous offrez d'ailleurs si gracieusement. L'allocation d'ailleurs serait littérairement et scientifiquement très justifiée. Vous savez les titres du défunt.

Je vous remercie d'avance et je vous serre les deux mains.

VICTOR HUGO.

N'oubliez pas notre dimanche[3].

Au même[4].

20 mai.

Vous avez été si bon pour un vieux poëte, M. Lahalle, que je vous en recommande un jeune. Voici M. A. Dupont qui aurait le plus pressant besoin d'être secouru sur les fonds spéciaux du ministère de l'Intérieur. Venez-lui en aide, je vous prie, je ne crois pas que votre intervention ait besoin d'aucun renfort, mais parlez en mon nom au chef de bureau, si cela peut être utile, vous ferez une bonne œuvre, et je vous en serai vivement reconnaissant.

Votre ami.

VICTOR HUGO[5].

À Madame la Vtesse Victor Hugo[6].

Vert-le-Grand, mercredi 23 [septembre 1846].

Chère amie, je t'écris sur mes genoux ayant Toto devant moi qui griffonne un billet à Henry[7] et derrière moi Charles qui se chauffe à un très

[1] *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque de l'Institut. — Collection H. Delaborde.*
[4] Inédite. — [5] *Communiquée par la librairie Cornuau.*
[6] Inédite. — [7] Henry Didier.

bon feu. Je suis venu, malgré la pluie, passer une journée avec eux. Charlot continue d'aller admirablement bien [1]. Les Georges sont excellents. Cependant les enfants partiront lundi pour aller retrouver Henry. J'espère que vous êtes tous bien là-bas, et j'ai toujours quelque espérance de vous aller voir. En vous quittant lundi, le cœur gros, je me suis mis à lire le feuilleton d'Auguste qui est très beau. Dis-le lui. O ma Dédé, quel bonheur si je peux t'embrasser ne fût-ce qu'un jour, à Villequier.

Je n'y vois plus clair, on sonne le dîner, je me dépêche et je t'écris avec une de ces affreuses épingles qu'on appelle plumes de fer. Tout cela t'explique mon griffonnage, mais ce que tu sauras bien lire à travers ce gribouillis, c'est que Charles va admirablement, que nous vous aimons, que nous vous désirons, et que je t'embrasse tendrement ainsi que ma Dédé. À bientôt. Mes respects à Madame Vacquerie. Amitiés et effusions à Auguste.

Minuit. Nous avons passé la soirée à jouer au *Nain jaune*. Charles et Toto ont été très gais et ont gagné 4 francs. Je t'écris ces dernières lignes dans la chambre de Toto où je vais coucher.

Mille tendresses, et viens que je t'embrasse encore ainsi que ma Dédé [2].

1847.

À Madame Asseline [3].

Mardi 9 mars.

C'est à vous, bonne et heureuse mère, que je veux dire comme les vers d'Alfred sont charmants [4]. Votre fils est un bon, doux et spirituel garçon; il a fait un livre qui lui ressemble, qui est petit, mais plein de grâce, plein d'honnêteté, plein de jeunesse. Qui ne connaîtra que le livre, aimera l'auteur; qui ne connaît que l'auteur, aime d'avance le livre. Il y a dans Alfred un doux poëte.

Dites-le lui de ma part, et puis permettez-moi de serrer sa main et de baiser la vôtre.

Victor H. [5]

(1) Charles venait d'avoir la fièvre typhoïde. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) *Pâques fleuries.* — (5) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Monsieur Charles Rey [1],
Membre de l'Académie du Gard.

28 juin. Paris.

Je suis touché, monsieur, du souvenir que vous avez bien voulu me conserver, et je m'empresse de vous répondre avant même d'avoir reçu le volume que vous me faites l'honneur de m'adresser. L'Académie française se compose uniquement de quarante titulaires *et n'a jamais eu de correspondants ni d'associés.* C'est un regret pour moi de n'avoir pas à vous transmettre une réponse conforme à vos désirs et aux miens.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO [2].

Au président de la Société des Gens de Lettres [3].

28 juillet 1847.

Monsieur et cher confrère,

M. Pommier, ancien rédacteur d'un journal de Lyon, qui vous a payé sur votre plainte une somme de cinq cents francs comme dommages-intérêts, en 1843, est aujourd'hui dans une position bien malheureuse et bien digne d'intérêt. Il a femme et enfants, et l'on va vendre ses meubles. Il s'adresse à moi et me prie de vous informer de son malheur. Les lettres sont généreuses, et je ne doute pas que, dans la limite de ce que vous permettent vos statuts, vous ne fassiez tout ce qui dépendra de vous pour secourir aujourd'hui l'homme que vous avez dû poursuivre autrefois.

Recevez, monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués.

VICTOR HUGO [4].

À Monsieur Victor Foucher [5],
Procureur de la République.

[1847.]

Ce dénouement, mon cher Victor, est bon pour tout le monde, et c'est à toi que l'honneur en revient. Tu as supérieurement gouverné cette affaire dans l'intérêt de tous.

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(3) Inédite. — M Viennet était, en 1847, président de la Société des Gens de Lettres. — (4) *Collection Maurice Escoffier.*

(5) Inédite.

Tes neveux iront te voir un de ces jours et offrir leurs hommages à leur tante. En attendant, tâche donc de m'envoyer un mot que je puisse transmettre à M. Libri et qui lui montre que j'ai fait mon possible dans cette affaire [1].

Mille bonnes amitiés. *Ex imo corde.*

V. [2]

1848.

À Monsieur Grandfort [3].

[Juillet 1848.]

Vous avez raison de vous plaindre, monsieur, mais je vais vous dire. Tous les jours, douze ou quinze pauvres artistes et gens de lettres, sans pain, me font l'honneur de s'adresser à moi. Je fais ce que je puis, je ne leur donne guère plus de vingt sous à chacun, cela les humilie tous et cela les soulage tous.

Hélas! que faire? nous sommes dans un temps où celui qui fait l'aumône aujourd'hui sera peut-être forcé de la demander demain.

Il ne faut pas regarder ce qu'on donne, mais de quel cœur on donne. Je n'ai que le bon cœur, mais tenez-m'en compte. Moi aussi, je serais charmé de vous voir, votre tour d'esprit me plaît et votre situation douloureuse me touche vivement. Mais je suis aussi pauvre d'argent que de temps, je peux, à la rigueur, donner vingt sous, il m'est impossible de donner vingt minutes. C'est pour cela que je vous disais : écrivez-moi.

Je n'ose vous dire venez, car j'appartiens à l'Assemblée et aux affaires publiques et mes travaux commencent à 8 heures du matin pour finir à minuit. Écrivez-moi, monsieur, et comptez sur ma vive et sincère et cordiale sympathie [4].

À Paul Meurice [5].

2 8bre.

Cher poëte, j'ai chargé mon fils de vous dire ce que j'ai fait hier pour notre croix d'officier [6]. Le rapport de M. Walewsky est excellent. Je crois avoir fort adouci et *retourné* Ch. D. qui avait sur la chose une sorte de parti

[1] L'affaire Libri date de 1848 (voir *Choses vues*), mais il y eut peut-être une enquête préliminaire. — [2] *Communiquée par M. le baron de Villiers.*

[3] Inédite. — Réponse au verso d'une lettre, datée 18 juillet 1848 et signée Grandfort. — [4] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

[5] Inédite. — [6] Sollicitée par Froment-Meurice, orfèvre, demi-frère de Paul Meurice.

pris. Si votre frère croyait encore qu'il y a quelque parole urgente à dire ou quelque démarche urgente à faire, je suis, vous le savez, tout à lui comme tout à vous. Usez de moi.

Je vous serre les mains.

V. H.[1]

À Monsieur Hyacinthe Vinson[2].

22 9bre.

J'emménage en ce moment, Monsieur, et la semaine prochaine si vous voulez bien venir me voir vers huit heures, je serai tout à votre disposition. Je serai charmé d'avoir l'honneur de vous voir, je serai plus charmé encore s'il m'est donné de ne pas être inutile à un homme de votre valeur et de votre mérite.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO[3].

Au même[4].

19 X^{bre}.

Je veux depuis longtemps, monsieur, vous remercier de vos beaux et charmants vers par un serrement de main.

Je vous l'envoie.

VICTOR HUGO.

Je ne suis rien et ne veux être rien. Le devoir fait, je rentre dans l'obscurité[5].

1849.

À Monsieur Mocquard[6], *chef du cabinet particulier du Président de la République.*

26 janvier.

Monsieur,

Un écrivain, un publiciste très distingué, et dont je fais un cas particulier, M. Jules Mauviel, a adressé à M. le président de la République une

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite. — [3] *Communiquée par M. Paul Vinson.*
[4] Inédite. — [5] *Communiquée par M. Paul Vinson.*
[6] Inédite.

demande sur laquelle j'appelle votre plus sympathique attention. Je vous recommande M. Mauviel de tout cœur et très instamment.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO [1].

À Monsieur Hyacinthe Vinson [2].

Paris, 23 avril.

L'élévation de vos sentiments m'inspire, monsieur, une vive sympathie. Je me joindrai très volontiers aux honorables représentants qui appuient vos légitimes prétentions, et je serai heureux s'il m'est donné de ne pas vous être inutile.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO [3].

Au prince de la Moskowa [4].

26 août.

Cher ami, je suis tout à votre disposition. Mais je ne suis rien directement dans *l'Évènement*. J'envoie votre communication au rédacteur en chef, M. Paul Meurice. Écrivez-lui et envoyez-lui de votre côté. Il est mon ami, c'est dire qu'il est le vôtre. Il fera tout ce que lui permettra le format restreint du journal.

Vous voulez bien m'approuver et je vous remercie. Votre applaudissement me va au cœur. Vous êtes de ceux qui ont un grand nom et qui lui font grand honneur.

Je vous serre les deux mains.

VICTOR HUGO [5].

À Madame la Vtesse Victor Hugo [6].

Beauvais, dimanche 16 7bre.

Comme je te l'ai écrit, chère amie, je serai demain lundi à Paris. J'arriverai à 7 h. 1/2 pour dîner. Je serai bien heureux de te revoir ainsi que

(1) *Bibliothèque Nationale. Réserve.*
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par M. Paul Vinson.*
(4) Inédite. — (5) Lettre reliée en tête de la plaquette : *Douze discours.* — *Maison de Victor Hugo.*
(6) Inédite.

ma chère fille. Je pense que Toto est parti, je tâcherai de combler le vide de tous les absents. Je viens de faire un admirable tour sur les côtes de l'Océan et j'ai vu à Dieppe un très beau coup d'équinoxe. Je vous embrasse toutes deux, toi et ma Dédé, bien tendrement. A demain[1].

À Paul Meurice[2].

Mardi matin [4 décembre 1849].

Cher poëte, quelqu'un de *l'Assemblée Nationale* (journal) vous demande l'insertion de ceci dans *l'Évènement,* à charge de revanche. Vous seriez bien aimable de faire passer la chose ce soir.

Je vous serre les deux mains et je vous applaudis dans tout ce que vous écrivez.

VICTOR H.[3]

À Auguste Vacquerie[4].

[1849.]

Voici des vers d'un représentant qui m'ont été remis hier à la tribune pendant que je parlais. S'il était possible de les publier plutôt aujourd'hui que demain, je laisse la chose à votre souveraine décision.

Et je vous dis le vieux mot de Van Dyck à Rubens, *tuissimus.*

V.[5]

Au même[6].

[1849.]

L'auteur de cette proposition me prie de vous prier de la faire insérer avec quatre lignes *d'en-tête* en faisant remarquer l'importance dans *l'Évènement* de ce soir.

On me dit qu'il est probable que je ne parlerai pas aujourd'hui, et on m'engage à faire annoncer dans *l'Évènement* et dans *la Presse* que je parlerai demain. Voulez-vous être assez bon pour le faire avec le mot de remerciement pour M. Baudin.

Tuus.

V.[7]

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*
(6) Inédite. — (7) *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

Vendredi matin.

La place Vendôme me prie de vous prier de lui être particulièrement dévot ce soir, vendredi-saint, jour d'abandon. Venez de bonne heure. Nous ne serons probablement que cinq, y compris vos deux admirateurs de la rue Godot-de-Mauroy. Si nous ne sommes que cinq, nous serons bavards comme des oiseaux et nous dirons des vers. Si on est six ou sept, nous serons muets comme des poissons et nous mangerons des pommes d'api.

Je voudrais bien vous entendre dire de ces beaux vers que vous faites, et je serai heureux de vous serrer la main.

V.

J'irai voir aujourd'hui M. Garnier. Je n'y pourrai être qu'à une heure et demie. C'est rue Charlot 18, n'est-ce pas[2]?

1850.

À Paul Meurice[3].

Mardi midi [23 avril].

Dimanche, dans ce tourbillon, cher poëte, j'ai pu à peine vous dire deux mots, je m'en suis dédommagé hier en parlant de vous toute la soirée. Que de talent vous avez dépensé depuis quinze jours dans *l'Évènement* et dans *la Presse!* Que de mots profonds et vrais! Que d'idées hautes et nobles! Nous nous en sommes donné à cœur joie sur votre compte, Émile de Girardin et moi. Pourquoi n'étiez-vous pas là? Dédommagez-moi, à votre tour, en venant demain à midi manger une côtelette avec vos amis de la Tour d'Auvergne. Nous causerons. Girardin dit que tout ceci sert *l'Évènement,* et qu'avant six mois il aura 10.000 abonnés.

À demain matin, n'est-ce pas?

Je vous serre les deux mains. *Vale et me ama.*

V.[4]

À Monsieur A. Gillard[5]

[1er décembre 1850.]

Je ne sais pas, monsieur, comment il se fait que vous n'ayez pas été admis près de moi. Venez un dimanche soir *vers neuf heures et demie,* et faites-

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*
(5) Inédite.

moi remettre cette lettre, on vous introduira sur-le-champ. L'affection des organes respiratoires dont je suis atteint en ce moment m'empêchera de soutenir votre pétition à la tribune, mais je pourrai l'appuyer dans les bureaux et je serai charmé de vous voir.

Recevez l'assurance de toutes mes sympathies.

Victor Hugo [1].

À Auguste Vacquerie [2].

[1850.]

Je veux vous dire tout de suite que vous avez fait hier le plus admirable article. Tout y est, finesse et grandeur.

Comment trouvez-vous Montalembert? voilà une chute!

À tout à l'heure.

V. [3]

Au même [4].

[1850.]

Dans le cas où je parlerais tard (à 5 h.) et j'en ai quelque peur, les choses restent convenues, n'est-ce pas? comme elles étaient hier, *l'Évènement* paraîtrait sans le discours en annonçant qu'il le publierait demain d'après *le Moniteur,* et le discours paraîtrait dans *la Presse* de demain matin. À 7h, ce soir, je le porterais moi-même à l'imprimerie, en sortant de la séance.

Je confie toutes ces choses à votre bonne amitié.

V. [5]

1851.

À Paul Meurice [6].

[19 février 1851.]

Cher poëte, je pars ce soir pour Lille. Je vais voir *les caves.* Il me semble qu'il pourrait être bon pour *l'Évènement* que Charles m'y accompagnât. Je verrai au point de vue de la tribune, il verrait, lui, au point de vue du

(1) *Communiqué par la librairie Cornuau.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*
(6) Inédite.

journal. Mais son voyage coûterait 100 fr. *L'Évènement* peut-il faire ces frais? Vous seul pouvez décider cela, dans votre double et souveraine appréciation de rédacteur et de gérant. Décidez donc. Ce que vous jugerez sera bien jugé.

Nous serons de retour mardi à 5 heures du matin.

Je vous serre la main.

VICTOR H. [1]

À Madame Hortense Cornu [2].

30 mai.

Tout de suite, Madame.

Je vous envoie le mot pour M. de Girardin. Votre gracieuse intervention personnelle ne peut qu'être éminemment utile. Je ne sais pas s'il est vrai qu'il puisse quelque chose pour M. Oswald, mais je suis sûr qu'il fera ce qu'il pourra.

Tout à vos pieds, tout à vos ordres.

VICTOR HUGO [3].

À Crémieux [4].

24 juin 1851.

Voici, mon éloquent et cher collègue, de braves ouvriers qui me demandent de les introduire près de vous. Ils vous expliqueront leur affaire; ils ont pour eux l'honnêteté, la vérité, le bon droit; ils veulent avoir aussi l'éloquence; ils s'adressent à vous.

Vous tendrez la main à ces dignes et excellents concitoyens.

À bientôt, et toujours à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO [5].

À François-Victor [6].

[1851.]

Charles n'y est pas.

Mon pauvre enfant, je suis fâché que tu ne sois pas venu ce matin. Nous aurions causé et je t'aurais donné de la pâture. Il faut que tu t'en tires aujourd'hui comme tu pourras [7].

Cite les journaux sur votre acquittement. Fais le relevé d'après *le Moni-*

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Collection Pauley.*

(4) Inédite. — (5) *Communiquée par Mme Roussy, petite-fille de Crémieux.*

(6) Inédite. — (7) Il s'agit sans doute d'un article pour *l'Évènement.*

teur des représentants qui se sont déjugés pour la rétroactivité. Cela te fera de la copie.

Et puis, viens dîner, nous causerons utilement. J'ai déjà parlé très sérieusement à Charles. Je pense qu'il a compris et qu'il travaillera.

À Paul Meurice (1).

5 h. [1851].

Cher poëte,

Voici des faits qu'il serait utile de dire *ce soir même,* car c'est prouver qu'on est bien informé.

1° On disait aujourd'hui à l'Assemblée que le Valette de Belle-Isle est changé. C'eût été un soufflet de l'Élysée à la majorité (hier Persigny a voté avec la gauche) mais Baroche assurait le contraire. Il y a pourtant des élyséens qui persistent à affirmer la chose.

2° Les soixante pétitions *imprimées* déposées par le g^{al} de Bar pour la revision et la prorogation *ne portent aucun nom d'imprimeur.* Cela est certain. Vérification a été faite (par Noël Parfait) à la questure.

3° La commission pour la proposition *Chapot* a décidé aujourd'hui qu'aucune femme ne pourrait pétitionner en matière d'intérêt général. — Loi salique rétablie en attendant la monarchie.

Je vous serre les deux mains.

VICTOR H. (2)

1852.

À Monsieur Crémieux,
Représentant du Peuple (3).

Bruxelles, 8 janvier 1852.

Votre lettre a été pour moi un cordial. On n'est pas proscrit, on n'est pas exilé, on n'est pas vaincu, tant qu'on peut se réfugier dans un cœur comme le vôtre. Cher ami, je suis ici à la fois triste et heureux comme je ne l'ai jamais été, triste pour la France à cause de cette grande honte publique qui pèse sur elle, heureux au fond de l'âme de toutes les joies de la conscience satisfaite.

Je note tous les faits du 2 décembre *quæque vidi.* Envoyez-moi donc tous

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

les détails de votre arrestation et de votre prison. Ne craignez pas d'être long. Une longue lettre de vous, c'est une longue causerie avec vous, c'est-à-dire beaucoup de joie.

Je suis tranquille sur vous. Le grand avocat continuera le grand orateur — et puis, bientôt, l'aube reviendra, le jour se fera, et nous nous reverrons.

Ex imo.

VICTOR HUGO.

Mettez-moi aux pieds de votre noble et digne femme (1).

À Madame Victor Hugo (2).

Dimanche 8 février.

Je profite, chère amie, d'une occasion que m'offre un voyageur fort distingué et fort sympathique, M. St Edme Jobert, et je t'envoie quelques journaux qui vous intéresseront tous. Ceci ne compte pas pour une lettre, c'est un bonjour. Je travaille à force le 2 Xbre. J'y ai passé toute la journée et toute la nuit hier. Charles t'a dit que je lui avais lu quelques pages. Je suis content du livre et je crois qu'il ne sera pas inutile. — J'écrirai bientôt à tous. Serre toutes les chères mains. Embrasse mon Victor et mon Adèle, et dis-leur de t'embrasser pour moi. — Je passe la plume à Charles (3).

À la même (4).

Mardi 24 [février 1852].

Chère amie, voici la procuration. Ta lettre de samedi ne m'est arrivée qu'hier lundi à 4 h. 1/2. M. Taillet te contera la chose. Il est évident qu'elle a été retenue et ouverte à Paris comme toutes les lettres qui me sont directement adressées. — Ceci est affaire de police-coup d'état. — Nous avons dîné hier, Charles et moi, chez le bourgmestre. On m'a fait tous les honneurs du dîner comme si j'avais été *officiel.* Cela est bon signe et prouve que la Belgique commence à se rassurer. Je travaille toujours à force. J'ai eu un peu de fièvre ces jours-ci, mais je vais mieux. — J'espère que la procuration t'arrivera à temps. Fais toucher tout de suite. Dans trois mois, sait-on ce qui restera de tout ceci ? — Je t'écrirai jeudi par Mme Coppens. — Embrasse mon Victor et mon Adèle et dis-leur de t'embrasser bien tendrement, comme je ferais (5).

(1) *Communiquée par Mme Roussy.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

À la même [1].

Bruxelles, 5 juin.

Chère bien-aimée, je t'envoie la procuration. Tu as reçu trois lettres de moi (sans compter celle-ci) depuis ton arrivée à Paris, une par la poste, l'autre par M. de W. — La troisième (d'hier 4) par Mme B. Tu as dû comprendre l'importance de faire ce que je t'indiquais dans cette lettre d'hier. J'écrirai à Janin, à Gautier, à Jourdan, à tous. Remercie-les. J'écrirai à Mme Bouclier. Prie M. Bouclier de me dresser le modèle de l'acte pour la délégation.

Je t'envoie le mot ci-inclus d'Hingray. C'est un brave et digne homme. Si c'est possible, fais-le, après avoir demandé avis au commissaire-priseur. La lettre de Janin est charmante.

Je vous embrasse tous avec la joie de dire : à bientôt [2].

À Crémieux [3].

Bruxelles, 28 juillet.

Au moment où je quitte Bruxelles, cher ami, je vous envoie un peu mon souvenir. J'ai reçu votre très utile envoi et je vous en remercie. Je vais à Jersey pour ne pas causer d'embarras par ma présence à la Belgique; l'ambassadeur de M. Bonaparte menace et tempête à cause de moi, je vais en Angleterre, j'achèverai là et je complèterai l'histoire du grand guet-apens et du petit homme.

Où êtes-vous? Cette lettre vous trouvera-t-elle à Paris? Je vous suppose dans vos grands arbres. Vous rappelez-vous les rêves que nous faisions d'aller philosopher ensemble sous vos ombrages? Tout cela s'est évanoui. Vous rappelez-vous cette belle journée où nous combattions côte à côte la peine de mort, la guillotine et toutes les infamies de ce vieux régime de despotisme et de haine aujourd'hui remis à neuf! Ces beaux temps ont disparu. Ce qui ne s'évanouit pas, ce qui ne disparaît pas, c'est ma tendre et profonde amitié pour vous.

Mettez-moi aux pieds de Madame Crémieux.

Tuus.

VICTOR HUGO [4].

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Communiquée par Mme Roussy.*

À François-Victor[1].

Bruxelles, 28 juillet.

Écoute, mon Victor, je prends acte de ta promesse, tu seras près de nous à Jersey *au plus tard le 5 août.* D'ici là veille sur toi, cher enfant, je serai dans de mortelles inquiétudes. Je t'accorde, avec le cœur bien serré, le délai, peut-être fatal, que tu me demandes. Mais n'oublie pas que de ton côté c'est un engagement sacré pour le 5 août à Jersey.

Je n'ai pas d'argent, excepté le nécessaire pour notre voyage. Je ne veux pourtant pas te refuser tes 200 francs. Je pense que Meurice pourra te les avancer. Je les lui rembourserai dès que je serai à Jersey. Voici un mot pour lui. Vois-le[2].

À Hetzel[3].

7 7bre. Jersey.

Je voulais, excellent et cher coopérateur, vous répondre par le dernier courrier. Le *box* a fermé plus tôt qu'à l'ordinaire, je ne sais par quel caprice ou quel hasard jersiais, et j'ai dû retarder ma lettre.

D'abord merci, merci, merci. Emplissez-en ces quatre pages. Merci pour votre lettre si charmante et si bonne, merci pour le soin que vous prenez de mes affaires. Tout ce que vous avez fait est bien fait. Pour la petite infraction au traité, ou *extension non prévue,* dites, je vous prie, à M. Tarride que cela passera ainsi pour cette fois, mais qu'à l'avenir il me paraît convenable de ne plus sortir du texte du traité. C'est ainsi que se font les relations bonnes, sûres et longues. Du reste dites-lui aussi combien j'apprécie toutes ses excellentes qualités comme homme et comme éditeur.

Je suis, je l'avoue, *entre nous,* moins content de Labroue. Personne ici ne comprend qu'il ait fallu cinq semaines pour réimprimer ce petit livre, et cela dans le pays de la contrefaçon, dans le pays qui se vante de réimprimer de gros volumes en vingt-quatre heures. Bien entendu qu'aucun soupçon ne monte jusqu'à l'imprimeur même qui est un parfait honnête homme, mais devant ces lenteurs inexplicables auxquelles Bonaparte était si intéressé, on s'est demandé si quelque sous-ordre n'avait pas été payé et s'il n'y avait pas du Bassano dans cette affaire. On le croit même à Bruxelles. Parlez-en à M. Coppens. Le certain, c'est qu'un temps précieux a été perdu, c'est qu'ici on aurait vendu 2.000 exemplaires, et que ce qu'on manque à vendre

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

ne se retrouve pas. D'autres acheteurs viendront sans doute, mais qui nous rendra, par exemple, les trois cents granvillais venus en train de plaisir à Jersey pour acheter *Nap. le Petit* et ne le trouvant pas. Quelle occasion manquée!

Quant au compte de M. Tarride, vous avez très bien réglé le tout. J'aimerais mieux pour les paiements n'avoir affaire qu'à lui. Qu'en pensez-vous? Je ne sais trop que faire de ces mandats sur Londres, il y en a trois : 225 frs. — 66 frs 20 — 43 frs 20 échéant fin 7bre. J'aimerais mieux que M. Tarride les gardât et me fît un règlement de la même somme pour le 15 octobre par exemple. J'accepterais le mandat de 160 frs sur Olivier de Jersey. Vous pourriez me l'envoyer dans une lettre. Quant aux autres règlements qui seraient tous de Tarride, vous seriez assez bon pour les toucher à l'échéance, et vous en remettriez le montant à M. de Pouhon, agent de change à Bruxelles, qui me le ferait passer. J'écrirai à M. de Pouhon à ce sujet. De cette façon la chose serait simplifiée. N'est-ce pas votre avis?

Je n'ai pas reçu 15 exemplaires, mais seulement 13. Douze in-32, un in-18. J'attends les 50 de la troisième édition.

Charles s'est remis au travail. Il ne veut vous écrire qu'en vous envoyant du manuscrit. Je pense que d'ici à cinq ou six semaines, vous aurez tout. Du reste Charles me disait tout à l'heure : *Dis à Hetzel que je suis paresseux pour lui écrire, mais non pour l'aimer.* Après cela, pensez du gamin ce que vous voudrez. Je crois que son roman vous plaira.

Borie et Nanteuil seraient de bons choix pour remplacer Tony Johannot. — Mais décidez souverainement. — Pressez l'édition à *quatre sous,* de peur de l'impôt-papier. Il faut s'attendre à tout avec ce fripon de Bonaparte. Du reste on m'écrit qu'il rage contre moi. C'est bon. — Je continuerai.

J'ai pensé, — et autour de moi c'est l'avis unanime, qu'il m'était impossible de publier en ce moment un volume de poésie pure. Cela ferait l'effet d'un désarmement, et je suis plus armé et plus combattant que jamais. *Les Contemplations* en conséquence se composeraient de deux volumes, premier volume : *autrefois,* poésie pure, deuxième volume : *aujourd'hui,* flagellation de tous ces drôles et du drôle en chef. On pourrait vendre les deux volumes séparément ou ensemble au choix de l'acheteur. Qu'en dites-vous?

Vous me parlez de Léopold Duras. Je le croyais voyageant hors de Bruxelles. Remettez-lui un exemplaire en mon nom et faites-lui mes plus cordiales amitiés. C'est un des hommes que j'aime et que j'estime le plus, cœur et talent.

Serrez pour moi toutes les mains. Je vous voudrais tous ici, mais je sais qu'il est bon que vous soyez là-bas. Le groupe des proscrits ici se rallie et

se purifie tous les jours. J'y ai un peu contribué. Mettez-moi aux pieds de votre femme, si spirituelle et si digne de vous, et écrivez-moi de longues lettres. Songez que je vous aime bien.

VICTOR H.

Ma femme vous remercie. Charles vous embrasse. Je n'ai pas encore Victor. Nous l'attendons [1].

1853.

À Monsieur Landolphe [2].

Jersey, Marine-Terrace, 17 mai 1853.

Monsieur et ancien collègue,

La traite de 650 francs, tirée par vous sur notre ancien collègue Guinard, est revenue à Jersey, non payée, protestée, et m'a été présentée aujourd'hui par M. Vickery, avoué, place Royale, à Saint-Hélier.

Vous vous rappelez avec quelle vivacité vous rejetiez cette éventualité quand je vous faisais remarquer, vous me demandant d'endosser la traite, qu'au cas où notre ancien collègue Guinard ne paierait pas, il me serait impossible de payer cette somme dans la situation de gêne et de proscription que le 2 décembre m'a faite.

Je pense que, tout cela étant naturellement présent à votre mémoire, vous avez dû de votre côté vous mettre en mesure et je vous prie de vouloir envoyer soit chez moi, soit chez M. Vickery, les 650 francs nécessaires pour acquitter la traite tirée par vous, et empêcher qu'ici, à Saint-Hélier, mon nom soit atteint par un protêt dans une affaire où j'ai donné ma signature sur votre insistance et afin de vous obliger.

Recevez l'assurance de ma parfaite considération.

L'avoué dira le compte des frais.

À Clément Caraguel [3].

Marine-Terrace, 3 août.

La mer est là, mon cher confrère, la proscription est là; un abîme et une muraille; mais qu'importe! votre pensée est venue me trouver malgré

(1) *Collection Jules Hetzel.*
(2) Inédite.
(3) Inédite.

l'abîme, et mon serrement de main ira vous trouver malgré la muraille. Je vous remercie de ces nobles et affectueuses paroles que *le Charivari* m'a apportées; je vous remercie de vous souvenir un peu de moi; je vous remercie de servir beaucoup et toujours la liberté et la république. Vous êtes quelques généreux écrivains restés là-bas sur la brèche; vous représentez ce qu'il y a de plus grand et de plus beau : la protestation de la vérité contre le mensonge; la lutte de l'intelligence contre le fait brutal. Soyez glorifiés, je vous envoie l'applaudissement de l'exil.

Il m'est doux de penser que le peuple de ce grand Paris et de cette grande France ne m'a pas oublié; vous me le dites dans votre excellent article, et mon éditeur me le confirme. Il paraît que le gouvernement-police persécute ces pauvres 4 sous [1], et leur refuse le timbre de colportage; mais qu'est-ce que cela fait? — Attendons, Dieu est juste, l'avenir est profond. Quant à moi, j'espère tout tranquillement : je regarde à peine les petites misères du présent et je contemple les immenses rayonnements de l'avenir, c'est là-dessus que mon œil est fixé. *Inde pax.*

Vous trouverez sous ce pli quelques paroles que j'ai dites ces jours-ci [2].

Serrez pour moi la main de tous les amis que j'ai autour de vous.

Encore une fois merci.

Ex imo.

VICTOR HUGO [3].

À Paul Meurice [4].

Dimanche 18 X^bre^.

Vous serez surpris, cher poëte, de recevoir cette lettre par voie inaccoutumée. Voici pourquoi. J'ai fait mettre à la poste ici le 5 ou le 6 une lettre pour vous adressée *comme d'ordinaire.* Cette lettre contenait : 1° l'avis que je tirais (par Godfray) 500 fr. sur vous à dix jours de date (pour le 16 X^bre^). 2° quelques détails relatifs à l'affaire Gosselin, sur le terme où je pourrais livrer l'ouvrage. 3° une lettre pour Mme d'A. avec prière de la faire remettre chez elle, et de lui dire en outre quelque chose pour l'envoi de *Rémy* en lui communiquant l'adresse où l'on peut écrire (celle où vous écrivez). 4° commissions pour des amis qui désireraient *Rémy,* prière qu'ils indiquent *six adresses sûres,* etc.

Or, votre dernière lettre, non datée, mais timbrée du 13, ne contient

(1) Édition illustrée, par livraisons à 20 centimes, des Œuvres de Victor Hugo. — (2) *Sur la tombe de Louise Julien,* 26 juillet 1853. *Actes et Paroles. Pendant l'exil.* — (3) *Communiquée par M. J.-B. Barrère, petit-neveu de Clément Caraguel.*

(4) Inédite.

pas la moindre allusion à tout cela. J'ai donc peur que ma lettre du 5 ou 6 ne vous soit pas parvenue. Ce serait un fait grave. Il faudrait changer l'adresse éventée. Répondez-moi donc le plus tôt possible, si par hasard la lettre était arrivée après le départ de la vôtre. Regardez-en l'enveloppe avec soin. — J'entends, comme vous le conseillez, ne faire aucune concession à l'opéra italien. Je ne souhaite pas qu'on me joue sous cette forme; donc pas de diminution. Du reste je n'ai point reçu la lettre que vous m'annonciez de M. Saint-S. — Remerciez Boulanger de son excellent et charmant petit bout de lettre. — Je tirerai sur vous fin décembre encore 500 fr. J'aurai pour le reste des paiements à Paris que je vous indiquerai. — Charles achèvera de payer M. Leclanché. — Que le loueur de voitures attende. Victor travaille et le paiera.

Ce grotesque procès-Veuillot est-il en effet *pour mon retour?* Les journaux belges et anglais s'en moquent, et disent qu'il est pour *tout de suite.* Donnez-moi des détails. Si c'est pour tout de suite, il peut y avoir condamnation pécuniaire, et il y aurait *des précautions à prendre,* peut-être pressantes. *Vous comprenez l'importance de ce que je vous dis là.* Répondez-moi le plus tôt possible. Je suis honteux de vous parler de *la famille Aubry* à la fin d'une telle lettre. Mais il faut pourtant que je vous dise que j'ai lu maintenant la fin qui me manquait; c'est poignant et grand. J'ai eu les larmes aux yeux à toutes les dernières pages. La scène suprême de la fin est admirable. Continuez, cela va haut. — Je vous embrasse [1].

Au même [2].

Marine-Terrace, 29 X^bre^.

Vous trouverez sous ce pli, cher ami, outre les deux cartes du jour de l'an [3] pour madame Paul et pour vous, quatre missives que vous serez bien aimable de faire parvenir par la poste ou autrement le plus tôt possible, — je veux seulement vous envoyer aujourd'hui le bonjour — bon an — de l'exil. J'envoie aux jolies petites concessions à perpétuité de l'avenue Frochot l'*Ave* et le *Salve* de Marine-Terrace, qui pourrait bien être, elle aussi, une concession à perpétuité. — Où en est l'affaire du signor Ragani ou Rengaine? — Je baise les mains de votre charmante femme; je serre les vôtres.

V.

Mme d'A. vous a dû remettre de ma part un bon de 200 francs. — Vu

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) Dessins.

la convention postale, désormais j'affranchirai mes lettres, mais on n'a pas encore de *stamps* pour cela à Jersey. — Toutes mes tendresses à qui n'a pas oublié.

Au même[1].

[Fin 1853.]

Je ne veux pas, cher poëte, que cette lettre parte sans vous porter un mot[2]. Cette fois, chose inouïe, je ne vous parlerai point d'affaires. Mes deux dernières lettres vous en ont, Dieu merci, assez assommé. — Vous me demandez des critiques sur votre charmant livre; je n'ai pas la force qu'il faut pour cela; je ne critique pas la femme à l'heure où elle m'enivre; je suis ravi et reconnaissant. Fâchez-vous, si bon vous semble. N'oubliez pas, je vous prie, la petite commission qui était à la troisième page de ma dernière lettre. *Huit* adresses vaudraient encore mieux que six. Pourrez-vous me faire parvenir l'écrit de M. de Mirecourt? — Bon, voici encore une peine que je vous donne. *Indulge et ama*[3].

1854.

Au même[4].

Jeudi 25 janvier.

Cher ami, pardonnez-moi de faire de l'enveloppe la lettre même. Ceci devant tenir dans une autre lettre, je cherche l'exiguïté du format. Je profite d'une voie sûre pour vous faire tenir ce mot. Il y a juste aujourd'hui quinze jours je vous ai envoyé par l'Angleterre une lettre assez importante. Je suis un peu inquiet. Cette lettre vous est-elle parvenue? elle était affranchie, et voici ce qu'elle contenait : 1° une commission très délicate et très importante pour M. de Girardin relative aux 500 fr. qu'il destinait à notre caisse de secours. 2° une lettre pour Mme d'Aunet dont l'adresse était écrite à l'encre bleue. Avez-vous reçu le tout? qu'a dit M. de G.? Avez-vous eu la bonté de transmettre la lettre à Mme d'Aunet? Seriez-vous encore assez bon pour répondre le plus tôt possible aux questions que voici : Mme d'Aunet vous a-t-elle remis de ma part un dessin portant mon nom en grosses lettres?

(1) Inédite. — (2) Au verso d'une lettre d'Auguste Vacquerie à Paul Meurice. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

A-t-elle reçu elle-même dans le même paquet par le Dr Cabanus trois grands dessins? Le Dr Cabanus en a-t-il reçu un pour lui-même? Enfin Mme de Girardin a-t-elle reçu l'envoi total contenant un dessin pour elle, plus les autres sous enveloppe à l'adresse du Dr Cabanus, le tout sous papier cire noir, affranchi et *chargé* avec une note signée de moi sur l'adresse même et destinée à être lue par la poste?

Ce mot vous sera remis par notre ami M. Émile Allix. Vous seriez bien aimable de me répondre en détail le plus tôt possible à l'adresse Asplet. Où en est le Ragani? J'ai besoin de liards.

Je vous embrasse violemment.

Tuus.

V. [1]

Au même [2].

M.-T., dim. 28 janvier.

In haste. Cher ami, si vous ne m'avez pas encore répondu quand vous parviendra ceci, je m'empresse de vous mettre à l'aise. Une lettre que je reçois m'apprend que tout est arrivé et que vous avez votre dessin. Seulement l'envoi *chargé* à la poste de Jersey, parti d'ici le 9 janvier, n'a été distribué que vers le 20 ou le 22. Si vous avez les détails de cette Odyssée écrivez-les moi. Ce doit être curieux. — Aug. vous a écrit. Avez-vous reçu sa lettre?

Que faites-vous? à quelle œuvre dépensez-vous votre ferme et fécond et charmant cerveau? Quand viendra *le Roi nocturne?* — Si vous voyez nos amis, parlez-leur de Marine Terrace. J'ai reçu le 1er janvier la carte de Louis Jourdan, ce qui m'a bien touché.

Seriez-vous assez bon pour faire remettre cette lettre à son adresse? — Je vous embrasse. Vous voyez que le proscrit a les bras longs.

V. [3]

Au même [4].

M.-T., 23 mars.

Cher noble poëte, je travaille. C'est ce qui fait que je ne vous ai pas encore répondu. Les questions posées attendront naturellement encore un peu, car mon travail en sera peut-être la solution. Dites-le, je vous prie, à

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

M. Pagnerre que je regarde déjà comme un ami, et exprimez-lui ma vive cordialité. Je prendrai aussi en sérieuse considération les ouvertures et offres de Lach. auquel vous seriez bien aimable de transmettre le petit mot que voici. Je le prie de vous remettre le 1er vol. du *dictionnaire universel* qu'il veut bien m'envoyer. — Montrez ceci à notre ami qui m'a écrit. Il verra que sa lettre n'a pas été inutile. Plus de vingt journaux l'ont reproduite. On ne se doute pas de qui elle vient, bien entendu. — Je finis ce mot. Le courrier me presse — Et *le Roi nocturne?* Jersey prête l'oreille.

Assertis auribus adstat. Serrez donc toutes les mains que nous aimons quand vous les rencontrez, et mettez-moi aux pieds de votre belle et charmante femme.

Ex imo.

Vous recevrez un de ces jours un bon de moi, *cinquante* francs, pour Lanvin. Je vous serai obligé de les lui payer sur son reçu [1].

À Monsieur Henry [Samuel] [2],
éditeur, 7, rue des Secours. Bruxelles.

Dimanche [27 décembre 1854].

Marine-Terrace salue la rue des Secours. — Secourable en effet, et, qui plus est, vaillante. Voici encore quelques lignes que je vous prierais, cher éditeur, de porter de ma part à *la Nation.* Il serait important cette fois qu'elle publiât la note. Vous la remettriez à notre ami excellent Labarre avec la lettre ci-incluse.

Vous voyez que cela recommence une livraison des *disc. de l'exil.* Avec *l'appel au secours* de cet été, cela fait déjà quatre discours. Mon avis serait d'intituler cette 2e livraison *Discours et Actes de l'exil.* Mais, avant d'y songer, il faut donner une impulsion à l'écoulement de la première. Hélas! comme toute cette pauvre proscription dort! Cela ne m'empêche pas de les aimer, je songe à cette parole du Christ sur la montagne des oliviers : *Amo vos, etsi dormientes.*

Je n'ai que le temps de vous envoyer un serrement de main sur cette lettre de Lilliput. *Petit billet, grande amitié,* disait Diderot.

Merci pour tout, cher combattant.

V. H. [3]

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite. — [3] *Collection Pauley.*

1855.

À Monsieur Martin[1], *à Brighton.*

Marine-Terrace, 13 avril 1855.

Votre lettre, mon digne et cher collègue, me va au cœur. J'ai déjà lu quelques pages, j'ajoute excellentes, de *l'Assistance sociale.* Je lirai tout. Remerciez et félicitez de ma part l'auteur, et envoyez-lui, je vous prie, après avoir lu, ce que vous trouverez sous ce pli. C'est le bonjour de l'exil à Bonaparte.

Un maçon comme vous est un grand cœur; vous êtes de ceux qui honorent la république tombée et la proscription debout. C'est avec joie que je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

Si vous croyez que je puisse faire bon usage de vos notes, envoyez-les moi. Je lirai[2].

À Noël Parfait[3].

Samedi 28 juillet.

Merci pour cette table très bien dressée[4], à l'erreur près que j'indique. Il y aura une préface d'une page ou deux. Je la note sur la table.

Cher confrère, les deux feuilles m'arrivent en ce moment. Deux sous. La bande est intacte. Continuez. Je n'ai pas encore de réponse du post-master d'ici. — J'attends l'epreuve annoncée.

Un de nos amis part pour Londres. J'en profite pour y faire mettre ce paquet à la poste. On me dit que ce sera moins cher. Vous me direz ce qu'il en est.

Voudrez-vous faire jeter à la poste la lettre que vous trouverez avec ce mot.

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par le British Museum. Londres.*

(3) Inédite. — (4) Billet écrit sur le bas de la page resté libre à la fin de la table des *Contemplations* envoyée par Noël Parfait le 23 juillet 1855.

Je n'ai plus que le temps de vous dire que je vous aime de tout mon cœur, et de tout mon esprit. Mettez-moi vous-même — pour votre punition — aux pieds de votre gracieuse femme.

V.

Hélas! pauvre Péan! Je prie Dieu pour qu'il n'ait pas cette plaie que j'ai [1]. — Cela saigne toujours. — Embrassez-le de ma part [2].

Au même [3].

Marine-Terrace, 7 août.

C'est très farce. Je reçois aujourd'hui les deux dernières feuilles tirées, *deux sous.* Ce bulletin de sous n'est-il pas amusant. Envoyez-moi donc l'épreuve sur le papier du livre. Elle reviendra peut-être à son niveau primitif, un sou. Je me pique à ce jeu avec Mme Victoria et M. Léopold.

Imprime-t-on à Paris [4]? De quelle façon? Qui voit les épreuves? Est-ce vous, cher ami? Il y a dans la première feuille quelques fautes, une grave, dont je suis le vrai coupable, *sort* pour *soir* dans *Lise,* dernière strophe. Il faudra un carton pour celle-là. Il importerait de ne pas répéter ces fautes sur l'édition de Paris. Qu'y a-t-il à faire pour cela? Indiquez-le moi. Seriez-vous assez bon pour transmettre bien vite, bien vite, à Hetzel cette lettre très pressée.

Vous êtes un homme charmant que nous aimons bien ici [5].

Au même [6].

23 7bre. Dimanche. M.-T.

Cher frère d'exil, je commence par vous envoyer tout mon cœur dans un bon serrement de main. Hier, anniversaire du 22 7bre 1792, nous avons bu chez moi à la république universelle et à tous les frères de l'épreuve. Jugez si j'ai pensé à vous. Ribeyrolles était assis à côté de moi, et lui et moi nous vous avons porté une santé spéciale. — À bientôt, et en avant!

[1] « La fille de notre ami Péan est malade depuis 15 jours d'une fièvre inflammatoire compliquée de laryngite aiguë, et son état donne les plus vives inquiétudes. Espérons que cette pauvre belle enfant, qui a en elle tant de force et de jeunesse, triomphera de la maladie, autrement, ce serait à rougir de survivre! » (23 juillet). — [2] *Collection Louis Barthou.*

[3] Inédite en partie, sauf le premier alinéa qu'on lit dans *Impressions et essais* de Louis Barthou. — [4] *Les Contemplations* dont Noël Parfait corrigeait les épreuves. — [5] *Collection Louis Barthou.*

[6] Inédite.

Je vous envoie une pièce, *les Malheureux* que je viens de finir et qui clôt le livre V. Elle vient la dernière. Rien n'empêche donc plus que vous mettiez en page le livre VI qui commence immédiatement après cette pièce. Vous trouverez aussi sous ce pli *Claire,* la pièce VIII du livre VI qui vous manquait.

Tuus.

V. [1]

Au même [2].

Mar.-Ter., 11 octobre.

Je ne vous envoie le bon à tirer que pour les 24 premières pages. Soyez assez bon pour me renvoyer en épreuve les douze dernières qui, comme vous le sentirez, veulent votre attention doublée de la mienne, les fautes pouvant être graves.

Ce qui n'empêche pas que je n'aie encore cent fois plus de confiance en vous qu'en moi. Car je sens en lisant les épreuves avec quel admirable soin elles ont été corrigées.

Aussi toujours, merci.

V.

Hâtons-nous. Il serait bien important de ne pas paraître plus tard que la mi-novembre. Voulez-vous de la copie [3] ?

Au même [4].

Jeudi 27 X^bre^.

Voici les coups d'équinoxe. Le packet arrive en retard et repart presque tout de suite. Je n'ai donc pas le temps de corriger l'épreuve qui m'arrive, et vous ne la recevrez que par le prochain courrier. Mais j'y vois, cher proscrit, une énormité pour laquelle je me hâte de vous écrire. Il faut absolument que le post-scriptum *Écrit en 1855* commence *en belle page* (au recto de la page 99, par conséquent). Vous n'avez pas eu présente à l'esprit cette recommandation que je vous avais faite en envoyant le manuscrit. Ce post-scriptum est vraiment une pièce distincte (remarquez qu'il commence par une rime féminine, sans se préoccuper de la rime féminine qui termine *Écrit en 1846*). Il est fâcheux que dans le doute, vous ne m'ayez pas

(1) *Collection Louis Barthou.*

(2) Inédite. — (3) *Collection Louis Barthou.*

(4) Inédite.

consulté. Le remaniement n'était que d'une feuille ou deux quand je l'ai indiqué. J'ai peur maintenant qu'il ne soit plus considérable, et cela nous retarde. Cependant, c'est nécessaire. Prenons-en notre parti. Voilà ce que c'est que de faire imprimer ses livres dans l'exil. Hardi donc, et remaniez ce qu'il faudra. Tout vient de ce maudit blanc que les metteurs en page ont oublié de marquer. — Envoyez-moi épreuve le plus tôt possible. Je serre vos deux mains si utiles, si bonnes et si chères à ceux qui vous aiment. *Primus sum inter eos.*

V.

Je récris ceci qui est un peu barbouillé dans la page précédente :
Il faut que le post-scriptum *Écrit en 1855* commence en belle page.
Chasser deux pages de feuille en feuille [1].

À Paul Meurice [2].

Hauteville-House, 31 X^bre 1855.

Vers le 10 ou 12 janvier, vous verrez arriver chez vous, cher et bien cher poëte, un anglais appelé M. Tyrell, sculpteur et gentleman. Il vous portera une grande enveloppe contenant, pour vous, 1°, un souvenir de moi. — 2°, deux autres plis que je vous serai bien reconnaissant de faire remettre à leurs adresses. C'est le 1er janvier que vous deviez recevoir tout cela, mais, à mon grand regret, le voyage de M. Tyrell à Paris a été ajourné.

Voici le petit mot de remerciement pour M. G. Guizot. Serez-vous assez bon pour le lui remettre (après l'avoir cacheté de noir).

Je vous souhaite et je souhaite à votre charmante femme l'année que vous méritez, riante pour elle, glorieuse pour vous. Quant à nous, je crois que le bon Dieu va nous dérouler tout simplement une pièce de la même étoffe que 1852, 1853, 1854, 1855, et je m'y résigne. *Fiat voluntas.*

Hauteville-house vous embrasse sur les deux joues de Mme Paul Meurice et embrasse madame Paul Meurice sur vos deux joues.

Avez-vous reçu il y a deux ou trois jours une lettre de moi par Mme d'A. ?

Savez-vous si Mme Louise Colet a reçu les deux lettres que je lui ai écrites depuis que son livre m'est arrivé ?

Avez-vous reçu ma lettre contenant les explications à donner à Michel Lévy ?

[1] *Collection Louis Barthou.*
[2] Inédite.

1856.

À Noël Parfait[1].

Hauteville-House, 3 janvier.

Au galop. — J'admire tout le monde en ce moment, Dumas qui veut vous faire aller au spectacle à Paris, Villemessant qui me suppose jetant aux vents et aux bas bleus (vieux) mes bonnes feuilles, etc., etc., — et vous, je vous aime.

Veuillez, je vous prie, au bas du dos (pardon) de la couverture au-dessus des annonces de mes éditions diverses, ajouter ceci :

Notre-Dame de Paris	Édition illustrée Renduel.	12 fr.
	Édition illustrée Perrotin	25 fr.

Ajoutez aussi le nombre de volumes de l'édition *Lecou-Hachette.* Notre ami de retour vous le dira — et envoyez-moi nouvelle épreuve ainsi arrangée de ladite couverture. Il suffira de serrer un peu.

Ce que dit *le National* de la non publication probable des *Contemplations* est précisément, ce me semble, tout le contraire de ce qu'il fallait dire. Ne le pensez-vous pas? Si vous le pensez, voyez avec notre excellent ami Leblanc ce qu'il y aurait à faire pour réparer le mauvais effet de l'article qui m'arrive aujourd'hui.

Je vois fumer le paquebot de ma fenêtre, et je n'ai que le temps de vous crier toutes les amitiés de Hauteville père et de House fils.

Tuus.

Nous attendons la réponse de H. S.[2].

Au même[3].

22 janvier.

Voici, cher conducteur de la charrette *Contemplations,* l'erratum du tome Ier. Je vous enverrai sous huit jours l'erratum du second. Où en est l'affaire *publication* à *Paris?* Je fais la même question à notre ami dans la lettre que voici et que vous lui remettrez de ma part. La couverture est bien; seulement il faut y ajouter les deux annonces que je vous ai envoyées dans ma dernière lettre. Quant à la préface, je vous enverrai le bon à tirer quand

(1) Inédite. — (2) Henry Samuel. — *Collection Louis Barthou.*

(3) Inédite.

nous paraîtrons; elle doit être datée du moment même de la publication. — Je suis vôtre du fond du cœur.

V.

Il ne faudra faire de cartons que pour les fautes marquées d'une +. Vous serez assez bon pour m'en envoyer épreuve.

Voulez-vous faire passer ceci à Dumas? — Je ne reçois toujours pas *le Mousquetaire*.

Je vous répète que Hauteville-house vous aime comme Marine-Terrace vous aimait. C'est le superlatif [1].

À Paul Meurice [2].

9 avril.

Presque en même temps que cette lettre, vous en recevrez une autre par Mme d'A. Je vous y demande de faire supprimer le mot *fin* (mettre un simple filet à la place) au bas de la dernière pièce du livre. — Voici le reste des *premières pages* pour nos amis. Je crois n'avoir oublié personne. Si j'avais fait quelque oubli qui vous parût essentiel, envoyez le livre, et si le mot de ma main vous paraît nécessaire, vous me le direz, et je vous l'enverrai plus tard. — Ici une observation importante : aux termes de mon traité, les exemplaires pour les journaux sont pris à part (sur les mains de passe) et ne sont pas compris dans les exemplaires d'auteur. Or, tous les exemplaires distribués par moi (vous y ajouterez Thierry) sont des exemplaires de journaux, même celui de Dumas (*le Mousquetaire*) et ne doivent pas être pris sur le nombre qui me revient, à l'exception de *dix* dont voici l'énumération : Paul Meurice, Michelet, Lamartine, Mme d'Aunet, Mme L. Colet, Mlle L. Bertin, Mme H. Bertaut, Louis Boulanger, Jules Laurens, Paillard de Villeneuve. — Paul Foucher, c'est *l'Indépendance*. Je vous serai obligé de m'envoyer le plus tôt que vous pourrez dans une caisse, sur les exemplaires qui me reviennent (je n'ai pas le traité sous la main. M. Hetzel et M. Lévy vous diront le nombre) *huit* exemplaires dont *trois* en *feuilles,* s'il est possible. — Du reste, je m'en remets à votre admirable amitié pour faire faire en temps utile et le plus tôt que faire se pourra, en tenant compte de la mise en vente, la remise des exemplaires, *avec les premières pages,* chez les destinataires. J'écris à M. J. Laurens qui viendra prendre chez vous le sien et celui de Mme Bertaut. Paul Foucher de même. Envoyez-lui ce mot, je vous prie (savez-vous son numéro?).

[1] *Collection Louis Barthou.*

[2] Inédite.

10 avril 2 h. 1/2.

Votre lettre datée *jeudi* m'arrive, et les feuilles 15 et 16, et les autres. — Hetzel m'écrit que 40, tirés exprès pour les journaux, sont à ma disposition. Claye vous les remettra. Puisez-y. J'ajoute une première page pour T. Delord. Tout ceci *in haste.* Est-ce que vous n'avez pas reçu la lettre où je vous remercie du peu de fautes? — Demandez donc à M. Pelvey s'il a reçu la lettre où je lui renvoie le traité Houssiaux signé.

Tendresses sans fin.

Carini aussi, oui, certes [1].

Au même [2].

22 avril.

Vous avez un art admirable de rendre des services, les plus généreux, les plus délicats, les plus dévoués services, et de remercier ensuite. Vos lettres sont pour moi inexprimables. Vous me rendez grâce en termes charmants de vous avoir donné toute cette peine. Que vous dire et que vous répondre? Je ne puis répliquer à tant de courageuse et inépuisable amitié que par quelque chose d'énorme. J'accepte vos remerciements!

L'exemplaire est arrivé tout à l'heure. Encore une reconnaissance que je vous dois. Il revenait de droit à ma femme, mais avec sa permission, je l'ai donné à Auguste : il m'a semblé que c'était comme si je vous le rendais à vous-même, et que ce que je recevais de ce frère-là devait aller à ce frère-ci. Faites tout comme vous le dites. Voici les quatre premières pages demandées. Celle où le nom n'est pas est pour Villemain. Vous l'enverrez ou ne l'enverrez pas, selon votre appréciation.

La grosse caisse a été déballée hier; tout était en bon état; ma femme, en remerciant votre admirable et charmante femme, me charge de lui dire que le chef doré et sculpté du lit n'y était pas, non plus que le paquet contenant la tenture Chine, soie blanche et figures brochées or et couleur. Cela est sans doute dans les caisses qui vont suivre. Nous nous sommes élevés de nous-mêmes jusqu'à cette explication.

Envoyez-moi les journaux que vous croirez intéressants pour moi ou mériter remerciement. Je ne sais plus que vous dire à la fin de mes lettres.

Amo te.

V. [3]

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

10 mai.

Cher Meurice, vous avez été pour ce livre un initiateur si infatigable et si excellent que vous prendrez certainement intérêt à l'accueil que lui fait la presse du dehors, celle que vous ne pouvez lire. Je vous envoie deux échantillons, Angleterre et Belgique. L'article anglais est du Junius actuel de l'Angleterre, de l'anonyme qui a fait les fameuses lettres d'un *englishman* publiées par le *Times* contre M. Bonaparte il y a quatre ans. C'est ce qui a donné à cet article un certain retentissement en Angleterre.

Je vous ai reconnu dans l'entrefilet de *la Presse* pour annoncer la 2e édition. Vous avez, comme vous me l'écriviez, tiré parti de l'erreur de date.

Vous allez vous remettre à travailler. Que de temps je vous ai fait perdre ! Vous aurez pour récompense un triomphe comme *Shamyl* et *Paris*, un de ces succès doux, nobles et grands — qui vous ressemblent.

V.[2]

Au même[3].

13 mai. Mardi.

Dimanche, pendant que vous m'écriviez, je vous écrivais et nous dialoguions à travers la mer. Mme d'A. vous envoie sans doute en ce moment ma lettre. Voici un mot pour M. Paul Mantz et un autre pour M. Barillot. Aurez-vous la bonté de cacheter et de jeter à la poste.

Je suis presque en train d'acheter une maison ici. Si cela se fait, il y aura votre chambre. Il me semble que vous devez être dans ma maison comme vous êtes dans mon cœur ; à demeure.

Avez-vous dit à M. de Girardin combien j'ai été touché de son envoi ! La lettre *au marquis*[4] lui appartient comme tout ce qui vient de moi. Il y a entre nous bien des traits d'union, son courage, mon exil, nos luttes, et nos tombeaux.

Serez-vous assez bon pour remettre un exemplaire à M. Lanvin qui viendra le chercher chez vous ?

Je trouve comme vous qu'il est déjà bien assez malheureux d'avoir, par force majeure, laissé perdre une grande partie du premier feu, et qu'il est

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Écrit en 1846. — Les Contemplations.*

absolument nécessaire de mettre vite, vite, vite, la réimpression en vente. Je serais très sévère — dites-le au besoin — pour des retards qui viendraient d'on ne sait quelles raisons de préséance, etc., sur la couverture ou ailleurs. Je pense, du reste, qu'à Bruxelles comme à Paris on sent la nécessité de se hâter. J'ai beaucoup insisté pour que MM. Lévy et Pagnerre restassent dans l'affaire, et je suis convaincu qu'ils y resteront. Mais il faut maintenant comme un nouveau coup de publicité. Comprennent-ils bien cela? Affiches et annonces à la 4e page des journaux sont indispensables. Dites-le, criez-le, je vous prie.

Je vous embrasse tendrement.

V. (1)

Au même (2).

24 mai.

Nous lisons vos douces lettres en commun. Elles font notre joie et c'est par le facteur que nous arrivent, en ce mois de mai pluvieux, les vrais rayons du soleil. Maintenant un mot. Je vous envoie beaucoup de lettres sous mes enveloppes (encore cinq dans celle-ci, Girardin, Lucas, Louis Boulanger, A. Duboys, Mme Colet), j'ai un pèse-lettres et j'affranchis, mais s'il m'échappait des *« affranchissements insuffisants »,* ne m'en laissez pas, je vous prie, l'inquiétude, et réunissez cela comme le reste au compte que je vous dois déjà ainsi que les commissionnaires pour lettres à porter, etc., etc. Autrement je n'oserais vraiment peser sur vous de toutes les façons comme je fais. Ôtez-moi donc ce souci. — Hetzel est plus que jamais tout feu, et d'accord avec vous pour la multiplication des éditions à tous les prix à la fois. Il échafaude en outre la grosse affaire dont je vous ai dit un mot. — Avez-vous occasion de voir Mme David d'Angers? L'enveloppe à elle adressée contenait une double lettre de ma femme et de moi pour elle, plus un pli pour vous où il y avait P. Mantz et Barillot. Mme David pourrait la réclamer à la poste. Dans tous les cas, si les lettres sont perdues, seriez-vous assez bon pour dire à P. Mantz et à Barillot que je leur avais écrit et que je leur récrirai. Dites-moi si les lettres ne se retrouvent pas. — La lettre non cachetée est pour Girardin. Voudrez-vous la mettre sous enveloppe avec cire noire? — La lettre de Peyrat est excellente. J'ai reçu une belle et charmante lettre de Bastide.

Amo te (3).

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

Dimanche 1er juin.

La caisse est arrivée hier. Je vous enverrai par le prochain courrier mon remerciement détaillé pour vous, et pour tous, et pour toutes. Ceci n'est qu'un mot, qu'un serrement de main à la hâte avec prière de jeter à la poste ces six lettres. — Je suis dans les préparatifs hideux d'un re-déménagement. Cette fois, ce sera définitif, s'il plaît à Dieu. Vous viendrez travailler dans cette maison, vous y viendrez vous reposer, vous y laisserez votre pensée comme un rayon et votre amitié comme un parfum. — Mettez-moi aux pieds de votre charmante femme. Je serre vos deux mains dans les miennes.

Nouveau remerciement à M. de Girardin. Je lui re-écrirai.

L'exemplaire papier de Hollande est superbe. — Le buvard est très beau. La caisse a été ouverte au milieu de ces cris d'enfants que vous connaissez. — Bastide m'a écrit sans mettre son adresse. Il vous serait facile, je crois, de l'avoir. Vous seriez bien bon de l'ajouter sur ma réponse avant de la mettre à la poste.

1857.

Au même[2].

Hauteville-House, 18 janvier.

Auguste part mercredi. Il hésite avec raison à emporter des messages écrits, ce qui fait que je vous envoie ce mot par la poste. Cher poëte, voici encore que je vais vous accabler de toute la prose de mes affaires. Outre mes deux lettres du commencement de janvier, pleines de *Rigoletto*, de Cazaldo, etc., vous allez trouver que c'est un peu fort de vous envoyer une troisième lettre plus ennuyeuse encore. Pardonnez-moi d'avance et veuillez prendre connaissance des aimables petites paperasses que je vous envoie ouvertes. — Je voudrais que vous eussiez la bonté : 1°, de remettre à M. Pelvey la lettre à lui destinée; 2°, d'aller vous-même le plus tôt possible rue de Ménars, de voir le directeur de la compagnie et de lui remettre la lettre que je lui écris plus la lettre de change de 618 fr., pour

[1] Inédite.
[2] Inédite.

le 31 janvier en échange de laquelle il vous remettra la quittance que vous pourrez me faire parvenir par la poste, ou réserver pour me la remettre quand vous nous ferez la joie de venir voir notre masure de Guernesey. — Notre pauvre Kesler vient d'être malade. Il est bien reconnaissant à M. Bochet dont l'excellent cœur me touche vivement dans cette occasion. À ce propos, vous a-t-il (Bochet) remis les 25 fr. du 15 X^{bre}? Je dis 15 X^{bre}, vu que les 75 fr. déjà touchés par vous et transmis par moi à Kesler se rapportent aux dates que voici : 15 7bre, 15 8bre, 15 9bre.

Vous allez avoir Auguste. Nous allons vous l'envier pendant un grand mois. Vous lui lirez ce que vous faites, et ce sera encore une jalousie que nous aurons. Heureusement l'été arrive, et vous amènera. Je continue de bâtir ma maison, et j'y demeure en attendant qu'elle soit bâtie. Mettez-moi aux pieds de votre gracieuse femme et laissez-moi vous embrasser.

V. [1]

À Auguste Vacquerie [2].

Dimanche [8 février 1857].

Votre lettre nous a fait tous les plaisirs possibles, elle nous a charmés, et rassurés, car nous étions inquiets. Tout est bien, cher ami, puisque vous voilà sain et sauf là-bas, tout sera mieux quand vous serez sain et sauf ici. — Je vous écris aujourd'hui quatre lignes seulement; et puisque vous m'avez permis de vous donner des commissions, en voici :

1° Seriez-vous assez bon pour mettre ces deux lettres (trop petites) sous enveloppes en y répétant les adresses (*sans vous tromper*), et pour les jeter à la poste, *affranchies* (je vous envoie, pour vous dédommager de cette mise de fonds, trois stamps anglais que vous utiliserez plus tard).

2° Remercier Meurice de sa bonne lettre sur Cazaldo, vous informer et me dire où en est la chose. Voir notre excellent et cher Crémieux auquel je vais écrire, et en attendant le remercier en mon nom.

3° Voir chez Mme Charmond, héritière de la mère Gaucher [3] si elle a des tapisseries. Si vous en trouvez de très grandes, belles et bon marché, ou, n'importe comment, *avantageuses,* me les expédier dans la même caisse que le bénitier et le velours (ne pas oublier la mesure des monstres).

Vous saurez, si cela peut vous donner de l'enthousiasme pour mes commissions, que je viens de caresser Mouche et que je la console presque. Je dois vous avouer qu'elle m'adore. Elle a fort gémi pourtant.

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Marchande d'antiquités dans le quartier du Marais.

Toutes mes plus tendres amitiés à nos amis. — Dites à Janin que sa lettre est bien charmante et que j'y vais répondre. Offrez mes respects à madame Vacquerie et à madame Lefèvre. — Nous commençons à trouver ici le temps long. Revenez vite [1].

Au même [2].

Mardi 17 février.

Voici de quoi exercer ma philosophie. Le 23 janvier Hetzel m'écrit de Bruxelles qu'il part pour Paris afin de mener à fin plusieurs négociations très importantes pour lui et pour moi. Courrier par courrier, le 28, je lui réponds et je vous envoie la lettre. Le 1er février vous la portez vous-même, 26, rue Jacob, et vous me l'écrivez le 2. Hetzel me demandait une autorisation pour traiter, et ma réponse lui disait : envoyez-moi la formule d'autorisation que vous désirez, je vous la renverrai signée. Le mardi 10 je reçois d'Hetzel une lettre désolée. Il n'a reçu aucune réponse de ma part. Il ne comprend rien à mon silence, une vente de 150.000 volumes va manquer par la faute de ce silence, etc., etc. — Il était évident que ma lettre du 28 janvier, remise par vous le 1er février chez lui, avait été perdue ou confisquée par l'intermédiaire. J'ai écrit immédiatement le mardi 10, mais, grâce à la distance, aujourd'hui mardi 17 février je n'ai pas encore la réponse et Hetzel part le 22. Toutes nos affaires vont donc manquer. Dans l'intervalle du 10 à aujourd'hui, sont venues deux nouvelles lettres d'Hetzel, désespérées. Dans l'une il dit qu'il vous a écrit, et n'a pas reçu de réponse de vous, et il demande si c'est votre ombre qui erre dans Paris. — Voilà ma situation. Je rage un peu. — Vous seriez bien aimable de voir Hetzel sitôt ceci reçu. Il doit avoir en ce moment ma lettre du 10 ; mais la lettre perdue si malheureusement était beaucoup plus explicite. Est-il encore temps pour m'envoyer la formule d'autorisation qu'il désire de moi et surtout pour la recevoir signée de moi et en user utilement ? — J'en doute. Dans tous les cas, priez-le de répondre en détail le plus tôt possible à ma lettre du 10. Part-il toujours le 22 ? — Votre lettre du 14 ne parle pas de lui le moins du monde. Il écrit pourtant : — J'ai écrit *à Aug. Vacquerie. Pas de réponse.* Enfin faites pour le mieux. — Vos lettres nous apportent de la joie, et nous nous étonnons qu'il puisse en venir de Paris. J'approuve d'avance tout ce que vous ferez ou avez fait pour les colonnes torses et les

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

tapisseries. Quant aux asperges, Meurice à qui j'ai écrit avant-hier dimanche a dû vous donner le renseignement. En tout cas je le répète ici : — Prendre chez Vilmorin, grainetier, 200 griffes de deux ans d'asperges grosses, violettes ou de Hollande. — Les faire emballer avec soin et expédier. Cela tient peu de place et coûte peu d'argent.

Voici la lettre pour Janin. Serez-vous assez bon pour la mettre sous enveloppe et la lui porter afin qu'il me sache gré un peu du message et beaucoup du messager. Remerciements pour tout. Je vous rends tout cela en caresses à Mouche qui me paie du plus tendre ronron. Oui, ronron. Cela vous étonne, mais c'est ainsi. Mes respects à ces dames.

Tuus.

V.

La lettre cachetée je la rouvre pour ajouter quatre mots.

1° Très important de fondre avec Mme Colet la cloche des vers Fl [1]. Je conviens qu'il est difficile d'en parler, mais il est impossible d'en écrire.

2° Charles étant absent aujourd'hui, j'ai ouvert la lettre d'Hetzel pour lui. Notre excellent et cher éditeur peut faire ce qu'il croira le meilleur pour que le livre de Charles rapporte le plus possible. Je crois que Charles admettrait tout mode de publication. Inutile d'excepter les journaux bonapartistes.

Nos plus tendres amitiés à qui nous aime [2].

Au même [3].

Dimanche 22 février 57.

Encore quelques jours et vous nous arriverez, et Hauteville-house sera en fête. Vous savez que toutes les lois ont été violées en votre absence, qu'on en est venu, ou revenu, à déjeuner toute la journée, et à dîner toute la soirée. Vous seul pouvez reprendre en main la férocité sans laquelle il n'y a pas d'autorité, et redonner force à l'antique législation en mangeant tout, ce dont, moi soliveau, je vous applaudis, vous grue. Revenez donc, et vite. Quick. — Hier la caisse aux volumes est arrivée. Tout en bon état. Mon bois doré est splendide; votre cadre est superbe. — À propos de caisses, il est évident qu'on nous vole. Voici le fait. Avez-vous le temps de vous en occuper? Dans tous les cas, je vous envoie les pièces. Pour la caisse précédente, caisse expédiée par Meurice le 6 janvier dernier, contenant le chocolat et des livres, nous avons reçu, de Meurice ou de vous,

(1) Flaubert. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

l'avis de payer 7 fr. 50 *et rien au delà* que les droits locaux et insignifiants (quelques sous) d'entrée au port. Cet avis était appuyé du reçu de la maison *Vaillant et Cie* indiquant comme uniquement exigible le même chiffre 7 fr. 50. Or, ici, ces 7 fr. 50 sont devenus 7 schellings 7 pence (9 fr. 60) et avec l'ensemble, le chiffre a monté à 7 sch. 5 p. (11 fr. 30 c). Il y a là une évidente exaction. Je réclame. Embarras visible de l'agent Barbet, qui finit par me livrer son bordereau du Havre, en me disant qu'*il me demande même moins qu'il n'a payé,* puisque sur le bordereau il y a *8 sch.* 7 p. et qu'il ne m'a réclamé que 7 sch. 7 p. Tout cela devient de plus en plus bizarre. Je vous envoie les deux pièces. 1° bordereau du Havre. 2° bordereau de Guernesey. Faites bien attention que sur les deux pièces les chiffres signifient schellings et pence. — Voyez si cela vaut la peine de réclamer. Quelqu'un fraude évidemment, et depuis longtemps. Pour votre dernière caisse, celle d'hier, on m'a réclamé 14 sch. (17 fr. 80 c) sur lesquels l'agent du Havre est censé avoir payé (remboursable par moi) à la compagnie du roulage 11 sch. 10 p. (14 fr. 20 c). Étiez-vous convenu avec cette compagnie de ce prix, 14 fr. 20? Il serait bon peut-être de voir le fond de ce sac. — Serez-vous assez bon pour faire passer sûrement ce mot à Hetzel, et cet autre de Victor à Lucas. — A vous. *Ex imo* (1).

À Paul Meurice (2).

26 février.

Quand ce mot vous arrivera, Auguste vous aura quitté et vous voilà rentré sans partage dans l'ennui de nos affaires, de nos commissions, etc. J'ai besoin de croire au paradis, car, certes, je vous le fais mériter. Nous disons quelquefois, ma femme et moi : *Paul Meurice, c'est l'ange.* — Donc, voici un petit paquet de Toto pour vous, orné d'une note. Plus deux lettres que vous serez bien bon de jeter à la poste.

À Monsieur Pelvey (3).

Guernesey, 2 juin 1857.

Mon cher M. Pelvey, notre ami de Bruxelles me donne avis qu'il vous a prévenu de vouloir bien tenir à ma disposition les 1.800 fr. qui me sont

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.
(3) Inédite.

dus pour les 18.000 volumes de mes poésies éditées par lui dans son petit format. Je tire donc cette somme de 1.800 fr. sur vous pour *le 15 juin* courant. La traite vous sera remise ce jour-là au nom de la Old-Bank de Guernesey. J'ai l'honneur de vous en aviser.

Le 2e trimestre de 1857 touche à sa fin, si vous pouviez m'envoyer notre état de situation et le compte total du semestre de façon que je pusse en toucher le montant dans les premiers jours de juillet, vous m'obligeriez beaucoup, car je fais bâtir en ce moment, et j'ai des ouvriers sur les bras.

Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance de mes sentiments affectueux et distingués.

Victor Hugo[1].

À Paul Meurice[2].

Dimanche 19 juillet.

Vous allez nous arriver. Enfin! Savez-vous qu'il y a deux ans tout à l'heure de votre dernière visite! — Pauvre grand cœur si rudement éprouvé, nous tâcherons de ne pas trop vous montrer notre joie. La fête que vous nous donnerez fera de son mieux pour respecter votre deuil. Nous avons nous-mêmes assez souffert pour qu'il y ait toujours des larmes dans notre sourire.

Connaissez-vous M. Messerman, 23, rue Bergère, un musicien? Il se recommande de vous. Il vous remettra (pour mon droit d'auteur, sur des paroles mises par lui en musique) 25 francs que vous garderez en amortissement de ma dette, et que je viens de verser de mon côté à notre pauvre caisse de secours. Vous avez retenu, n'est-ce pas, sur les 250 fr. payés par Pagnerre le jour de la mise en vente de *la Normandie inconnue* les 40 fr. que j'avais avancés à Victor et dont je vous avais donné avis? — Je n'ai plus la place que de deux lignes. J'y fourre comme je peux pour votre charmante femme et pour vous toutes mes tendresses[3].

Au même[4].

1er août.

La joie de vous voir est si proche que ce n'est presque plus la peine d'écrire. C'est en effet quand on va se serrer la main, qu'on sent l'insuffi-

(1) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

sance et la sécheresse des lettres. Je ne veux aujourd'hui vous dire qu'un mot : arrivez-nous bien vite et restez-nous bien longtemps.

V.

Seriez-vous assez bon pour mettre un timbre-poste de deux sous sur cette lettre et la faire jeter à la poste. Pardon. Merci [1].

Au même [2].

26 Xbre.

Je commence par d'affreux chiffres. Vous avez reçu, n'est-ce pas, pour notre pauvre proscrit Cahaigne, 50 fr. de Mme Mennechet et quelque chose de Mme Colet. Ceci ne m'autorise pas le moins du monde à tirer 200 francs sur vous le 1er janvier. C'est pourtant ce que je viens de faire. Serez-vous assez bon pour payer ces 200 francs à Mme d'A. qui vous présentera un bon. Vous reprendrez la somme sur l'Institut, et sur les petites rentrées ci-dessus. Vous trouverez sous ce pli trois cartes de visite — une pour vous, une pour Mme Paul Meurice, une pour Auguste à qui j'envoie un serrement de ma main par la vôtre ; il n'en sera que meilleur. Nous allons passer un mois bien triste. Voilà Auguste parti ; les petites affaires de Julie appellent ma femme à Paris, ma fille l'accompagnera. En février nos trois absents nous reviendront. D'ici là, l'hiver sera noir. — Je vous embrasse bien tendrement.

V.

Si MM. Escudier veulent vous écrire une lettre à vous adressée, contenant ce qu'ils demandent, je répondrai, et la chose sera ainsi arrangée à leur satisfaction. — Voulez-vous être assez bon pour vous charger de cette petite lettre pour M. de Banville et pour faire remettre les deux autres plis à leur adresse, l'un à Mme Masson, 66 Bondy, l'autre à M. J. Laurens, 13 r. Bonaparte, le 31 Xbre. — Pardons et remerciements sans bornes [3].

1858.

Au même [4].

2 mars.

Voilà des siècles que je ne vous ai écrit. Cher ami, vous avez à Paris le meilleur de nous ; cela vaut mieux que des lettres. Vous ne m'avez pas

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*
[4] Inédite.

envoyé la copie de la lettre de MM. Escudier que vous avez bien voulu m'annoncer et au bas de laquelle je devais vous écrire mon acquiescement; mais comment ne pas perdre de vue toutes ces petites affaires dans les coups-sur-coups et le tohubohu des deux premiers mois de 1858? Puisque Mme Meurice a l'extrême bonté de s'occuper de mes petits cahiers de feuilles d'or, il me semble que c'est chez *Montagnié* que cela se vend; j'en voudrais deux douzaines. Seriez-vous assez bon pour remettre à ma femme 360 fr. Vous vous couvririez de l'excédent sur les rentrées de l'Institut. Merci, merci — et pardon. — Et du fond du cœur à vous.

Au même[1].

18 avril.

Comme votre bon petit mot était doux et charmant. Merci, cher poëte. Ce que vous me dites quant aux Escudier, me paraît juste. Quant aux *Petites Épopées,* elles sont retardées par les incidents mêmes du travail et les volontés du souffle, *flat ubi vult.* Je pense pourtant qu'en effet elles paraîtront cet automne; et je vous en lirai quelques bribes cet été quand vous viendrez nous ravitailler. — J'espère que la convalescence d'Auguste a continué de bien marcher. Si ma femme n'était pas encore partie au moment où ce mot vous arrivera, soyez assez bon pour lui dire que je la prie de m'apporter pour la porte blanche du salon rouge quatre garde-mains en verre (deux paires) d'environ un pied de longueur. Cela ne se vend qu'à Paris. Recommandez-lui de les emballer bien à plat dans son linge, car ces lames de verre posées à faux se casseraient. Charles prie aussi sa mère de lui apporter une bouteille de bitume. (Une assez forte quantité. Le bitume est ici une rareté.)

Toutes les choses que j'aurais à vous dire en dehors des choses de poésie et de cœur sont de celles qui ne peuvent s'écrire. Sachez donc tout simplement qu'il fait ici le plus charmant temps du monde. Mon bassin est presque à sec faute de pluie. Les merles et les rouges-gorges chantent dès le point du jour; c'est l'heure où je m'éveille et où je travaille. Et vous, quelle belle chose nous faites-vous en ce moment? Dites-le moi dans votre prochaine lettre. — À vous. *Ex imo.*

V.

Voici un mot de Toto.

Seriez-vous assez bon pour cacheter cette lettre de noir et la faire tenir à M. Paul de Saint-Victor.

[1] Inédite.

À Monsieur Darcel[1].

Hauteville-House, 9 mai.

Ma femme arrive de Paris, et m'apporte, Monsieur, votre excellent travail ; je le lis avec un extrême intérêt et j'y apprends beaucoup de choses. Je suis de ceux qui pensent, avec Marc-Aurèle, que l'homme est à l'école toute sa vie ; et, quelles que soient mes études spéciales, dans les matières que vous traitez si bien, je trouve grand profit à vous lire et à vous écouter. Courage. Continuez. À force d'insistance, vous serez entendu et vous rendrez de réels services à l'art et à l'histoire. J'ai une devise qui est sans doute aussi la vôtre : *Perseverando.*

Mon fils sera bien heureux de lire votre sentiment sur la *Normandie inconnue*[2] et me prie de vous en remercier d'avance.

Croyez, je vous prie, à tous mes sentiments de vive cordialité.

Victor Hugo[3].

À Paul Meurice[4].

Hauteville-House, 16 mai.

Depuis dix jours, je ne fais que parler de vous, de votre charmante femme, de votre vie noble et douce, de ce que vous dites, de ce que vous faites ; ma femme et ma fille et Auguste sont arrivés, et nous ont ravitaillés avec de l'air de chez vous. Cependant ils nous ont dit une chose triste : est-ce que c'est vrai que vous ne viendrez pas cette année ? J'avais fait force de voiles pour que ma maison, encore aux mains ou aux griffes des bons ouvriers guernesiais, fût un peu plus présentable que l'an dernier ; votre chambre va vous attendre. Je n'ose vous presser, je sais que c'est pour un grand travail que vous resteriez à Paris ; cependant je risque un mot ; dites-vous le vous-même avec toute l'expression que j'y mets : — tâchez ! — *Veni, oro te,* dit Timothée à Paul. Je ne suis pas Timothée, mais vous êtes Paul. *Veni.*

Je vous envoie quelques lettres. Est-ce que vous seriez assez bon pour les transmettre à leurs adresses ? Dans le nombre, vous en trouverez une à Bixio. Si vous voulez bien prendre la peine de la lui porter vous-même (lisez-la), Bixio vous remettra les 200 fr. qu'il m'a autorisé à tirer sur lui pour notre caisse de secours. J'ai déjà remis ces 200 fr. à notre caisse. Vous les garderez donc à valoir sur nos comptes.

(1) Inédite. — (2) Publiée en 1854. — (3) *Communiquée par la Bibliothèque de Rouen.*
(4) Inédite.

Il y a six lettres sous cette enveloppe (Michelet, Bixio, Janin, J. Laurens, A. Brady, Darcel). Voudrez-vous bien les cacheter de noir et mettre des adresses à celles qui n'en ont pas. Dites bien à Michelet comme je trouve son *Insecte* beau ; c'est là de la grande histoire, prise au-dessus, au-dessous, au delà. — Je sais par Auguste qu'on vous rejoue à la Porte-S[t]-Martin avec un immense succès. Tout n'est donc pas éteint dans ce Paris ! Il vote bien à la mairie et au théâtre. Espérons. — *Ex imo* (1).

Au même (2).

Hauteville-House, 28 9[bre].

Chaque fois que j'apprends un de vos succès, je dis de vous ce que La Fontaine disait de Molière :

J'en suis ravi, car c'est mon homme.

Oui, vous êtes mon homme ; vous êtes le cœur doux, l'esprit ferme, l'âme haute ; le poëte qui en bas est fait de sympathie et en haut d'amour. Bravo donc ! le public applaudit votre œuvre, j'applaudis le public.

J'ai reçu deux fragments du manuscrit de l'officier mort. C'est d'un très grand intérêt. Je ne sais pas si j'ai tout. Le dernier rouleau m'a été adressé de Londres il y a trois mois par une personne signant *Élise Billing*. Ce manuscrit m'est donné, je pense, pour le publier. Je compte le faire quand l'heure viendra.

Voici trois lettres (Feydeau, Ducamp, Ch. Blanc). Auriez-vous la bonté de les faire envoyer à ces trois amis ?

Avez-vous eu la bonté de porter ma lettre à M. Bixio ? Vous a-t-il remboursé les 200 fr. ? — Je porte ici une grande partie du poids des besoins de tous, et je voudrais bien rentrer dans ces quelques sous le plus tôt possible, et dans l'intérêt même de la caisse de secours.

Dites donc à votre femme qu'elle écrit à la mienne des lettres charmantes, et que j'ai lu avidement celle où elle raconte le magnifique triomphe de *Fanfan la Tulipe*. Félicitez de ma part M. Mélingue dont j'aime la personne et le talent, et remerciez-le en mon nom de son succès et du vôtre. Vous allez gagner beaucoup d'argent, c'est bien, cela vous donnera le loisir de venir faire ici une de ces belles œuvres qui ont de si beaux succès. — Si vous veniez passer ici décembre et janvier, je vous lirais quelques bribes des *Petites Épopées*. — *Ex imo* (3).

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

1859.

Au même[1].

2 janvier.

Quel étourdi je suis, et vieil étourdi, hélas! Quand j'ai annoncé votre fraternel envoi de 100 fr. aux proscrits, tous se sont récriés en remerciements et explosions d'affection pour vous; j'ai été prié de vous remercier au nom de tous, et c'est justement ce que j'ai oublié dans ma lettre. Je disais bien : j'oublie quelque chose. Ce quelque chose était tout bonnement l'essentiel. Recevez donc le serrement de main des proscrits, et ajoutez-le aux bravos des heureux. Heureux, dis-je, car ils voient *Fanfan la Tulipe*[2].

À François-Victor[3].
Aux bons soins de M. Verboeckhoven.

H.-H., 17 février.

Permets-moi, mon Victor, de t'offrir encore un autographe, celui-ci peu cher, une dizaine de francs. C'est un nommé Vestever, qui devenait pressant. Je l'ai payé. Voici son acquit.

Maintenant examine la note ci-derrière du Barbet High Street[4]. Il fait remonter ta dette à 1858. Est-ce bien réel? Je me défie des marchands d'ici, pris par moi plusieurs fois en flagrant délit de tentatives pour faire payer deux fois des notes déjà acquittées. Ils comptent que les quittances seront perdues et réclament, quoique payés. Épluche un peu le Barbet.

Tendre embrassement à toi, mon Victor, et aux trois autres personnes de votre quatrinité.

V.

Je vous envoie *la Gazette de Guernesey* qui reproduit l'article de Kesler[5].

À Paul Meurice[6].

H.-H., 17 mars.

Si je vous écrivais toutes les fois que ma pensée se tourne vers vous,

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] Inédite. — [4] La lettre de Victor Hugo est écrite au verso d'une facture de Barbet. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

[6] Inédite.

vous passeriez votre temps à décacheter des lettres de moi. Mon poëte, quelle œuvre forte et charmante nous faites-vous en ce moment? Votre théâtre sera une des beautés exquises de l'art contemporain; il aura dans le siècle une place à part, et lumineuse. L'autre soir, à trois ou quatre, chez une femme, votre compagne de voyage, qui vous admire et vous aime, nous relisions *Fanfan la Tulipe*. Vacquerie a raison de le dire, ce sont là des œuvres! Rien n'est délicat et fort, rien n'est gai et mélancolique, rien n'est léger et sérieux comme cette comédie où est le drame, comme ce poëme où est la vie. *Fanfan la Tulipe* sera pour le dix-neuvième siècle ce que *le Philosophe sans le savoir* est pour le dix-huitième, une perle trouvée dans les profondeurs. Un de ces soirs, nous relirons vos autres pièces, et de chacune nous redirons quelque chose de pareil. Je tenais à vous raconter cela. — Je profite de l'occasion pour vous envoyer une traite de 666 fr. sur Hachette, *échéant le 1er avril*, dans 10 jours. Cela vous aidera à payer un bon de 500 francs qu'on vous présentera signé de moi un de ces jours. Quelle traite je tirerais sur le bon Dieu, s'il était chargé de vous payer toute la reconnaissance que je vous dois [1]!

À Auguste Vacquerie [2].

Jeudi 5 mai.

Votre lettre, cher ami, nous a apporté du soleil ce matin; le mois de mai se conduit mal au ciel et bien sur la terre. Vous le voyez, je suis bon prophète, les temps prédits sont venus, vous voilà à toute vapeur, à toute gloire, dans le succès. C'est de la fumée, disent-ils, mais cette fumée-là mène le monde. Paris vous acclame, l'exil fait écho. Je ne saurais vous dire quelle a été notre joie à tous. Il me tarde d'avoir votre comédie [3] entre mes dix doigts et de me donner la représentation de votre œuvre et de votre triomphe. Voilà votre couronne de grand esprit enfin visible pour tous. J'en suis heureux.

Ex imo.

Ma femme me prie d'ajouter que Meurice vous donnera l'adresse de M. Boiteau. En tous cas, on l'aurait chez Perrotin. Dites à notre cher Meurice combien je prends part à son deuil [4].

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Souvent Homme varie* représenté au Théâtre-Français le 2 mai 1859. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

Au même [1].

12 mai.

Vous n'en serez pas quitte pour quatre lignes écrites au galop. Cher Auguste, j'ai besoin de vous reparler de vous, de votre succès qui me charme, de votre poésie qui me ravit. Elle m'arrive par bribes dans les journaux, comme la lumière arrive par éclairs. Je ne saurais vous dire l'enchantement que j'y trouve. Vous voilà maître dans la comédie, l'hiver prochain, vous donnerez l'œuvre puissante que vous nous avez lue il y a quelques mois, et vous serez maître dans le drame. En somme, l'exil n'aura pas été un temps perdu; d'un bond vous voilà populaire en politique, triomphal en littérature. J'ai lu avec bonheur un excellent article sur vous dans *la Causerie*. Dites, je vous prie, à l'auteur, M. Mahalin, que toutes ces choses où il me mêle et qu'il dit avec tant de grâce et d'élévation m'ont été au cœur.

Vous allez, je vous le prédis, être dictateur des théâtres.

Dites à Jules Janin, quand vous le verrez, que son article sur vous est une des plus fraîches et plus éclatantes pages qu'il ait écrites.

Ma femme, ma fille et Charles sont partis hier. Les voilà à Londres pour un mois. Vous à Paris. Jugez du vide. Je m'en console en vous envoyant tous mes applaudissements et toute ma joie. Seriez-vous assez bon pour remettre ce mot à Paul Meurice, et pour lui dire que j'ai tiré 250 fr. sur lui.

En attendant que nous ayons votre comédie, envoyez-nous tous les journaux qui en parlent, surtout ceux qui font des citations. Ces gorgées de poésie calment un peu ma soif de tout lire. Je transmettrai les journaux au groupe de Londres. Le 1er volume de la *Légende des Siècles* est sous presse. Mais en ce moment je n'y songe pas; je suis tout à Paris, tout au Théâtre-Français, tout avec vous.

Ex imo.

V. [2]

Au même [3].

20 mai.

Vous avez fait une pièce en deux actes, et je vous envoie un bravo en trois épîtres. Je viens de lire. Votre comédie, cher Auguste, est d'un bout à l'autre une ravissante chose. Cela est complet; tout y est, la grâce, la gaîté,

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] Inédite.

la force, la philosophie, une folie pleine de sagesse, et ce vrai rire terrible et grand qui vient des profondeurs humaines. Je me suis joué la pièce admirablement; tout le parterre que j'ai au dedans de moi a applaudi. Maintenant je vous rédige le feuilleton. Bravo et merci. Je suis heureux, je vous embrasse.

V.

Tirrier, à qui j'ai remis l'exemplaire destiné aux proscrits, m'a parlé de vous et de votre comédie avec un sentiment très intelligent et très pénétré.

Mes respects à mesdames Vacquerie et Lefèvre. Amitiés à tout ce qui se souvient un peu de moi là-bas. Votre lettre et tous les détails qu'elle contient m'ont fait bien plaisir [1].

À Madame Victor Hugo [2].

6 juillet.

Chère amie, le moment de votre retour approche, ce sera pour nous une grande joie de vous revoir toutes les deux. Comme il n'y a pas de packet le lundi, je pense que vous arriverez mardi prochain 12. Je fais arranger la maison le mieux que je peux pour qu'elle vous réjouisse à votre arrivée. Nous avons pensé qu'il n'y avait aucune urgence à terminer la photographie, qui sert de resserre en ce moment : en revanche je fais travailler à force dans la serre qui nous a paru d'une utilité plus immédiate. Le lit est fait dans la photographie, et la cuisinière pourra y coucher au besoin; cependant n'oublie pas, je t'en ai dit les motifs, que ce ne doit point être une prise de possession. Il faut qu'on reste toujours maître de l'atelier photographique. Je n'ai pas fait mettre aux rideaux de la chambre d'Adèle la doublure rose neuve que tu désirais, par la raison que dans trois mois cette doublure rose serait une doublure jaune. Il était inutile de donner ces quelque trente francs à manger au soleil qui est fort gourmand de couleur rose. À cela près, chère amie, tu trouveras la maison comme tu la désires. Je la fais nettoyer de fond en comble en ce moment par une guernesiaise fort travailleuse en dépit du sang guernesiais, et qui s'appelle Ann Mourant. J'ai fait relever le parapet de briques de la terrasse; il y a eu aussi dans les water-closet une révolution dans le sens du progrès. Je pense que, ma chère petite fille et toi, vous serez contentes de l'ensemble de nos travaux. Mauger est presque debout. Souriphage ayant fui, un Souriphage II lui a succédé. Tout est bien. Nous avons une impatience énorme de vous embrasser.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

À Adèle[1].

Samedi [fin juillet 1859].

Je n'ai, ma bonne petite fille, que le temps de t'embrasser. J'envoie à ta mère de l'argent, pour vos huit jours de plus, et la poste me presse. Tu m'as écrit une gentille lettre. Victor fait aujourd'hui même la commission Tyler-Piano. — Amuse-toi, chère enfant; emplis bien tes derniers jours de Londres. Je regrette, moi, que tu aies manqué le mois de mai, le mois de juin, et presque le mois de juillet de Guernesey. Mais il te restera encore un bon morceau de cette fête des rayons et des fleurs. Dis à Louis Blanc et à Schœlcher à quel point je suis à eux du fond du cœur.

Je t'embrasse de toutes mes forces, ma chère petite fille.

V.[2]

À Paul Meurice[3].

Jeudi 4 août.

Me voici donc rentré en causerie avec vous! Cher Meurice, je ne saurais vous dire quelle joie et quelle douceur c'est pour moi. Il y a une ombre, c'est toute la peine que cette revision d'épreuves entraîne pour vous. Je ne compte plus avec vous, mon admirable ami, en fait de reconnaissance et de remerciements. Si vous saviez avec quel bonheur j'ai lu votre lettre où je trouvais si éloquemment reflétée l'impression que ce livre entr'ouvert a produite sur votre noble esprit. Je vous l'ai écrit, et c'est vrai, c'est vrai d'Auguste, de vous, et de deux ou trois autres, vous êtes pour moi tout un public. Votre esprit à vous, l'un des plus grands et des plus doux que je connaisse, a je ne sais quelle intimité avec le mien. Je m'en vante comme vous voyez.

— Je vous envoie la correction de la feuille 7. J'attends la suite. — Est-ce que vous aurez la bonté de faire jeter cette lettre à la poste? — Si vous voyez M. Hetzel, rappelez-lui que j'attends toujours le compte de M. Pelvey. — Je suis à vous. *Ex imâ animâ*[4].

Au même[5].

12 août.

Je n'ai reçu ni feuille 17, ni table. Il y a peut-être là-dessous quelque

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*
[5] Inédite.

infidélité de la poste dont il faudrait en ce cas se préoccuper. Du reste, vous recevrez de Bruxelles la table et la préface. Je ne vois pas grande utilité à compléter un volume avant que l'autre soit commencé. Cela n'est bon qu'à l'aider à courir. Or, c'est ce qu'il faut empêcher. À ce propos, je recommande ce livre à votre admirable amitié pour que rien n'en soit connu avant l'heure. — Je vous remercie de l'envoi Torquemada que vous m'annoncez. Je crois qu'il me suffira. Il y est probablement question de la tentation de tuer Torquemada en pleine église, et de sa scène avec le roi et la reine à propos des juifs. — Cher doux ami, que vous avez été bon encore et secourable pour le pauvre absent dans cette occasion ! Et avec quelle tendresse vous me défendez de vous remercier ! Tout ce que vous me dites de ce livre me ravit. J'ai le cœur plein quand je songe à vous. Ce sera une bien profonde joie de vous voir cet automne. — Voudriez-vous transmettre ce mot à M. Pelvey.

Ama nos.
V. [1]

Au même [2].

8 septembre. Jeudi.

J'ai lu toutes les excellentes choses du *Nord* et de *la Presse,* et j'ai senti dans tout cela votre amitié-providence. Je pense que tout doit aller grand train maintenant, et que le 15 en effet nous pourrons paraître. Il est probable qu'à l'heure où je vous écris vous avez déjà acheminé vers moi les bonnes feuilles qu'il me reste à vérifier. (Les sept premières du tome Ier, et celles du tome II à partir de la sixième.) Dans tous les cas, voici une recommandation : Il y avait tome Ier, feuille 2, page 26, une grosse faute ; celle-ci :

tant leurs yeux roux
À leur gueule affamée ajoutaient le courroux.

Il faut :

tant leurs yeux roux
À leur gueule affamée ajoutaient de courroux !

Vous sentez l'importance de ce *de.* Vérifiez-le. Si la faute n'avait pas été corrigée, il faudrait faire un carton. Voudrez-vous vous en charger ? J'avais déjà corrigé la faute, mais je voudrais être sûr qu'elle a disparu.

Mon catalogue, *tel que je vous l'ai envoyé, doit être* sur le verso de la couverture *au moins* du Ier volume. Des deux, s'il est possible, et si les libraires n'insistent pas pour y glisser quelque catalogue à eux. Dans tous les cas, *exigez,* si c'est nécessaire, *en mon nom,* que mon catalogue soit sur le tome Ier. Envoyez-m'en épreuve, si vous pouvez.

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

Pour la dédicace, le filet au-dessous de *la France* aussi fin que possible. Préface, p. XVII, dernière ligne, pas de virgule après : esquissé. Voudrez-vous faire remettre ces deux lettres. Il va sans dire que Hetzel, qui va arriver, je pense, pourrait rectifier sur mon catalogue les indications de prix ou de format.

Rappelez, je vous prie, à M. Claye, que la préface doit être imprimée d'un autre caractère que les vers. Cher doux ami, Auguste nous arrive demain. Quand nous viendrez-vous? Quelle joie de vous serrer dans mes bras [1] !

Au même [2].

Dimanche 11 7bre.

Auguste qui vient d'arriver me dit une chose qui me remplit de remords; c'est que, dans ce moment-ci même, vous faites répéter une pièce. Cher et charmant ami, quelles excuses et quels remerciements vous faire? Au milieu de ce chaos de soucis et d'affaires qu'on appelle une pièce en répétition, vous trouvez le temps de vous occuper de moi! Vous acceptez les mille soins minutieux des épreuves à corriger, vous ne vous rebutez pas, vous ne m'envoyez pas au diable, mon livre et moi, vous êtes admirable. — Eh bien, je suis condamné à abuser de votre inépuisable et généreuse amitié, et il faut, bon gré mal gré, que je vous laisse ramer dans ma galère. Continuons donc, et aimez-moi, et pardonnez-moi. — Tout ce que vous avez fait est excellent, tout ce que vous comptez faire est excellent; je vous remercie et je vous aime de tout. — J'ai corrigé tout de suite les feuilles 7, 12, 13, 14, 15, 16, 17, que vous m'avez envoyées, vous trouverez sous ce pli l'erratum. Il contient six vers dans lesquels sont les deux rimes féminines que vous réclamez; votre œil est plus l'œil du maître que le mien.

Au même [3].

13 septembre.

Cher ami, il faut répéter sur le titre du deuxième volume : Première série. — Histoire. — Les Petites Épopées. Ce sous-titre est commun aux deux volumes. Je reçois votre envoi. Voici l'erratum de la préface [4] :

Vous trouverez ci-jointe une lettre pour M. Gust. Peaucellier. Soyez assez

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite.
[3] Inédite. — [4] Suivent des corrections.

bon pour la mettre sous enveloppe et l'envoyer au bureau de *la Causerie,* 25, boul. Bonne Nouvelle. La couverture est très bien. Je vous envoie les quelques corrections à faire. Il faut répéter quatre fois le mot édition. Je hais les économies typographiques.

Je vous envoie des premières pages pour vingt-huit exemplaires à commencer par le vôtre. Vous savez, je crois, toutes les adresses. M. J. Laurens demeure-t-il toujours 13, rue Bonaparte? Et Mme H. Bertaut, 7, chemin de ronde, barrière de Neuilly? Signalez-moi mes oublis. Faut-il envoyer à : Méry, Banville, Cassagnac, Ed. Thierry, L. Ulbach, Ch. Blanc, L. Pichat, Ernest Feydeau, Jubinal? Votre avis. Ceci très secret. Et Léon Gozlan?

Tuus (1).

Au même (2).

20 7bre.

Vous avez raison de ne point faire de carton pour *le pêcheur.* — Croyez-vous qu'il en faudrait faire un pour la faute que voici :

T. II, f. 6, p. 86, v. 7.

Les bêtes qui passaient leurs têtes entre les branches.

au lieu de : *leur tête.*

Ce pluriel qui fait le vers faux vaut-il, à vos yeux, la peine d'un carton? Décidez. Ce que vous ferez sera bien fait. Ici il n'y a pas faute de sens, et je m'en fiche un peu.

Il faut placer le faux-titre : *la légende des siècles* après la dédicace. Autrement, je craindrais que pour la grosse foule des peu clairvoyants, la préface n'eût l'air adressée *à la France.* Il faut la séparer. Le faux-titre est utile à cela.

Voici les quatre premières pages demandées.

Quant aux insertions de citations, le mieux ne serait-il pas de les mettre dans les journaux *le matin même* de la mise en vente? Il est vrai qu'il y a les journaux du soir. *La veille,* en ce cas, conviendrait peut-être mieux pour tous. Cependant j'incline toujours pour *le jour même.* Ces questions ne peuvent être bien résolues que sur les lieux. En votre qualité de Providence, décidez.

Je suis attendri de votre admirable amitié.

V.

Auguste m'engage à ajourner pour les noms en question.

Dans vos distributions de citations, n'oubliez pas Alex. Dumas et le *Monte-Cristo* (3).

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

Vendredi 23 [septembre 1859]. Cinq heures.

Voici, cher Meurice, une lettre-logogriphe qui m'arrive. Comment, M. Claye écrit à M. Hetzel que le 19 je faisais attendre encore *cinq* bon à tirer! Vous, ma providence *et dulce decus meum,* vous savez ce qu'il en est de ce conte bleu. Quant aux cartons, j'en suis fâché pour qui m'a empêché de corriger les épreuves, mais je l'ai prévenu qu'il s'exposait à des cartons (cent fois plus ennuyeux encore pour moi que pour lui) et *ils sont tous nécessaires.* Dites-le de ma part à M. Claye et à M. Hetzel qui doit être à Paris en ce moment.

Un carton pour une virgule? sans doute quand la virgule fait un faux sens. Or, vous avez pu juger vous-même que dans le cas en question le vers sur Alexandre,

Sorte de héros monstre aux cornes de taureau,

ainsi coupé :

Sorte de héros, monstre aux cornes de taureau,

devient de très bon très mauvais, et d'épique stupide. Donc je maintiens le carton.

Serez-vous assez bon pour remettre à notre du reste excellent et charmant Hetzel ces vers qu'il veut bien désirer écrits de ma main. — Et dites-lui de ne jamais empêcher à l'avenir un auteur de corriger ses épreuves. À vous. *Ex intimo corde.*

V.[2]

Au même[3].

Dimanche 25 7bre.

Je suis à peu près et même tout à fait sûr de vous avoir envoyé, dès mon premier envoi, la page pour Édouard Bertin. Vous l'y trouverez certainement. Voici pour Sacy, Ch. Edmond, E. de Girardin.

Vous trouverez un bon pour mes œuvres complètes-Pelvey destiné à M. Peyrat. Auguste me dit qu'il les désire. Je les lui offre de grand cœur. Auguste me dit que c'est lui qui rendra compte de *la Légende des Siècles,* et que du reste Gaiffe fera quelque chose aussi dans *la Presse* sur ce livre.

Hetzel doit être en ce moment à Paris. Seriez-vous assez bon pour lui remettre ce petit mot.

Vous avez l'admirable délicatesse de ne pas même me parler de votre pièce.

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

J'en ai des nouvelles par Auguste. Ma conscience est bourrelée de tous les ennuis que je vous donne au milieu de vos travaux.

Gracias con todo el mio corazon!

V.

Mettez mes hommages aux pieds de Madame Paul. Serez-vous assez bon pour faire donner un exempl. à Mme Colet qui nous quitte et retourne à Paris demain lundi [1].

Au même [2].

Dimanche 2 octobre.

La mer et l'équinoxe font rage, les paquebots se sont détraqués, de là pas de nouvelles pendant quatre jours, puis flot de lettres et de journaux. J'apprends tout à la fois, la blessure et la guérison. Hetzel m'écrit qu'il vous a *récrit,* et que tout est réparé. Cher Meurice, je ne saurais vous dire ce que cet incident ajoute à ma reconnaissance pour vous, c'était comme le comble à tous les ennuis que je vous ai donnés. Enfin, c'est fini. Tout est bien. — Maintenant ramassons les morceaux cassés. Dans la petite dislocation qui a eu lieu, savez-vous si mes envois, remis par vous à Hetzel, ont été faits? Seriez-vous assez bon pour vous en informer? Je sais déjà que l'affaire des *Débats* a eu un premier accroc. Il n'y a pas eu de citation le jour de la mise en vente. Cela était-il réparable et a-t-il été réparé? — Vous ai-je envoyé une première page pour Méry? En voici une dans tous les cas. En dépit de tout, les vieux amis sont les vieux amis. — Voulez-vous faire remettre cette lettre à M. Guéroult? Je voudrais que vous pussiez lire la lettre que j'ai écrite à Hetzel au sujet de *l'incident.* — *Ex imo.*

Envoyez-moi les journaux amis, si c'est possible. Quant aux journaux hostiles, vous savez que mon principe est de ne pas les lire. Je n'ai jamais lu une ligne de Planche, Rolle, Veuillot, Caro, Vapereau, etc. — etc. À quoi bon respirer le water-closet [3]?

Au même [4].

Hauteville-House, 4 oct.

Nous avons embarqué hier Auguste qui sera près de vous quand ceci vous arrivera. Il vous dira tout ce que je n'ai pu vous écrire, aimant mieux en

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

charger sa mémoire amie. La mer rend en ce moment la poste fort intermittente. Cependant nous avons reçu un assez grand nombre de journaux. Il me semble que, selon votre prophétie, ce livre va à merveille. Je ne sais toujours pas si mes envois, dont vous avez transmis le soin à Hetzel, ont été faits. S'ils étaient restés confiés à vos mains de providence, je ne m'en informerais même pas. Serez-vous assez bon pour en prendre souci ?

Voudrez-vous vous charger de faire parvenir ces deux lettres (Dumas — Jourdan).

Je suis inexprimablement à vous.

Que se passe-t-il à *la Presse?* Qui parlera du livre ? Peyrat et Gaiffe me convenaient fort [1].

Au même [2].

6 octobre.

Cher Meurice, il me semble que tout va bien, par les journaux belges que je reçois en masse et que Parfait m'envoie, mais non par les journaux de Paris, car il ne m'en arrive pas. Je ne m'aperçois que trop que vous, la Providence, vous vous êtes retiré de la chose. Et vous avez bien fait du reste, puisque cela n'engendrait pour vous qu'ennuis et déplaisirs de toute sorte, sans compter votre temps si précieux que tous ces soins vous gaspillaient. Depuis six jours, pas de lettre d'Hetzel, aucune nouvelle, rien qui ressemble à ce flot de journaux, grands, petits, politiques, littéraires, etc., que vous m'envoyiez à l'époque des *Contemplations.* Cela fait un effet bizarre, il semble que le livre fait une sensation énorme — en Belgique. — J'en ris et j'en bisque.

On attribue ici le silence persistant des *Débats* à la publication faite il y a plus d'un mois (d'*Ève* et d'un autre fragment) par la *Revue des deux mondes.* De là, bouderie des *Débats.* Je laisse faire ces conjectures sans m'y associer. Qu'y a-t-il de vrai ? vous me le direz.

Y a-t-il eu aussi silence et absence de citations dans *le Charivari, le Figaro, la Gazette des Théâtres,* etc., etc., *le Messager,* le *Courrier de Paris,* etc. ?

Quand c'était vous, nous recevions tous ces journaux-là.

Car vous savez, vous âme si grande et si délicate, ce qui charme les absents et combien sont précieuses aux exilés ces pages encore toutes tièdes du souffle de Paris.

Hetzel est un charmant et spirituel garçon, mais il n'a guère le tempérament des petits soins. Voilà ce que c'est, cher doux poëte, que d'avoir été

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

gâté par vous! je deviens exigeant jusqu'au ridicule, et Hetzel d'en rire. — Cependant j'ai une inquiétude réelle. C'est pour les envois d'exemplaires, et de pages écrites par moi, à mes amis. Je doute que Hetzel ait fait cela exactement et soigneusement, et me voilà brouillé avec le monde entier.

Je vous verse à flots mes petits ennuis. Pardonnez-le moi et aimez-moi.

V.

Je serais injuste pourtant de ne pas dire que trois ou quatre journaux de Paris me sont arrivés depuis le 1er octobre. Je suis convaincu que c'est encore à vous que je les dois et que, en dépit d'Hetzel, vous n'avez pas voulu donner tout à fait votre démission. Est-ce qu'on peut fatiguer votre admirable amitié? est-ce qu'on épuise l'inépuisable?

Voulez-vous vous charger de faire remettre ces quelques lettres (Peyrat, Pène, Baudelaire, Lévêque, Mme Leymarie).

Maintenant parlez-moi de votre pièce, dites-moi où vous en êtes. Dites-moi quand vous passez. Vacquerie est heureux; le voilà près de vous. Il va pouvoir vous entendre et vous applaudir. Ce sera, comme toujours, un triomphe. Est-ce que, quand vous aurez encore enjambé ce succès-là, vous ne viendrez pas nous voir un peu. Serrer votre main de temps en temps, cela fait partie de ma santé et de ma vie.

Mettez-moi aux pieds de votre noble et ravissante femme. Tout mon goum ici vous aime et vous embrasse [1].

Au même [2].

7 octobre.

Ecce iterum. — J'ai recours à vous, *præsidium meum.* Hetzel est à Spa d'où il m'écrit, ravi, transporté, ébloui du succès, mais laissant tout derrière lui. Or, si vous ne me tendez pas la perche, me voilà à vau-l'eau. Hetzel donne sa démission après vous avoir donné la vôtre. C'est commode. Et moi, qu'est-ce que je deviens?

Cher Meurice, *re*venez-moi en aide. Soyez assez bon pour éclaircir l'affaire Janin. Qu'y a-t-il sous le silence des *Débats?* Sondez prudemment, et dites-le moi.

Comment savoir maintenant si *mes exemplaires* ont été distribués avec les pages signées de moi? Hetzel n'a-t-il pas un peu jeté tout cela au vent? Ce qui me le fait croire, c'est que, dans le tourbillon de lettres qui m'arrive, *pas une* ne me vient de ceux à qui j'ai adressé le livre. Soyez assez bon pour

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

me dire ce que vous savez de ces envois. — Pourrait-on envoyer, *à mes frais,* un commissionnaire qui, dans Paris, ferait la tournée de tous les noms et s'informerait. — Je ne veux pas fâcher tous mes amis. Aidez-moi. *Adjuva nos.* — Voudrez-vous faire remettre cette lettre à M. Louis Jourdan et lire l'autre. Je serre votre main et celle d'Auguste.

Je ne reçois toujours aucun journal de Paris. Des torrents de journaux belges (par Parfait)[1].

À Auguste Vacquerie[2].

8 8bre samedi.

Cher Auguste, j'ai recours à vous. Par quelques lignes de votre lettre, je vois que toutes mes prévisions fâcheuses se sont réalisées. Je n'en fais, bien entendu, retomber la faute que sur Hetzel, mais c'est un vrai malheur que notre excellent et cher Meurice ait été poussé à bout au point de tout lâcher entre ses mains, et, particulièrement, de lui remettre le soin de distribuer mes exemplaires et les premières pages signées de moi à mes amis. Naturellement, et comme cela allait sans dire, Hetzel n'en a rien fait. Qu'a-t-il fait de toutes mes signatures? le vent le sait, et son étourderie n'en sait rien. Cela est clair. Il n'a pas envoyé à qui j'envoyais et a donné à qui j'eusse refusé. Du moins, je l'entrevois, et j'en tremble. Car rien ne peut m'être plus pénible que d'attrister ou de désappointer des amis. Gaiffe achetant son exemplaire! cela est incroyable. Il suffit de ce détail pour juger du reste.

Dans cette situation, que faire? Y a-t-il quelque chose de réparable? et comment réparer? je crois ne devoir pas m'adresser à Meurice; je ne l'ai déjà que trop accablé et harassé de mes affaires; je lui ai encore écrit hier ou avant-hier deux lettres dont je suis confus en songeant que je lui demande des services et que je lui donne des ennuis au moment même où il est lui-même dans les tranchées de l'enfantement d'une pièce. On va le jouer dans quelques jours; il est jusqu'aux yeux dans les répétitions, etc., et c'est dans ce moment-là que je l'occupe de moi! c'est tout simplement un monstrueux égoïsme et j'en suis honteux. Soyez donc assez bon pour le décharger en ce moment de tout ce poids d'affaires qu'il porte pour moi avec tant de générosité et d'amitié inépuisable. Il faut que, dans la situation actuelle, je demande à un ami deux ou trois services très ennuyeux pour l'ami, très importants pour moi. Permettez que je vous les demande, et trouvez bon, vous, mon cher et si ancien compagnon d'épreuve, que je vous choisisse pour ces corvées.

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

1° Auriez-vous la bonté de voir M. Peyrat, et de lui raconter notre conversation à son sujet. Je regretterais vivement qu'il se dessaisît du compte rendu déjà si admirablement commencé par lui. Je ne veux désobliger personne, et je sais que vous ne direz que ce qu'il faudra dire. Mais je comptais tellement sur l'article de M. Peyrat que je lui avais envoyé, pour l'y aider, mes œuvres complètes (les a-t-il reçues ?). Vous savez tout ce que je pense de son vigoureux et jeune esprit, talent rare fait de raison et de cœur. Dites-le lui, je vous prie. — Enfin, *faites pour le mieux.*

2° Même prière pour Gaiffe. Vous savez quel prix j'attache aux marques de sympathie de cet étincelant et charmant esprit. Encore là, *faites pour le mieux.*

3° On me dit Janin très froissé, d'abord de la publication faite par la *r. des 2 m.* de vers à lui refusés, ensuite, de n'avoir pas reçu l'envoi du livre avec ma signature, tel que je le lui avais transmis par Meurice. Croyez-vous possible de le voir, de vous concerter avec Paul Meurice à ce sujet, et de savoir ce qu'il y a au fond de la bouderie des *Débats.* — Je remets encore ceci à votre pénétrante et infaillible amitié.

4° Je vous envoie, autant que je puis me la rappeler, la liste des envois avec premières pages dont j'avais chargé Meurice et qu'il a confiés à Hetzel (et Dieu sait que je n'accuse pas Meurice trop justement exaspéré). Y aurait-il moyen de savoir si quelques-uns de ces envois ont été faits ? Quels sont ceux de nos amis qui ont reçu leur exemplaire ? Quels sont ceux qui ne l'ont pas reçu ? afin de pouvoir recommencer la chose, et cicatriser, si c'est possible, les blessures que ma négligence apparente a dû faire à plusieurs amitiés ?

Enfin, s'il y a des oublis dans la liste que je vous envoie, voudriez-vous me les signaler ?

5° J'ai reçu et je reçois tous les jours force journaux belges et anglais parlant du livre. Point de journaux français. Cinq en tout, depuis que le livre a paru : *la Presse, le Siècle, le Siècle industriel, l'Opinion nationale, le Courrier du dimanche.* Or je sais que plusieurs autres (parmi lesquels *le Messager, le Charivari, le Figaro*) ont inséré des citations ou des articles. Y aurait-il moyen de vous en faire lire, afin que je sache si j'ai quelqu'un à remercier.

Écrivez-moi le plus vite que vous pourrez, cher ami. Et parlez-moi de vous, de votre drame. Contez-moi aussi vos *incidents.* Ce qui est sûr, et ce que je vous prédis, c'est l'éclatant succès.

Tuus.

V.

Les femmes doivent être traitées avec une politesse spéciale. Auriez-vous la bonté de passer vous-même chez Mme d'Aunet, 66, rue de Bondy, chez Mme Bertaut, 7, chemin de ronde, barrière de Neuilly, et chez Mlle Louise

Bertin (adresse facile à savoir). Vous leur demanderiez de ma part si elles ont reçu leur exemplaire (le jour même de la mise en vente comme c'était mon intention). Si elles n'ont rien reçu (ce qui est probable), vous leur raconteriez la chose telle qu'elle est, en leur disant à quel point j'en suis contrarié, puis (que d'ennuis je vous donne!) vous passeriez chez Michel Lévy, ce mot à la main, et vous feriez envoyer *immédiatement* les trois exemplaires aux trois adresses en question. (Même chose pour Mme Bouclier.)

Maintenant voici, en dehors de vous et de Meurice, la liste des personnes à qui j'avais envoyé des premières pages et des exemplaires :

1. Nefftzer.
2. Peyrat.
3. Gaiffe.
4. P. de St-Victor.
5. Ch. Edmond.
6. E. Pelletan.
7. Paul Foucher.
8. Alex. Dumas.
9. Lamartine.
10. Michelet.
11. Th. Gautier.
12. Villemain.
13. Méry.
14. Louis Jourdan.
15. H. Lucas.
16. E. Thierry.
17. H. de Pène.
18. Jules Janin.
19. Ed. Bertin.
20. De Sacy.
21. T. Delord.
22. Victor Meunier.
23. L. Boulanger.
24. A. Denis.
25. Jules Laurens. (13, r. Bonaparte.)
26. *Alph. Karr.*
27. Mmes L. d'Aunet.
28. George Sand.
29. Louise Bertin.
30. H. Bertaut.
31. Bouclier.

32. E. de Girardin.

Vous comprenez que je récris tous ces noms de souvenir et comme ils m'arrivent. Maintenant la rupture entre Meurice et Hetzel. (Ah çà, Hetzel se burlait donc en disant qu'il avait réparé sa faute et que Meurice lui avait donné la main?) Cette rupture a laissé sans réponse une question que je faisais à Meurice : enverrait-on *utilement* des exemplaires à MM. Villemot, Paul d'Ivoy, Paulin Niboyet, La Fizelière? N'y a-t-il pas quelqu'un de très sympathique au *Courrier de Paris?* Savez-vous si Mme Colet a fait son article pour *le Messager? L'Artiste?*

M. Lefort me dit que la *Revue des deux mondes* annonce le livre très froidement. Les *deux* fragments auront donc été donnés absolument en pure perte.

Je reviens à la liste ci-contre. Tâchez, cher ami, de savoir quels sont ceux qui ont reçu, quels sont ceux qui n'ont pas reçu, afin que nous puissions

réparer le mal et combler les lacunes. Vous me rendrez là un vrai et grand service.

Voici une lettre papier-pelure pour Paul. Voudrez-vous la mettre sous enveloppe plus solide et la lui transmettre.

J'enverrai pour la réimpression, quand on réimprimera, un erratum complet que je dresse en ce moment, contenant les quatre vers oubliés par moi-même dans *la Rose de l'Infante.* Il serait bon que M. Claye en fût prévenu pour qu'il ne remît pas sous presse sans m'avoir averti. — Vous savez du reste que je regarde toujours M. Claye comme l'unique auteur de la *double* communication à la *revue des 2 m.*

Et, en terminant, deux bons serrements de main pour vous et notre cher Paul Meurice. Succès et triomphe à tous deux! — Mettez mes respects aux pieds de Mesdames Vacquerie et Lefèvre.

V. [1]

Au même [2].

20 octobre.

Cher Auguste, je continue de peser sur vous de tout le poids dont j'ai dû décharger notre cher Meurice. Voilà six lettres. Auriez-vous la bonté de mettre les adresses où elles manquent, et de les acheminer à leurs buts divers. J'ai reçu une fort belle lettre de Jules Simon. Fait-il toujours son journal? Si vous avez présent à l'esprit ce que je vous demandais quant à Taxile Delord et à *l'Artiste,* dites-m'en un mot. Je vous remercie de l'envoi des deux revues. L'ensemble est bon. On me dit que *l'Opinion Nat*[le] (Guéroult) ferait volontiers un article. Qu'en savez-vous et qu'en pensez-vous? — Je me laisse, bien entendu, guider par vous. Après-demain samedi, grand toast au succès de Meurice. Dites-le lui.

À vous *ex imo* [3].

À Paul Meurice [4].

Dimanche 30 8[bre].

A quel point un succès de vous est une joie pour moi, c'est ce que vous ne saurez jamais. Paris ne peut pas, dans mes ténèbres, m'envoyer de plus charmant rayon que celui qu'il pose sur votre tête. Pendant que vous avez

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

fête là-bas, nous avons ici tempête, mais l'ouragan a beau faire, il ne m'empêche pas d'entendre un doux bruit d'applaudissements qui vient du côté de la France et qui m'apporte votre nom.

Samedi, à sept heures et demie du soir, à l'heure où *le Roi de Bohême*[1] commençait, j'ai fait emplir les verres, et j'ai porté votre santé, la santé de votre œuvre, la santé de votre triomphe, notre santé à tous dans ce seul cri : À Paul Meurice. En avez-vous senti quelque chose là-bas? De certaines terres il ne peut rien sortir que d'exquis. *La fontaine d'Iran ne peut produire que des lys bleus,* dit le proverbe persan. Ayant la couleur du ciel, elle la donne à ses fleurs. Ainsi de vous, cher poëte.

Ai-je rêvé? est-il vrai que vous ayez reçu pour moi les volumes de Villemain sur Pindare? Si cela est, envoyez-les moi par Allix ou Chenay avec mes lettres à Béranger. — Oui, quand vous aurez un instant, envoyez un serrement de main d'amnistie à H. — Que vous êtes bon, dans tous ces tracas du succès que je connais un peu, de songer encore à *la Légende des Siècles!*

Siempre tuyo.

V.[2]

Au même[3].

Hauteville-House, 24 9bre.

C'est ravissant. Je ferme le livre. Je sors de la représentation que je viens de me donner, la toile vient de tomber devant l'œil de mon esprit sur cette vision charmante. Cher poëte, que vous dire? Il y a de la tendresse dans la volupté d'imagination que votre drame exquis m'a fait éprouver. Le souffle des fées et des génies est dans ce doux et beau poëme. À travers la brume bleue et lumineuse des grands rêves de l'art, Shakespeare vous crie bravo, Calderon vous bat des mains. Vous faites rire votre roi bohème du rire héroïque et fantasque de Cervantes. C'est un roman, c'est une romance; c'est le drame et la comédie mariés dans l'idéal; cela n'appartient qu'à vous.

Ce Cabrito, cette Silvana, ce don Philippe, ce bonhomme qui dit : *Je souffre,* tous ces zingari découpés dans le songe, c'est réel, c'est aérien, cela chante, cela soupire, cela a toutes les hardiesses éclatantes et fières du cœur et de l'épée. Poésie et comédie.

Votre pièce est une lyre à travers laquelle on entend des castagnettes.

(1) *Le roi de Bohème et ses sept châteaux,* représenté à l'Ambigu-comique, le 29 octobre 1859. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

Et quelles charmantes grandes dames mêlées à cela! et que de mots éblouissants! — *Vous risquez votre peau.* — *C'est mon seul luxe.*

Charles est ravi, Victor est charmé, je suis charmé et ravi. Tout le goum du rocher vous applaudit.

Merci de votre lettre exquise, de l'extrait de Michelet, des paroles de Gautier, du dialogue Veuillot. Janin aura son dessin et vous le vôtre.

Soy todo con usted.

V.

Quelle admirable bonté de m'avoir copié l'article de Nefftzer!

Je suis charmé de votre embrassade avec Hetzel.

Je lis le deuxième article de Janin, il est excellent. Est-ce que quelqu'un parlera du livre après lui? quel est ce *plus heureux* auquel il fait allusion?

Si vous voyez M. Baudelaire, j'ai reçu son charmant petit livre sur Gautier. Remerciez-le pour moi.

Mettez-moi aux pieds de madame Paul Meurice[1].

À Auguste Vacquerie[2].

Dimanche 11 [décembre 1859].

Merci, cher Auguste. Merci pour Brown et pour moi. Vous savez toujours faire le bien excellemment. — Il y a une grosse faute qui vous a sans doute frappé, un *a* de trop qui défigure malheureusement toute la première phrase et la rend inintelligible. Si vous le jugez utile, priez notre cher Nefftzer de publier une note comme ceci :

— Une faute d'impression a défiguré les premières lignes de la page écrite par Victor Hugo sur John Brown, que nous avons publiée dans *la Presse* du 8. Ces lignes doivent être lues ainsi :

« Quand on pense aux États-Unis d'Amérique, une figure majestueuse se lève dans l'esprit, Washington. »

Au même[3].

13 Xbre.

Votre lettre arrive, on la lit haut, elle nous charme tous. Je vous recommence mon remerciement. Vous savez comme nous sont précieux tous les détails. Les journaux anglais et les journaux belges répètent à la fois la chose

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.
(3) Inédite.

sur Brown. Cela va faire un tutti formidable sur l'Amérique. Je n'ai pas lu le mot de Paul. Voudrez-vous le remercier de ma part.

Est-ce que vous voudriez mettre l'adresse aux lettres que voici, et les faire parvenir. Encore et toujours merci.

M. Chenay est ici. C'est un intelligent et charmant garçon. Tous les hommes du *goum* dînent aujourd'hui chez Bachelet. Vous nous manquerez.

À Paul Meurice (1).

H.-H., 26 Xbre.

Quand vous recevrez ce mot, vous aurez probablement vu M. Bachelet, et reçu l'envoi des dessins. Doux et charmant et cher ami, c'est mon cœur que je voudrais vous envoyer. Vous le savez, n'est-ce pas?

J'ai fait de mon mieux. Les dessins sont sur papier un peu débordant afin que le relieur puisse rogner s'il est nécessaire.

J'ai cru pouvoir tirer sur vous 200 fr. que Mme d'A. enverra toucher chez vous le 1er janvier.

Nous avons eu de la neige ici, chose rare. Maintenant le vent souffle, la mer est douce. Je pense à cet abîme qui est entre nous, mais qui ne nous sépare pas. J'envoie à votre généreux cœur et à votre noble et admirable esprit mes vœux les plus profonds et les plus tendres.

V. H.

Mettez-moi aux pieds de Madame Paul avec tous mes hommages (2).

1860.

Au même (3).

Hauteville-House, 22 janvier.

Ma famille va aller à Paris; il me semble que cela veut dire que vous viendrez à Guernesey, car c'est là le retour qu'il nous faut. Je vois arriver l'été avec joie, et je me figure que vous viendrez faire au bord de ma mer quelque œuvre charmante comme *Fanfan la Tulipe* ou profonde comme *le Maître d'école*. Tous vos ouvrages me donnent deux bonheurs, 1° l'ouvrage, 2° le succès. Jugez à quel point je suis votre obligé.

Je vous remercie de m'avoir envoyé le petit compte de juillet. C'est

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

maintenant du chiffre de Vacquerie qu'il me faudrait le détail pour savoir ce qui est là-dedans au compte de ma femme et ce qui est au mien. Si Vacquerie a ce détail encore sous la main, soyez assez bon pour le prier de me l'envoyer. Si cela lui coûte le moindre effort de recherche ou de mémoire, qu'il n'en fasse rien. Peu importe après tout. Ce que je perdrai, ma femme le gagnera. Petit malheur, comme vous voyez.

J'ai écrit à Vacquerie qu'il s'était mépris au sujet de ma lettre à Alex. Dumas. On y a voulu voir ce qui n'y était pas. Rectifiez, je vous prie, dans l'occasion, les fausses idées à ce sujet.

Le succès du *pendu* nous paraît être dans le fac-simile. Recommandez-le bien à Paul Chenay.

Avez-vous connaissance d'une série charmante d'images sur *la Légende des Siècles* signées *Marcellin* et publiées dans le *Journal amusant?* Pourriez-vous me les envoyer?

À vous. *Con todo mi alma.*

Au même (1).

7 février.

Je ne veux pas tarder une minute à vous remercier de la bonne nouvelle. Oh! que ce sera charmant de vous avoir dans un mois! quel doux printemps vous allez nous faire, et comme ce sera vrai, dans cette minute-là, que c'est Paris qui est l'exil!

Je vous accuse réception de la lettre, du paquet et du livre de MM. de Goncourt. J'en ai déjà lu quelques pages qui me paraissent d'un très charmant style. J'ai reçu aussi la quittance des 618 fr. — Seriez-vous assez bon pour transmettre ces quatre lettres (je ne sais pas l'adresse de Guérin). Ma femme est près de vous en ce moment, mais nous n'aurons rien à lui envier dans un mois.

Tuus.

Je suis de votre avis quant au roman (2).

À Auguste Vacquerie (3).

H.-H., 9 février.

Cher Auguste, je ne saurais vous dire combien je suis touché de tout ce que vous faites pour Chenay, pour John Brown, et pour Charles, c'est-à-dire pour moi.

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

Je vous veux un immense succès, et il me semble que c'est moi qui vous le dois, et qu'en vous saluant maître, le public sera mon fondé de pouvoir. Ce sera une belle journée, et j'envierai les témoins du triomphe. C'est l'exil de ne pas être là [1].

À Monsieur Louis Koch [2].

Hauteville-House, 16 février 1860.

J'ai bien tardé, monsieur, à vous remercier d'une lettre pleine d'âme et de cœur que j'ai reçue de vous l'été passé. La noble femme qui est votre tante a bien voulu vous expliquer mon silence qui n'est pas oubli, croyez-le bien. Je sais tout ce que vous valez, et je suis avec intérêt vos études et vos efforts. Il y a en vous un courageux et intelligent travailleur de l'idée. Votre digne père vous a fait le fils de sa pensée en même temps que le fils de son sang, et toutes mes sympathies les plus cordiales vous sont acquises. Recevez-en, je vous prie, la vive expression.

VICTOR HUGO [3].

À Paul Meurice [4].

Hauteville-House, 19 avril.

Voulez-vous être assez bon pour faire parvenir ces trois lettres ? (Janin. Samper. Pingard.)

J'ai reçu les quelques volumes de l'Institut. Mais voici ce que je voudrais faire dire à M. Pingard :

1° Il me manque l'annuaire de l'Institut depuis 1856.

2° Il me manque l'annuaire du bureau des longitudes depuis 1852. (Est-ce qu'on ne le distribue plus aux membres de l'Institut ? Ce serait une bizarre suppression.)

3° Je tiendrais beaucoup aux comptes rendus de l'Académie des sciences. Il me semble qu'on doit les *tomer*. A Paris, j'avais renoncé à les recevoir en cahiers afin de les recevoir en volumes. Ils me manquent depuis l'origine.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(4) Inédite.

La caisse est arrivée hier. Tout en bon état. Actions de grâces à madame Meurice. Ma femme va lui écrire. Hosanna vers vous.

La main qui a virilement peint cette merveilleuse *infante* fait aussi admirablement les choses féminines. Dites-le de ma part à votre charmante femme [1].

Oh! comme nous allons attendre les cerises! Rougissez bien vite, mes bons petits cerisiers!

Tuus.

V. [2]

Au même [3].

12 juin.

Ceci n'est que l'annonce d'une autre lettre qui suivra ce courrier de près et qui contiendra ma réponse à M. Barillot et à tous ces vaillants et chers jeunes cœurs de *la Tribune des poëtes.* Je mets dans celle-ci sept lettres (Jules Janin, Girardin, Nefftzer, Pelloquet, Audebrand, Dollingen, L. Noël). Est-ce que vous serez assez bon, ô Providence, pour les faire parvenir? — Vous devez me trouver froid quand je ne vous remercie pas et rabâcheur quand je vous remercie. Je ne sais plus comment faire. Je vous aime.

Dites, je vous prie, ceci à M. Gustave Doré : je n'ai pas reçu la lettre de son frère. Elle aura été interceptée. Du reste, je n'ai rien à refuser au beau talent de M. Gustave Doré : j'admire ses quatre compositions sur *les Contemplations,* et si son frère me commente en musique comme lui me commente en poésie, je crie d'avance bravo. Qu'il veuille bien m'indiquer les trois ou quatre pièces que son frère désire illustrer de notes, et je lui enverrai l'autorisation pour trois ans, maximum du terme que mes traités me permettent. — Mon doux et charmant poëte, où êtes-vous? que faites-vous? à quoi travaillez-vous? Il me tarde de vous payer ma dette d'acclamations et de tendresses.

Je tirèrai sur vous les 300 fr. de Adto. Je les lui ai remis. Envoyez-moi mon *état de situation,* que je sache de quoi je peux disposer. — Je me mets aux pieds de madame Paul, et je vous embrasse.

V.

J'écris à la hâte. Si j'oublie quelque chose, je réparerai l'oubli dans ma prochaine. — Voudrez-vous mettre des pains à cacheter noirs à toutes les lettres? — Je lis Michelet. Superbe. Je vais lui écrire [4].

(1) Mme Paul Meurice, élève d'Ingres, avait un beau talent de peintre. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

Au même [1].

29 juin.

Vous avez vu probablement par *le Siècle* que j'ai souscrit 100 fr. pour les inondés. J'ajoute pour mes fils 10 fr. Avec quelques souscriptions recueillies autour de moi cela fait 135 fr. Seriez-vous assez bon pour envoyer ces 135 fr. au *Siècle* de ma part et pour joindre cette avance à ce que je vous dois déjà. Je crains que tout cela ne vous gêne un peu, et j'espère être en mesure de vous rembourser le tout par Pelvey dans la première quinzaine de juillet.

Il paraît que les journaux de l'empire m'insultent. C'est simple et c'est bon. Si vous voulez savoir l'écho que cela fait hors de France, je vous envoie quelques extraits de journaux pris au hasard. — Il y a aussi dans un journal orléaniste un petit fait curieux. Lisez-le. Ce monsieur a bien fait d'empêcher l'autre de venir. Il faut, pour passer ma porte, être pur comme le diamant ou comme Paul Meurice.

Je suis inexprimablement à vous [2].

Au même [3].

8 juillet.

Croiriez-vous que je ne sais pas l'adresse de Paul Foucher? Seriez-vous assez bon pour lui faire passer le plus tôt possible le petit billet ci-inclus? — et l'autre à Mme Bouclier (dont j'ignore aussi l'adresse) — et qui vous enverra 60 fr. (lisez ce billet) que vous prendrez en défalcation de ma petite dette pendant que je les distribuerai ici à nos souffrants. — Voudrez-vous bien dire à M. Ernest Doré qu'il peut mettre en musique et publier (pour trois ans) *la Prière pour tous*. Si sa musique vaut la peinture (c'en est) de son frère, elle est fort belle.

Tout ce que vous me dites des rages bonapartistes est divertissant. Le Barbey a eu de l'écho au dehors, on l'a fort rudement secoué dans les journaux belges. Je vous en ai envoyé quelques échantillons (lettre du 29 juin. L'avez-vous reçue?)

Remerciez, je vous prie, pour moi M. Eyma. Il a noblement agi, et j'ai de son nom un fort excellent souvenir. Certes, j'ai écrit à Mme G. Sand. Très beaux, très nobles, très grands articles. — M. Houssiaux a raison quant au mot *complément*. Je chercherai un autre titre et je le lui enverrai.

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite.

(Pas *œuvres diverses.* Vieux et vague.) Je lui indiquerai également où il doit placer la lettre sur les Alpes. Probablement dans *Littérature et Philosophie mêlées.* — Je suis charmé de ce que vous m'écrivez quant à H. Descamps. — Je suis sûr, sûr, sûr d'avoir écrit (par vous) à M. Régulus Fleury. La lettre aura été interceptée. C'était au sujet d'un Pontmartin quelconque. M. Fleury avait quelque peu fouaillé cet être et je lui envoyais mon remercîment. — Cher et admirable ami, nous vous aimons bien ici.

Encore une peine. Voudriez-vous faire emballer les porcelaines, plus le gros vase de terre cuite dorée, et nous envoyer le tout en faisant précéder l'envoi de la lettre de voiture dûment expédiée à Guernesey afin qu'on ne nous fasse point payer le double comme c'est arrivé pour les autres caisses. — Et puis je ferme bien vite cette lettre, en vous embrassant tendrement.

V.

Je n'ai pas le temps de relire. Si j'oublie quelque chose, ce sera pour la prochaine lettre. Voudrez-vous remettre ce mot à M. Henri de Lacretelle ?

Remerciez Mme Monnier de son excellentissime fromage. Que n'êtes-vous là pour le dévorer avec nous !

À Auguste Vacquerie [1].

Hauteville-House, 27 7bre.

Cher Auguste, vous savez avec quel déplaisir je subis la *parodie* de mes drames en opéras italiens. Je ne puis l'empêcher, mais j'ai toujours protesté. Le théâtre italien y ajoute le vol de mes droits auquel la *justice* du quart d'heure actuel l'a autorisé, ce sera une affaire à régler plus tard, et je comprendrai dans ma réclamation et ma revendication le théâtre qui me vole et les juges qui sanctionnent le vol. Voilà pour mes drames en italien.

Quant à *Lucrèce Borgia,* ou tout autre drame de moi, arrangé en français avec musique, jamais je n'en autoriserai la représentation en France. La prétendue autorisation donnée au théâtre de Bordeaux est le résultat d'une méprise. La demande m'a été transmise par mon cousin de Tulle, Léopold Hugo. J'ai cru qu'il s'agissait de *Lucrèce Borgia* en italien, et j'ai répondu quelque chose comme ceci :

Les honnêtes tribunaux d'à présent ayant autorisé le théâtre de Paris à me voler, le théâtre de Bordeaux est bien bon de m'en demander la permission. — C'est cela que le directeur de Bordeaux a pris pour une autorisation.

[1] Inédite.

Donc, non, non, et non. Jamais.

Merci, cher ami, de vos bonnes et cordiales paroles. *Les Misérables* ne sont pas prêts encore et, vous le savez, je n'ai aucune hâte. Il faut revoir et copier. Quant à la grande œuvre nécessaire dont vous me parlez, j'espère bien qu'elle éclatera bientôt, et qu'elle sera datée de Villequier.

Tuus.

V.

Transmettez ma réponse, mais adoucissez-la. Je suis très sensible aux formes polies, et même gracieuses, de M. E. Gérard[1].

Au même[2].

25 octobre.

Cher Auguste, P. Meurice vous a-t-il lu il y a quinze jours les quelques lignes que je lui écrivais pour vous? Je vous grondais d'écrire à tout le monde excepté à moi. Or, la montagne n'allant pas à Mahomet, Mahomet va à la montagne. Je vous écris. J'ai besoin d'abord de vous dire comme je suis joyeux du succès d'avant-garde de votre puissant et beau drame. Cela présage fièrement la grande victoire, que je crois immanquable. Ma femme vous dira, quant à vos petits démêlés intimes avec vos acteurs, que, pendant qu'elle lisait tout haut votre lettre, je l'ai interrompue pour lui dire ce qui, vingt lignes plus bas, était dans le post-scriptum. Nous sommes donc d'accord, vous et moi. J'aurais fait ce que vous avez fait. Je maintiendrais l'équilibre entre Mme Laurent et Rouvière, la femme avant l'homme. La menace de retirer le rôle suffirait pour vous faire ce que vous devez être, maître absolu. À présent, en avant, répétez, jouez et triomphez!

J'arrive à *Ruy Blas*. En même temps que votre lettre, il m'est arrivé une lettre de Laferrière très pressante. Seriez-vous assez bon pour *vous rencontrer* avec M. Hostein et lui dire ceci de ma part :

Frédérick Lemaître jouant César de Bazan, Laferrière, Ruy Blas, Mme Page, la Reine; *tout ceci indivisible;* pas de démarche de ma part; je consentirais et j'autoriserais. Laferrière offre de venir, si Mme Page et don Salluste voulaient l'accompagner; ils pourraient passer à Guernesey huit jours, loger chez Mme Ménage, dînant chez moi, je leur lirais la pièce et les ferais répéter. Si Frédérick voulait venir aussi, il serait admirablement le bien venu. Ce serait là un bon premier plan pour la reprise. Je confie tout ceci à vos excellentes mains que je serre dans les miennes[3].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

Au même [1].

Mardi 6 [novembre 1860].

Cher Auguste, je n'hésite pas. Toute la combinaison, ou rien. Il faut que la réapparition soit un coup éclatant, une irradiation triomphale, sinon la situation actuelle vaut mieux. Cette situation est bonne; c'est la vieille absence de Brutus et de Cassius. Le gouvernement a fait une faute en me mettant sous le boisseau. Son boisseau laisse passer du jour. Il s'en apercevra avant peu. Donc, remerciez de ma part, et avec toute votre cordialité doublée de la mienne, MM. Hostein et Laferrière. Je suis très touché de leur initiative, mais ils comprendront que dans la situation présente, je dois vouloir tout. Sinon, je le répète, rien. Rien a du bon. Si jamais j'ai une occasion *possible* d'être agréable à MM. Laferrière et Hostein, dites-leur, je vous prie, que je la saisirai avec bonheur.

Quant à ce que vous a dit Frédérick, cela vaut la peine d'y sõnger. La réapparition en question pourrait peut-être se faire de cette façon avec l'éclairage a giorno qui convient. Son fils a-t-il en effet du talent? À quel théâtre cela serait-il possible? Frédérick a-t-il quelque chose en vue? Si vous le rencontrez, *re*causez-en donc avec lui.

Je ne vous dis pas que je vous remercie, je suis à vous du fond du cœur.

V. [2]

Au même [3].

Dimanche 25 [novembre 1860].

Sitôt votre lettre reçue, j'ai fait revenir vos deux vieilles connaissances, Jean et Tom; le jardinier-laboureur aidant, à eux trois, ils ont soulevé et mis à terre *Inès de Castro,* les spectres sont lourds, les trois hommes en suaient à grosses gouttes, puis on a décloué la toile, et Anzon s'en est emparé; maintenant voilà deux jours que nous attendons le soleil, le collodion est prêt. Dès que le grand collaborateur Lumière y consentira, vous aurez votre photographie.

J'arrive à *Ruy Blas.* Je n'ai rien écrit à M. Laferrière que ceci en substance :

« Votre talent plaide fort pour votre idée; cependant cette reprise de *Ruy Blas* exige encore d'autres conditions, *non moins nécessaires* (Frédérick

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

dans don César, etc.), sans quoi la combinaison souhaitée par vous serait impossible. Je ne puis donc que vous remercier de votre bonne pensée. Pour l'affaire en elle-même, je remets pleins pouvoirs à M. Aug. Vacquerie qui veut bien s'en charger. Ce serait avec lui que M. Hostein aurait à s'entendre.»

Vous voyez que rien n'est plus évasif. J'ai tout maintenu à l'état d'hypothèse. Priez M. Laferrière de vous montrer ma lettre. Vous n'y trouverez rien de plus. Si lui et M. Hostein étaient venus vous voir, vous leur auriez lu ma lettre d'il y a un mois où je réponds : *Sans Frédérick, non.* Et cela eût coupé court à toute prétention. Au reste, il me semble qu'il est encore temps de la leur montrer.

Ceci vidé, parlons de la Porte-S[t]-Martin, d'abord *vous* puis *Ruy Blas* (Frédérick et son fils inclus). Cela m'irait. Je serais charmé d'emboîter le pas derrière votre succès qui sera un triomphe, j'en suis sûr. *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* viendraient ensuite. Mon répertoire joué vous présent, rien ne manquerait. Votre œil est l'œil du maître.

Je pense que c'est à vous que je dois l'envoi des trois journaux *le Gaulois, le Messager des théâtres, la Causerie.*

Offrez mes hommages à Mesdames Vacquerie et Lefèvre, et serrez pour moi la main de votre excellent neveu.

Todo tuyo.

V. [1]

1861.

À François-Victor [2].

Dimanche 31 mars. Bruxelles.

Je t'envoie ci-inclus, mon cher petit Victor, la lettre promise au docteur Corbin. Fais-la lui remettre. Nous sommes ici depuis deux jours. Tout le monde nous fait un admirable accueil. Je vais on ne peut mieux, je bois, je mange et je dors comme un homme véritable, la douleur du larynx décroît comme si elle fondait. Il fait un temps charmant. Je me suis occupé de toi. J'ai vu Joly qui va enfin te payer sa dette, et a esquissé devant Charles et moi le plan de son article sur ta traduction qu'il déclare admirable. Il compte te comparer Guizot et le massacrer, pour le punir d'avoir, lui doctrinaire et classique, touché à Shakespeare.

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite.

Charles prospère. Nous t'embrassons tendrement.

Embrasse Adèle, embrasse Julie. Je serre toutes les mains. Amitiés à MM. Kesler et Marquand[1].

À Paul Meurice[2].

11 avril 1860.

Tout de suite, mais plus de vingt-quatre heures. Songez que nous avons faim et soif de vous. J'ajourne toute excursion, et nous vous attendons. Descendez à l'Hôtel de la Poste, vous y trouverez Charles qui vous conduira à ma caverne.

M. Castel peut ajouter le post-scriptum à sa lettre. — Il est convenu que l'éditeur pourra publier l'Album trois mois après la publication de la dernière partie des *Misérables*.

Est-ce que vous seriez assez bon pour vous charger encore de ces deux lettres ? (J. Simon. Pontécoulant.)

Que de choses nous avons à nous dire ! Je vous embrasse.

V.[3]

À Auguste Vacquerie[4].

Jeudi 19 [avril 1861]. Bruxelles.

Il est évident que le gouvernement a été le cabaleur, et là où il y a de la police, il n'y a plus de public. Votre succès donc éclate d'autant plus qu'il a été plus persécuté. Du reste, dédaignez les haines; il y a une représentation qui vous venge, c'est celle que le lecteur se donne à lui-même dans son esprit. Ces représentations-là commencent avec la publication du drame, elles seront innombrables, et il n'est au pouvoir de personne de les arrêter ou de les interrompre.

Je viens, moi, de me jouer votre œuvre, le livre en main. Je l'ai retrouvée dans toute sa puissance et dans tout son rayonnement. C'est une lecture triomphale. À chaque instant, je vous envoyais des salves d'applaudissements. *Les funérailles de l'Honneur* seront reprises et rejouées, et avant peu, je vous le prédis, et vous verrez avec quel enthousiasme. Allez! vous êtes fort.

Je vous serre la main.

Victor H.[5]

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite. — (5) *Collection Pierre Lefèvre-Vacquerie.*

À François-Victor[1].

Bruxelles, 8 mai 1861.

Cher fils, Charles m'ayant dit qu'Adèle et toi vous désireriez venir à Bruxelles et que vous souhaiteriez que je fisse pour vous ce que j'ai fait pour lui, c'est-à-dire que je vous avançasse la dépense de votre voyage à compte sur les 500 fr. que j'ai promis à chacun de vous, je m'empresse d'y consentir, et de te l'écrire. Vous pouvez donc, Adèle et toi, venir ici comme Charles, sans vous inquiéter des frais de votre voyage que je paierai et qui seront défalqués sur les 500 fr. de l'album. Voilà qui est réglé. Et quant à moi, je suis tout heureux de vous embrasser, ta sœur et toi, plus tôt que je n'espérais.

À présent, parlons de *l'Admiral Windham*.

Il quitte aujourd'hui même 8 mai Rotterdam et porte à Guernesey trois caisses et un ballot marqués VH et numérotés de 1 à 4. Tu recevras ce mot avant son arrivée. Réoccupe-toi, je te prie, du débarquement des quatre colis, tous très précieux. Fais-les transporter immédiatement à la maison. Je recommande expressément qu'*on n'en ouvre aucun*. Il est stipulé dans mes conventions avec Hudig et Pieters qu'ils seront *ouverts en ma présence,* pour les responsabilités encourues en cas d'avaries.

Il y aura à payer :

1° Pour débours (transport de Bruxelles, etc.) à rembourser aux expéditeurs	1 liv	10 sch	4 p
2° Pour transport par le navire *Admiral Windham* jusqu'à Guernesey	1	4	
	2 liv.	14 sch.	4 p.
			(British)

Je crois qu'il y aura quelques autres menus frais (droit de port, etc.) à Guernesey. Fais payer le tout par Marie qui me le comptera. Je te recommande, cher enfant, de faire en sorte que ces colis soient traités avec le plus grand soin, et touchés comme de la porcelaine, qu'ils sont. Je me dépêche de fermer cette lettre pour qu'elle parte aujourd'hui même. Je t'envoie toutes mes tendresses. J'arrive de Waterloo. Nous dînons ce soir Charles et moi chez Laussedat avec *l'Indépendance belge*. Mille choses à tous.

[1] Inédite.

Écris-moi ta prochaine lettre

à M. Victor Hugo
poste restante à Braine l'Alleud.
Belgique.

Dès que les quatre colis seront arrivés, donne-m'en avis tout de suite. Je t'embrasse tendrement. Que de récits à vous faire à tous de ce que je vois ici ! — Mais si vous venez, comme je l'espère, quelle joie, mes enfants bien-aimés !

Je sais que M[me] Engelson est charmante pour Adèle. Dis-lui combien j'en suis touché. Mes meilleurs souvenirs à MM. Kesler et Duverdier. Mes hommages à Mesdames Duverdier et Marquand. Serre pour moi l'excellente main de M. Marquand [1].

À Albert Lacroix [2].

Hauteville-House, 29 7[bre].

Monsieur,

Votre dépêche ne me parvient qu'aujourd'hui dimanche. Le dimanche anglais sévit ici dans toute sa rigueur. Au moment où l'on me remet votre dépêche, le bureau du télégraphe est fermé, et je ne suis même plus à temps pour affranchir cette lettre, le bureau de la poste subissant comme le reste, la clôture générale. Ma réponse par la poste vous parviendra maintenant presque aussi vite que par le télégraphe. D'ailleurs, il n'y a aucune urgence, *la Reine des Iles* ne faisant le trajet de Cherbourg à Guernesey que deux fois par mois et à des époques indéterminées. Elle devait partir dimanche, et n'est point partie ; elle annonce son départ pour jeudi ; partira-t-elle ? Cela dépend du vent. Cela dépend aussi du chargement qu'elle aura. Si vous preniez cette voie, vous vous exposeriez à passer sept ou huit jours d'attente à Cherbourg. Du reste, si elle était fixe, ce serait de beaucoup la meilleure. Mais elle n'a aucune régularité ni aucune certitude.

Je ne puis donc, pour le trajet de Bruxelles ici, que m'en référer aux détails contenus dans ma précédente lettre.

Croyez, Monsieur, je vous prie, à mes sentiments les plus distingués.

Victor Hugo [3].

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

A Messieurs Lacroix et Verboeckhoven, éditeurs[1].

Hauteville-House, 18 octobre 1861.

Messieurs, conformément au désir exprimé par M. Lacroix, sitôt sa lettre du 13 reçue[2], j'ai écrit à M. Hetzel dans le sens souhaité par M. Lacroix. Je regrette vivement que M. Lacroix n'ait pas pu passer par Paris, comme cela avait été convenu entre lui et moi, avant de retourner à Bruxelles. La signature du traité n'étant encore connue de personne, le silence étant absolument gardé de son côté et du mien, M. Lacroix se présentant comme libre encore de tout engagement, eût eu de très grandes facilités pour traiter avec les tiers intéressés dans le contrat Renduel-Gosselin. Son retour à Bruxelles a nécessairement ébruité l'affaire, et je crains qu'aujourd'hui, pour la transaction qu'il désire avec lesdits tiers, il ne rencontre en difficultés toutes les facilités qu'il aurait eues en passant d'abord par Paris et avant que la vente des *Misérables* fût connue. Ces tiers maintenant le croiront forcé de traiter avec eux, et je crains qu'ils ne lui tiennent *la dragée haute.* Il est regrettable peut-être que M. Lacroix ait été dans l'impossibilité de faire cette opération du traité Gosselin-Renduel dans les conditions où nous l'avions d'abord esquissée lui et moi. Garder le silence, aller immédiatement à Paris, voir ces tiers, enlever l'affaire, c'était simple. J'ai peur que cela ne se complique aujourd'hui. — Dans tous les cas, j'ai écrit comme vous le désiriez, à M. Hetzel, et je suis convaincu que, si son concours peut être utile, il vous le donnera très cordialement et tout entier.

Dans la hâte où était M. Lacroix de partir, nous avons oublié d'indiquer dans le traité que toute difficulté entre nous, s'il en survenait, serait réglée *par arbitres.* C'est une omission que je suis prêt à réparer quand vous le voudrez.

Il va sans dire que, si vous croyez que je puis être utile par mon intervention officieuse dans la transaction parisienne, je me mets tout à fait à votre disposition.

Croyez, Messieurs, à mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO.

Veuillez, je vous prie, me tenir au courant, dans l'intérêt de l'affaire, de tout ce qui se passera à Paris[3].

[1] Inédite. — [2] Lacroix craignait que Hetzel, désolé de voir la publication des *Misérables* lui échapper, suscitât des difficultés aux nouveaux éditeurs. — [3] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

À *Charles*[1].

Hauteville-House, 21 octobre.

Voici, mon petit Charles, un mot que je reçois de Paris de M. Lacroix sur *les Misérables* qui te fera plaisir. Tu peux d'autant plus faire l'annonce du prix comme ces MM. le désirent qu'il y a une éventualité prévue (la vente à un journal) où le prix de 300.000 fr. serait atteint et même dépassé. Tout va bien, comme tu vois. Cependant, je ne considérerai la chose comme absolument finie que lorsque le traité (tu le connais sans doute) aura reçu un commencement d'exécution par le versement des premiers 125.000 fr. qui doit avoir lieu d'ici à six semaines — au plus tard, en prenant livraison de la 1ère partie du manuscrit. Je suis ahuri du travail final. Chenay va venir pour quelques jours. Et M. Lecanu (pourquoi M. Lecanu? je ne le connais pas et je n'ai guère le temps de recevoir des visites). Quel bonheur j'aurai à vous revoir tous! Je vous serre tous les trois dans mes bras. À bientôt mon Charlot bien-aimé.

Toto va bien. La façade avance. On ne tardera pas à commencer les travaux du toit. Il y a ici des poiriers qui se trompent et qui se sont mis à fleurir.

À *Madame Victor Hugo*[2].

Hauteville-House, 29 octobre 1861.

Je te réponds tout de suite, chère amie. Je regrette, pour tous les motifs à la fois, que Charles soit allé à Paris. Rien ne pouvait me faire plus de peine. Cela, hélas! projettera une ombre sur tout son avenir. En outre, le gouvernement profite de la confusion des noms, un Hugo est à Paris, et l'on dit partout que c'est moi. Je coupe cette ligne dans une lettre que je reçois en même temps que la tienne :

On vous croit à Paris. Pourquoi cela?

Charles est un grand cœur et un grand esprit. Son malheur est d'être malléable aux influences. Je ne pardonnerai jamais à celles qui lui ont fait faire cette faute. Sa conscience reste pure et grande, sa dignité est intacte; mais enfin on dira de lui : *il est allé à Paris*. Et j'en souffre.

(1) Inédite.
(2) Inédite.

À un autre point de vue, mais qui n'est qu'un détail, il est fâcheux qu'il soit absent. Je lui ai écrit deux fois, et tu aurais vu par quelles tendresses je te répondais. La dernière lettre en particulier, qui a dû arriver hier mardi à Bruxelles, était fort importante. Elle contenait une lettre pressée pour M. Lacroix que Charles devait lire lui-même de ma part à M. Verboeckhoven.

Je passe aux détails dont tu me parles :

Puisque tu as tant fait que d'ajourner ton retour, tu feras bien maintenant d'attendre jusqu'au 10 décembre, attendu que, te voyant absente, j'en ai profité pour les travaux de la maison qui est, en ce moment, remplie d'ouvriers. L'escalier va être bouché pendant trois semaines. Je ne voudrais pas que tu revisses Hauteville-house dans ce vilain hourvari-là. Au 10 décembre, les travaux seront finis, et alors, rien ne troublera la joie que nous aurons tous à nous revoir. Il va sans dire pourtant que si, bravant Mauger et Valpied, tu désires revenir tout de suite, en ayant assez des boues et des pluies de Bruxelles, nous ouvrons nos quatre bras tout grands, ton petit Toto et moi. Écris-moi ce que tu décides.

Je trouve ton écriture excellente et je sais, par ce qu'a écrit M. Ém. Allix, que tes yeux sont complètement convalescents, et comme guéris. Cependant tu es juge de l'importance que tu mets à consulter le docteur Desmares. Mais, dans ce cas-là, il faut absolument qu'Adèle t'accompagne et revienne comme toi par Paris. Elle ne peut compter sur Julie, j'en ai absolument besoin pour aider à la copie du manuscrit des *Misérables* qu'il faut livrer à époque fixe. J'ai prié M. Chenay, qui est ici, de la faire venir; il lui a écrit vendredi dernier, et nous attendons Julie ici dans deux jours. Il est donc nécessaire qu'Adèle t'accompagne et fasse le même retour que toi. Du reste, les raisons qu'elle donne pour éviter Paris sont chimériques, la responsabilité politique des femmes étant, à l'heure qu'il est, absolument nulle. Être près de sa mère malade, c'est là sa vraie place toujours et partout, c'est là le vrai conseil de sa dignité. Dis-lui cela de ma part en l'embrassant bien tendrement. Adèle a une grande noblesse de cœur. Je ne doute pas qu'elle ne me comprenne, et qu'elle ne se donne la joie de t'accompagner. Remplir un devoir et se donner un bonheur, qu'y a-t-il de mieux?

Chère amie bien-aimée, ne sois pas triste; tous tes assombrissements viennent de la dispersion de la famille. Le groupe va se refaire à Hauteville-house, et tu verras comme tu y es aimée, comme tu y es nécessaire, comme tu y seras heureuse. Je t'embrasse de toutes mes forces ainsi que ma chère petite Adèle.

Je suis accablé de travail. La publication prochaine des *Misérables* me talonne.

À Albert Lacroix[1].

Hauteville-House, 17 9bre.

Je m'empresse, Monsieur, de vous répondre quelques lignes. Les 125.000 fr. sont déjà engagés, vis-à-vis d'un tiers qui les a acceptés *comme déposés à la Banque d'Angleterre.* Il serait donc impossible maintenant de changer la banque. La meilleure forme, je crois, serait que ces cinq mille livres sterling fussent déposées à la Banque d'Angleterre à mon nom, et ne pussent en être retirées que sur un reçu signé de moi et par une personne désignée par moi. Seulement quelle formalité faudrait-il pour que la Banque fût assurée de ma signature authentique ? M. le Consul de Belgique à Londres pourrait vous renseigner à ce sujet, et je vous serais extrêmement obligé de vouloir bien me transmettre le renseignement.

J'ai envoyé votre lettre au capitaine Scott. Je doute qu'il puisse vous fixer un jour avec certitude, surtout par le temps qu'il fait.

Je ne me suis donc pas expliqué clairement, puisque vous semblez ne pas renoncer complètement à l'affaire journal. Cependant j'avais appelé votre attention sur notre *lettre privée.* Il y a là une éventualité à peser, qui prime tout. Suis-je clair, cette fois ?

Tout ce que vous me dites est du reste excellent. Nous parlerons ici du prospectus que vous désirez. Il devrait être très court, ne déflorer le livre en aucune façon, parler surtout de *Notre-Dame de Paris,* car on a mauvaise grâce à parler de l'avenir et bonne grâce à rappeler le passé, et dire ceci en substance : « Après le moyen âge, le temps présent ; telle est la double étude de Vict. H. Ce qu'il a fait pour le monde gothique dans *Notre-Dame de Paris,* il le fait pour le monde moderne dans *les Misérables.* Ces deux livres seront dans son œuvre comme deux miroirs reflétant le genre humain ».

Nous causerons de tout cela ici. Je persiste toujours à croire presque impossible d'arriver aussi vite au public que vous le souhaitez. Il importerait pour la rapidité des épreuves que votre imprimeur de Paris fût Claye, auquel je suis habitué et qui est accoutumé à ma façon de corriger. Je n'ai plus qu'une ligne. J'y mets mon plus cordial serrement de main.

Victor Hugo.

Seriez-vous assez bon pour envoyer cette lettre à Madame Victor Hugo. Merci, Monsieur, et pardon[2].

[1] Inédite. — [2] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

Hauteville-House, 18 Xbre.

Monsieur,

J'extrais ces quelques lignes d'une lettre de M. Paul Meurice où il me parle de vous bien sympathiquement :

« Nefftzer lui demande pour *le Temps* le droit de donner à ses abonnés le livre en prime à prix réduit. Rien de mieux. Mais il ne faut pas, je crois, que cette combinaison se fasse ou même s'annonce trop tôt. Avec un bénéfice cent fois moindre, vous auriez l'inconvénient que je vous signalais pour la publication en feuilleton. »

M. P. Meurice a cent fois raison. Ne mêlez pas de journal à cette affaire, si vous ne voulez pas tout perdre. En prime ou en feuilleton, *le danger dont nous avons tant parlé est le même.* Quand le livre aura paru en entier, vous ferez ce que vous voudrez. Vous n'aurez plus rien à craindre, il circulera librement. Si donc vous faites quelque combinaison du genre de celle qu'indique M. P. Meurice, ajournez-la jusqu'après la publication totale du livre. Ceci est la condition *expresse* de votre réussite. N'innovez pas dans le mode de publier en France un livre de moi, suivez le chemin battu qui a réussi aux *Contemplations* et à *la Légende des Siècles.*

Je ne saurais, Monsieur, trop insister sur ceci, que je recommande à votre excellent et sage esprit.

Je travaille à force. Faites de votre mieux, de votre côté comme je fais du mien. De cette façon tout ira bien.

Je vous serre très cordialement la main.

VICTOR HUGO[2].

Au même[3].

Hauteville-House, 29 Xbre.

Monsieur, pour gagner du temps, je vous envoie, avant de recevoir les épreuves, des intercalations à faire au manuscrit. Vous les trouverez ci-jointes et très soigneusement indiquées. Je vous serai obligé d'y veiller avec votre excellent et intelligent zèle.

Je ne sais si vous êtes à Bruxelles, mais je pense que ma dernière lettre

(1) Inédite. — (2) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

contenant quelques lignes, très importantes à méditer, de M. Paul Meurice, vous est parvenue.

Je vous envoie mon plus cordial serrement de main.

VICTOR H.

J'ai reçu un mot de M. Plon. Je vous remercie d'avoir mené à bonne fin ce petit échange. Avez-vous pensé au dictionnaire encyclopédique? Les gens d'Amsterdam ont exécuté le marché et m'ont envoyé le banc. Il n'y a donc plus rien à faire de ce côté-là. Je vous en donne avis, en vous renouvelant mes plus affectueux compliments [1].

1862.

Au même [2].

Dimanche. Une heure après minuit
[13 janvier 1862].

Comme vous le voyez, Monsieur, il est impossible de ne pas demander une 2e épreuve pour presque toutes les feuilles. Sur onze feuilles, corrigées, je n'ai encore pu vous donner que quatre *bon à tirer* (Feuilles 1, 2, 5 et 9) et encore ne suis-je pas sans inquiétude. Pourtant je rends justice à la correction préalable qui est supérieurement faite, et où je reconnais vos soins si attentifs et si intelligents. Mais, quoi qu'on fasse, l'œil de l'auteur est presque toujours nécessaire deux fois. Pour alléger autant que possible vos frais, je vous recopie les corrections, ce qui vous épargne le coût du retour des épreuves sous enveloppe par la poste. Mais tout cela me prend un temps précieux que je puis mieux employer dans votre intérêt, et je ne pourrai évidemment continuer ainsi. Songez quel avantage il y aurait pour vous à m'envoyer les épreuves de l'édition de Paris. Vous profiteriez du traité postal, et là où vous payez un franc, vous paieriez un décime. — Dans tous les cas, ne pourriez-vous m'envoyer les épreuves sur papier moins épais, papier à lettre, collé, non transparent, je rognerais les marges, et le retour des épreuves vous coûterait moins cher qu'avec ce gros papier. Pesez tout cela.

Il est tard. Je n'ai plus le temps que de clore ma lettre par un cordial serrement de main.

V. H. [3]

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

14 janvier. Minuit 1/2.

Je vous renvoie, Monsieur, courrier par courrier les *bon à tirer* des feuilles 3 et 4; corrections recommandées. Plus sur ce papier les corrections des feuilles 12 et 13. Envoyez-moi, je vous prie, la feuille 14 que je n'ai pas reçue. Votre gracieuse lettre me fait un vif plaisir. Je compte en effet que ce livre sur Waterloo ira au but. Songez-vous à l'édition de Paris? P. Meurice attend impatiemment. Vous vous êtes entendu avec Claye; j'ai été très content de lui pour mes précédentes impressions. Il importe que l'édition parisienne soit page à page et ligne à ligne identique à l'édition belge. La rapidité et la sûreté des corrections sont à ce prix, et de cette façon Meurice pourra donner les *bon à tirer.* Autrement je serais obligé de demander la dernière épreuve de chaque feuille.

Bien affectueux serrement de main. Il est plus de minuit[2].

Au même[3].

16 janvier. Minuit et demi.

C'est toujours assez tard, comme vous voyez, Monsieur, que je ferme mes lettres; mais j'ai tenu à renvoyer tout corrigé, même la feuille que j'ai reçue aujourd'hui. Sur les cinq, il y a un bon à tirer. Je le recommande à votre revision infaillible.

Le manuscrit de la seconde partie est prêt, et pourrait vous être envoyé dans deux jours. Seulement une idée me vient. Cela est gros et va vous coûter cher par la poste. Est-ce que le consul de Belgique à Londres, beau-frère de M. Verboeckhoven, ne pourrait pas vous envoyer le paquet par la voie de la légation belge? Les ambassades ont le port franc et sont exemptes des visites douanières. J'enverrais par la poste anglaise (qui n'est pas très chère) le paquet à Londres au consul de Belgique. Il vous l'expédierait franc de port par le canal de la légation belge. Cela simplifierait vos frais, et pourrait même être utilisé pour d'autres envois. Qu'en dites-vous? Est-ce praticable? J'attends votre reponse pour vous expédier immédiatement la 2e partie par la voie que vous m'indiquerez. Recevez mon plus cordial serrement de main.

V. H.[4]

(1) Inédite. — (2) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

H.-H., 22 janvier. Minuit.

Voici, monsieur, trois *bon à tirer* (feuilles 12, 13 et 14), demain vous aurez le reste. J'ai été dérangé par l'incident des vers qu'on m'attribue. La publicité dans les journaux m'a amené à écrire, et je n'en suis pas fâché, une lettre que je vous envoie[2]. Je l'ai envoyée manuscrite à *l'Indépendance.* Peut-être feriez-vous bien de porter à M. Bérardi l'épreuve imprimée que voici. Je vous prie d'aider de tous vos efforts à la plus grande publicité possible de cette lettre. Elle peut servir ces misérables de Charleroi.

Je m'occuperai demain de la légalisation de la signature désirée par vous.

Je vous envoie une lettre qui m'arrive d'un libraire de Rotterdam.

Je crois peu prudent d'envoyer tout le manuscrit de la 2e partie en un seul paquet. J'en ferai deux que vous recevrez successivement par la poste comme vous le désirez. Je pense que le premier paquet pourra partir vendredi. Dès que vous m'en aurez accusé réception, je vous enverrai le second. — Recevez mon plus cordial serrement de main.

Vous jugerez probablement à propos d'écrire au libraire de Rotterdam[3].

Au même[4].

23 janvier.

J'envoie le bon à tirer. Pourtant il serait prudent peut-être de m'en envoyer une 3e. La faute (p. 268) se reproduit pour la seconde fois (monde pour : ciel). En outre, pour avoir quatre lignes sur la page blanche, avec le rejet de deux lignes, j'ai marqué deux alinéas, page 267. Cela va faire des remaniements. Ce chapitre est très important. Je répète qu'il serait sage de me renvoyer épreuve. Pourtant, si le temps presse, on peut tirer, mais je recommande extrêmement les corrections.

On me renvoie la feuille 18 sans qu'elle ait été corrigée. En l'ouvrant page 278, je tombe sur la faute position pour posture (l. 14) qui a été

(1) Inédite. — (2) Cette lettre a été publiée dans les journaux du temps, puis insérée dans *Actes et Paroles. Pendant l'exil.* — (3) *Correspondance relative aux Misérables.* — *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

maintenue. Cette épreuve est donc inutile. Je prie M. Lacroix d'en faire l'observation au correcteur et de m'en renvoyer une autre épreuve, *cette fois corrigée.*

La feuille 19 m'arrive. Je l'enverrai par le prochain courrier.

Mon cher M. Lacroix, en même temps que ce petit mot, vous recevrez, *paquet chargé,* le premier livre de la deuxième partie *Waterloo.* Écrivez-moi sitôt réception, et, dès que j'aurai reçu votre lettre m'annonçant l'arrivée à bon port, je vous expédierai en bloc le reste de la deuxième partie par la même voie. Il m'a semblé prudent d'envoyer ce ballon d'essai pour s'assurer qu'il n'y avait pas de danger à confier un si gros manuscrit à la poste. — Je vous serre la main bien cordialement.

V. H. (1)

Au même (2).

[30 janvier 1862].

Je vous recommande, monsieur, la petite correction ci-dessus (3). Elle importe. Je vous envoie comme vous voyez, le bon à tirer de la f. 17. — Je vous envoie la 1ère du tome 2 corrigée. Il m'en faut une 2e. Maintenant je passe à ce qui concerne le manuscrit de la 2e partie, lequel vous arrivera *paquet chargé* en même temps que cette lettre. J'ai rectifié comme vous verrez les titres des livres. Les sept livres que vous recevrez samedi font 134 feuillets auxquels il faut ajouter *Waterloo* que je vous ai envoyé sans compter les pages.

Je pense que cette 2e partie a la même longueur que la 1ère, mais le format inattendu par moi, et, je le crains, regrettable, que vous avez adopté, m'empêche de rien calculer. Dites-moi si vous croyez qu'il y a là trois de vos volumes. Il serait souhaitable que la 2e partie fût égale à la 1ère. Pourtant cette 2e partie finit très bien ainsi, et je regretterais d'y ajouter quelque chose. Il y a pourtant à la rigueur un livre (environ une feuille 1/2) qui commence la 3e partie et qui, annonçant *Marius,* pourrait finir la 2e. Dites-moi votre évaluation du nombre de pages. J'ai mis triple enveloppe au paquet.

Mille cordialités.

V. H. (4)

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) «P. 261, l. 19 : au lieu de *la : sa.*» — (4) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

Au même [1].

30 [janvier 1862]. Deux heures du matin.

Je vais jeter ceci moi-même à la poste ; mais c'est le milieu de la nuit, le bureau de poste est fermé. Cher Monsieur, vous trouverez dans ce paquet trois épreuves à me renvoyer et un bon à tirer (la feuille 5) ; en tout quatre feuilles corrigées. Le prochain courrier vous portera le reste. Je n'ai pas une minute. C'est un effrayant travail de faire marcher cela de front avec la dernière main au manuscrit.

Voici une ligne oubliée, feuille 1 : Après *l'Épingle noire complotait de son côté*
Il faut ajouter :

Delaverderie s'abouchait avec Trogoff.

Faites, je vous prie, que cette ligne soit sur la deuxième épreuve pour que je puisse en donner le bon à tirer.

Hier j'ai chargé à la poste le paquet contenant le reste de la deuxième partie, *Cosette* (sept livres. Huit avec *Waterloo.*) Ce paquet arrivera à Bruxelles samedi. Vous l'aurez reçu la veille du jour où ce petit paquet vous parviendra.

Waterloo a coûté		5 sch.	80 pence
Le reste a coûté	1 liv.	2 〃	6 〃
	1	8	4

C'est-à-dire 35 fr. 40 ! Je totaliserai avec le coût du port de la troisième partie et je tirerai sur vous en remboursement de cette petite somme.

Je vous serre la main.

V.

Il y avait une page oubliée f. 3. Je vous l'envoie.

En outre les pages de la fin de la f. 3 sont interverties dans les épreuves [2].

Au même [3].

Vendredi 31 [janvier 1862].

Cher Monsieur, le *Weymouth* est en rade. On me dit que par exception il se charge de lettres. Je jette *en hâte* la feuille 6 à la poste. La voici. De cette façon elle pourra vous arriver lundi au lieu de mercredi. Tout le reste vous arrivera au courrier suivant. Je suis d'arrache-pied à la 3e partie.

Bien à vous.

V. [4]

[1] Inédite. — [2] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

1er février.

Je suis charmé de ce que vous m'écrivez sur *Waterloo*[2]. Je crois en effet, cher Monsieur, à un effet de vérité complète. Voici deux bon à tirer (les f. 17 et 19 du T. Ier) et la 1ère de la feuille 7 du Tome II. J'y joins la feuille 8. Il me faudra des 2e épreuves de ces deux feuilles. Vous en jugerez vous-même la nécessité. Un mot pour les astérisques * des notes; les parenthèses sont inélégantes et inutiles. Seriez-vous assez bon pour voir dans une *Biographie des contemporains* si M. Brugnières de Sorsum est mort[3]. Je ne voudrais pas, s'il est encore vivant, l'affliger d'une petite épigramme, quoique bien inoffensive.

Mille bons compliments.

V.[4]

Au même[5].

Dimanche 2 février. Minuit et demi.

J'achève la correction de ces six feuilles, cher Monsieur Lacroix (9, 10, 11, 12, 13, 14), et, quoiqu'il soit nuit, je vais les jeter à la poste, le packet qui passe demain matin vous les portera deux jours plus tôt, car il n'y aura plus maintenant de poste pour Londres que mercredi. De cette façon, elles vous arriveront presque aussitôt que mon petit paquet d'hier 1 février. Permettez-moi de vous recommander ma petite demande relative à M. *Brugnières de Sorsum.* Je pense que vous vous souvenez de *l'Indépendance.*

J'ai fait ce que vous désiriez pour les indications de nouveaux alinéas.

Votre appréciation du livre *Waterloo* a frappé mon fils Victor par son élévation et le sentiment juste que vous avez du vrai. Il me prie de vous le dire.

Bien bon serrement de main.

Je suis sur la 3e partie, mais il me serait impossible de vous envoyer d'avance les indications des chapitres. Je les précise au fur et à mesure de la revision. Il importe que la 3e partie ait 3 volumes. Veuillez me dire votre évaluation. Encore une fois, je n'ai pu vous envoyer de *bon à tirer.* Vous verrez à quel point les épreuves sont chargées[6].

(1) Inédite. — (2) Lacroix avait écrit le 30 janvier à Victor Hugo : « Je profite de ces quelques lignes pour vous dire que le livre *Waterloo* est admirable et d'une hardiesse et d'une beauté à enlever tous les lecteurs ». — (3) Victor Hugo avait oublié que jadis Alfred de Vigny lui avait annoncé la mort de Brugnières de Sorsum. — (4) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite. — (6) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

À Paul Meurice[1].

Hauteville-House, 4 février.

J'ai beau faire pour ne point vous accabler de mes affaires dans ce moment où vous avez les vôtres qui heureusement sont les nôtres aussi, et où *François les Bas bleus* approche. Il faut que je m'adresse à vous pour un service urgent. Lisez la lettre que voici et vous comprendrez qu'elle presse, M. Pelvey partirait, et la lettre de change ne serait pas payée. Il ne m'envoie pas son adresse, je vous serais obligé de suppléer à son oubli, et je vous serais reconnaissant de lui remettre la lettre vous-même ou de la lui faire remettre sûrement, en lui demandant réponse immédiate. Je prie M. Hetzel de s'en occuper de son côté.

Vous avez reçu une lettre de moi il y a quinze jours, qui contenait un effet de 666 fr. sur Hachette et une lettre pour Mme d'Aunet. Je pense que le tout vous est bien arrivé. Si vous avez la quittance des 618 fr. d'annuité payée à la *Nationale,* soyez assez bon pour la joindre à votre prochaine lettre.

Charles ne nous écrit pas; mais nous le savons aussi aimant que paresseux; grondez-le un peu pourtant.

Les Misérables avancent à Bruxelles. M. Claye a promis d'imprimer à Paris un volume en cinq jours. Mais il me semble qu'il a compté sans vous, et que vous n'aurez pas le temps de corriger. Il est vrai qu'Auguste vous seconderait avec toute la bonne grâce du monde. Si vous aviez occasion de voir M. Claye, vous pourriez vous entendre à ce sujet avec lui. J'aurais des montagnes de choses à vous écrire au sujet des *Misérables.* Malheureusement le temps me manque, même pour des pattes de mouches.

Cher et providentiel ami, je vous serre dans mes bras.

V.[2]

À Albert Lacroix[3].

[Samedi 8 février 1862.]

P. 209-210. Ici encore on a marqué (*cercles de glace. Bête farouche*) deux alinéas qui ne sont pas dans le texte. Je le regrette, et il m'est impossible d'y consentir. Une imperfection typographique (trois lignes seulement au haut

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

d'une page) n'est rien à côté d'un contresens littéraire. À partir de *Fantine jeta son miroir par la fenêtre,* jusqu'à *cent sous par jour,* il y a, en bloc et sans reprendre haleine, tout un résumé de la situation désespérée de Fantine. Ce résumé ne peut se scinder. Il faut absolument qu'il se déroule sans s'interrompre de la première ligne à la dernière. C'est là ce qui donne au mot : *vendons le reste,* toute sa force. Il faut donc supprimer ces alinéas et rétablir le texte comme je l'avais indiqué, pages pleines. Ceci entraînant un remaniement et pouvant amener des fautes typographiques, je suis, à mon très grand regret, obligé de demander une 3e épreuve.

V. H. (1)

Au même (2).

Dimanche 9 février.

Ce violent vent d'est, monsieur, ne m'a apporté votre lettre que ce matin. Je vous renvoie toutes vos feuilles en bon à tirer, une exceptée, la 13e, vous verrez pourquoi. Soyez assez bon pour recommander l'observance scrupuleuse du texte, alinéas compris. Faites remarquer l'inconvénient de ces changements qui m'empêchent de donner les *bon à tirer.* — À tous ceux que je vous envoie je joins la correction des feuilles 3 et 4 du Tome 3 *provisoire.* En tout je vous envoie par ce courrier *dix* feuilles corrigées. Je voudrais bien avoir la bonne solution de la question du *retour aux deux volumes.* Je crois cela de la plus haute importance pour la bonté de l'opération. Vous avez le choix entre cinq parties faisant dix bons volumes, ou un délaiement du livre en quinze tomes faibles de volume et chers. (Car, je vous l'ai dit, je crois de plus en plus aux *cinq parties.*) J'espère voir dans le courrier de mardi que votre excellent esprit, et celui de votre honorable associé, se sont ralliés à mon avis, inspiré par votre plus évident intérêt.

Quelque soin que je mette à la revision, des concordances de dates, des rapports d'âges à maintenir entre les personnages, enfin ce que vous appelez des *détails secondaires,* peuvent m'échapper; je vous serai certainement très obligé de me signaler ceux qui vous frapperaient. Et à ce propos, avez-vous songé au renseignement *Brugnières de Sorsum?* — Surtout ne communiquez le manuscrit à qui que ce soit. Ma lettre d'avant-hier vendredi vous en explique le danger.

Mes plus affectueux compliments.

V. (3)

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

H.-H., 15 février.

Cher monsieur Lacroix, j'ai trois questions importantes à indiquer rapidement dans cette lettre.

1° *Ma signature pour l'Allemagne.* Mon homme d'affaires, qui est le prévôt de la reine à Guernesey, me dit qu'il faut que j'aie moi-même copie de la contre-lettre qui vous est remise avec la signature certifiée de l'éditeur allemand qui l'a écrite. Que cette garantie n'est pas moins nécessaire à moi qu'à vous. Donc, sitôt que j'aurai cette pièce, je vous enverrai ma signature. — Le plus tôt possible.

2° *Tables, titres, préface,* etc. Pour le dressement du tout, il me faudrait un exemplaire complet. Envoyez-moi les bonnes feuilles tirées jusqu'à ce jour. Pour diminuer les frais, vous pourriez les envoyer par la poste en deux volumes brochés avec une couverture portant pour titre : *Œuvres de Voltaire.* Ou : *Traduction de l'Iliade.* N'importe quoi, qui n'éveillât point l'attention et la curiosité des post-men. — Faites encore cet envoi le plus tôt possible. Courrier par courrier.

3° *Mode de publication.* Voici une lettre de Paul Meurice sur laquelle j'appelle toute votre attention. C'est la sagesse et la raison même. Voici les conditions de succès, ne les oubliez pas. Hors de là, tout est aventure :

Publier à Paris deux éditions de front, une in-8° à 6 fr., l'autre in-18 à 3 fr. Faire clicher la deuxième (bon marché) afin de tirer au fur et à mesure des besoins, indéfiniment.

En outre, ne publier la première partie que lorsque la seconde sera imprimée et toute prête à paraître, et la troisième sous presse, de façon à avoir toute la mise en mouvement de cette énorme affaire dans la main avant de commencer. De cette manière, vous êtes maîtres de choisir le moment, et, selon l'effet produit, vous vous déciderez. Il peut être utile de lancer les parties coup sur coup, et sans laisser respirer le public; il peut être utile de laisser des intervalles. C'est dans le moment même que vous déciderez cela. Quand une partie paraîtra, celle qui la suit immédiatement doit être imprimée et prête à entrer en bataille. Autrement vous courez risque de manquer l'instant précieux où le fer est chaud. Conclusion : faire tout de suite commencer l'impression des deux éditions à Paris, et les mener vivement; *clicher l'édition in-18.*

Demande : Quand voulez-vous avoir la troisième partie ? — *In haste.*

Mille affectueux compliments.

V. H.[2]

[1] Inédite. — [2] *Correspondance relative aux Misérables.* — *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

H.-H., 20 février.

Cher monsieur, je suis stupéfait et contrarié. En ouvrant les épreuves *Waterloo* pour les corriger, je m'aperçois que, sans qu'on puisse deviner pourquoi, les chapitres ne tombent pas en belle page. Est-ce parce qu'ils n'ont pas de titres? Qu'à cela ne tienne. J'en mettrais. Cela vaudrait mieux certes, que de faire cette étrangeté qui semblera changer tout le parti pris du livre. Après ce livre *Waterloo,* les autres chapitres recommenceront à tomber en belle page, et le lecteur n'y comprendra absolument rien. Votre édition sera difforme. Est-ce pour ménager votre papier trop épais? Ce serait là une raison malheureuse, et vous sacrifieriez à ce détail la beauté même de votre publication au point de vue typographique et cette partie du succès qui revient aux éditeurs. J'ajoute que, maintenant surtout, puisque nous renonçons à des livres comme *Parenthèse, Waterloo* se trouvera, dans tout l'ouvrage, le seul livre ainsi imprimé. Je répète qu'on n'y comprendra absolument rien. Je regrette que vous ayez fait une telle disposition, si contraire à mes indications, et cela sans me consulter; je regrette de ne m'en apercevoir qu'aujourd'hui. Mon avis est de revenir à l'unité et de ne pas introduire dans l'aspect typographique du livre une si inexplicable bizarrerie. Je ne doute pas que ce ne soit aussi le vôtre, surtout après l'abandon du *Petit Picpus* en partie, et de *Parenthèse.* Je mettrai des titres aux chapitres, et nous ne présenterons pas d'énigme typographique au public. — Cela dit, je vous envoie les corrections de la 1ère feuille.

Du reste l'épreuve est supérieurement corrigée et sans cette modification si étrange et si inattendue à tout ce que j'avais indiqué, j'aurais pu donner le bon à tirer. Je vais continuer la correction, et mettre des titres partout aux chapitres. Faites-les dès à présent remettre tous en belle page, ce sera fait pour les 2e épreuves qu'on aura à me renvoyer. Je crois, cher monsieur, qu'il serait très important de ne rien changer *ex abrupto* à ce qui est convenu et expliqué; parce que cela entraîne des pertes de temps. Nous marcherions bien plus vite si une extrême précision à faire ce qui est indiqué, était observée. J'enveloppe cette lettre dans une que M. Hetzel me transmet, et qui vous intéresse. Je coupe en outre ceci dans une lettre de M. Hetzel :

«On attend *les Misérables* avec une impatience énorme. Cela sera bu (fût-ce un torrent) comme un verre d'eau. Heureux les belges entre les mains de qui tous ces livres vont passer.

À vous.

J. HETZEL.»

(1) Inédite.

Vous vous occupez, je pense, de Paris, et de la double édition qu'il est temps de commencer; l'édition petit format bon marché, clichée, de façon à tirer selon les besoins, est de la plus haute importance. Le succès immédiat est là. *Et ne communiquez le manuscrit à personne.* Il y a des gens qui se vantent de l'avoir lu. Vous ne m'avez rien répondu à ce sujet.

Croyez-moi bien votre ami.

V. H.[1]

À Charles[2].

25 février.

Confidentielle.

Ta note, mon Charles bien-aimé, nous parvient, nous l'avons lue en famille, ta mère, Victor et moi. Et il nous a été impossible de la comprendre. Mon enfant chéri, ôte-toi de l'esprit cette fantasmagorie d'espionnage, aussi peu digne de toi que de nous. Tous les faits que tu reproduis dans ton énumération, et dont tu te plains, sont nouveaux pour moi, à l'exception d'un seul, l'avis relatif à l'affaire A. Cet avis m'a été donné par un avoué, mon ancien condisciple, indirectement mêlé à l'affaire A, lequel avoué m'a écrit ce jour-là pour la première et la dernière fois. Je t'aurais envoyé sa lettre s'il ne me l'avait pas signalée et recommandée comme tout à fait *confidentielle.* Tu te souviens que ma lettre à toi l'était également, et je te prie de garder sur le détail que je te donne ici un silence absolu. L'avis, quoique portant à faux, était dicté par ce que cet avoué croyait ton intérêt et le mien, et nous ne devons pas mal payer cette sollicitude. Il n'a écrit qu'à moi, sans relation antérieure et sans intermédiaire, et je vais déjà trop loin en te disant tout ceci. Mais je tiens à dissiper absolument dans ton esprit ce fantôme grotesque d'une *police paternelle* autour de toi. Je t'aime avec mes entrailles, ma sollicitude te couve, ma vie t'appartient, mon âme, après ma mort, veillera sur toi; voilà toute ma police.

Écoute-moi bien quand je parle, car c'est avec toute la vérité de mon cœur, il n'y a pas à Guernesey autour de moi un seul être qui ne t'aime profondément, je n'entends de toute part que ton eloge, et dans les termes les plus enthousiastes et les plus passionnés. Si les oreilles doivent te tinter, c'est des mots : bon, noble, courageux, grand esprit, grand cœur, répétés sans cesse. J'avais gardé pour moi *l'avis transmis par l'avoué,* et je n'en avais parlé qu'à ta mère. Tu as effacé tout de suite cette inquiétude. Il ne reste donc plus rien.

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

On t'aime, on te regrette et on te désire, sans un atome de blâme ou d'ombre, voilà l'état de tous les cœurs ici. Je ne vois pas d'exception. S'il y en a, ce sont des quasi-indifférents, dont tu te soucies aussi peu que moi. Quant à moi, j'en appelle au grand et magnifique avenir qui t'appartient, et je veux que tu sois à la fois éclatant et heureux.

Mon travail ne me laisse pas une minute. Je l'interromps pour t'écrire ce mot en hâte. Ta mère va aller passer un mois près de toi. Je l'envierai. Travaille, et chasse tout nuage de ta pensée, mon fils bien-aimé.

V.

À Paul Meurice[1].

H.-H., 3 mars.

J'ai votre douce et chère lettre. C'est déjà le succès, c'est plus que le succès. C'est le cri affectueux d'un bon et grand cœur. Je vous remercie avec toutes les effusions du mien.

Toutes vos indications sont excellentes; suivez-les. Je les approuve toutes. Je préfère ce que vous préférez.

Et cela est tout simple, aimant ce que vous aimez.

Ma femme vous portera ceci. Elle est bien heureuse. Elle va vous voir. Serez-vous assez bon pour lui remettre *262* fr. destinés à compléter ce que je lui ai remis pour la dépense de son mois à Paris. Au moment de son départ pour revenir ici, vous voudrez bien, n'est-ce pas? lui remettre encore 62 francs pour son voyage. Vous me compterez le tout.

Mettez mes hommages aux pieds de madame Paul Meurice.

Je vous serre dans mes bras.

V.

Votre erratum de ponctuation est parfaitement juste[2].

Au même[3].

10 mars. H.-H.

En hâte. Puisque vous avez déjà la 2ème partie, *Cosette,* je vous écris au galop. Je pense que ce petit mot arrivera à temps. Voici pour le livre *Waterloo* quatre modifications importantes. N° 1. – Feuille II, chap. III, p. 32, troisième alinéa, quatre lignes ci-jointes à intercaler après : s'en ressentait. N° 2. – Feuille III, chap. V, p. 48, l. 5, six lignes à intercaler après : se déforment l'un par l'autre. N° 3. – Feuille 8, chap. XIV, p. 132, l. 20, après :

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite.

dans l'impossible ? intercaler ce qui est écrit sur la marge que voici. N° 4. – Feuille 9, page 133. Il y a deux fois ce nom *Souvarov* (lignes 11 et 12) remplacer Souvarov par Mumser. (Ceci est très important, car si la feuille était tirée, il faudrait faire un carton.)

Ce que je vous envoie est coupé dans une épreuve en paquet, non paginée.

Votre idée d'une page de couverture pour les traductions est excellente. Il faudrait demander les noms à M. Lacroix. J'ai eu aussi, je crois, une bonne idée, je l'ai écrite hier à Auguste qui a une grosse lettre de moi, c'est de vous mettre tous les quatre, vous et lui, Charles et Victor, vos quatre catalogues, mon groupe, et moi au bas, sur une couverture.

Je n'ai que le temps de fermer cette lettre. Il me reste mille choses à vous écrire. À demain la suite. Croyez-vous nécessaire de m'envoyer épreuve pour les petits changements que je viens d'indiquer? Non, n'est-ce pas? Je vous les recommande.

Je n'ai plus que le temps de vous dire que vos lettres sont exquises. Le succès, c'est d'être aimé de vous.

À Auguste Vacquerie (1).

12 mars.

Cher Auguste, voici une lettre de M. Lefort. Lisez-la. Ce qu'il me demande ne dépend pas de moi. Seriez-vous assez bon pour le voir, pour lui dire à quel point je désirerais faire ce qu'il *désire,* et pour lui expliquer en même temps *l'impossibilité.* Il est expressément convenu avec les éditeurs, *les premiers intéressés à l'affaire matérielle,* qu'aucune communication anticipée ne sera faite à personne, et que les extraits seront tous remis ensemble aux journaux au moment même de la publication afin de tenir l'équilibre entre tous, le même jour, le jour ou la veille de la mise en vente, de façon que cela soit encore inédit. Dites-lui bien que je suis de cœur avec eux tous.

Votre.

VICTOR H.

Voudriez-vous remettre cette lettre à M. Lefort et faire jeter l'autre à la poste. Je vous ai écrit le 6 mars, avez-vous reçu ma lettre et ce qu'elle contenait pour Banville, A. Louvet et F. Ems?

Si l'on pouvait paraître un lundi, *la Réforme littéraire* aurait sa citation la veille. Mais alors il faudrait que tous les autres journaux eussent également leur extrait la veille (2).

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

À Madame Victor Hugo[1].

H.-H., jeudi [14 mars 1862].

Ta lettre est charmante, gaie, lumineuse, et a été pour Hauteville une joie. Chère amie, je m'interromps de mon labeur pour t'embrasser et pour embrasser mon Charles. J'ai fait écrire tout le monde, et tu trouveras ci-incluse l'épître collective.

Mon petit Charles, j'ai payé pour toi à Graenslade dans un compte 24 francs, et à Haffel 60; je te fais cadeau des 25 francs. Tu auras toujours cela de moins dans ton arriéré. Demande, je te prie, à Auguste, s'il a reçu une lettre que je lui ai écrite le 6 mars, assez grosse, et contenant des envois pour Banville, Louvet, Mario Proth et F. Ems. Je lui ai écrit encore hier. — Chère amie et cher enfant, je vous réembrasse tous les deux bien fort.

Travaille, mon Charles. Tu es fait pour être grand.

V.

Le dîner des douze enfants pauvres a commencé lundi. Il continuera tous les lundis[2].

À Paul Meurice[3].

H.-H., 18 mars.

Plus je me sens compris par vous, plus vous m'êtes cher. Se comprendre, c'est la façon suprême de s'aimer. Il me semble que nos deux pensées battent l'une contre l'autre. Votre esprit et le mien se touchent et se réchauffent et mêlent leurs ailes comme deux oiseaux dans le même nid. Il y a dans votre âme le même ciel que dans la mienne. Vous êtes, cher Meurice, le grand penseur doux.

Je suis entièrement de votre avis pour le titre. Il faut absolument que cette ligne *diminuante* disparaisse. Le mieux serait de la transporter derrière le titre en grossissant, si l'on veut, le caractère.

Si ces MM. désirent quelque chose sur le titre même, il faudrait, comme vous le proposez, remplacer leur entrefilet par celui-ci (en très petites capitales).

Éditeurs : MM. X., à Bruxelles.
Imprimeur : J. Claye, à Paris.

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

Dans tous les cas, leur ligne sur le titre *est impossible*. Montrez cette lettre au besoin.

Ma femme a dû vous remettre un mot de moi. Elle est bien heureuse. Elle vous voit. Mais cet été, vous viendrez, et Guernesey rayonnera plus que Paris.

V.

Je reçois à l'instant une lettre de Bruxelles. Ces MM. remettent l'apparition au 7 avril. Ils donnent d'assez bonnes raisons, voulant paraître partout dans le monde entier le même jour.

Une partie de leur motif est de tuer la contrefaçon. Seulement ils oublient qu'on lutte mal contre la contrefaçon avec une édition de luxe à 12 fr.

Et je vous embrasse.

V.

Seriez-vous assez bon pour transmettre ces deux lettres (Michelet, L. Ulbach).

On dit qu'il circule de faux vers de moi à Paris, *le lion du pays latin*. Démentez cela énergiquement[1].

À Auguste Vacquerie[2].

Jeudi 20 mars.

Cher Auguste, vous m'écrivez une admirable lettre. Vous avez raison de dire : *le succès est fait*. Une lettre comme la vôtre est le succès. Vous admirez en maître et votre bravo a l'accent de la gloire. J'espère bien vous rendre bientôt votre applaudissement. En attendant, vous m'êtes nécessaire à Paris, et vous me manquez ici. Si je vous avais, vous et Meurice, et mon Charles, quel concile nous ferions sur ce rocher! les années que vous avez passées près de moi ont pour moi une clarté particulière; vous y avez laissé de la lumière. J'espère bien que le jour n'est pas loin où vous reviendrez dans votre *room* qui a gardé votre nom. Alors Hauteville-house illuminera.

Le prochain courrier vous portera la liste que vous demandez des exemplaires à donner. Certainement M. de St-Victor aura le sien. Dites-le lui de ma part. Comment vous remercier de tout ce que vous avez déjà fait si admirablement pour ce livre! Tout, absolument tout ce que vous m'écrivez est juste, vrai, et bon. Faites donc pour le mieux. Quant aux extraits, votre

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

observation est l'évidence même. Ceci pourtant serait peut-être faisable. — Au même journal (démocrate) *Cravate* et le *Conventionnel;* les deux citations s'entr'aidant. À un autre : *philosophie après boire,* à un autre : les portraits des quatre jeunes gens et des quatre jeunes filles. À un autre : *le dedans du désespoir* (toute l'histoire préalable de Jean Valjean). À un autre : *le soir d'un jour de marche.* En disant dans l'en-tête : ceci engage l'action, etc.

En somme, je vous soumets tout cela, car vous savez mieux que moi ce qui convient à moi-même. Merci pour le mot *instant.* Merci pour tout. Tout ce que vous faites, ne fût-ce qu'une correction d'épreuves, est chef-d'œuvre.

La publication est remise au 4 avril, époque indiquée par Meurice.

Je n'ai que le temps de fermer ce griffonnage.

Je serre vos deux mains.

V. [1]

Au même [2].

Dimanche [23 mars 1862].

Un mot au galop.

Voici la liste dictée par Victor à Julie. Elle me paraît bien. Cher ami, j'en envoie ci-joint un double à Meurice, examinez et voyez si j'ai fait des oublis.

Vous avez bien fait de laisser *Buona-Parte.* C'est ainsi que le nom apparaît pour la première fois dans *le Moniteur. Ruette* et *ruelle* sont bons. Ruelle est plus spécial aux villes, *ruette* aux champs.

Bal-Sauvage était le nom du boui-boui hanté par Bonaparte et Talma.

Vous savez que je renonce absolument à vous remercier. Je vous envoie tout le meilleur de moi.

V. [3]

À Paul Meurice [4].

25 mars.

Votre sentiment fait loi. C'est en lisant dans les *Debats* et *la Presse* cette annonce du libraire Didier :

SHAKSPEARE – GUIZOT

que l'idée était venue. *François* avait dit : pourquoi, puisqu'on dit *Shakspeare-Guizot,* ne dirait-on pas *Shakspeare-Hugo?* Et je n'y avais pas vu d'inconvénient. Mais du moment où vous êtes d'avis, ainsi qu'Auguste, de s'abstenir de cette imitation de Didier libraire, je passe de votre bord, et je vous dis comme toujours : faites pour le mieux.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

Je vous envoie ci-incluse l'annonce rédigée par Victor. Tâchez de la mettre en entier au moins sur la couverture du tome III, en maintenant, s'il est possible, une ligne d'annonces de la traduction de Shakespeare sur le tome II. Je veux le favoriser le plus possible, ce cher enfant travailleur qui pioche à côté de moi.

Quant à l'autre question, je suis encore de votre avis. Voici ce que c'est : la 2ème partie commence par la plus grande palpitation possible, *Waterloo,* mais finit dans un couvent. Là il y a examen impartial de la question, un oui et un non, en somme fin calme. Du moins je juge ainsi. La 3ème partie reprend vivement et finit chaudement. Il serait excellent de publier les quatre volumes ensemble. Je vais écrire aujourd'hui même dans ce sens à M. Lacroix. Il serait bon d'ailleurs de n'avoir que quatre époques de publication. Cela semblera plus rapide. À tous les points de vue, je pense comme vous. Continuez-moi cette douce lumière qui me vient de votre esprit.

Est-ce toujours pour le 7 avril?

Tout bien considéré, mettez, comme vous l'indiquez, mon catalogue détaillé sur le tome II. Il vaut mieux en effet réserver le Shakespeare pour le t. III. Et alors lui donner toute une des deux couvertures.

Je vous embrasse (1).

Au même (2).

26 mars.

Votre idée est excellente, la 2e et la 3e partie à la fois. J'en ai écrit immédiatement à M. Lacroix. Voici les deux couvertures arrangées en conséquence (3). Veillez à ce que cela soit ainsi. Je ne crois à aucune objection de Lacroix. L'avantage est si évident.

D'accord avec Victor, nous remettrons l'annonce du Shakespeare au 4e volume; et on lui donnera toute la page.

Voudrez-vous remettre ce mot à Auguste?

Demain, je vous enverrai peut-être par paquet chargé, les premières pages conformes à la liste que vous avez. J'y ajoute M. Chenay.

Et comme je vous aime, noble et doux frère de mon esprit!

V.

Victor me conseille l'envoi à M. de Belloy. Qu'en pensez-vous?
Signalez-moi mes oublis (4).

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) Deux pages sont jointes à cette lettre. Elles contiennent le texte du catalogue à imprimer. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

Au même (1).

H.-H., 27 mars.

Voici les premières pages pour la plupart des noms de la liste. Cher Meurice, que de hourvari je vous donne; mais vous souriez si doucement à mes exigences que je les aggrave. Donc voudrez-vous bien vous charger avec Auguste des premières pages ci-jointes et me conseiller en cas d'oubli. Vous avez dû recevoir hier les modèles que vous me demandiez pour les *verso* des couvertures. Je suis d'avis, comme Auguste, d'ajourner au dernier volume de la 5e partie l'annonce des *Chansons des rues et des bois.* Vous pouvez donc la rayer.

Voici une lettre pour Auguste, une pour ma femme, et trois autres que je vous serais obligé de jeter à la poste.

Je vous envoie toutes mes effusions et toutes mes tendresses.

V. (2)

À Auguste Vacquerie (3).

27 mars.

Vos huit pages sont huit rayons. Je vous remercie. Cher Auguste, vous êtes le succès vivant des *Misérables.* Meurice et vous, vous et Meurice, Charles entre vous deux; il me semble que j'ai trois âmes à Paris.

Claye aurait joliment bien fait de m'écrire et j'eusse été charmé d'avoir sa lettre. Grondez-le de ma part.

Je vous approuve *en tout.* Non, il ne faut pas de catalogues. Mêler la boutique au livre, c'est mauvais. Opposez-vous à cela en mon nom. Votre prospectus est excellent, disant tout, vite et bien. J'y sens votre griffe. *Es leo.*

Au moment où ceci vous arrivera, vous aurez la couverture. L'idée de Meurice, *Cosette* et *Marius* le même jour, est admirable et résout un problème. Le livre se morcelait mal après le couvent. De cette façon, il sera on ne peut mieux interrompu. — Vous avez raison, n'annonçons les *Chansons des rues et des bois* que sur le 10e, qui sera peut-être le 11e, car j'entrevois que la 4ème partie pourrait bien avoir trois volumes. Le caractère trop gras de Bruxelles a dérouté mes calculs.

Vous avez encore raison, il me semble, pour les extraits; mais s'il n'y en a pas, comme le public a l'habitude d'une certaine masse dans les journaux

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

à l'apparition de mes livres, il faudrait, dans chaque journal ami, une trentaine de lignes, entrefilets, annonçant la mise en vente et donnant une impression rapide du livre en attendant l'article. Encore pour cela, décidez souverainement. Tout ce que vous ferez sera bien.

À vous de toute mon âme.

V. [1]

À Paul Meurice [2].

Dimanche 30 [mars 1862].

Vous avez reçu hier les couvertures; en ce moment (dimanche) vous recevez le paquet chargé contenant les premières pages, plus diverses lettres, dont une pour Auguste, et une pour ma femme. La question des *revues* serait en effet embarrassante. Tout bien pesé, les extraits ne donnant que des fractions d'idées du livre, il vaut mieux n'en pas faire. À la publication de la 2e et de la 3e partie ensemble, on pourra donner des extraits aux journaux et peut-être aux revues. Cela variera le mode de publication, et sera plus facile. — Ainsi, des extraits de *Waterloo,* ce qui intéressera tout le monde, un chapitre sur le Paris malfaiteur intitulé *Patron-Minette. — Un salon de 1815,* etc. — Le livre alors sera lancé, et l'on ne craindra plus d'en faire gauchir l'effet. Du reste, vous jugerez et vous déciderez.

À vous. *Ex imo* [3].

Au même [4].

1er avril.

Quatre lignes au triple galop. Voici les premières pages demandées. Vous lirez ma petite note. Pour M. Jules L. l'envoi du livre ne suffirait-il pas? J'attends un *oui* ou un *non* de vous qui me dirigera.

Voici les réponses aux questions de M. Templier. Je ne puis répondre à toutes, n'ayant pas *les Orientales.* Soyez assez bon pour le lui expliquer.

J'ajoute M. Claye. N'oubliez pas l'envoi aux *Modes parisiennes,* 10, rue des Moulins. Votre observation pour la variante de *Sarah la baigneuse* est excellente. J'avais fait ce changement pour une réimpression. Veillez-y. — Je suis à vous, âme, cœur et esprit.

V. [5]

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

À Auguste Vacquerie[1].

H.-H., jeudi [3 avril 1862].

Vous êtes d'incomparables amis. Une amitié comme la vôtre ne se paie que d'admiration. Nous lisons vos lettres à table, Victor est le lecteur solennel. Dites à Meurice que son abnégation de ses propres affaires me touche aux larmes, et dites-vous le à vous-même.

Je vous envoie une première page pour M. Louvet et une lettre pour Pelletan.

Vos trente lignes dans *la Presse* sont un élixir où tout est condensé et dit. Nous avons reçu en même temps *le Temps* et *l'Opinion nationale.* — Il me paraît impossible que le livre ait paru à Bruxelles avant de paraître à Paris. L'énormité serait trop forte. Parfait se sera trompé. En somme, grâce à vous, tout est bien. Merci, merci, merci, et tout mon cœur avec.

V.[2]

Au même[3].

H.-H., dimanche [6 avril 1862].

Vous avez raison, il faut :

l'adoration de la matière pour l'esprit

et je regrette que cette grosse faute soit dans l'édition belge. Cher Auguste, je suis tout heureux que vous soyez content. Vous savez que tout ce qui vient d'un esprit comme le vôtre est une force en même temps qu'une lumière, et en m'applaudissant vous m'appuyez. J'entends ici l'appui intérieur plus nécessaire encore que l'appui extérieur. La vie est dans votre esprit et je l'y sens, de là plus de force en moi. Et je vous aime, et je vous remercie. Je n'ai pas vu l'article de Paul Foucher dans *l'Indépendance.* Avez-vous reçu et envoyé ma lettre à Pelletan? Avez-vous reçu vendredi dernier une grosse lettre de moi contenant des envois pour Janin, Hetzel, Peyrat, Delord, Texier?

Voulez-vous faire parvenir ces deux lettres? vous voyez que pour tout, pour les petites choses comme pour les grandes, je m'appuie sur vous, c'est que vous êtes robuste et puissant.

À vous.

V.

Tous les détails que vous nous donnez nous charment. Victor les trans-

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite.

met au *Star*. De là ils vont aux journaux anglais. Le roi des belges lisant *les Misérables,* cela va faire un coup en Angleterre.

Parlez-moi de *Jean Baudry*. À quand [1]?

Au même [2].

H.-H., 17 avril.

Cher Auguste, depuis dix jours je vous ai fait des envois, tant à vous qu'à Meurice pour MM. Pelletan, L. Ulbach, Janin, Hetzel, Texier, Delord, Huart, Louvet, Bataille, A. Rodet, Cerfbeer, Deschanel, Nefftzer. Tout vous est-il bien arrivé? Ce n'était que des portraits et des lettres ne valant pas du tout la peine d'être interceptées. Cependant la suppression de mon portrait dans *le Monde illustré,* laquelle suppression fait un bruit énorme en Angleterre, me suggère de vous faire cette question. Soyez assez bon pour me répondre un mot.

Je reçois de vous le plus ravissant billet du monde. Vous êtes admirable de vous oublier comme cela, mais je veux que vous me parliez de *Jean Baudry*. Donnez-moi aussi des nouvelles de la pièce de Meurice. Où en est-elle? Ne va-t-elle point passer ces jours-ci? Je veux savoir le jour, pour applaudir d'ici et crier bravo à travers l'ouragan (fort en verve depuis huit jours). Tous les détails si excellents que vous me donnez sur ce qui concerne *les Misérables* vont aux journaux anglais par le *Star* de Talbot. Par conséquent, continuez de m'en donner le plus possible. Et puis je serre vos deux chères et vaillantes mains.

Tuus.

V.

Deux lettres (Mme Ménessier et M. Mario Proth).

Ma femme doit savoir l'adresse de Mme Ménessier, qui m'a écrit sans me la dire [3].

À Albert Lacroix [4].

[23 avril 1862.]

Cher monsieur,

Vous n'avez pas encore la fin de la 4e partie. Vous l'aurez ces jours-ci. Il faut vous accoutumer à l'idée que les quatre derniers volumes seront des volumes d'environ 500 pages, c'est-à-dire des volumes ordinaires et pas le moins du monde *monstres*. Quant à faire des parties de 3 volumes, ce serait tout compromettre. Unanimité là-dessus.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

Quand je serais à Bruxelles, je ne pourrais pas donner aux *Misérables* plus de temps que ceci : De 6 h. du matin à 11 h. — De 1 h. après midi à 6 h. — De huit heures du soir à minuit. Or, quel serait l'avantage. Je perdrais au moins douze jours à faire le voyage, avec tout ce qu'il faudrait emporter, déranger et arranger là-bas. Ceci est si évident que de la part d'un excellent esprit comme vous, je ne comprends pas l'insistance. Ne perdons pas douze jours, gagnons-les au contraire, si nous pouvons. Pour cela, laissez-moi dans ma solitude, sur mon rocher, dans mon travail d'arrache-pied. Votre raison, qui a tant d'esprit, ne peut manquer de se ranger à mon avis.

N'oubliez pas qu'on s'est plaint à Paris que les volumes étaient trop minces. Il sera bon que les derniers soient un peu corsés. Surtout pour finir, c'est excellent.

Il est deux heures du matin.

Je tombe de fatigue. Je vous envoie la feuille 7 que j'ai oubliée dans mon relevé. Elle est corrigée comme les autres. Je suis forcé, n'ayant plus de stamps, de jeter ceci à la poste sans l'affranchir. Il faut que cela parte demain matin mercredi.

Je ne peux m'expliquer qu'on manque de copie à Paris. Les ouvriers ont dû s'interrompre, m'écrit M. Vacquerie, n'ayant pas la fin du tome IV. Or vous avez cela imprimé depuis six semaines.

Ci-inclus vos papiers signés.

Ce courrier vous porte sept feuilles corrigées, dont quatre bon à tirer. À demain la suite.

Mille affectueux compliments.

V.

Il est très important de paraître le 10 mai. Pour manquer de paraître à cette date, il faudrait le vouloir. Vous avez tout[1].

À Clément Caraguel[2], *aux bureaux du* Charivari, *16, rue du Croissant.*

Hauteville-House, 27 avril.

Personnelle.

Monsieur,

Le cordon de police qui m'entoure s'est fort resserré depuis un mois, et toutes mes lettres à peu près sont interceptées, celle-ci se fait petite et prend un détour pour tâcher de vous parvenir. J'ai besoin de vous dire à quel

[1] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite.

point votre article sur *les Misérables* m'a charmé et touché[1]. Cette forte et pénétrante analyse, cette intuition de la pensée de l'auteur et cette acceptation généreuse de la question sociale et de la question humaine dans ce qu'elles ont de plus poignant et de plus redoutable, tout cela, Monsieur, donne à ces quelques colonnes une rare valeur. Vous êtes de ceux qui, dans notre temps, constatent la puissance et la dignité de l'écrivain par leur exemple; vous joignez à un talent charmant une âme solide — cette fermeté de la conscience, je la retrouve dans votre article, elle en inspire les plus nobles lignes, et je suis heureux qu'une occasion me soit donnée par vous-même de vous dire, du fond du cœur, que je suis votre ami.

Victor Hugo.

J'ai écrit à M. Louis Huart il y a quinze jours; j'ai plus d'une raison de croire que mon envoi ne lui est pas parvenu. Soyez assez bon pour lui transmettre mon serrement de main[2].

À Albert Lacroix[3].

H.-H., dim. 27 [avril 1862].

Je vous réponds en hâte, mon cher monsieur. Sitôt votre lettre reçue, j'ai vu le prévôt de la reine, le notaire et le consul. Tous m'ont prévenu que rien ne pouvait m'ôter la responsabilité vis-à-vis du tiers qui ferait les frais de procès et de poursuite, si les poursuites étaient faites en vertu d'une procuration de moi, et qu'il fallait absolument que la procuration vînt de vous. J'ai demandé si une contre-lettre à moi adressée par la personne même à qui je donnerais procuration suffirait pour me couvrir[4]. Ils m'ont unanimement répondu que non. Il m'est donc absolument impossible de faire ce que vous désirez; je vous donnerai, aux termes du traité, tout appui, en dehors des frais à incomber. L'avis unanime des gens de loi compétents ici est que vous ne pouvez vous soustraire à l'enregistrement de votre traité dans les pays où vous voudrez poursuivre, et que, pour éviter ces frais, vous feriez retomber sur moi, contrairement à ce qui est convenu, toutes les éventualités pécuniaires et tous les risques de procès. Je crois que, si vous voulez poursuivre, vous n'avez pas à hésiter, et vous devez prendre titre vous-même;

(1) *Le Charivari*, 20 avril 1862. — (2) *Communiquée par M. J.-B. Barrère, petit-neveu de Clément Caraguel.*

(3) Inédite. — (4) Par une lettre du 24 avril, Lacroix demandait à Victor Hugo de lui envoyer, légalisée et par-devant notaire, sa procuration au nom de M. Daelli, éditeur à Milan, pour poursuivre les contrefacteurs des *Misérables*. Il demandait en même temps trois ou quatre procurations avec les noms des éditeurs en blanc pour les autres pays.

mais je crois surtout que la vraie manière de combattre la contrefaçon, c'est *de la faire vous-même,* comme je vous l'écrivais dans une précédente lettre, et de lutter contre le bon marché des contrefacteurs par le bon marché des éditeurs. Faites clicher une édition petit format pour l'étranger qui ne vous coûtera que le tirage et le papier, et que vous pourrez donner à si bas prix que la contrefaçon n'aura plus d'eau à boire et sera découragée. Croyez, du reste, à mon vif regret de ne pas faire ce que vous désirez. Il faut l'impossibilité absolue et démontrée. Je passe à la correction des épreuves [1].

À Auguste Vacquerie [2].

H.-H., 27 [avril 1862]. Dimanche.

Savez-vous ce qu'on fait à l'imprimerie? On m'envoie des *bonnes feuilles,* où toutes les fautes que vous avez si excellemment corrigées sont maintenues. Ainsi : l'*épouvante,* ainsi : sans que l'*on* soupçonne (au lieu de l'*un*), ainsi : corporation d'*ouvrières* (au lieu d'*ouvriers*). Toutes les fautes subsistent, en un mot. Qu'est-ce que cela veut dire? A-t-on fait en effet vos corrections? Cher Auguste, veuillez vous plaindre sévèrement en mon nom, faire faire des cartons si vos corrections n'ont pas été obéies, et dire qu'on m'envoie *de nouvelles bonnes feuilles,* celles-ci, défectueuses, ne comptant pas. Je suis bien mécontent de ce M. Olmer. Heureusement vous êtes là. Je vous envoie ci-derrière une intercalation, plus des modifications ci-incluses. Du reste, j'en ai fini des variantes et intercalations. Je n'en aurai jamais fini de vous remercier, de vous aimer et de vous acclamer.

In haste.

V.

Aujourd'hui même je renvoie cinq bon à tirer. Je recommande à votre admirable amitié la surveillance des remaniements très dangereux de la feuille 17 [3].

À Albert Lacroix [4].

29 avril.

Mon cher monsieur, je me décide, afin d'équilibrer le mieux possible les deux dernières parties, à vous envoyer trois livres au lieu de deux. Vous recevrez donc sous ce pli les livres intitulés : — *Marius entre dans l'ombre.* — *Les grandeurs du désespoir.* — *La rue de l'Homme armé.* Ce dernier livre est coupé

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

de façon à pouvoir clore la 4ème partie ou commencer la 5ème. Dans les deux cas, il prépare ce qui va suivre. Nous déterminerons d'accord, et d'après l'étendue des deux derniers volumes, si nous devons faire de *la rue de l'Homme armé* le quinzième livre de la 4e partie ou le premier livre de la 5e. Je répète qu'il est combiné de manière à pouvoir parer à cet en-cas. Provisoirement, je le numérote livre XV. Ce livre (*XV provisoire*) a 16 feuillets. Cela fait en tout 41 feuillets que je vous envoie, qui, joints aux 162, font 203 pour la IVe partie. À partir des trois livres ci-inclus, et pour toute la copie qui suivra, les feuillets contiennent beaucoup moins de texte. C'est une copie faite par une paysanne chargée d'enfants et sans pain, plutôt une bonne action qu'une bonne copie; pourtant, ces dames et moi, nous avons fini par rendre cette copie rustique très lisible.

3h. Je reçois votre lettre. Je ne puis croire qu'on vous ait écrit sérieusement ceci : par plus ou moins de promptitude dans l'apparition, non seulement *le succès,* mais *l'avenir* du livre est compromis. Il faut être *jeune* en effet pour croire que *l'avenir* d'une œuvre d'art dépende de la date de la publication. Soyez tranquille; je ne réponds jamais du quart d'heure; mais j'ai une foi profonde dans vos douze ans. Je crois d'ailleurs que jusqu'à présent, ce n'est point mal commencé. Si vous vous décidez *à vous contrefaire vous-mêmes,* vous frapperez un grand coup dans votre intérêt. Les procès sont illusoires; ceci est topique. — Mais envoyez-moi donc les journaux belges auxquels vous désirez que j'écrive. Cela presse. — Je vous remercie du petit fait de *l'Observateur belge;* il est charmant et va faire le tour des journaux anglais. — Seriez-vous en position de faire remettre *sûrement* et *promptement* la lettre ci-incluse à MM. Hachette? Mille remerciements d'avance.

Et encore ceci pour vous tranquilliser sur la rapidité future. À partir du 1er mai, il y aura ici *poste* tous les jours; vous aurez donc *tous les jours* un envoi. Vous voyez que nous pourrons marcher rondement. Sitôt la fin du manuscrit livrée, je me fais fort de vous corriger *dix* feuilles par jour. Ne craignez donc rien. Vous n'êtes pas superstitieux de paraître un 13.

Bien à vous.

V. H. (1)

À Auguste Vacquerie (2).

H.-H., 29 avril.

Je fais faire, cher Auguste, un détour à cette lettre. Je commence à croire que mes missives, quoique absolument *innocentes,* sont un peu interceptées, taquinerie de l'empire en colère. J'ai écrit à MM. Peyrat, Ulbach, Lefort,

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

A. Cerfbeer, Claretie, entre autres. Vous me rendriez bien service si vous pouviez me faire savoir que mes lettres leur sont ou ne leur sont pas parvenues. Songerez-vous à m'écrire si vous avez reçu il y a 15 jours environ une grosse enveloppe à stamp bleu contenant les portraits dont je vous ai parlé. Voici que les haines commencent à donner; je le sais par *la Gironde* qui leur répond; les journaux anglais, *le Globe,* entre autres, et les journaux belges, entre autres *l'Observateur,* me soutiennent vivement. — Je pense que Meurice vous a communiqué ma lettre sur la question *voyage à Bruxelles.*

L'insistance de ces messieurs m'étonne d'autant plus qu'à partir du 1er mai nous aurons ici poste tous les jours, et que je les ai prévenus qu'ils pouvaient m'envoyer dix feuilles par jour. Il y a eu une première dépense de quinze jours à faire pour l'engrenage des épreuves et des *bon à tirer,* cette dépense est faite, le va-et-vient fonctionne régulièrement et fonctionnera plus vite encore à partir du 1er mai; il n'y a pas eu encore un seul jour d'interruption dans le tirage à Bruxelles (je me trompe. La lettre d'aujourd'hui de M. Lacroix m'annonce qu'on n'aura plus rien à tirer après-demain). Or après-demain un paquet de bon à tirer arrivera. Est-il possible que M. Pagnerre ait écrit que mon absence de Bruxelles compromettait non seulement le *succès,* mais *l'avenir* du livre? ce serait bien peu sérieux. Je vous griffonne tout ceci en hâte, cher Auguste. Mandez-moi si mes lettres parviennent.

Nous sommes sans nouvelles des *Beaux Messieurs de Bois Doré.* Mais j'attends le succès de pied ferme et de cœur ferme. C'est à Paris que je voudrais être en de pareils moments. Je me fiche bien de Bruxelles où je n'ai que faire. Je vous embrasse et j'embrasse Meurice, et je suis tout à vous et tout à lui.

V.

Serez-vous assez bon pour faire parvenir cette lettre à M. Louis de Cormenin. Je vais écrire à M. Ach. Denis, dites-le lui, mais ma lettre parviendra-t-elle [1]?

À Albert Lacroix [2].

H.-H., 30 avril.

Mon cher monsieur Lacroix,

Il importe, dans l'intérêt commun, que mes lettres aux journaux de Paris leur parviennent; or, quelqu'inoffensives qu'elles soient, je suis informé que le gouvernement bonapartiste les intercepte le plus qu'il peut; je m'adresse

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite.

donc à vous, je pense que, par M. Pagnerre, il vous sera facile de faire remettre ces lettres, en voici deux. M. Pagnerre fera bien de n'user de la poste. Je répète, et vous le comprendrez, que ces relations avec la poste parisienne sont autant dans votre intérêt que dans le mien. Je me repose donc sur votre excellente sollicitude. N'oubliez pas, de votre côté, de m'envoyer les journaux belges auxquels il serait utile que j'écrivisse un mot de remerciement. Les deux articles de M. Kesler ont été saisis au passage et publiés par un excellent journal de Londres, *le Courrier de l'Europe.* Il serait bon que M. Pagnerre sût quel est à Paris le correspondant du *Globe.* Il est très chaud pour *les Misérables,* et il faudrait lui envoyer le livre. Vous avez vu sans doute l'article du *Times* qui « constate le succès extraordinaire ». Voici trois feuilles corrigées. Je n'ai plus qu'une feuille dans les mains. Vous l'aurez demain.

Mille affectueux compliments.

V. H. [1]

À Auguste Vacquerie [2].

H.-H., 8 mai.

Cher Auguste, je ne puis mieux vous faire comprendre à quel point je suis étranger aux lenteurs de Bruxelles qu'en vous disant ceci : Depuis plus de trois semaines j'ai donné les derniers *bon à tirer* du 6e vol. Vous auriez pu avoir tout ce volume depuis quinze jours. C'est tout au plus si vous l'avez en ce moment. Et vous m'écrivez que tous les jours les ouvriers de Claye ont manqué de matière et n'ont pu composer! Jugez. Rien n'est plus facile que d'être prêt même avant le 30 juin. Le 20 mai au plus tard j'aurai livré tout le manuscrit. Il faut paraître le 14. Quelle magnifique lettre vous m'écrivez! en vingt lignes vous condensez un volume. Vous êtes un esprit souverain. Je veux absolument que vous me laissiez vous remercier. Votre amitié est admirable. Vous faites pour moi plus que moi-même, vous et Meurice. Qu'ajouter à vos noms! Je suis à vous âme et cœur.

V.

Voici des en-tête pour les exemplaires à donner à des nouveaux. MM. Ferrier, Claretie, Rodet, Tuppié, Laurent Lapp (*Courrier du Dimanche*), Neveu, Feyrnet (*Illustration*), L. de Cormenin. Dites-moi si j'en oublie. Vous avez la liste des précédents envois. Il va sans dire qu'il faudra continuer aux mêmes. Il y aurait danger à pousser C. Fl. [3] à attaquer littérairement après

[1] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Cuvillier-Fleury.

avoir dénoncé politiquement. S'il dit : c'est une *drogue,* il ajoute un encouragement à la saisie. S'il dit le contraire, il répare un peu le mal qu'il a fait. Insister près d'Édouard Bertin à ce point de vue. — Quand on publiera le 14, faire citer *Waterloo.* Insister sur le côté national. — Et encore merci, et encore merci [1].

À Madame Victor Hugo [2].

20 mai.

Chère amie, si tu me voyais sous l'avalanche de cette publication,

tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois [3],

tu ne te plaindrais pas de mon silence. Mon cœur, un bien gros morceau du moins, est rue de Verneuil, nº 6 [4], avec toi, avec mon Charles bien-aimé. Tu nous écris, toi, des lettres charmantes, et qui se portent joliment bien. Tu vas nous arriver enfin, avec mon excellent beau-frère que je serai charmé de voir. Hélas! quand Hauteville-house sera-t-il complet?

Marie va passer huit jours en France; elle conduit à l'hospice sa mère Jeanne qui est devenue folle. La mère de Virginie est morte. Le malheur visite sans pitié les pauvres gens. Rosalie suppléera Marie absente pour huit jours. Nous mangerons de la cuisine simple. Vous serez indulgents.

C'est égal, arrive-nous vite, que ceci ne te fasse pas peur.

Je vous embrasse tendrement, mon Charles et toi.

V. [5]

À Auguste Vacquerie [6].

H.-H., 28 mai.

Ce qui vous réjouit m'afflige. Vous n'êtes plus critique, quel malheur! quelle merveille d'article on ferait sur ce livre rien qu'en soudant vos lettres bout à bout! Au reste vous avez beau faire et beau vouloir, comme le poëte contient toujours un critique égal à lui-même, vous resterez un grand critique malgré vous. Je voudrais bien savoir comment vous vous y prendriez pour combler un des deux versants de votre montagne. Le drame et la

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Hernani,* acte IV. — (4) C'est en 1862 que Mme Victor Hugo, dans son voyage à Paris, habita 6, rue de Verneuil, ce qui permet de dater cette lettre. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

(6) Inédite.

comédie veulent avoir leur philosophe à côté d'eux, prêt à les expliquer et à les défendre, et *Souvent Homme varie* et *les Funérailles de l'honneur,* dans tout leur rayonnement, l'une dans son succès, l'autre dans son triomphe, s'appuient sur *Profils et Grimaces.* Vous êtes un grand critique. Tant pis!

Vous pouvez me dire quelque chose de pareil, et me jeter au visage la préface de Cromwell sans que je me fâche. Non, hors vous et Paul Meurice, je n'ai personne à Paris qui m'envoie les journaux, et si je vous ai écrit quelque chose qui ressemble à cela, il est évident que je voulais dire absolument le contraire. Pourtant vous êtes si admirable dans tout ce que vous faites que j'hésite à ajouter un souci à tous ceux que je vous donne déjà. Ainsi, dans ce que je dis, prenez et laissez. Surtout ne vous excédez pas de fatigue. Lacroix est transporté, il m'écrit des lettres d'amour; j'en profiterai pour le pousser et le presser. Les quarante superbes lignes dans le journal d'Ach. Denis m'avaient frappé, je vous y sentais, et pourtant j'allais écrire à Denis; mais il me semble que c'est inutile [1].

Au même [2].

H.-H., 29 mai.

Cher Auguste, je vous ai écrit hier par Bruxelles. Vous recevrez probablement la lettre en même temps que celle-ci. Est-ce que vous seriez assez bon pour transmettre à M. Ferrier ce petit mot qui contient mon portrait. Résolvez, je vous prie, la question de la publication des quatre volumes en bloc. Je crois que ce serait *efficace.* Causez-en *à trois.* J'envoie aujourd'hui même à Meurice un effet de 666 fr. Vu les ouvertures *possibles,* demandez-lui s'il l'a reçu. Il est vrai que l'effet ne peut être touché que sur sa signature. Je fais galoper l'impression belge le plus que je peux. Vous pouvez demander les 26 bonnes feuilles du T. VIII. Il sera entièrement tiré dans quelques jours. J'ai corrigé à cette heure le tome IX jusqu'à la feuille 13. Rien n'est plus aisé que de publier les quatre volumes avant un mois d'ici. Pressez de votre côté et que M. Pagnerre presse. Je sais que le zèle de M. Claye est excellent. Sa lettre fait le meilleur effet du monde. Redites-le lui de ma part.

3 h. après midi. Je viens de recevoir l'envoi de Bruxelles. Je le réexpédie ce soir. J'envoie, en *bon à tirer,* toute la fin du T. VIII, y compris *la table* et la f. 1 du tome IX. Vous, Meurice et Charles, consultez-vous sur la publication des quatre volumes en bloc [3].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

À Monsieur E. Barucel [1].

Hauteville-House, 29 mai.

Il n'est pas, monsieur, de conseil plus périlleux que celui que vous me demandez. On ne peut pas promettre le succès même au talent. J'ai lu vos vers avec un profond intérêt; mais je dois me borner à vous envoyer tous mes vœux en vous exprimant toutes mes sympathies.

Croyez, monsieur, que je suis bien touché de votre confiance et recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO [2].

À Messieurs Lacroix et Verboeckhoven [3].

6 juin.

Je donnerais bien, mes chers messieurs, le bon à tirer de cette feuille 14, mais évidemment vous n'êtes pas à court de *bon à tirer*. Revoir les corrections. Je n'ai reçu en tout dans les cinq premiers jours de cette semaine que *quatorze* feuilles. J'en eusse pu corriger cinquante. Cependant votre *lettre* est délivrée par cette masse de bon à tirer. Vous êtes deux hommes rares et distingués, et, quant à moi, je rends à toutes vos qualités solides et charmantes pleine justice; je ne peux pourtant que donner raison à nos amis de Paris qui sont de si admirables et de si dévoués auxiliaires. Il m'est impossible de comprendre les retards actuels. Il me semble que votre intérêt est de paraître en juin, avant qu'on soit parti de Paris pour la campagne, les bains, les vacances, etc., et qu'il faut en outre se hâter pendant que nous avons à nous toute l'attention publique, un évènement pouvant survenir. Or, rien n'est plus aisé que de paraître le 25 juin au plus tard. Cependant il me semble, vous voyez que je ne parle qu'avec beaucoup de réserve, comme à nos amis, qu'un certain ralentissement volontaire vient de vous? Ce serait dangereux. Dites-moi si je me trompe. Mais alors expliquez-moi comment il se fait que je n'aie rien reçu lundi, seulement une feuille mercredi, seulement deux hier, seulement trois aujourd'hui. Mardi l'envoi était bon, *huit feuilles,* mais cela devrait être tous les jours. Vous comprenez que tout ce qui me préoccupe en tout ceci, c'est mon profond intérêt pour vous. — Mille affectueux compliments.

Seriez-vous assez bons pour transmettre ceci à Mme Popp, aux bureaux du *Journal de Bruges*. Elle a fait un très bel article [4].

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par la librairie Cornuau.*
[3] Inédite. — [4] *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

À Bixio [1].

Hauteville-House, 7 juin 1862.

Je n'ai rien à vous refuser, cher ancien collègue [2]. Je n'oublierai jamais à quel point vous avez été fraternel pour nos pauvres proscrits abandonnés. Je vous serre la main.

VICTOR HUGO [3].

À Auguste Vacquerie [4].

8 juin.

Voici la réponse de H. L. [5]. Lisez-la. Croyez-vous qu'on peut se fier à *l'effusion* finale qu'il paraît promettre ? Si vous ne le croyez pas, il vaudrait mieux y renoncer, et le prier de laisser parler Taxile Delord. Tout ceci est remis à votre discrétion, décision et souveraineté. Merci pour toutes vos lettres si bonnes, si cordiales, si nettes, si fermement douces. Cette pauvre Éponine est une de mes préférées secrètes et douloureuses, et je vous remercie de l'aimer un peu. Je presse la Belgique de toutes mes forces. Ils me mettent moi-même à la portion congrue, je n'ai eu cette semaine, d'un dimanche à l'autre, sept jours, que dix-huit feuilles; j'en aurais pu corriger soixante-dix, donnant à cela toute ma journée. Ils sont excellents, et bien honnêtes et bien enthousiastes d'ailleurs; leur tort est de ne pas avouer franchement les engagements qu'ils ont sans doute pris de faire paraître le livre *ici et là* en même temps qu'à Paris. Il y a du bon et du beau dans cette publicité immense et simultanée, mais il ne faut pas lui sacrifier l'opportunité. Je les presse.

À vous [6].

À Albert Lacroix [7].

11 juin.
Réponse à vos lettres d'hier.

1° Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez dans vos questions grammaticales. Vous oubliez qu'il y a *un point* après : étrange [8]. Et dans tous les cas, on dit indifféremment : Cela l'étonnait que Paris soit si grand, ou que Paris fût si grand. *Soit* vaut mieux si l'on veut exprimer la permanence

(1) Inédite. — (2) Cette lettre est suivie d'une copie faite par Victor Hugo de sa poésie : *Lorsque l'enfant paraît.* — (3) *Bibliothèque Nationale. Réserve.* Fonds Bixio.

(4) Inédite. — (5) Hippolyte Lucas. — (6) *Bibliothèque Nationale.*

(7) Inédite. — (8) Lacroix, lettre du 8 juin : « Certes, cela était étrange que le chasseur de l'ordre... PUISSE être désarçonné... que l'innombrable PUISSE fléchir, qu'il y AIT... Ne serait-ce pas une erreur de la copie, et ne devons-nous pas lire et corriger *puisse* en PÛT, et *ait* en EÛT ? »

du fait. Et c'est précisément le cas pour le phénomène qui accable Javert. Laissons donc le texte tel qu'il est. De même pour la phrase concise[1]. Vous si intelligent, quelle concession aux imbéciles me proposez-vous là? On n'est jamais trop concis. La concision est de la moelle. Tacite dit à chaque ligne : tant mieux pour les intelligents, tant pis pour les idiots! — *Par* l'esprit[2] (T. 3, p. 231) est une faute; il faut *pour*. La correction est déjà indiquée par moi et faite dans l'édition de Paris. — [3] *Visitants* est le mot administratif.

Les contrefacteurs. Vous me rappelez ces êtres trop tard. Il fallait y songer vers le 3e ou 4e volume. Maintenant il n'y a plus place pour la moindre parenthèse. Le drame est impérieux; il faut que tout aille à l'émotion et se hâte vers le but.

Les couvertures. Prenez pour votre catalogue en petit texte les couvertures des T. 7 et 8. Mettez mon catalogue à moi, sans oublier *les Orientales,* sur la couverture du t. 9 et mon catalogue futur (demandez-le à Paris où on l'a) sur la couverture du T. X. Ne cousez aucun catalogue dans l'intérieur du livre. Ce voisinage nuirait à l'effet du dénouement.

Bonnes feuilles. Je rappelle à M. Verboeckhoven que je n'ai donné de certains bon à tirer (T. 9) qu'à la condition que les bonnes feuilles me fussent envoyées immédiatement. Les tirages doivent être faits. M'envoyer ces bonnes feuilles. Relire mes recommandations.

Votre lettre sur la question du lancement est excellente. Je l'envoie à Paris. Elle y sera utile. Mais pour les petits faits, les journaux à *correspondances* conviennent mieux que les journaux parisiens. Du reste, le vrai topique, ce serait l'apparition immédiate de la fin. Ceci couperait court à toutes les cabales. Préparez le terrain, c'est à merveille, et faites tout ce que vous indiquez, mais surtout hâtons-nous de paraître. Soyons en vente au plus tard le 25. Hier, en deux envois, je n'ai eu que quatre feuilles. J'en corrigerais dix par jour. Si vous voulez, nous aurons fini dans huit jours. Soignez la correction préalable, accablez-moi d'épreuves, nous pouvons être prêts le 20. Surtout expédiez les bonnes feuilles à Paris le plus vite possible. J'envoie votre lettre à Meurice, mais je vous envoie la lettre de Meurice. Lecture utile des deux côtés. La lettre de Meurice est absolument vraie et réelle. Hâtons-nous. Paraissons!

Mille bons compliments[4].

(1) «L'alinéa de la p. 426, *Dieu toujours intérieur*... condense en quelques lignes une masse de belles idées... La pensée n'est-elle pas trop condensée au point de vue du lecteur ordinaire?» — (2) «L'adoration de la matière *par* l'esprit, à propos de la femme Thénardier admirant son mari. Ne faut-il pas : *pour* l'esprit?» — (3) «*Il est fâcheux que les visitants de la Force... Visitants* ou *visiteurs?*» — (4) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

À Auguste Vacquerie[1].

H.-H., 14 juin.

Cher Auguste,

D'abord, et avant tout, merci, merci et merci. Merci pour l'envoi des journaux, merci pour vos lettres, merci parce que vous êtes vous. Tout ira bien, vous étant là. Oui, Bruxelles se rend. Nous paraîtrons le 25. J'ai exigé. Mais la veille des batailles (et cette apparition des 4 derniers volumes sera la grande) on fait son dénombrement. Voyons nos forces : tous les journaux ennemis, royalistes, bonapartistes, catholiques, etc., attaquent à fond ; les journaux républicains défendent peu ou point. J'excepte toujours la jeune presse littéraire. D'où cela vient-il ? Y a-t-il ordre secret du gouvernement ? Ici quelques-uns de ces journaux font l'effet de trahir. *Le Siècle* publie un article du bibliothécaire. *Le Temps* me livre à un demi-ennemi, M. Schérer. J'avais toujours cru Nefftzer un ami sérieux et sûr. L'article de M. Schérer a profondément *étonné* les proscrits. Voyez Nefftzer. Si vous le trouvez utile, expliquez-vous nettement avec lui. J'aimerais mieux le silence que la suite de M. Schérer. *L'Opinion nationale* monterait, je crois, au diapason de *la Presse*. Il faudrait entrer sérieusement en ligne et combattre énergiquement. M. de Saint-Victor a écrit à Victor une lettre excellente. Au reste, je remets tout dans vos quatre mains. Je sais que le possible et l'impossible seront faits. Aujourd'hui samedi 14 juin je reçois les deux dernières feuilles (21 et 22) du T. X. *Fin.* Ceci repartira en *bon à tirer* après-demain lundi. Quelques feuilles doivent me revenir en 2ème ; j'ai encore cinq ou six bon à tirer à donner. Mais dès à présent, vous pouvez considérer la chose comme terminée. Rien n'est plus facile que de paraître le 25 et dans le mois de Waterloo. Si l'on paraissait le 30, ce serait jour pour jour un an après l'achèvement du livre à Mont-Saint-Jean, le 30 juin 1861, à 8 h. du matin.

À vous[2].

Au même[3].

H.-H., 17 juin.

En hâte. Voici trois lettres. Voulez-vous vous en charger. M. Hector Malot demeure, je crois, à Montmartre. Dans tous les cas, il est de *l'Opinion Nationale*. Votre lettre nous arrive et nous ravit. Vous faites tout vivre par votre puissance de rire, de penser et de peindre. Et puis vous avez raison en

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

tout. Je suis, pour l'ensemble comme pour le détail, absolument de votre avis. C'est cette haute raison jointe à votre force créatrice qui fait de vous un des esprits-chefs de notre temps, un grand poëte-phare.

À vous.

V.

J'envoie à Bruxelles six *bon à tirer* du T. X. Je me plains du temps qu'ils mettent à m'expédier les dernières deuxièmes épreuves [1].

Au même [2].

H.-H., 21 juin.

Votre lettre m'enchante. On ferait un livre rien que pour qu'il soit lu par vous. Votre pensée est un public; votre esprit vaste a la dimension d'une foule. Vous êtes légion. Vous comprenez comme vous créez. Donc j'ai écrit le même mot que vous : *tu es vivant, merci* [3]. Cela m'est aussi arrivé avec Shakespeare. Concluez.

J'ai envoyé avant-hier les trois derniers *bon à tirer*. Mais est-ce que pour vous envoyer un volume, Bruxelles a besoin d'attendre qu'il soit complet? En quoi les feuilles 16, 17 et 18 empêcheraient-elles l'envoi des quinze premières?

Enfin, faites pour le mieux. Tout est bien dans vos mains. Si cela paraissait le 30, ce serait, jour pour jour, un an après la terminaison du livre. Cet anniversaire et le mois de Waterloo, ce ne serait point mal. Il a paru une comète le soir de ce jour-là. Vous rappelez-vous l'admirable lettre que vous écrivîtes à cette occasion?

Voudrez-vous remettre ce mot à P. Meurice, et lire avec lui les deux lettres ci-incluses, vous serez, je pense, de mon avis sans autre *développement.*

À bientôt. J'ai à peine trois lignes. Donc juste assez de place pour vous dire que je suis à vous cœur, âme, esprit.

V. [4]

À Paul Meurice [5].

Dim. 22 [juin 1862].

Ma femme m'écrit qu'elle avait oublié de vous donner la lettre que je vous avais envoyée par elle. Elle fait son *mea culpa*. Je ne la gronde pas. Mais

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Les Misérables,* cinquième partie, livre III, chapitre XII. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite.

que vous êtes bon et charmant, vous, de m'avoir pardonné ce silence! Vous avez bien fait, en réalité, puisque je vous avais écrit.

Voici la liste des exemplaires à donner. J'en envoie le double à Vacquerie. Contrôlez-la ensemble. C'est Victor qui l'a dictée; mais il peut y avoir des oublis.

Je me mets dans l'ombre de vos ailes, disait Voltaire en écrivant à d'Argental. Moi je le pense en écrivant à vous.

Tuus.

V. (1)

À Auguste Vacquerie (2).

H.-H., 24 juin.

C'était moi, cher Auguste, qui pour équilibrer les volumes, avais dit : Mettez dans le T. X *Javert déraillé,* mais je me range bien vite à votre avis. Vous devez être accoutumé à ma docilité. Cela finit tout à fait le drame du tome IX en effet, et peu importe un tome mince après trois gros. Donc ordonnez en ce sens.

Je me serais attendu à bien des choses plus qu'à cette demi désertion de Nefftzer. Elle m'attriste. J'avoue que Nefftzer, vieil ami de prison et de lutte, me tenait et me tient au cœur.

Quant aux citations, je comprends votre embarras. Cependant voici quelques indications. — Louis - Philippe, avec des coupures selon le journal. — Les vers de Jean Prouvaire. — Le lever d'une jeune fille (*Aurore.* Tome IX.) — La nuit de noces. (*Nuit blanche.* Tome X). — Les petites chansons de Gavroche. *Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi,* etc. — *Où vont les belles filles.* — Peut-être enfin quelques pages de l'argot et de l'égout. On ne peut toucher à l'action, c'est évident. — Croyez-vous qu'il y aurait *obstacle* à citer les deux redoutes de 1848, Charybde et Scylla? Oui, vous pouvez juger souverainement. Je ne vois le terrain que de loin. En y songeant, je crois qu'il vaut mieux ne pas toucher à cela. Voici ma lettre à Lamartine. Lisez-la, vous trois, avant de l'envoyer. Voudrez-vous remettre ce mot à Meurice. Je reçois grâce à vous, *le Charivari.* Cela fait un vif plaisir à tous les oiseaux de ma cage et de ma solitude. C'est de la joie et souvent du bon rire. J'écrirai à L. Huart pour le remercier. Ne vaut-il pas mieux faire d'une lettre deux remerciements et attendre après la publication des quatre derniers volumes? Votre avis.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

Je suis contre les catalogues ajoutés au dernier volume. J'ai écrit en ce sens à Lacroix. J'ai donné deux couvertures pour satisfaire à la publicité des librairies. Mais je n'aimerais pas ce coudoiement commercial pour le dénouement du livre. — Ici encore vous déciderez.

Tuus.

Serez-vous assez bon pour mettre la lettre à Lamartine sous enveloppe, y écrire l'adresse, et la transmettre avec les quatre derniers volumes[1].

À Paul Meurice[2].

25 juin.

Un mot en hâte. Je reçois une lettre de Bruxelles m'annonçant la publication pour le 30 juin. Je pense que le Corps-leg (islatif) aura fini ou à peu près. Voici encore des citations possibles, il me semble : — *La Cadène.* — *Frondibus ac foliis* (T. VII). — Les amours dans le jardin rue Plumet (commencement du T. VII) et encore (T. VII) le chapitre Mabeuf-Gavroche-Jean Valjean-Montparnasse. Ce dernier chapitre est comme un petit drame complet, nœud, morale et dénouement. — Enfin faites, ô ma providence.

Je regarde à l'horizon si une lumière s'y fait, et si vous arrivez. Nous avons un temps superbe. Le soleil entre en coquetterie, le ciel se pavoise, toutes mes fleurs vous appellent et vous attendent.

Soy tuyo.

V.[3]

À Hetzel[4].

Hauteville-House, 26 juin 1862.

Vous prenez pour prudence mon silence; ce n'est autre chose qu'accablement. Cinq ou six feuilles à corriger par jour pendant six mois, manuscrit à compléter et à revoir, et depuis trois mois, cent cinquante lettres à écrire par semaine, tout ce labeur à mener de front. Cependant j'avais commencé à vous écrire quant à l'affaire Pelvey; je n'ai pas eu le temps de terminer ma lettre; elle est restée interrompue dans mes paperasses, chaos terrible; si je la retrouve, je vous l'enverrai pour vous confondre. Je vous dis comme Christ à Didyme : *ô fratelle, noli esse incredulus.*

Je commence à respirer et j'en profite pour vous écrire : voici d'abord ce qui vous concerne dans le traité des *Misérables :*

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

« Les éditeurs s'engagent à compléter les éditions existantes des œuvres complètes de M. Victor Hugo, éditions originales et de propriété dans les formats usités et de bibliothèque, notamment à compléter, dès qu'ils le jugeront convenable, l'édition nouvelle in-8° que comptent publier prochainement MM. Hugo et Hetzel. — S'il survenait quelque difficulté quant au moment où MM. Lacroix, Verboeckhoven et Cie doivent compléter cette édition par l'édition des *Misérables* et la fournir au public dans le même format, ces difficultés seraient réglées par arbitres nommés ainsi qu'il suit : un arbitre pour M. Victor Hugo, un arbitre pour M. Hetzel, et un arbitre pour MM. Lacroix et Verboeckhoven. »

Il est stipulé en outre, pour l'ensemble du traité, que toute difficulté intervenant sera décidée par arbitres souverainement et sans appel.

Pour ce qui est du traité entre vous et moi sur cette édition future, je ne l'ai point là sous la main, mais je crois que cette édition in-8° n'est qu'un projet, et n'est point obligatoire pour vous ni pour moi ; il vous serait par conséquent loisible d'y renoncer si les stipulations ci-dessus, qui me semblent bonnes, vous semblaient insuffisantes. Relisez vous-même notre traité, et dites-moi ce qu'il en est, car il est un peu vague dans ma mémoire. Ne vous méprenez pas, je ne vous provoque pas à renoncer. Je serais charmé de faire cette édition avec vous, et bien d'autres choses encore. Seulement, comme c'est ma vieille habitude, je vous mets à votre aise. Vous m'avez toujours connu ainsi. Le traité même, fût-il, en ce qui concerne cette édition, obligatoire pour vous, comme il n'a pas eu de commencement d'exécution, si vous m'en demandiez l'annulation, j'y consentirais, mais quant à moi, j'insiste sur ce point, j'y tiens à ce traité, je tiens à vous toujours pour éditeur, pour ami, pour confrère et pour frère. Et cela pour toutes les raisons qui font qu'on aime et qu'on estime un homme. Partez de là, et faites pour le mieux.

Je n'ai point changé d'avis sur Pelvey. Il a mal agi (mot très doux), il est mort, je ne demande pas mieux que de n'en plus parler. Quant à la levée de scellés en question, quel pouvoir vous faut-il ? Envoyez-m'en les termes précis.

J'arrive à la demande appuyée par deux hommes que je désire contents, MM. Testelier et R. Boucher. Voici l'objection : déjà M. Lebeau fils m'avait demandé l'autorisation de publier et faire jouer avec musique de lui l'opéra d'*Esmeralda*. J'ai dû lui dire que, la musique de Mlle Bertin existant, je ne me considérais pas comme libre d'en autoriser d'autre. En droit oui, en courtoisie non. Je lui ai dit que j'abdiquais mon autorité sur ce petit libretto entre les mains de Mlle Bertin, et que c'était d'elle que le oui et le non dépendaient. M. Lebeau s'est adressé alors à Mlle Bertin qui a dit non.

La situation n'a pas changé. Quoique je n'aie pas peut-être, à ce qu'il paraît, immensément à me louer des *Débats* à cette heure, cela ne peut rejaillir jusqu'à Mlle Louise Bertin, et je dois répondre aujourd'hui comme autrefois : Mlle Bertin est maîtresse absolue de cet opéra. Adressez-vous à elle. Ce qu'elle décidera sera ma loi de conduite. — Vous qui comprenez toutes les choses délicates, vous comprendrez ceci, et vous le ferez comprendre à l'auteur nouveau de l'opéra et à nos excellents amis MM. Testelier et Boucher.

Est-ce que vous seriez assez bon pour transmettre la lettre ci-incluse ? Je ne sais comment m'y prendre pour être sûr qu'elle arrivera.

Voilà trois pages d'affaires et de charabia ennuyeux. Je ne veux pas finir sans vous dire et redire que vous avez en moi un ami et que je reste *votre auteur,* entendez-vous bien ?

À vous, *ex intimo* [1].

À Auguste Vacquerie [2].

H.-H., dim. 28 juin.

Cher Auguste, il me semble que voilà des siècles que je n'ai causé avec vous. J'ai pourtant besoin de vous dire combien j'ai retrouvé dans cette publication et dans tous les soins pris par vous, votre admirable amitié.

D'après ce que j'entends dire, le succès est grandissime. Kesler a eu son exemplaire, et Marquand n'a pas eu le sien. Dites de ma part à M. A. Lacroix de le lui envoyer bien vite, car ce pauvre brave Marquand est tout triste et se croit oublié.

Moi qui hais novembre, j'attends pourtant avec impatience l'hiver prochain, car il nous donnera un drame de vous. Cela rachète bien des giboulées. D'avance j'éclate en applaudissements.

À vous.

V. [3]

Au même [4].

H.-H., 2 juillet.

Cher Auguste, je vous ai obéi ; j'ai ôté *splendeur* et *génie,* j'ai ôté *jugez-moi,* seulement j'ai laissé *l'aube* qui est une vérité, et il m'a été impossible de ne pas conserver, à quelques mots près, cette fin affectueuse et cordiale qui est

(1) *Collection Jules Hetzel.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

comme un avertissement d'une vieille amitié. Vous êtes plus sévère que moi. Vous en avez le droit, étant plus jeune. Enfin acceptez mes concessions et passez-moi mes persistances. Elles vous prouvent aussi ma déférence et à quel point tout ce qui vient de vous pèse dans mon esprit.

Voici donc la lettre à Lamartine. Voudrez-vous la mettre sous enveloppe et l'envoyer avec les quatre volumes. Plus deux lettres pour *le Charivari.*

Votre lettre a été lue ici à haute voix dans le groupe avec des transports et des explosions de tous les amis pour vous. Quant à moi, je ne puis rien vous dire sinon que je vous aime autant que je vous admire. Vous avez tout voulu, tout fait, tout emporté, tout fécondé, tout réussi. C'est moi qui vous crie bravo[1] !

Au même[2].

3 juillet.

Dans ces quatrevingt lignes signées *Gaiffe,* vous avez tout dit, vous êtes un puissant condensateur, vous êtes entre Tacite et Pascal, plus le sentiment moderne et l'immense poésie, le jour où vous voudrez éclairer a giorno *les Misérables,* ce sera splendide, et toute l'idée apparaîtra. Il va sans dire que ce n'est pas une insinuation, et que j'approuve tout, même votre abstention. Vous avez d'excellentes raisons pour faire tout ce que vous faites, cher Auguste. Mais en lisant cette admirable page si complète écrite par vous, il est impossible que l'eau d'une telle critique ne nous vienne pas à la bouche. Avoir soif de votre philosophie et de votre style, c'est tout simplement être intelligent. L'âme se nourrit d'âme, et vous avez à la fois, dans ces quelques lignes, désaltéré et ébloui la mienne. Dante parle d'un *buisson lumineux.* C'est votre pensée.

Je reçois, grâce à vous, tous les journaux. Merci, et merci aussi pour le bon petit mot d'aujourd'hui. *Le Globe* de Londres dit que Gavroche en particulier a un immense succès. Ce que vous disiez de la critique commence à percer à l'étranger. *Le Journal de Gand,* dans un excellent article dit, à propos des *Misérables,* que *la grande critique française a bien besoin de se relever*[3]. — Voici trois lettres (Janin, Denis, P. Foucher). Je ne sais pas les adresses. Est-ce que vous voudriez les transmettre. — Hier encore nous avons bu à votre santé. C'est boire à la santé des *Misérables.* Vous êtes mon robuste et cher point d'appui.

À vous[4].

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) Paul Voituron, avocat, écrivit dans *le Journal de Gand* une série d'articles qu'il réunit ensuite sous le titre : *Études philosophiques et littéraires sur* les Misérables *de Victor Hugo.* — (4) *Bibliothèque Nationale.*

Au même (1).

H.-H., 6 juillet.

Ne vous étonnez pas que j'aime tant vos lettres, elles sont mon succès. Ce ne sont pas des éloges que je leur donne, c'est de la joie que j'en exprime. Joie un peu enfantine peut-être, mais naturelle après une si longue gestation. Au reste, cette joie, tous ici la partagent, car on lit vos lettres comme on distribue la manne. Victor est le lecteur. Barbey d'Aurevilly poursuivi par son épitaphe nous a follement amusés. Du reste voici l'été, tant mieux si la vente ne s'en ressent pas, mais elle eût fléchi momentanément que cela ne m'eût pas étonné. Ce serait l'oscillation normale de la saison. Les journaux anglais disent que, loin de baisser, elle croît. Tant mieux. Le *Times* dit : *Décidément, V. H. est le lion de la littérature.* Lion dans le sens anglais. Le *Morning Advertiser* fait un immense et excellent article où il glorifie tout, en faisant seulement quelques réserves sur *Waterloo.* — Êtes-vous parti ? Cette lettre vous trouvera-t-elle à Paris ?

À vous. Toujours à vous (2).

Au même (3).

H.-H., 16 juillet.

Cher Auguste, vous voilà heureux, libre, aux champs, tout à votre pensée, vous faisant aider par la grande nature à quelque grande œuvre. Je suis content de vous sentir débarrassé de moi.

Et pourtant je regrette ce bon temps où nous nous écrivions sept lettres par semaine. *Les Misérables* nous ont fait vivre trois mois de la même vie. Nos deux pensées n'avaient qu'une aile, aile double, mais une, mêlée au même azur et au même idéal.

À bientôt. Je rêve au beau drame que vous allez nous faire.

Tuus.

V. (4)

À Paul Meurice (5).

H.-H., dimanche 20 [juillet 1862].

Vous recevrez ma lettre aujourd'hui. Me voici suspendu à votre réponse. Je pense que ce mot-ci vous trouvera encore à Paris, et je vous envoie trois

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*
(5) Inédite.

lettres que je recommande à votre Providence. Je ne sais pas l'adresse de Champfleury ni celle de Lamartine.

Voici l'été qui se décide. Ce serait le cas d'aller lui dire bonjour sur ces admirables bords de la Moselle si peu connus. Pourtant si vous aimez mieux venir droit ici, c'est votre présence qui est l'été, et je l'attendrai au lieu de l'aller chercher. Dites à mon Charles qu'il sait quelle joie il me fera dans les deux cas, soit ici, soit à Mont-Saint-Jean. Je vous serre dans mes bras.

V.

À Madame Victor Hugo[1].

Vianden, 7 août.

Chère amie, êtes-vous contents là-bas tous? Je traverse des merveilles, mais je songe à vous. J'ai Charles, mais vous, comme vous êtes loin, mes bien-aimés! On ne peut donc tout avoir à la fois. L'ensemble est donc impossible, hélas! Charles va s'évanouir, puis je vous ressaisirai.

Tout ce que nous voyons est superbe, les Ardennes sont un enchantement. Nous serons dans deux jours à Trèves. Chère bonne et excellente amie, je te recommande *mes recommandations.* Fais en sorte que tout aille bien dans la maison. J'embrasse mon Adèle, j'embrasse Julie, je serre la main de son excellent mari. Vives amitiés à MM. Kesler et Marquand. Et à toi mille tendresses[2].

À Auguste Vacquerie[3].

Dimanche 2 7bre.

Cher Auguste, je n'ai que le temps de quatre lignes. Je vous envoie ma joie de vous voir arriver. Mon welcome va à votre rencontre, et vous le trouverez marchant au-devant de vous. Je crie d'avance *Hurrah à Louis Berteau*[4]. Tout ici est bien et va bien. Mais nous irons et nous serons tous bien mieux quand nous vous aurons. Donc à bientôt, à tout de suite, à toujours!

V.[5]

À Albert Lacroix[6].

Turnhout, 12 7bre.

Cher monsieur Lacroix, un mot. Je vous renouvelle la prière d'inviter tous les proscrits qui sont à Bruxelles, c'est important. Je serais charmé que M. Coumont fût des nôtres, lui aussi. Je ne me rappelle pas avoir vu le nom

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) Personnage du drame *Le Fils,* représenté le 30 octobre 1866. — (5) *Collection Pierre Lefèvre-Vacquerie.*
(6) Inédite.

de M. Henri Lefort (de *la Réforme littéraire*) sur votre liste. Vous m'aviez pourtant dit qu'il acceptait. Il serait très important et très convenable de l'inviter, ainsi que M. *Étienne Arago* qui m'a dédié son volume de poésies.

Bien à vous de tout mon cœur. À dimanche.

V. H.

Et Esquirol [1] ?

À Auguste Vacquerie [2].

Bruxelles, 17 7bre.

Cher Auguste, j'ai reçu votre cher et doux envoi [3]. Je vous embrasse avec effusion. Merci. Tout s'est admirablement passé ici, mais vous n'y étiez pas. Donc rien n'est complet dans cet ici-bas que nous traversons.

Je vous serre dans mes bras.

V.

Parlez de moi à toute votre chère et excellente famille [4].

À Jules Claretie [5], *aux bureaux du* Boulevard.

Hauteville-House, 7 8bre 1862.

Monsieur,

J'ai bien regretté, mais j'ai compris en même temps, que vos occupations ne vous aient pas permis d'assister à ce rendez-vous de Bruxelles, si doux et si touchant pour moi. Permettez-moi pourtant de vous considérer comme y ayant assisté, et de vous envoyer ce souvenir; j'y suis presque autorisé par tant de pages charmantes et nobles que votre esprit a adressées au mien. Elles ont été à leur adresse, c'est-à-dire à mon cœur.

Je vous serre la main.

Victor Hugo [6].

À Madame Caroline Popp [7].

Hauteville-House, 11 octobre 1862.

Je viens, madame, de lire *Nathalie.* Moi qui dois tant de remerciements

(1) *Correspondance relative aux Misérables. — Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) Vacquerie, alors à Villequier, n'avait pu se rendre au banquet des *Misérables.* Il avait envoyé à Victor Hugo une fleur cueillie sur la tombe de Léopoldine et de son mari. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite. — (6) *Collection Jules Claretie.*

(7) Inédite.

à votre plume noble et éloquente, je ne croyais pas que ma reconnaissance pût augmenter. Elle vient de s'accroître pourtant, et je dois une heure charmante à votre œuvre si douce et si émue. Vous avez mis dans *Nathalie* toutes les richesses d'une âme pleine de Dieu. Vous parlez de l'océan et de l'homme avec le double et profond sentiment de la tempête matérielle et de la tempête morale. C'est bien court, *Nathalie,* mais cela fait songer longtemps. Ce n'est qu'une page, mais cette page vaut un livre; ce n'est qu'une larme, mais dans cette larme il y a l'infini.

Agréez, Madame, tous mes hommages.

VICTOR HUGO [1].

À Paul Meurice [2].

H.-H., 1er novembre.

Voulez-vous permettre que ce soit à vous que je m'adresse, ô mon inépuisable ami, pour que ces quatre lettres soient distribuées avec certitude (Mme d'A., Mlle Louise B., M. Carjat, M. Lebailly). Toutes quatre, trois du moins, sont des lettres d'affaires importantes. Je ne sais si Mlle Bertin est encore aux Roches ou déjà revenue à Paris. On aurait son adresse au *Journal des Débats.* Elle m'a écrit une lettre charmante au sujet des *Misérables.* M. Lebailly doit vous remettre 100 fr. que vous porterez à mon compte.

Vous vous êtes donc rendu à mes raisons pour le drame. Comme je me rends toujours aux vôtres, cela se trouve juste. J'apprends que Charles travaille ferme, et je lui écris pour l'en féliciter. Le mal est que Londres reprendra, je crois, difficilement; j'ai peur que M. Lowe, homme d'ailleurs excellent, ne soit un peu refroidi. Quant aux théâtres en Angleterre, ils ressemblent aux libraires. Les Anglais sont toujours le chat dont nous sommes le chien. Ils nous haïssent, nous jalousent et nous volent. Un Jeff, libraire à Piccadilly, vient de me voler 75.000 francs avec deux contrefaçons des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit.* La loi anglaise le protège, bien entendu.

La traduction anglaise des *Misérables* vient de paraître, la dernière, après toutes les autres, en rechignant. Du reste, elle se vend beaucoup, les journaux le disent. — Je finis ce bavardage en vous remerciant et en vous embrassant. Je suis aux écoutes pour *François les bas bleus,* et je vous envoie d'ici mon bravo enthousiaste et tendre.

V. [3]

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

2 novembre.

Confidentielle.

Merci de votre si bonne lettre. Je reconnais toujours et en tout votre exquise et délicate sollicitude. Votre amitié est une grâce.

Du reste, dans l'ensemble, il n'y a rien que de vrai. Les 400.000 francs peuvent être atteints et même dépassés dans de certaines combinaisons, soumises, il est vrai, à une éventualité politique peu probable concernant les journaux et la liberté de la presse. Entre nous, s'il était vrai, comme on me l'écrit de Paris, que M. Lacroix eût des pourparlers avec les journaux pour la publication en feuilleton, il oublierait que l'éventualité en question n'est point du tout arrivée, et il ferait fausse route. Dites-le lui de ma part avec toute votre bonne grâce. *À lui,* vous pouvez montrer cette lettre. Je ne m'explique pas comment il se fait qu'il ne m'écrive point. Je ne sais rien des résultats qu'il a, me dit-on, obtenus à Paris. Quant aux journaux, il n'y faut pas songer. Rien de réalisable n'est possible en ce moment avec les journaux. À ce propos, demandez, je vous prie, à M. Lacroix, s'il a reçu une lettre fort importante que je lui ai écrite il y a douze jours et que j'ai dû faire passer par Charles et par Bruxelles, ignorant l'adresse de M. Lacroix à Paris. En outre, que M. Lacroix n'oublie pas qu'il est convenu de me prévenir quinze jours d'avance.

Que de choses je voudrais vous dire! Où en êtes-vous de *François les bas bleus?* Mon cœur vous suit dans cette nouvelle œuvre, dans ce nouveau succès de votre doux et profond esprit. Je vous envoie un applaudissement qui vous embrasse.

Tuus.

V.[2]

À Auguste Vacquerie[3].

2 déc. H.-H.

Cher Auguste, voulez-vous me rendre le quintuple service de jeter à la poste les cinq missives que voici. Vous m'approuverez; Mme Jeanne Deroit m'a attaqué; elle est dans la misère, je lui envoie 100 fr. Michelet ne m'a pas écrit pour *les Misérables,* je lui écris pour *la Sorcière.*

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

Serez-vous assez bon pour mettre aux deux lettres pour Michelet et N. Parfait les adresses qui manquent. Je les ignore.

Voici maintenant qu'on annonce *Vie de Victor Hugo.* Cela ne vaut pas mieux que *Mémoires.*

Je vous griffonne ceci en courant. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis à vous.

Siempre.

V. (1)

À Paul Meurice (2).

H.-H., 2 décembre 1862.

Je veux saluer mon entrée dans la douzième année par un serrement à votre douce et vaillante main, ô vous, *mon fidèle espoir,* comme dit l'ode à la fortune. Et puis, tout de suite, je vous accable de mes affaires.

1° Voici, sous ce pli, une traite à votre ordre (1er février) de 666 fr. sur Hachette. Vous l'ajouterez à mon actif. — 2° Voudrez-vous remettre pour moi à M. Lecanu *cent francs,* (ma souscription pour cette infortunée femme Gardin (3)). — 3° J'ai acheté à Londres à un pauvre et rare artiste faïencier qu'il faut encourager une cheminée. Cette cheminée me coûte 200 francs. L'auteur et le vendeur viendra les toucher chez vous. Il s'appelle Devers, et demeure avenue de la Santé, 44, Petit-Montrouge.

Il me semble, d'après les journaux, que les nouvelles du drame *les Misérables* sont bonnes. Charles a travaillé ardemment. Je l'ai félicité.

Quant à vous, vous voilà jusque par-dessus la tête dans cette touffe de lauriers que va dorer le soleil, *François les bas bleus.* Vous êtes en pleines répétitions, en plein tracas, dans ce tourbillon qui précède le triomphe. Je vous applaudis, je vous embrasse et je vous aime.

V. (4)

Au même (5).

10 Xbre H.-H.

J'ai des fringales de vous écrire, de vous parler, de causer avec vous, de savoir où vous en êtes de tous vos succès qui s'approchent. J'en suis à me donner des prétextes pour vous griffonner un billet, comme les amoureux. Voudrez-vous donner *30* francs pour moi à une pauvre veuve avec enfant déjà secourue cet été, Mme Dufresne.

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) Affaire Doise. — *Actes et Paroles. Pendant l'exil.* — (4) *Bibliothèque Nationale.*
(5) Inédite.

Vous avez en ce moment, comme le géant de Rhodes, les pieds sur deux rivages, Paris et Bruxelles. À quand *François les bas bleus?* Quant aux *Misérables,* je sais que Charles s'y absorbe. J'espère que tout ira bien. Le jour du triomphe de *François les bas bleus* pensez à moi, le claqueur lointain. Songez que votre lumière fait partie de mon jour.

Mettez-moi aux pieds de madame Paul Meurice. À bientôt. À toujours. Si vous saviez comme je vous aime!

V. (1)

1863.

Au même (2).

H. H., 4 janvier.

Je vous exonère d'un ennui. M. Eugenia Carada, un jeune valaque qui est venu me voir, retourne à Paris, et se charge de mes commissions. Il vous portera ma carte de visite, dont je destitue la poste. M. E. Carada est un homme distingué, parent de Mme Rosetti dont Michelet a raconté la belle histoire.

Voici, sous ce pli, un effet Hachette de 666 fr. payable à votre ordre. C'est pour couvrir les 618 fr. de l'assurance de la rue de Ménars que je vous prie d'envoyer, l'échéance approchant. Les 500 fr. de l'Institut aideront aussi à maintenir mon compte à flot.

Crémieux m'a écrit sans me donner son adresse. Est-ce que vous auriez la bonté de lui envoyer ce mot.

Vous faites un drame, bravo. Encore un triomphe pour vous dont je vois l'aube derrière l'horizon noir qui me sépare de Paris. Je pense à vous, je vous aime.

V.

Mes hommages et mes vœux aux pieds de madame Paul Meurice.

Un mot confidentiel. Qu'est-ce que M. Thalès Bernard qui m'écrit pour me prier de souscrire à un volume de critique littéraire qu'il va publier (10 francs) et où il parle de ce qu'il appelle mes «admirables livres». — On me le dit très hostile. — Le connaissez-vous? Que me conseillez-vous? — Qu'avez-vous pensé de la demande de M. Baudelaire? — M. Th. Bernard demeure 7 rue des Feuillantines (3).

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

À Swinburne [1].

Hauteville-House, 8 janvier.

Monsieur,

J'accepte votre dédicace [2], et je vous remercie avec effusion. Je serai heureux de voir mon nom sur une œuvre qui portera le vôtre.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO [3].

À Auguste Vacquerie [4].

H.-H., 15 janvier.

Cher Auguste,

Est-ce qu'il serait possible que l'Album Castel ne vous eût pas été remis? Cela mettrait le comble à une foule de choses dont vous avez déjà peut-être quelque transpiration. J'avais prié M. Chenay de vous voir, et de suivre *à la lisière* vos indications et vos conseils. Il paraît qu'il ne vous a même pas vu. Meurice a-t-il eu l'Album? je suis presque heureux que la fin de mon papier me coupe la parole.

Vous avez raison, il faut remercier M. Plouvier sans chaleur. M. Biéville le dépasse presque. Serez-vous assez bon pour transmettre ce mot à M. Plouvier, et l'autre à notre excellent Pelletan, dont j'ignore l'adresse. Pardon, merci, et à vous, toujours à vous, bien à vous.

V. H. [5]

A Paul Meurice [6].

H.-H., 4 février.

Un succès de vous c'est pour moi plus qu'un succès de moi, c'est un bonheur. Il y a en moi je ne sais quel doux sentiment de fraternité triomphante chaque fois que vous faites un pas glorieux de plus. J'étais aux aguets, je viens de lire les journaux retardés par la tempête, et à travers la mauvaise humeur de la mer, je vous envoie toute la joie de mon âme.

(1) Inédite. — (2) Dans les premiers jours de janvier, Swinburne avait envoyé à Victor Hugo un drame en le priant d'en accepter la dédicace. — (3) *Communiquée par le British Museum. Londres.*

(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

(6) Inédite.

Encore une fois vous avez triomphé de cet orage, le public de Paris, et vous en êtes sorti, la lumière au front.

Acclamations de Guernesey.

VICTOR H.

Mettez-moi aux pieds de votre charmante et heureuse et chère femme.

J'ai écrit au directeur de la Compagnie de la rue de Ménars qu'il pouvait comme à l'ordinaire faire toucher chez vous les 618 fr. de 1863.

Si vous avez besoin d'argent, écrivez-le moi[1].

À Auguste Vacquerie[2].

Hauteville-House, 11 mars.

Je suis ravi.

J'aime la mer, j'aime les îles, j'aime Jersey, mais vous me tenez, je suis vaincu; quel puissant livre! vos *Miettes*[3] mitraillent, c'est d'un bout à l'autre un resplendissement.

Comme vous devez vous moquer de ceux qui attaqueront! Vous êtes cuirassé de toutes les cuirasses, force, raison, science, indignation, rire. Je voudrais être géant, et Briarée, pour vous applaudir avec cent mains.

Ne pouvant vous écrire un volume, je ne vous écris qu'une page. J'aurais dû n'écrire qu'un mot : admirable.

Tuus.

V.[4]

À Madame Victor Hugo[5].

[26 mars 1863.]

Chère amie, je t'envoie cette lettre de M. Lacroix[6]. Nous avons reçu un gentil petit mot de toi; nous attendons de longues, longues, longues lettres. Tu sais qu'elles font la joie du goum. Tout va bien ici. — As-tu dit le mot à l'oreille de M. de St-Victor?

Mon Charles, je sais que tu t'es cassé la patte de Lux, et que cette patte va bien. Tu es garde-malade, ce qui doit te faire travailler. Je t'embrasse tendrement, et j'embrasse tendrement ta mère. Soyez heureux là-bas.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Les Miettes de l'Histoire.* — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite. — (6) Lettre relative au livre de Mme Victor Hugo : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* qui parut en juin 1863. — Victor Hugo a écrit dans un coin de la lettre de Lacroix.

À Auguste Vacquerie [1].

H.-H., 2 avril.

Cher Auguste, depuis huit jours, il y a ici recrudescence de succès pour *les Miettes de l'Histoire.* Il m'est venu des poëtes en pèlerinage et nous avons communié en vous; on vous a lu à haute voix au dessert avec bravos et toasts. — Et à ce propos, voici mon remerciement pour le toast d'Émile de Girardin. Serez-vous assez bon pour mettre ce mot sous enveloppe, et l'envoyer, ou le porter vous-même. J'y parle de Proth. Il va sans dire que vous pouvez lire, et lire à Proth. — Vous pouvez lire aussi la lettre à Garnier-Pagès, je ne sais pas son adresse. Voudrez-vous remettre la lettre à M. Pagnerre qui aurait, je pense, la bonté de s'en charger.

Votre petite Catherine est un amour, je l'embrasse bien fort pour la peine qu'elle m'aime un peu. Où en est votre drame? À qui le donnez-vous? Méfiez-vous de ce cafard de Thierry. Vous avez du vent plein vos voiles, le public est à vous de plus en plus, ce sera là encore un grand et triomphal succès.

À vous. *Ex imo.*

Je voudrais bien lire les choses que Lamartine a écrites sur *les Misérables.* Les uns me disent : *C'est un hommage,* les autres : *C'est une diatribe.* Je ne sais si je dois lui écrire. Vous seriez bien aimable de m'envoyer cela.

Un mot au sujet de notre excellent et cher Mario Proth. Je veux, certes, si je puis, lui rendre le service qu'il désire; mais vous y pouvez plus que moi; ma femme vous a indiqué notre sentiment à ce sujet, et vous le partagez sans nul doute; voyez M. de Girardin, parlez-lui en mon nom, si vous croyez qu'il est possible que ma recommandation ajoute quoi que ce soit à la vôtre. Mario Proth serait une excellentissime acquisition pour *la Presse.* Ce que vous ferez sera bien fait [2].

À Paul Meurice [3].

H.-H., 29 avril.

Voilà ce que c'est qu'une imprudence! Vous m'avez demandé une lettre pour M. Charles Alexandre, auteur du livre des *Grands Maîtres,* vous avez ouvert l'écluse de l'arriéré, et voilà le flot qui déborde. Au lieu d'une lettre,

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite.

je vous en envoie dix (Feydeau, Alexandre, Baudelaire, Masson, Després, Paul Foucher, Varin, Boudon, Lindau, Busquet). Il y a des adresses que j'ignore. Voulez-vous les mettre et vous charger, o fratelle mi, de tout faire jeter à la poste. (Ici les deux formules de mon adjuration vers vous.) Merci et pardon.

Voyant que vous retardez votre arrivée, le printemps retarde la sienne. Nous sommes encore dans la pluie et la brume. Venez! *libera nos.* — À vous, à vous, à vous.

V.[1]

À Herzen[2].

Hauteville-House, 16 mai.

Cher compatriote d'exil,

C'est de moi que le remerciement doit venir. Je vous remercie pour la médaille[3]; je vous remercie pour vos excellents mémoires dont je lirai la suite comme j'ai lu le commencement avec un intérêt sympathique et profond; je vous remercie enfin et surtout d'être vous, l'homme éloquent et vaillant qui sert la cause des peuples, le russe qui réhabilite la Russie, l'écrivain du progrès et de la liberté, l'apôtre patriote et cosmopolite.

Je vous serre la main.

Victor Hugo.

À Auguste Vacquerie[4].

14 juin. Dimanche. H.-H.

Voici, cher Auguste, l'exemplaire pour M. de Saint-Victor. Voudrez-vous vous charger de lui transmettre ce bon? Je vous réponds bien vite un mot. Je suis tout heureux d'un très beau et très bon article de Mme George Sand sur votre livre. Vous avez pour vous tous les grands esprits, et ce qui complète le succès, tous les niais, les fourbes, les lâches et les drôles contre vous. Votre livre est pour moi une sorte de livre de chevet. Je l'ai sur ma table. De temps en temps je l'ouvre, et je lis au hasard, et quand je ne tombe pas sur une page redoutable et poignante, je tombe sur une page charmante et [5], c'est une puissante œuvre, et vous devez vous en apercevoir en entendant les uns crier et les autres applaudir. — Je suis

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) Médaille frappée à l'occasion du dixième anniversaire de la Typographie russe libre, à Londres.

(4) Inédite. — (5) On ne peut lire le mot, la lettre étant déchirée à cet endroit.

charmé de tous vos excellents détails sur la prochaine publication[1], je crois en effet à un très grand succès. Mais pourquoi diable M. Lacroix n'est-il pas là[2]?

À Monsieur Verboeckhoven[3].

H.-H., 31 juillet.

Mon cher monsieur Verboeckhoven, l'hypothèse de non paiement de l'effet Tarride est, à mon sens, inadmissible; le refus de payer mettrait le comble à une série indigne d'actes d'improbité, et dans ce cas-là toutes les mesures coercitives et conservatoires devraient être prises immédiatement, mais c'est, je le répète, inadmissible. L'effet échoit aujourd'hui dimanche, et ne peut, par conséquent, être présenté et payé que demain lundi 1er août. Cette lettre-ci vous parviendra mardi 2. Dans le cas, absolument improbable, de non paiement, vous m'écririez immédiatement, et je recevrais votre lettre mercredi 3 ou au plus tard jeudi 4. Pour donner toute marge, j'attendrai jusqu'au 5. Le 5 août, je tirerai sur vous *à vue* pour la somme indiquée par vous, 2.157 fr. 73 (seriez-vous assez bon pour m'indiquer quels sont ces 67 fr. 50 de livres? Sont-ce des livres fournis à Mme Victor Hugo?) Il avait été convenu que toute fourniture de livres *de votre catalogue* faite par vous serait soldée en compensation par des exemplaires des *Misérables* (édit. in-18) auxquels j'ai droit. Veuillez en reparler à M. Lacroix, je vous prie.

Je suis charmé que M. Frédérix ait achevé son article. J'y attache le plus grand prix. Quant à M. Ulbach, ne le *harcelez* pas, je vous prie. Il est, comme je vous l'ai écrit, *tout à fait votre ami et un peu le mien.* S'il n'a point fait d'article, c'est qu'il ne l'a pas jugé à propos. J'ai cru l'article *fait et publié,* M. Lacroix me l'ayant écrit, en ajoutant qu'il était *excellent,* c'est pourquoi j'insistais près de M. Lacroix pour qu'il m'envoyât l'article et me mît à même de remercier notre ami commun M. Ulbach. Il s'est trouvé que M. Lacroix avait fait une méprise, et que l'article n'existait pas. Ce n'est point le cas de le demander, et encore moins de *harceler* M. Ulbach. Je suis bien touché de votre gracieuse bonne volonté, mais M. Ulbach doit être laissé parfaitement libre. Ce qu'il n'a pas fait n'est plus à faire. Je renonce à son article, à regret sans doute, mais précisément par estime cordiale, et pour laisser toute indépendance à un homme tel que M. L. Ulbach, dont j'aime et honore la haute et sympathique intelligence. C'est un noble esprit

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

et un beau talent. Mon livre n'a pas réussi près de lui; c'est ma faute et non la sienne. Il ne faut plus lui en parler. — M. Kesler est très satisfait et vivement acceptant de la publication dans le *Bulletin du Dimanche*. Son article paraîtra probablement en deux fois. Ayez, je vous prie, la bonne grâce de nous l'envoyer.

Les courtes pages de M. Van Bemmel sont parfaites, courtes, mais bonnes. Ayez la bonne grâce de lui transmettre la lettre ci-incluse.

Félicitez M. Lacroix de sa nouvelle paternité. Je me rappelle toujours le gracieux et hospitalier accueil qu'il a bien voulu me faire, et madame Lacroix est associée à ce qu'il y a de meilleur dans ce bon souvenir. — Mes nouveaux hommages à Mme Verboeckhoven, et croyez bien à mes plus affectueux sentiments.

V. H. [1]

À Jules Claye [2].

Hauteville-House, 4 août 63.

J'arrive de Jersey, monsieur et cher condisciple, et je trouve votre lettre. Quels charmants vers. Ah! je vous y prends, poëte! Vous n'êtes pas seulement un imprimeur comme Alde et Elzévir, vous êtes un poëte comme votre camarade Victor Hugo. Bravo et merci. Vous avez toutes les grâces de l'esprit et toutes les délicatesses du cœur. Quelle joie ce serait pour moi de vous entraîner ou au moins de vous rencontrer dans ce voyage! Je partirai dans quelques jours.

À bientôt donc et à toujours.

VICTOR H. [3]

À Monsieur Fontainas [4].

Hauteville-House, 6 août.

Monsieur,

J'ai trouvé votre lettre à mon retour d'un petit voyage à Jersey. Les mots me manquent pour vous dire mon affliction et ma sympathie. J'aimais votre père. C'était une nature franche comme la lumière. Le voir, c'était le connaître; le connaître, c'était l'aimer.

La Belgique perd un homme de bien, et un admirable magistrat [5].

(1) *Correspondance relative aux Misérables.* — *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Communiquée par la librairie Cornuau.*
(4) Inédite. — (5) Bourgmestre de Bruxelles.

Vous, monsieur, vous et toute votre famille, vous perdez sa présence visible au milieu de vous, mais il vous reste sa présence invisible, et vous gardez son exemple.

Dites ma douleur à votre honorable famille et recevez mon sympathique serrement de main.

VICTOR HUGO [1].

À Charles [2].

[13 août 1863.]

Je t'écris mon Charles aujourd'hui jeudi. Demain matin vendredi cette lettre partira. Tu la recevras après-demain samedi 16 [3] au soir ou au plus tard dimanche 17, matin. Je suppose tous tes préparatifs faits. Préviens notre excellent et cher ami M. A. Busquet, immédiatement. — Après-demain matin samedi 16, je quitterai Guernesey. Je serai à Londres le soir. Dimanche soir je partirai pour Douvres et de là pour Ostende. Nous serons à Ostende lundi matin. Je partirai sur-le-champ, je brûlerai Bruxelles (où je ne veux même pas qu'on sache mon passage), et je serai à Namur vers deux ou trois heures après midi le même jour lundi 18. C'est donc lundi 18 que je t'attends *à Namur, hôtel d'Harscamp.* Tâche d'y être quand j'arriverai. Nous partirions immédiatement pour Dinant, et dès le lendemain mardi 19, nous serions en voiture et en route. J'ai fait écrire à Dinant *à l'Hôtel des Postes* pour retenir une voiture.

Ta mère ne sait pas trop encore quand elle quittera Guernesey. Elle veut aller à Paris par Cherbourg, et tu sais combien les départs par *la Reine des îles* sont incertains, capricieux et ajournés.

Donc, mon Charles bien-aimé, à lundi 18. Rendez-vous *Namur,* hôtel d'Harscamp. Pars bien vite. Je serai bien heureux de serrer la main de mon charmant et cher poëte Busquet. Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé. Soyez exacts. Quel bonheur d'être avec toi ! Et je t'embrasse encore.

V.

Mme Drouet te portera tes bouquins. Elle est bien heureuse de te voir. Elle me recommande de te le dire [4].

[1] *Communiquée par M. Fontainas fils.*

[2] Inédite. — [3] Ces dates, d'après le calendrier et d'après le carnet même de Victor Hugo, ne sont pas exactes. On lit en effet sur le carnet, à la date du 14 août 1863 : « Je paierai à Charles son voyage. Je lui donne rendez-vous pour *lundi 17* à *Namur, Hôtel* d'Harscamp ». — Un autre détail situe bien cette lettre, c'est la présence d'Alfred Busquet, qui était du voyage de 1863. Voir le volume de *Voyages,* 1863, *Édition de l'Imprimerie Nationale.* — [4] *Bibliothèque Nationale.*

À François-Victor (1).

Heidelberg, dimanche 6 7bre.

Mon Victor bien-aimé, la caravane t'accepte avec enthousiasme. Busquet nous a quittés, Hetzel nous rejoint pour un jour, mais quand tu nous joindras, il n'y aura plus que nous trois (et peut-être Lecanu). Voici :

Cette lettre part aujourd'hui 6 7bre, elle t'arrivera le 9. Fais ma commission indiquée ci-contre, et pars le 10. Le 10 au soir tu seras à Londres, le 11 au matin tu pars de Douvres pour Ostende, et tu es le soir à Bruxelles; le 12 tu pars de Bruxelles pour Trèves par le chemin de fer, et tu es le soir *à Trèves.* Tu descendras *hôtel de la maison rouge.* C'est là le rendez-vous. Je te rembourserai les frais de ton voyage. Si nous ne sommes pas le 12 à Trèves, ce sera un retard imprévu, mais très petit, d'un jour tout au plus. Tu nous attendrais dans ce cas-là en visitant la ville qui est admirablement intéressante. Si par suite d'un mieux de Mme de P., tu allais avec ces dames et non avec nous, informe-nous en tout de suite par une lettre adressée à *Charles Hugo, à Trèves, poste restante,* afin que nous ne t'attendions pas. Mais tâche de venir, mon Victor chéri. Nous ferons à quatre et dans une voiture à nous un bon petit voyage d'une dizaine de jours en Belgique qui, je crois, te plaira. Quant à l'Angleterre, il faut y renoncer pour cette année, moi du moins. Mon travail me réclame, et d'ailleurs l'affaire que tu sais exige que quelqu'un soit à Hauteville-House, en cas d'incident.

Je t'offre ce petit voyage belge, comme une récompense de ton admirable et vaillant travail. Pars tout de suite, viens avec nous, sois heureux et rends-nous heureux. Ainsi rendez-vous le 12 7bre, à Trèves (2).

Au même (3).

Dürkheim, 7 7bre.

Mon Victor, je t'écris en hâte pour modifier ma lettre d'hier 6. J'espère que celle-ci te parviendra à temps. Il y a un petit changement dans notre itinéraire. C'est *à Bade* (Baden-Baden) et non à Trèves, qu'il faut que tu viennes nous retrouver, sans t'arrêter à aucune étape intermédiaire, et de toute la vitesse des chemins de fer. Bade est à 1 jour 1/2 de Bruxelles par Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence et Manheim. Tu te feras conduire en arrivant à Bade, à une petite demi-lieue de là, *à Lichtenthal, Hôtel de l'Ours.*

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

C'est là que tu nous trouveras. Mais pars tout de suite. Nous n'y serons que quelques jours, du 10 au 15. Je t'embrasse tendrement. Quel bonheur de te voir, mon cher enfant.

V. H.

Si tes plans de voyage étaient changés, et si tu ne venais pas nous rejoindre, il faudrait nous l'écrire *sous le couvert de Charles,* à l'adresse ci-dessus indiquée [1].

Au même [2].

Mardi 15 7bre. Lichtenthal.

Nous t'avons attendu jusqu'à aujourd'hui, mon Victor, ta lettre nous arrive, nous sommes tristes de ne pas t'avoir, mais heureux qu'une santé qui t'est chère s'améliore. Nous sommes trop pris de court pour te donner un rendez-vous le 21, mais si tu peux être à Dinant (Belgique) *le 28,* nous y arriverons au plus tard *le 29,* et nous pourrons faire ensemble quelques bons petits jours de Belgique. Cela me serait d'autant plus précieux que j'ai peur de ne pouvoir en revenant m'arrêter à Londres. Je ferai cependant pour cela tout mon possible, car ces quelques jours pour toi, et pour les personnes que tu aimes, me seraient bien doux. Si tu ne peux venir, écris-nous le à Dinant, poste restante, sous le couvert de *M. Charles Hugo.* Si tu viens, tu descendras à *l'Hôtel des Postes.* Fais pour le mieux. Je t'écris ceci *in haste.* J'embrasse étroitement ma chère petite Julie. J'ai fait toutes vos commissions et vos tendresses sont payées de retour. Fais toutes les miennes de ton côté, et toutes les nôtres à Guernesey. Nous partons aujourd'hui. J'adresse cette lettre à Guernesey, calculant qu'elle y arrivera le vendredi 18.

Il me semble comprendre que Pagnerre préfère ne publier qu'une feuille, et gratis. Tu sais que cette solution me va. Tout est donc bien.

Charles et moi nous te serrons dans nos bras.

V.

Nous quittons aujourd'hui Bade. Mon incognito, grâce à mes précautions, y a été absolu.

Au même [3].

Dimanche 11 oct. H.-H.

J'ouvre aujourd'hui, parmi une pyramide de lettres à décacheter, une lettre de Louis Blanc. Je te l'envoie. Lis-la, et ma réponse aussi, que tu

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.
(3) Inédite.

fermeras et mettras à la poste. Tu verras mon refus, et mon motif, qui est toi.

La lettre de Louis Blanc est charmante d'ailleurs. Tu remarqueras la délicatesse du mot : cet *autre* grand poëte.

Sème toutes sortes de paroles gracieuses en mon nom autour de toi.

À bientôt, mon enfant chéri.

V.

Tu as reçu aujourd'hui un mot de moi t'envoyant trois numéros du *Star*. Fais répéter. J'ai reçu le *Morning* etc.[1].

À Auguste Vacquerie[2].

19 8bre, 10 h. du soir.

Mon ami, ayez un succès[3], j'en ai besoin. Je suis triste, et un bruit de gloire venant de votre côté me ferait du bien. Vous avez fait une belle et puissante œuvre; il faut que le public soit digne du poëte. Il le sera. Vous triompherez, je le sens, et au moment où je vous écris, vous êtes couronné. Je vous envoie mon cœur à cette minute où la foule vous envoie ses acclamations. Votre succès vous est dû, à vous, parce que vous êtes un grand esprit, un héros de la lutte et de la pensée, et il m'est dû à moi, parce que vous êtes vous, et parce que vous êtes le frère de Charles Vacquerie, qui a rendu ici-bas et qui rend là-haut ma fille Léopoldine si heureuse.

Ex imo.

V. H.[4]

À Paul Meurice[5].

H.-H., 29 9bre Dimanche.

Vous avez reçu il y a quinze jours une lettre de moi, et une traite de 666 fr. qui a dû venir à propos pour vous aider dans le petit emprunt de 966 fr. que vous a fait ma femme. Je lui envoyais de l'argent au même moment, et elle m'écrit qu'elle vous a remboursé les 966 fr. Cela importe, car ce vide pouvait vous gêner. Aujourd'hui je vous demande de faire parvenir à Michelet le mot que voici. Que de peines je vous donne. Mais je

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Jean Baudry* était représenté ce même soir 19 octobre 1863 au Théâtre-Français. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite.

ne sais pas son adresse. Est-il vrai que Frédérick va vous jouer un *Fou de la Reine?* Je le voudrais pour lui. Vous lui donneriez une couronne pour s'en aller glorieusement, votre force donnerait le bras à son déclin, c'est le grand comédien, digne du grand drame que vous lui feriez. Mais tout cela est-il vrai? N'est-ce qu'un bruit de journal? Informez-moi. Un succès de vous est une joie de ma solitude. Mon puissant et tendre poëte, je suis vôtre.

V. [1]

1864.

À Auguste Vacquerie [2].

H.-H., 30 mars.

Cher Auguste, j'ai envoyé hier à Bruxelles l'épreuve de la couverture corrigée [3], mais cette lettre-ci vous arrivera à temps pour donner mes indications définitives. Soyez assez bon pour dire à l'imprimerie qu'on n'a pas à tenir compte de mes corrections indiquées sur l'épreuve renvoyée. La page que je vous envoie ici contient mes indications définitives. Les erreurs y sont redressées. Il *est absolument nécessaire* de faire tous les titres d'ouvrages du même caractère, afin de ne pas sacrifier l'un à l'autre. La préférence que je veux marquer à la traduction de Victor sera très largement indiquée par la jonction de son prospectus à la fin du livre. Tenez, je vous prie, la main à tout ceci, et ayez la bonté de me faire envoyer l'épreuve ainsi refaite.

Quant à la question *prospectus,* en ce qui me concerne, voici ma réponse : M. Lacroix, il y a deux ou trois mois, m'en a envoyé un que j'ai approuvé et qui était très bien fait, il suffisait parfaitement. Pourquoi ne l'a-t-il pas publié? Il faut le publier. Je mets sur la couverture le nom de Victor dans le même caractère que celui de Shakespeare, parce que dans cette traduction-là, c'est sur Victor qu'il faut appeler l'attention. Au surplus, l'uniformité est la loi pour toutes ces annonces.

La poste aujourd'hui arrivera tard. Je ferai pourtant de mon mieux pour vous faire un envoi substantiel.

De toute âme à vous.

V.

Dans les épreuves qui vous seront soumises, je vous recommande particulièrement la feuille 27, et ma *note à l'imprimeur.* Faites-vous représenter, je vous prie, mon épreuve même.

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] *William Shakespeare.*

Je vous recommande encore feuille 28, p. 436, ligne dernière, cette ligne oubliée que j'ai rétablie :

Des écrivains qui ont autour du cou une rondeur pelée.

30. 6 h. du soir. — Je reçois votre envoi direct. Excellente idée. Cependant je ne vous envoie pas le *bon à tirer.* Vous penserez sans doute comme moi qu'à cause de la très importante modification à vous envoyée dimanche, il est nécessaire que je revoie une épreuve complète. Cela ne peut rien retarder. Car j'ai envoyé hier *quatre bon à tirer.* J'en envoie aujourd'hui *huit.* Demain, ce soir peut-être, j'enverrai les quatre derniers. À une feuille près, et à la couverture près, on aura tout. Je puis donc revoir tout encore une fois[1].

Du même auteur, pour paraître prochainement :

Poésie

Les chansons des rues et des bois. Un volume.

Drame

Torquemada, cinq actes.
Les jumeaux, cinq actes.

Œuvres de Victor Hugo :

Édition Hetzel-Marescq, grand in-8° illustré. *La livr.* 20 c.
Édition Michel Lévy, format de poche. *Le volume* 1 fr.
Édition Hetzel-Hachette, in-18. — 1 fr.
Édition Lecou-Hachette, in-18 anglais. — 3 fr. 50.
Édition Houssiaux, in-8°. — 5 fr.

Les enfants. par Victor Hugo (Choix sur les enfants) un vol. illustré 15 fr.

Les Misérables. Édition in-8° (Mettre les diverses indications telles qu'elles sont
Édition in-18 sur l'épreuve envoyée.)

Œuvres complètes de Shakespeare
traduites par François V. Hugo, 15 vol. in-8°. Le vol. 3 fr. 50
Chez Pagnerre, 18, r. de Seine.

Chez les mêmes libraires
Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Deux vol. in-8°. 6e édition.

Employer le même caractère pour toutes les annonces. C'est-à-dire imprimer dans les mêmes capitales uniformes tous les titres soulignés.

Mettre les autres indications en caractère moindre que les titres.

De cette façon on fera tout tenir dans la page sans confusion. Demander l'indication des prix (que j'ignore) pour *les Misérables.*

Se conformer rigoureusement à ce que j'écris ici.

[1] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

H.-H., 31 mars.

Cher Auguste, c'est plus qu'un mors aux dents, c'est une débâcle. L'imprimerie a dégelé. Il y a un mois je recevais deux feuilles en quinze jours, aujourd'hui je reçois seize feuilles en vingt-quatre heures. Je disais bien qu'on pouvait marcher, on me le prouve en galopant. Ce dégel est bon, mais il va trop vite et charrie trop de fautes. Je ne puis donner les derniers *bon à tirer*. Vous en jugerez vous-même. D'autant plus que mon envoi de dimanche n'est pas encore vu en épreuves par moi, et amènera un remaniement de toutes les dernières feuilles. J'avoue que je n'avais pas prévu cette subite fonte de neiges. Je suis débordé.

Je reçois les épreuves ce matin 31, je les renvoie tout de suite, qu'on me les réexpédie directement avec tout le remaniement fait, et les corrections. Elles seront à Paris le 2 avril, en corrigeant le 3, je puis avoir le tout le 5, et l'imprimerie recevra de moi tous les bon à tirer le 8. Vous voyez qu'on sera bien à temps pour paraître le 15. Qu'on m'envoie aussi épreuve de la couverture et de la table.

Je recommande le tout à cette providence que j'appelle votre amitié.

Tuissimus.

V.[2]

Au même[3].

H.-H., 6 avril.

Cher Auguste, je vous envoie, en les faisant passer par Bruxelles, les pages frontispices signées de moi. J'ai mis sous des bandes spéciales les exemplaires *miens* donnés par moi, imputables sur les exemplaires auxquels j'ai droit, puis les exemplaires destinés aux journaux de Paris, puis les exemplaires destinés aux départements. Ceux-là, ceux des journaux, quoique également donnés par moi, sont fournis par les éditeurs. — En dehors de ces exemplaires à frontispice signé, je vous serai obligé de ne pas oublier l'exemplaire du journal de modes de la *rue Neuve des petits champs, nº 66.* — J'ai mis l'exemplaire de Paul Foucher parmi ceux des correspondants et l'exemplaire de M. Ernest Lefèvre avec celui du *Messager des Théâtres.* C'est toujours donné par moi, et ce n'est pas pris sur mon nombre. — Il va sans dire que toutes vos indications ou rectifications sont d'avance admises.

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] Inédite.

Signalez-moi mes erreurs, mes lacunes, ou mes oublis. Qu'est-ce que la *Nouvelle Revue de Paris?* — Demandez à Nefftzer, s'il est encore assez notre ami pour cela, que le livre ne soit pas remis à M. Schérer. Je serais charmé qu'Ulbach en rendît compte. Comment est *la Nation?* Faut-il un frontispice pour M. Villemot?

Je fais passer le paquet par Bruxelles, de peur que, très gros, il ne soit ouvert par la poste. Serez-vous assez bon pour veiller à ce que les envois d'exemplaires aux journaux de départements soient bien faits (par la librairie internationale je suppose). Je vous enverrai l'adresse de M. Etchegoyen.

Je ne vous dis plus rien.

Voici le dernier erratum ci-contre. Merci. Merci. Merci. J'ai le cœur plein de votre fraternité.

V.

Voudrez-vous remettre ce mot à Paul Meurice.

Au même (1).

H.-H., Jeudi 7 avril.

Cher Auguste, je reçois de Bruxelles en épreuve datée de Paris *4 avril* la *feuille 10* que je croyais tirée depuis longtemps. Je viens de la relire. Elle est sans faute. Soyez assez bon pour dire à l'imprimeur qu'on peut la tirer, *et le plus tôt possible.* Je songe à ce que vous m'avez dit pour la dédicace. Je la trouve en effet assez mal imprimée comme on l'a arrangée. On ne m'a pas compris. Je voulais des petites capitales pour le texte afin de la distinguer de la préface. En somme, faites pour le mieux. Vous recevrez probablement en même temps que ceci mon paquet de *1res pages signées de moi* que j'ai fait passer par Bruxelles. Voici, comme pièce à consulter qui peut aider, la liste des exemplaires de *la Légende des Siècles* donnés par Hetzel. J'ai raturé certains noms et mis des *?* à d'autres. Vous déciderez. Ce que je vous envoie par Bruxelles est bien plus complet. Cependant il y a encore quelques lacunes. Je compléterai. Voudrez-vous dire qu'on m'envoie seulement *dix* exemplaires à Guernesey. *6* pour moi, *4* pour les journaux.

On m'écrit de Londres : *Vos éditeurs en ne publiant pas votre livre à Londres le 30 mars, ont perdu des semaines dont chaque minute était une guinée.* — C'est leur faute. Les avis ne leur ont pas manqué. Mais un ami comme vous répare et rachète tout.

À vous.

(1) Inédite.

Au même[1].

H.-H., 19 avril.

Cher Auguste, tout va donc bien, grâce à vous. Hauteville-House reçoit avidement tous les détails que vous donnez, et où éclate votre admirable amitié. Victor décachète vos lettres et on a soif. Merci au nom du goum. Quant à moi, vous savez que je ne remercie plus. J'accepte tout, c'est bon, comblez-moi. J'aimerais mieux Deschanel que Cuvillier-Fleury. Ses trente lignes étaient bonnes. Tâchez que ce soit Deschanel. Si vous avez le temps, portez-lui vous-même mon portrait ci-inclus, et remerciez-le de ma part, en lui disant que je lui écrirai après son article qu'il annonce et que j'attends. Vous avez ma lettre au comité en ce moment. Ôtez-en ce qui vous paraîtrait pouvoir accrocher. Ah çà, je vous envoie à vous aussi mon portrait. Vous en avez des tas. Ce sera un de plus.

Ex intimo.

V.

Avez-vous recommandé l'envoi au *Victor Huguenot?* Ce sont de braves cœurs que je ne voudrais pas contrister[2].

Au même[3].

H.-H., 24 avril Dim.

Si quelqu'un peut tenter l'impossible, c'est vous, et si quelqu'un peut le faire, c'est vous. Vous l'avez tenté en entreprenant ce banquet sous ma présidence, et vous le ferez si vous réussissez à publier en France la lettre du comité et la mienne. Les journaux anglais et belges publieront, cela est sûr. Félicitez M. de Girardin de ma part pour son beau, bon et vaillant article *ce qui sera de l'histoire*[4]. Je crois qu'il n'hésitera pas, lui, à publier les deux lettres.

Cher Auguste, je sais que vous déménagez, et pourtant j'ai recours à vous pour transmettre les deux lettres que voici. Pardonnez-moi toutes ces petites affaires. L'article sur *Profils et grimaces* paraîtra samedi 30 avril dans *le Courrier de l'Europe.* Je vous l'enverrai tout de suite.

À vous, à vous, à vous.

V.

Voudrez-vous dire à ma femme et à Charles que leurs lettres ont ravi le goum. Je vais leur écrire. — Mes meilleures cordialités à M. Émile Allix. Parlez de moi à M. Ernest Lefèvre et mettez aux pieds de mesdames Lefèvre et Vacquerie le Vieux de Guernesey[5].

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *La Presse,* 23 avril 1864. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

Au même (1).

H.-H., 28 avril.

Cher Auguste, ce que vous m'avez écrit sur Pagnerre et ce que ma femme m'écrit aussi, me fait penser qu'il lui serait peut-être agréable d'avoir pour son exemplaire cet en-tête signé de moi. Si vous le pensez, remettez-le lui. Sinon, déchirez. (Je viens de m'interrompre pour mettre mon exemplaire de *William Shakespeare* à côté de mon exemplaire de *Profils et Grimaces* dans ma petite bibliothèque du look-out. Fraternisez, livres.) À propos, l'article sur *Profils et Grimaces* sera de Lefort, Kesler étant malade et empêché pour l'instant. Nous chauffons Lefort, Victor et moi. Il est excellent, mais un peu ankylosé par son voisinage de famille avec *L. P.* (2) Il vous admire du reste très sincèrement. Je vous réponds de l'article. Il me le lira. L'article, retardé par l'incident, ne paraîtra dans *le Courrier de l'Europe* que la semaine prochaine (le samedi). Ce sera probablement Lefort lui-même, retournant à Paris, qui vous le portera. Kesler fera l'article pour la *Revue trimestrielle.* Il est commencé et sera, d'après ce qu'il m'en a lu, en effet *incandescent,* selon sa promesse. Je ne sais pas l'adresse d'Émile Deschamps à Versailles. Voudrez-vous la mettre sur ce petit mot et le lui envoyer. Garibaldi m'a écrit, je lui ai répondu. Voici nos deux lettres. Les journaux anglais les publient. Voulez-vous les porter au journal de Paris qui vous paraîtra pouvoir les publier. Je pense qu'Émile et Antoni Deschamps ont reçu leur exemplaire.

Voilà bien des peines, mais pourquoi avez-vous une amitié qui s'appelle certitude. C'est votre faute. Ce qui est fait par vous est fait dix fois. Je ne sais pourquoi j'ai une démangeaison de vous écrire *à bientôt.* Ma foi, je l'ai écrit.

Tuus (3).

Au même (4).

H.-H., 29 mai.

Que vous êtes bon de vous occuper, par amitié pour moi, de tous ces infiniment petits! Votre lettre, c'est vous tout entier, avec votre force et votre cordialité. Ne me croyez pas ému de ces attaques, celles des ennemis naturels me plaisent, celles des ennemis non naturels m'étonnent, voilà

(1) Inédite. — (2) Laurent-Pichat. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite en partie. Quelques passages publiés dans *les Chansons des rues et des bois.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

tout. J'admire ces deux ou trois petits journaux bonapartistes faits par des républicains qui me trouvent réactionnaire. Ils ne me combattent pas, mais ils louent Sarcey. Quant à M. Pierre Denis, je n'en sais que ceci : il aurait fait dans *les Écoles* contre l'affiche du livre *William Shakespeare* un article déclaré excellent dans *le Phare de la Loire* par un millionnaire rouge (faux) de notre connaissance. Je ne me fais aucune illusion, excepté vous, Paul Meurice, George Sand, et deux ou trois autres, je sens bien un profond abandon, les cinq ou six camps ennemis, napoléoniens, royalistes, catholiques, classiques, doctrinaires, républicains nuance Pichat, Vapereau et Castille, attaquent à l'aise. Eh bien, qu'importe. Ma frégate est cuirassée et vous avez raison. Vous méprisez cette fourmilière hostile, et moi aussi. Seulement, je crois de ma dignité de garder désormais un long et très long silence. — Vous verrez que vous finirez par m'approuver. Rien n'est curieux comme ma situation actuelle. Elle me surprend un peu, et ne me déplaît pas. Ne publiant rien, je n'en travaillerai que plus et mieux, je n'ai plus beaucoup de temps, je veux l'employer à faire des œuvres plutôt qu'à imprimer des livres. — Mon Dieu, cher Auguste, c'est vous qui devez travailler, et produire, et publier, vous êtes un maître, et il importe que vous ne laissiez pas les faux talents prendre la place, vous savez comme j'aime vos succès, *Jean Baudry* a été pour moi un des grands bonheurs de cette année triste. Je suis vôtre du fond du cœur. A vous maintenant. *Vitaï lampada trado.*

V.

À François-Victor [1].

1864.

Sois assez bon pour communiquer à Auguste l'extrait ci-dessous des journaux anglais. Je suis complètement de son avis. *Ne pas user mon nom.* Cependant M. Lacroix ayant fait la maladresse de ne pas diviser en trois éditions son tirage de *dix mille* (malgré le conseil d'Auguste), il peut être utile, ne pouvant annoncer les éditions incluses dans cet énorme tirage, de publier des faits comme celui-ci. Auguste en jugera, et, comme toujours, ce qu'il fera sera bien fait. Remets-lui ceci le plus tôt possible. *Dépêche électrique* de la presse espagnole (13 journalistes, tous rédacteurs en chef de grands journaux).

Décidément le nombre 13 se réhabilite.

Span ton Victor Hugo [2].

Madrid, 8 mai 1864.

[1] Inédite. — [2] *Actes et Paroles. Pendant l'exil.* Reliquat. — *Bibliothèque Nationale.*

À Edmond Bacot[1].

Hauteville-House, 12 juin.

Venez, Monsieur; vous nous ferez le plus vif plaisir, je me mets à votre disposition, apportez vos instruments dont vous usez avec un art si merveilleux. J'ai les ouvriers chez moi en ce moment, et je ne pourrais vous offrir une chambre présentable, mais vous dînerez tous les jours avec nous en famille; les amis tels que vous s'ajoutent à la famille et en sont l'augmentation charmante.

Charles est absent, mais toutes nos cordialités réunies tâcheront de le remplacer. Nous vous attendons et nous vous remercions. Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[2].

À XXX[3].

Hauteville-House, 17 juin.

Cher Monsieur, j'ai tout reçu aujourd'hui, la livraison en double exemplaire, et le beau dessin de M. Quéroy, si ressemblant, si émouvant pour moi. Je vous écris dans cette émotion. Si jamais vous me faites l'honneur et la grâce de venir à Hauteville-House, vous verrez sur le premier plan de ma bibliothèque de paysan guernesiais la splendide collection de la *Gazette des Beaux arts* entre *le Moniteur* et *l'Encyclopédie,* comme l'Idéal entre l'histoire et la science. Toute la reliure possible à Guernesey sera épuisée pour la *Gazette des Beaux arts.* Je ne saurais vous dire comme vos lettres me touchent. Vous êtes un charmant écrivain et un bon cœur.

À vous bien cordialement.

VICTOR HUGO.

Serez-vous assez bon pour transmettre les deux lettres que voici. L'une est pour M. Quéroy. Lisez-la. Il me semble que je lui donne une bonne idée. Soyez juge de cela, et de tout[4].

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par M. Jordan.*

[3] Inédite. — On peut admettre que cette lettre, sans nom de destinataire, était adressée à M. Charles Blain, alors rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts* qui venait de publier *Les Rues et Maisons du Vieux Blois,* avec les eaux-fortes de Quéroy. — [4] *Communiquée par la librairie Cornuau.*

À Auguste Vacquerie (1).

H.-H., 24 juin.

Je commence à être un peu vieux pour être traité d'enfant sublime. C'est égal, je remercie M. L. Jourdan. Voici ma lettre. Lisez-la, cher Auguste. J'ai tâché de donner à cette lettre la mesure juste du remerciement voulu. Si pourtant, vous qui êtes juge et maître, vous la trouviez trop froide, renvoyez-la moi, j'en écrirai une autre. Si vous la trouvez bonne, transmettez-la à M. Jourdan. — Bénézit m'avait fait une demande excessive, j'ai dû lui faire écrire par Victor que j'étais parti pour mon voyage annuel. Si vous voyez Bénézit, confirmez mon départ, et priez ma femme et Charles d'en faire autant.

Mme Lucas et Mlle Alphonsine m'ont écrit. Leur double lettre est charmante. Elles m'annoncent un article d'Hipp. Lucas sur ce livre. Votre avis est-il que j'accepte cet article ? Croyez-vous qu'il vaudra mieux que Jourdan ? Je suivrai votre conseil. On me dit que M. J. Levallois a été hostile. Est-ce vrai ? J'ai reçu de M. E. des Essarts une lettre excellente où il parle de vous comme d'un maître, et je suis content de lui. Il admire *Tragaldabas*. Il y a un poëte dans M. des Essarts. Je lui écrirai.

À vous et encore à vous.

E. des Essarts fait aux pieds de *Jean Baudry* une capilotade d'About, d'Augier et de Dumas fils.

Au même (2).

H.-H., 1er juillet.

Cher Auguste, je vous obéis. Voici une nouvelle lettre pour Louis Jourdan. Je pense que vous en serez content. Je vous envoie une lettre de M. Hector Malot (3). M. J. Levallois en effet le fait beaucoup regretter. M. Malot pourra faire l'article quand on réimprimera.

(1) Inédite.

(2) Inédite. — (3) Voici cette lettre :

24 juin 64.

Monsieur,

Par suite d'une erreur des employés de M. Lacroix, j'ai reçu un peu tardivement le *Shakespeare* que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir, et quand j'ai voulu en rendre compte dans *l'Opinion nationale*, l'article était promis, et par le journal et par M. Vacquerie à un confrère, M. Levallois, qui déjà l'année dernière a, en mon absence, parlé du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

J'aurais voulu pour ce *Shakespeare* qui ne soulève point de difficultés politiques immédiates et brûlantes, faire ce qui m'a été interdit à propos des *Misérables*, pour lesquels j'ai dû bon gré mal gré, m'arrêter au huitième volume.

Après avoir souvent parlé de la traduction, j'aurais voulu parler de l'œuvre considérable qui la cou-

Merci de tout et pour tout. Vous voyez que vous êtes mon guide.
Tenero duce et auspice tenero.

V. H.[1]

Au même[2].

H.-H., 10 juillet.

Victor est d'avis que j'écrive un mot à M. J. Levallois. J'y ai peu de pente. Pourtant je cède. Voici ma lettre. Soyez assez bon pour la lire et la transmettre, cher Auguste.

Autour de moi on pense que l'*erreur* relevée par moi est une perfidie qui a pour but de me mettre toute la critique à dos. Je ne compte plus avec les haines, et vous savez ma devise :

Je suis hippopotame.
Ma peau point ne s'entame.

Je n'oublie pas madame Ernest Lefèvre. Dites-le lui bien. Seulement en ce moment je suis abruti de lettres à écrire. Et puis Victor a eu de très vives et de très douloureuses inquiétudes qui commencent à se calmer[3]. J'ai pris ma part de son angoisse. A bientôt, cher Auguste. Pour combien de temps êtes-vous encore à Paris ?

Tuus.

Je date de Weymouth à cause de Bénézit[4].

À Monsieur le pasteur André William Monod[5].

Hauteville-House, 11 août 1864.

Monsieur,

Ce que vous me dites de votre honorable et respectable père me touche profondément; j'espère le lui dire un jour à lui-même dans cette vie meilleure où sont les âmes. Vous avez raison de vénérer cette noble mémoire.

Je vous remercie de votre lettre excellente, et je vous offre l'expression de ma haute et sincère estime.

VICTOR HUGO.

ronne si splendidement. Et je l'aurais voulu d'autant plus vivement que je ressens pour cette œuvre une grande et légitime admiration.

C'est donc avec un vif chagrin que je viens vous témoigner tous mes regrets pour mon silence forcé. J'ose espérer que vous voudrez bien ne pas m'accuser d'indifférence ou d'oubli, et croire comme par le passé à la haute admiration et à la respectueuse amitié de votre tout dévoué

HECTOR MALOT.

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Emily de Putron, la fiancée de Victor, était déjà très malade. Elle mourut l'année suivante. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite.

À Madame Victor Hugo [1].

H.-H., 12 août.

Chère amie, le vent d'ouest nous a retardés. Victor a profité du retard pour avoir un mal de gorge sans gravité qui pourtant l'a retenu au lit, avec un peu de fièvre. Ce matin la fièvre est tombée, la période de salivation est arrivée, et Corbin lui permet de manger. De tout cela, il résulte que nous partirons, non le 15, mais le mardi 16. Tout va bien, et tout est bien. Veux-tu te charger de faire arriver ces deux lettres. Je t'embrasse et je te veux aussi heureuse que tu es aimée [2].

À la même [3].

Dinant, mardi 18 octobre
8 h. du soir.

J'arrive à Dinant, chère amie bien-aimée, j'y trouve ta douce lettre. Je t'écris bien vite. Voici un mot pour Meurice qui te remettra les 400 fr. de ton mois (du 15 octobre au 15 novembre). Je ferme bien vite cette lettre pour qu'elle parte tout de suite. Tu l'auras, je pense, demain soir. Tes fils sont en bon état et d'une gaieté parfaite d'avoir passé six semaines ensemble. J'ai fait de vains efforts pour entraîner Charles à Guernesey. Il n'y veut venir que marié. Je lui prêche le mariage. Quant à Ad. — hélas! tu as pleinement raison. Il faut une sourdine à sa musique. Il ne faut pas qu'elle attire l'attention sur elle en ce moment.

Quel bonheur de te revoir et de te ravoir à Guernesey. Reviens le plus tôt que tu pourras. Je t'embrasse bien tendrement [4].

À François-Victor [5].

27 octobre. H.-H.

Mon Victor, le gros temps nous a retardés, nous ne sommes arrivés qu'hier. Je trouve cette lettre [6], je ne puis la lire, je te l'envoie pour que tu avises, si elle est pressée. Tout est bien ici, et ce qui t'intéresse est on ne peut mieux. J'ai rencontré sur le port M. de Putron. J'irai aujourd'hui voir

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite. — (6) Cette lettre de Victor Hugo est écrite au verso d'une lettre en anglais au sujet d'Adèle.

ces dames. Je t'envoie les amitiés de tous ainsi qu'à Charles, et les effusions de Mme Drouet. Je t'embrasse tendrement, ainsi que mon Charles. Vois nos amis, Bancel, Labrousse, Brives, Laussedat, tous. Amuse-toi, sois heureux, et reviens-nous le cœur content.

V.

5 h. du soir.

Je sors de chez ces dames. Le fameux docteur Côtelette de Mouton a fait, et continue de faire merveille. J'ai dit que tu arriverais du 1er au 5 novembre, et j'ai pris sur moi ton retard. J'ai dit que je te l'avais conseillé, et un peu imposé, trouvant que ces vacances te faisaient grand bien avant les grands travaux de l'hiver. J'ai ajouté en riant : c'est ma faute, mais c'est pour le mieux. Ces dames ont été charmantes. Prends donc en toute tranquillité d'âme ton petit bout de congé. Je te veux heureux. Écris-moi ce que dit cette lettre sur A. — Encore bien des tendresses.

À Paul Meurice (1).

H.-H., 1er novembre.

Mes lettres vous poursuivent. Je ne me lasse pas de vous dire : aimez-moi.

Aujourd'hui je vais vous donner une peine, celle d'envoyer ce billet à Banville dont j'ignore l'adresse.

À partir d'aujourd'hui 1er novembre, je donnerai à Charles (au lieu de 125 fr.) 200 fr. par mois (deux cents). Serez-vous assez bon pour les lui remettre de ma part. Il est peut-être nécessaire que je travaille chez vous ma petite caisse. Écrivez-moi où nous en sommes. Mais que d'ennuis je vous donne ! — Nous venons de rôder, avec Charles et Victor, dans de charmants pays, plus charmants encore quand vous étiez avec nous. Je ne sais plus rien, j'ignore tout, j'ignore Paris, j'arrive ahuri. J'ai pourtant su le succès du *Drac*. À quand *Martinguerre ?* Oh ! que je voudrais avoir le bras assez long pour applaudir à vos premières représentations par-dessus la mer !

Tuus.

V. (2)

À François-Victor (3).

H.-H., 14 nov.

Mon bien-aimé Victor, je réponds un mot en hâte à ta douce lettre. Voici le jour qui s'en va, et je suis au travail depuis le crépuscule de sept

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

heures du matin. Je fais immédiatement droit à ton désir pour M. Crabbé. Rien n'est d'ailleurs plus juste et plus à propos. J'envoie une première page pour lui à M. Verboeckhoven. Veille à lui faire promptement adresser le livre. — Je reconnais ta chère écriture sur les bandes de journaux qui m'intéressent. — D'où vient le silence du *Sancho* et de M. Ch. Baudelaire ? — Je sais que tout va on ne peut mieux du reste. Mes premières lettres sont pour ta mère qui m'a écrit des choses bien douces et bien tendres. Amitiés à tous. Je suis triste d'être loin de vous, mes quatre bien-aimés. Je vous embrasse et je vous réembrasse.

V.

M. et Mme Marquand dînent aujourd'hui à Hauteville II. Je ferai ta commission. — N'oublie pas l'envoi de ton volume les *Farces* [1] à Kesler, qui est ardent pour toi. Encore un tendre embrassement. Je vais écrire à Auguste [2].

À Auguste Vacquerie [3].

H.-H., 11 Xbre dimanche.

Cher Auguste, voici une tuile bizarre. Je lis ceci dans *la Presse* [4] :

Nous avons parlé dernièrement d'un portrait de Victor Hugo, par M. Gustave Courbet. Voici des indications exactes et précises à cet égard :

Un pèlerin de Guernesey ayant dit à M. Courbet que Victor Hugo serait satisfait d'avoir son portrait par lui, M. Courbet profita d'une occasion pour écrire à M. Victor Hugo :

— Monsieur, si vous désirez votre portrait par moi, je vous le dois, et je serai très honoré de le faire. Au printemps je serai à vos ordres.

Quelques jours après M. Courbet recevait la lettre suivante :

« Merci, cher grand peintre. J'accepte votre offre. Hauteville-House s'ouvre à deux battants. Venez quand il vous plaira. Je vous livre ma tête et ma pensée. Vous ferez un chef-d'œuvre, je le sais bien.

« J'aime votre fier pinceau et votre ferme esprit.

« VICTOR HUGO. »

Or, 1° ma lettre, tronquée en deux endroits (purement littéraires) et sans ligne de points, est par le fait inexacte. J'y marquais la nuance qui me sépare de ce qu'on nomme *le réalisme.*

2° la lettre de M. Courbet est fausse. Jugez-en, je vous envoie la vraie. La voici :

(1) Quatorzième volume de la traduction de Shakespeare. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) Du 9 décembre 1864.

Salines, le 11 novembre 1864.

Cher Monsieur Hugo.

Les honnêtes gens partagent l'exil que vous faites pour la dignité humaine et vos convictions, permettez-moi de vous offrir le tribut de mon admiration.

La liberté est dans les limbes, les hommes non sevrés attendent les messies. — L'homme qui pense a été humilié au 2 décembre de triste mémoire, et la France ne se relève toujours pas.

Quoique loin du pays vous êtes heureux de pouvoir votre liberté. — M. Ch. Bataille, une de vos connaissances, m'assurait que votre portrait fait par moi vous serait agréable; si cela est, je vous le dois.

Au printemps je serai à vos ordres.

Votre tout dévoué compatriote et admirateur.

Le peintre d'Ormans,
GUSTAVE COURBET.

L'inconvénient de l'article *exact et précis* de *la Presse,* c'est de renverser les faits.

J'aime beaucoup M. Ch. Bataille qui est un homme de talent, mais je ne l'ai jamais vu, et par conséquent je n'ai pu lui parler de M. Courbet.

J'ai vu dans la lettre de M. Courbet une offre, et je l'ai acceptée. Or, aujourd'hui, d'après la note de *la Presse,* c'est moi qui suis censé avoir demandé, et M. Courbet est censé avoir consenti.

C'est la situation retournée.

Il y a là un peu de ridicule pour moi à mon âge, ne le trouvez-vous pas?

Dois-je subir en silence ce travestissement des faits?

Y a-t-il quelque chose à faire?

Je vous soumets la question, car vous êtes mon cordial ami, et à tous vos dons supérieurs vous joignez le suprême bon sens. Je m'en rapporte à vous.

S'il y a quelque chose à faire, rectification ou *complément d'exactitude* des détails donnés, rendez-moi le service de le faire. Je crois qu'en ce cas-là ce serait à *la Presse* même qu'il faudrait adresser les quelques lignes de *complément.*

Il va sans dire que votre bienveillance ménagerait beaucoup M. Courbet. Sa lettre est-elle publiable? Dans tous les cas il faudrait, de peur de lui nuire, retrancher le passage sur le *2 Xbre*.

Si vous ne faites rien, c'est qu'il n'y aura rien à faire, la chose vous aura paru sans importance, oubliée peut-être déjà et je vous donne d'avance et toujours raison.

Si pourtant la note de *la Presse* faisait le tour des journaux, il faudrait, je crois, aviser.

Je m'en remets pleinement à vous. Ce que vous ferez sera bien fait.

Renseignement final. Je lis ceci dans *le Phare de la Loire :*

« Plusieurs journaux ont annoncé que M. Courbet doit faire le portrait de Victor Hugo ; j'apprends, d'un autre côté, que l'empereur a acheté à la manufacture de Sèvres un vase de 50.000 fr. qui doit être peint par le même M. Courbet ».

Est-ce pour excuser et couvrir M. Courbet que la note *exacte et précise* publiée par *la Presse* me présente comme ayant pris l'initiative d'une demande de portrait à laquelle M. Courbet n'aurait fait que céder ? Qu'en pensez-vous ?

Merci pour ceci et pour tout. Je sais que vous venez de faire un nouveau drame, puissant et profond, et que vous allez avoir une nouvelle grande victoire. J'en chante le *Te Deum* (1).

Au même (2).

Dim. 18 [décembre] H.-H.

Vous dites juste ce qu'il y a à faire pour la chose Courbet. Attendons. *Manibus tuis rem commendo.*

Mme Lefèvre a été pour moi d'une bonne grâce inépuisable et charmante. Elle a bien voulu mettre à mon service son goût si exquis et si sûr, et son talent de trouvailles et de découvertes. Elle est votre sœur par toutes sortes de bons et de grands côtés. Je vous requiers de lui baiser respectueusement la main en mon lieu et place.

Je vous dois de l'argent, et beaucoup. Dès que j'aurai le chiffre, je vous enverrai la somme.

Je vous dois aussi une vraie et profonde et inaltérable amitié, je vous l'envoie sans chiffre, sans nombre et sans limite.

V. H. (3)

À Paul Meurice (4).

H.-H., 30 Xbre.

Ceci, cher Meurice, est pour vous faire patienter. Le frontispice des *Misérables* est toujours dû. Ce dessin irait à ce livre ; du reste, j'ai vu la chose hier sur la grève. Je vous aime.

V.

Voudrez-vous transmettre ce pli à Charles (5).

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

Pour Charles [1].

Si je ne te savais pas si triste et en proie à tant de choses douloureuses, comme je te gronderais! Quoi! après tout ce que nous avons dit tant de fois, tu en es encore là! tu en es à te tourmenter de ce que dit et de ce que pense cette brave femme, la meilleure du monde, mais la plus redoutable par besoin d'agitation! Que sur ce mot les Hugo [2], tu as besoin, *toi qui es Hugo,* que je te dise qu'il n'y a pas eu l'ombre de vrai, que je n'ai même pas échangé avec elle l'apparence d'une parole qui eût trait de près ou de loin à ce sujet là. Que du reste, loin d'être de cet avis, je suis sur ce point diamétralement opposé, que la prolongation de la situation actuelle amènera dans un temps donné, un an ou deux par exemple, un certain degré [3] , et que si ton intelligence est nécessaire quelque part, c'est à coup sûr là. Voilà ce que je pense, puisqu'il faut te le dire. Il en est de cela comme de ta *gaîté* et de ma *colère,* deux choses dont l'une aurait dû suffire pour détruire l'autre dans ton esprit. Quand donc m'as-tu vu *en colère?* Et en quoi cela me ressemble-t-il? Oh! enfant que tu es! d'ajouter les chimères aux réalités pour te tourmenter! Hélas! tu as toujours été ainsi. Et si nous sommes séparés aujourd'hui depuis si longtemps, c'est à cause de cela. Va, souviens-toi de ceci : c'est mon sang qui coule dans tes veines, ton âme fait partie de la mienne, tu me tiens aux entrailles, la nature nous joint l'un à l'autre par toutes ses lois les plus pures, et s'il y a pour toi dans ce monde un être tendre, profond, inébranlable, indulgent, c'est moi [4].

1865.

À François-Victor [5].

H.-H., 1er février.

Mon Victor, force journaux anglais ont reproduit mon allocution [6]. Je t'envoie le *Daily news* comme specimen. Elle est également reproduite partout en France.

La famille de Putron dîne samedi chez Mme Drouet.

Corbin a envoyé cette note [7]. — J'ai compris, je t'approuve, et j'ai payé. Calme ton noble et charmant cœur, mon enfant chéri.

[1] Inédite. — [2] Un mot illisible. — [3] Un mot illisible. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite. — [6] Sur la tombe d'Emily de Putron. — [7] Au verso de cette lettre, note du docteur Corbin envoyée à François-Victor pour soins du 10 août au 17 décembre 1864. Sans doute à Emily de Putron, la fiancée de François-Victor.

À Madame Victor Hugo. À ses fils[1].

H.-H., 7 février.

Ta douce plainte me va au cœur. Chère amie, les jours sont courts, je travaille, et mes yeux sont fatigués. En outre en ce moment j'ai des insomnies opiniâtres, ce qui fait que j'ai du travail sans repos. Je me lève le matin presque comme je me suis couché le soir, sans avoir fermé l'œil. Puis me voilà debout, et travaillant. Ceci t'explique pourquoi je ne t'ai pas écrit. Mais, vous le savez bien, mes lettres sont pour tous. Je vous aime tous trois comme un. Je voudrais bien dire tous quatre, et qu'Adèle fût là. Hélas! — Mon Victor bien-aimé, le portrait achève ce que ta lettre, si ravissante, avait commencé. Au reste, il y a longtemps que ton frère et toi êtes adorés par ce cœur-là. — Soigne bien ton estomac. Mange de la viande rouge et noire, rôtie. Ne travaille jamais l'estomac plein. Marche beaucoup, et dors bien. Tels sont les ordres que je suis chargé de te transmettre. — Mon Charles, tiens-moi au courant de l'affaire entamée ou plutôt ébauchée. Comment va ma petite Lux. — Chère amie, je t'envoie sous ce pli une traite de 600 fr. à vue sur Paris. Les raisons que tu me donnes pour quitter ce boarding house me semblent très bonnes. Dis à Marianne que je suis content que tu sois contente d'elle. Ici tout est bien. Je reçois des montagnes de livres et des avalanches de lettres. Il y a là-dedans bien des choses que nous eussions lues au dessert, tu sais, mon Victor. Mais ces charmants jours sont passés. Je travaille, je travaille, je travaille. Bruxelles est au bout de mon livre. Il me tarde de vous revoir tous, mes bien-aimés.

V.[2]

À XXX[3].

Hauteville-House, 20 février 1865.

Monsieur,

Je ne puis faire la préface d'aucune publication; mes traités me l'interdisent, et d'ailleurs le temps me manquerait absolument.

Mais ce que je ne puis faire sous une forme, je puis le faire sous l'autre. Je compte aider, autant qu'il sera en mon pouvoir, au succès de votre beau et utile travail. Dans un écrit que je vais achever et publier, j'espère prochainement, et qui a pour sujet l'enseignement gratuit et obligatoire *tel que*

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite.

je le comprends, je me propose de mentionner votre *dictionnaire encyclopédique,* je dirai à quel point il est supérieur, sans exception aucune, à toutes les publications du même genre, Encyclopédies, Biographies, etc., et faites de nos jours par diverses maisons de librairies, publications qui ne sont que des spéculations, et qui n'ont d'autre but que de plaire au pouvoir, lequel accorde l'estampille, autorise le colportage, et donne des monopoles.

Ces publications malsaines sont indignes du peuple qu'elles égareraient, si elles avaient quelque influence, ce qui, heureusement, n'est pas. Continuez, vous, monsieur, votre excellent répertoire, et faites en sorte qu'il puisse être un jour adopté pour l'enseignement national comme base complète de recherches et d'études, par la République Française, inévitable et prochaine.

Marchez d'un pas de plus en plus ferme dans la grande voie de Diderot.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et les plus distingués.

VICTOR HUGO[1].

À Auguste Vacquerie[2].

H.-H., 5 mars.

Cher Auguste, vous ne m'avez pas répondu au sujet de la lettre Cuvillier-Fleury. J'en ai conclu que vous étiez de mon avis, ce qui m'a prouvé qu'il était bon. Du reste, en dehors des grandes questions et des grands devoirs, je désire me mettre en scène le moins possible. Cette publication continuelle de mes lettres est, vous le savez, une chose que j'empêcherais si je pouvais. J'excepte, bien entendu, les lettres relatives à des intérêts généraux.

Je suis dans un isolement presque absolu, voici le mois des tempêtes, le ciel est tendu de papier à sucre, il grêle le jour et il vente la nuit, je travaille, c'est ma force, et j'attends un succès de vous, ce sera ma joie.

Tuus.

V.[3]

À Madame Victor Hugo[4].

H.-H., 7 mars.

Chère amie, je reçois ta bonne et tendre lettre. Voici *1.000* fr. à vue sur Mallet frères. Je pense que notre lettre collective de dimanche vous arrive en ce moment et que Victor va me transmettre bien vite le renseignement

(1) Lettre copiée par Madame Drouet. — *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

très pressé que j'attends. Mon Victor, continue de m'envoyer tes relevés de fin de mois. Ils sont très bien faits, très clairs, et me sont utiles. J'ai comme toi l'ordre de la comptabilité. Hetzel m'écrit que M. Lacroix fait des difficultés pour entrer à conditions égales avec lui dans le *traité de Bade*. Il me semble que mon excellent éditeur de Bruxelles a tort. J'ai engagé Hetzel à le mettre dans l'affaire; plus tard M. Lacroix se plaindra de n'y pas être, et il me paraît que ce sera sa faute.

Chère amie, je suis pleinement de ton avis sur la bizarre abstention de Kesler [1]. Mme Drouet y a vu un motif de redoubler de cordialité pour cette douce et excellente famille. Ton portrait de la mère Gaucher est vrai et fin. Elle demeurait aussi *r. du Figuier-Saint-Paul*.

La lettre d'Adèle est, comme tu dis, élevée et bonne. La souffrance et la concentration ont figé ce cœur, mais j'en pense le même bien que toi. L'heure venue, on sera étonné de toute la tendresse qui en dégèlera. Elle nous rendra l'arriéré.

Je vous serre dans mes bras *tous les quatre* [2].

À Auguste Vacquerie [3].

H.-H., 15 mars.

Cher Auguste, dites à votre protégé que je l'autorise à mettre en musique et à publier la pièce qu'il vous a désignée, et dont le titre m'échappe en ce moment. S'il vous donne 20 fr. ce sera pour un pauvre français de passage que je nourris un peu ici. Quant à mes quarante petits pauvres du jeudi, ils sont à moi seul, et je suis résolu à fournir seul à leur petit budget.

Je veux profiter de la poste qui va partir, et le temps me manque pour répondre à une excellente lettre de M. A. Blondeau. Voici un bon pour mes *œuvres,* édition Hachette. Voudrez-vous bien prendre la peine de le transmettre de ma part à M. Amédée Blondeau.

Je n'ai pas encore touché au manuscrit des *Chansons des rues et des bois* toujours blotti dans son trou. Je suis absorbé dans le travail, et les jours sont trop courts encore pour que je puisse songer à autre chose. C'est de vous que viendra le grand succès dont vous me parlez. Vous le faites en ce moment.

À vous. — Bien à vous. — Et merci toujours.

Ex imo [4].

(1) Kesler ne voulait pas se trouver chez Victor Hugo avec la famille de Putron. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

À François-Victor (1).

H.-H., 11 avril. Mardi.

Mon Victor, je reçois aujourd'hui seulement l'épreuve. Voici le *bon à tirer*. Veille sur les corrections. Celle de la dernière phrase (abrégée de deux lignes) est particulièrement importante. Tu feras sagement de te faire renvoyer l'épreuve et de voir si mes corrections ont été faites et bien faites. C'est plus qu'utile. Merci, mon enfant chéri, de tous les bons et charmants et amusants détails que tu m'envoies. Demain mariage de Marquand. — La mère de Sénat est éblouie et ravie du portrait du père de Lux. En récompense, elle vient de faire faire au toutou le tour de l'île en voiture. Le cab a promené le cab.

Transmets à ta bien-aimée mère et à mon Charles mon tendre baiser (2).

À Madame Victor Hugo. À ses fils (3).

H.-H., 2 mai.

Je viens de répondre au gonfalonier de Florence pour le jubilé de Dante. Je vous transmettrai ma lettre. Mon Victor, je suis heureux des chiffres que tu m'envoies. C'est en effet une large publicité. C'est une joie pour moi d'avoir donné un bon coup d'épaule à ton grand et beau travail. Tu as fait le spectacle, j'ai fait l'affiche. — Je t'envoie ci-incluse une petite note. Est-ce dû? Faut-il payer? — Mon Charles, voici, — aux termes de ma dernière lettre qui te prouvait que Meurice n'a plus d'argent à moi, — *les 200 fr. de ton mois de mai*. Ils sont inclus, avec les 1.000 fr. pour la maison de Bruxelles, dans la traite ci-jointe de 1.200 fr. *à vue*, sur Mallet frères, que j'envoie à ta mère. — Chère amie, je sors de la Old Bank. Collings est sûr, sûr, sûr, que l'argent est arrivé. Il dit que l'inexactitude dont Ad. s'est justement plainte est un fait si anormal qu'il n'en connaît pas d'autre exemple depuis trente ans qu'il est banquier. — Tout est bien ici. — Julie copie à force. Ces deux dames vont dans quelques jours se mettre à collationner. Je promène Julie en voiture, plus Sénat. Le citoyen Sénat est florissant et joyeux. Notre pauvre jardinier Henry, foudroyé l'autre jour d'un coup de sang, et rappelé par moi du fond de cette ombre, s'est réveillé. Il est sauvé. Si j'y consentais, cela

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale*.
(3) Inédite.

passerait aisément pour un miracle. — J'ai dû changer de blanchisseuse, ayant découvert que la citoyenne Foliot me faisait payer à peu près le double de ce qu'on paie dans le pays. J'espère que vous ne direz pas que je ne vous envoie pas des nouvelles. La mort de Lincoln est une catastrophe; un bonheur pour Lincoln que cela grandit, mais c'est un malheur pour la victoire des États-Unis que cela remet en question. Pourtant l'esclavage est mort. — Bien tendres embrassements à vous, mes bien-aimés.

Je dîne aujourd'hui chez notre voisine avec M. et Mme Marquand. M. Kesler en est (1).

À Paul Meurice (2).

H.-H., dim. [7 mai 1865].

Vous savez probablement l'incident du gonfalonier de Florence. Il a fallu répondre. Voici ma réponse. Voulez-vous, mon doux et noble ami, me rendre le service d'envoyer ces deux exemplaires, l'un au *Progrès* (Lyon), l'autre à *la Gironde* (Bordeaux), cela aura plus de chance d'arriver timbré de Paris que de Guernesey.

Je vous remercie, je suis à vous. Quand pourrai-je vous rendre toutes les charmantes bonnes grâces que je vous dois!

V. (3)

À Auguste Vacquerie (4).

H.-H., 1er juin.

J'ai reçu, cher Auguste, tous vos affectueux envois, j'ai vu tous les soins excellents que vous avez pris. Comment échapper avec vous à la monotonie du remercîment? Je ne vois qu'un moyen, c'est de vous demander une nouvelle bonne grâce. Voulez-vous avoir la bonté de transmettre ces deux lettres à leurs adresses que j'ignore. Il paraît qu'on me reproche de répondre aux lettres que je reçois. Je prends mon parti de ce ridicule. Et puis je me lève au point du jour (couché avec les poules, il est vrai), et je travaille en marchant à grands pas sur mon toit. C'est là, dans ma solitude actuelle, à peu près mon unique distraction. Elle est sévère, comme vous voyez. Et vous, que faites-vous? J'attends un succès de vous comme une aurore. *O lux, quando te aspiciam!* — Parlez de moi à nos amis. Je suis à vous du fond du cœur.

V. (5)

(1) *Communiquée par la librairie Cornuau.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite. — (5) *Bibliothèque Nationale.*

À Madame Victor Hugo. À ses fils[1].

H.-H., dim. 10 juin.

Mes trois bien-aimés, un mot *in haste* au milieu de mon labeur d'achèvement. J'espère que tu es remise de ta petite indisposition, chère amie, et c'est ma première pensée. L'atelier ici fonctionne sans relâche, collationnement du côté de ces dames, plus copie; revision de mon côté. On se lève et on se couche de bonne heure. J'aurai gagné mon entr'acte de voyage et de repos.

Mon Victor, attention à ceci : notre compagne de route voudrait bien ne pas être forcée d'aller descendre à l'Hôtel de la Poste puisque Charles a eu à s'en plaindre. Y a-t-il, *près de la rue de l'Astronomie*, un hôtel où elle pourrait séjourner quelques jours, convenablement et bien, à raison de 5 ou 6 francs par jour, *tout compris*. Tu seras bien gentil de t'informer et de me répondre le plus tôt possible. Mme Marquand est de retour. Pendant son absence, M. de Putron a dîné avec nous toutes les semaines.

Je vous serre dans mes bras, mes bien-aimés. À bientôt, maintenant.

V.

À François-Victor[2].

15 juin. 6 heures.

J'arrive, mon Victor, du cimetière du Foulon. J'ai fait pour toi acte de présence à la tombe que tu aimes. J'ai cueilli, à l'endroit de la tête, dans l'herbe, ce bouquet de petites étoiles qui sont d'or en ce moment, et qui malheureusement t'arriveront fanées. Je te les envoie, mon enfant bien-aimé, avec un tendre embrassement pour vous trois.

V.

À bientôt. Ces dames se dépêchent[3].

À Paul Meurice[4].

Bruxelles, 11 juillet.

J'allais vous écrire et vous offrir une petite chambre à côté de la mienne (tout aussi petite), et voilà que votre lettre nous arrive, douce et triste. Je ne vous verrai pas cette année, une de mes chères espérances s'évanouit,

[1] Inédite.

[2] Inédite. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

[4] Inédite.

mais je dis comme toujours : *fiat voluntas tua.* Je vous souhaite si profondément le bonheur, que je m'oublie absolument. Vous aimer, c'est tout ce que je veux, vous applaudir, c'est tout ce que je souhaite. Bravo d'avance à *Colin-Tampon.* Je vous serre dans mes bras.

V. H.

Voudrez-vous transmettre cette réponse à M. Chassin [1] ?

Au même [2].

H.-H., 1er 9bre.

J'ai passé sur le corps à deux tempêtes, l'une d'Ostende, l'autre de Weymouth, et j'arrive. Je trouve votre adorable lettre du 28. Que vous dire ? Vous me donnez le viatique au départ et la bienvenue à l'arrivée. Vous êtes une lumière dans mon esprit et dans mon cœur. Je sais bien que si quelque chose a pu *clocher,* vous avez tout rétabli et tout arrangé. Je suis habitué au doux asile de votre admirable amitié. Ce que vous m'écrivez de mon livre me transporte. Vous avez des mots qui ressemblent à des couronnes. Je vous remercie, je vous embrasse, je vous aime.

V. [3]

À Madame Victor Hugo [4].

H.-H., 3 Xbre.

Chère et noble amie, tes intentions sont exécutées. Mais je veux que ta petite offrande aux pauvres soit supportée en moitié par moi. Je ne te réclamerai donc que *cinquante francs.* Voulant donner 12 fr. pour ma part j'ai remis à Julie 62 fr. Elle a là-dessus ses étrennes. Du reste, j'envoie souvent du pain, du charbon et de la chandelle à Victoire (et à d'autres) et ordre est expressément enjoint à Marie de donner du pain à quiconque en demande ; la petite Victoire en a tant qu'elle en veut. Quant aux *50 fr.,* désires-tu ne me les rembourser que le mois prochain ? En ce cas, je ne les porterais pas à ton compte ce mois-ci. Ce sera comme tu voudras. J'ai dit à Charles de te demander 100 francs, ce qui réduit la somme que tu as en compte à 466 fr. J'espère que vous êtes tous bien. Je reçois de tous côtés une foule de journaux excellents. Je vous en enverrai pour que vous jugiez de l'accueil fait aux *Ch. des* R. *et des B.* Bancel m'a écrit une belle et éloquente lettre. Dites-lui

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

que je lui répondrai. Mon Victor, tu as ici trois exemplaires de ta traduction *à compléter*. Le mien, celui de Mme Drouet et celui de Kesler. Kesler continuera le compte rendu de ton œuvre dans le *Daily News* où décidément il met ce qu'il veut, à travers D. Pyrke.

Je vous embrasse tendrement, mes bien-aimés [1].

À Monsieur Verboeckhoven [2].

27 décembre. Mercredi. H.-H.

Voici, cher monsieur Verboeckhoven, la fin du manuscrit, toute la *troisième partie,* DÉRUCHETTE, comprenant les trois derniers *livres*. Vous avez tout.

Plus quatre feuilles et demie en première.

Demain j'espère pouvoir reprendre ma respiration, et avoir le temps de vous écrire autre chose qu'un billet. — À propos, il y a deux mois, M. Berend m'a écrit une lettre charmante m'annonçant un article. Si l'article a paru, expliquez-lui que je ne l'ai pas reçu. J'attendais l'article pour lui écrire.

1866.

À François-Victor [3].

[14 janvier 1866.]

Mon Victor bien-aimé, c'est aujourd'hui le *14 janvier*. Il m'a semblé que tu comptais sur moi, et je suis allé au Foulon.

Il n'y a pas encore de fleurs dans le gazon. Je t'envoie un peu de cette herbe où il y a de ton cœur [4].

À Madame Victor Hugo [5].

H.-H., 16 janvier.

Ta charmante lettre à Julie a apporté une douce et bonne heure dans notre solitude et ta lettre à moi, si excellente, m'émeut au fond du cœur. J'ai des moments bien tristes, quand je songe à Halifax.

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

(3) Inédite. — (4) Sur la seconde page est fixé par un papier collé un peu d'herbe sèche cueillie sur la tombe d'Emily de Putron. — *Bibliothèque Nationale.*

(5) Inédite.

Loyer du nouvel appartement place des Barricades 500 fr.
Dépenses diverses d'ameublement 823 fr.

Il est presque nuit. Le packet va repasser. Je t'embrasse, chère bien-aimée, et je vous envoie tout mon cœur entre deux tempêtes.

V.

À François-Victor (1).

H.-H., 16 janvier.

Mon Victor, tu as ici un arriéré de 8 ou 900 francs pour le paiement duquel tu demandes jusqu'à la St-Jean. Veux-tu me permettre de te l'alléger un peu, en acquittant un de tes plus forts créanciers et le plus puissant de tous. Je te fais cadeau de l'autographe ci-joint d'Agnew. J'ai payé les 188 fr.

Merci, mon enfant bien-aimé, pour ton active et efficace intervention dans cette bête de petite affaire du *Chapitre préliminaire.* Maintiens ferme ma volonté.

Je t'embrasse, mon tendre enfant.

V.

6 h. du soir. En ce moment arrive ceci d'Halifax, quelque triste incident, sans doute, hélas! Cette lettre empoisonne mon envoi (2).

À Charles (3).

H.-H., 15 février.

Sois tranquille. Je suis de ton avis.

Tu es, mon Charles, absolument dans le vrai, et hier au moment où je recevais ta lettre, Paul Meurice en recevait une de moi, maintenant l'ajournement du *Chapitre Préliminaire,* l'Archipel de la Manche. Meurice me donnait d'ailleurs d'excellentes raisons pour la publication immédiate, mais les raisons pour l'ajournement sont meilleures encore. Toutefois, je suis pour l'ajournement *à bref délai,* ce que mes éditeurs semblent ne pas comprendre, déconcertés qu'ils sont par la nécessité (selon moi) de trouver un moyen pour donner ce chapitre en prime aux premiers acheteurs, lesquels ne doivent, certes, pas être punis de leur empressement. Et ils le seraient si on ne leur donnait pas, ou du moins si on ne leur rendait pas très facile, le complément de leur exemplaire de première ou de deuxième édition. —

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite.

Du reste Vacquerie et Meurice me paraissent *empoignés* par le livre, et j'espère que vous le serez aussi, vous. — Je t'envoie sous ce pli une traite à vue à l'ordre de ta mère de 630 fr. pour payer les 626-30 de mobilier (dépense du 27 janvier au 11 février).

Le voisinage de la mort grandit l'esprit. J'ai reçu de Mélanie une lettre noble et touchante. — Paul ne m'a pas écrit. Il a gardé depuis trois mois le silence sur *les Chansons des Rues et des Bois.* En revanche, il célèbre aujourd'hui *l'immense triomphe de M. Ponsard.* Il fait bien, si c'est en conscience. — Je prie ta bien-aimée mère d'écrire un mot de félicitation à Kesler sur son excellentissime article de la *Revue trimestrielle.* Il y sera très sensible. — Si vous êtes installés place des Barricades (quel numéro?) profitez de la pendaison de la crémaillère pour inviter M. Van Bemmel qui, lui aussi, mérite un remerciement, et un encouragement. — Force journaux anglais et quelques journaux français ont publié le fait de la médaille de Dante et ma lettre. — Je reçois d'Espagne la communication que voici. Vous pouvez en prendre connaissance. Après quoi, vous la transmettrez à M. Verboeckhoven. —

Je vous embrasse et vous réembrasse tous les quatre, toi mon Charles, toi mon Victor, et les deux belles mesdames, la tienne et la mienne.

V.[1]

À Auguste Vacquerie[2].

H.-H., 22 février.

Vous avez une science de tout bien faire comme vous avez un art de tout bien dire. Je m'en repose donc absolument sur vous, cher Auguste, pour les petites suppressions de *prudence.* Je crois du reste que l'occasion dans ce livre en sera très rare. *Chousey* est la vraie orthographe. *Hou* est un radical étrange que j'indique avec quelque détail dans le *Chapitre Préliminaire* ajourné. Quant aux extraits aux journaux, faites pour le mieux. Vous avez le privilège royal, *the king can do no wrong,* vous ne pourrez vous tromper. Je crois les citations en effet très difficiles pour les raisons que vous dites. Restent la *dédicace* (à l'île de Guernesey) et la *préface.* C'est excessivement court. Raison de plus peut-être pour que tous les journaux publient ces deux choses. Je ne crois pas possible de paraître avant mars.

Vous qui êtes à Paris, et qui connaissez mieux ma propre situation que moi-même, voulez-vous perdre un quart d'heure à me faire une liste des amis qui me restent, *rari nantes,* dans les journaux (je crois qu'il y a eu bien

[1] *Collection Louis Barthou.*
[2] Inédite.

des défectionnaires) afin que je ne prenne pas la peine et que je ne me donne pas le ridicule d'envoyer *les Travailleurs de la mer* à des ennemis avec une première page cordiale écrite de ma main. Le livre envoyé par le libraire, soit (cela regarde le libraire); mais non par l'auteur. — BUG *pipe* est la vraie orthographe. De *bugle*. — Faites-vous envoyer dès à présent la *préface* et la *dédicace*. Je crois que cela pourrait suffire pour annoncer le livre. Du reste, tout ce que vous déciderez sera bien et bon. — Serez-vous assez bon pour faire jeter ces deux lettres à la poste. Ô grand lecteur, j'espère que le tome III vous plaira. Ma femme m'envoie des extraits de vos lettres qui me charment.

À vous, à vous, et encore à vous.

V. [1]

Au même [2].

H.-H., 1er mars.

À toute dame
Toute flamme.

Je commence par Catherine, elle est tout bonnement exquise. C'est une belle, que cette petite. Je la remercie d'être coquette jusqu'à m'envoyer son portrait. Si j'avais seulement soixante ans de moins, je lui ferais une cour féroce, et ses trois mamans feraient bien d'avoir l'œil sur nous. — La dédicace disposée ainsi est fort ingénieuse, mais c'est un éloge que l'auteur s'adjuge à lui-même, c'est une constatation de la qualité lapidaire du style, je pense, comme vous, que la disposition en simples lignes ordinaires a plus de modestie et par conséquent vaut mieux. Donc tenons-nous y. — Vous avez su par P. Meurice que les offres s'étaient élevées pour *les Travailleurs de la mer* jusqu'à un demi-million. (Millaud. *Le Soleil.*) Je n'ai pas accepté par respect pour la raison d'art. Ce livre ne saurait être publié autrement qu'entier et en bloc. Il me semble, hein? que je dépasse un peu Hippocrate refusant, etc. — Vous m'approuverez certainement. — Comme je vous ai bien nommé *Grand lecteur!* c'est que vous êtes grand penseur. Je sens croître en lisant vos lettres mon bonheur d'être applaudi par vous. Vous avez la profondeur d'âme d'où sort l'autorité du critique et la maestria du poëte. Vous jugez comme vous créez, souverainement. Ma dernière lettre en contenait deux, dont une pour le journal *En avant!* Vous est-elle bien parvenue?

Puisque le livre ne paraît que le 19, nous avons un peu le temps de mûrir la question *extraits dans les journaux*. Ce que vous dites de la *Revue des deux*

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

mondes est vrai. Quand vous connaîtrez, vous et Meurice, le livre entier, vous verrez plus nettement le meilleur parti à prendre, et vous savez que vos conseils font loi pour moi.

Con toda mi alma.

V.

Et je me refiche aux petits pieds de Catherine[1].

Au même[2].

Jeudi 15 [mars 1866]. *In haste.*

Tempête. Je n'ai que le temps de vous jeter ce mot. Le prochain courrier vous portera (mardi) ma lettre à M. Duvernois[3]. Son article est très beau. Voici quatre oublis réparés. Pourtant je crois avoir envoyé à M. Villemot. Voudrez-vous vous en assurer? Tout marche admirablement, grâce à vous. Meurice a dû recevoir ma réponse mardi 13. — Avez-vous vu *l'Époque?* Je la crois très bien disposée. M. J. Richard, M. Adrien Mara? — Êtes-vous d'avis que j'envoie à M. Alb. Second? — Merci du milieu de mes ténèbres. Vous avez le succès. Vous le donnez. Ce qui n'empêchera pas *Paul Berthaud* de l'avoir tout entier. J'ai dit cela d'une mère, et on peut le dire d'un ami.

À vous. À vous. À vous.

V.

Avez-vous occasion de voir M. H. de Pène? Voudrez-vous lui dire qu'aucune de ses bonnes paroles si charmantes sur *les Ch. des R. et des B.* n'est perdue pour moi. Je compte lui écrire[4].

À Madame Victor Hugo[5].

H.-H., dimanche 18 mars.

Tu as été fière et vaillante, et en tout je t'approuve. Tu eusses pu répondre à Paul par un défi absolu de citer ses prétendues nombreuses allusions à moi. Silence sépulcral sur *les Chansons des R. et des B.,* quand un frère eût eu une si belle occasion de flétrir la ligue des mouchards littéraires et

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Inédite. — [3] Lettre publiée dans le journal *la Liberté* et réimprimée dans *Actes et Paroles. Pendant l'exil.* — [4] *Bibliothèque Nationale.*

[5] Inédite.

des eunuques politiques contre ce livre. — Mais tu as pardonné, et là encore tu as bien fait. Pourtant dans l'occasion, reviens-y, maintiens ton dire, et fais le défi. En ce moment même, il garde le silence sur le succès des *Travailleurs de la mer.* Il est vrai qu'il m'appelle *suprême génie* dans ses lettres *confidentielles.* Que tu as bien fait de lui envoyer l'article de M. Dumoulin dans l'*Étoile belge!* Son attitude grotesque vis-à-vis de Charles m'indigne. En somme, je t'approuve, je t'applaudis et je t'aime. Bravo!

Auguste m'écrit *succès admirable.* Paul Meurice m'écrit *succès splendide.* Verboeckhoven m'écrit *succès magnifique.* Je t'envoie ces trois adjectifs qui vous feront plaisir. Auguste se trompe. Je prends ses offenses beaucoup plus vivement encore que les miennes, il est un ami admirable, et j'en suis un aussi, moi.

M. Albert Glatigny peut réclamer son exemplaire avec une page de moi chez mes éditeurs. Alfred[1] est-il allé vous voir à Bruxelles? Il nous l'a annoncé. Il m'écrit qu'il va venir toucher terre à Guernesey. Je le recevrai à bras ouverts. Il a été vaillant et net pour *les Chansons des R. et des B.* Mes bien-aimés, je vous écris ce mot en hâte. La mer est redevenue furieuse. Elle a fait fête à mon livre par trois jours de sourire et de soleil. Je vous envoie quatre bons baisers. Partagez-vous les. Et je recommence[2].

À Auguste Vacquerie[3].

H.-H., 20 mars.

Voici, cher Auguste, ma lettre à *La Liberté*[4]. Je vous l'adresse pour le cas où elle aurait été interceptée. Nous sommes ici en pleine tempête. L'océan fait le beau.

De là des postes brusques, vite arrivées, vite parties, qu'il faut saisir au passage. M. Clément Duvernois a dû recevoir directement ma lettre hier.

Votre vieux et reconnaissant ami.

V.

Au même[5].

H.-H., dim. 25 mars.

Je vous envoie mon remerciement prolongé. Quel ami vous êtes! — Tout ce que vous m'écrivez m'intéresse au plus haut degré. Voulez-vous

(1) Alfred Asseline. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — (4) Au verso de cette lettre est la copie de la lettre à *la Liberté.*

(5) Inédite.

prier la librairie internationale de m'envoyer *cinq* exemplaires de l'édition parisienne. Plus *Petruccelli della Gattina.* Comment lui écrire sans avoir lu une ligne? Savez-vous si M. de Pène (Henry) a eu son exemplaire avec frontispice? On m'assure que non. En voici un pour M. Albéric Second. Méry et Parfait et Deschanel ont-ils eu les leurs? On me dit encore que non. Voici l'adresse de M. Timol-Pasqualini : *Chef interne à l'hôpital de Toulon.* Il fait le journal toulonnais et est excellent. M. Paul Lavigne est le feuilletoniste de *la Gironde.* Voulez-vous recommander ces envois à MM. Guérin et Bohné. M. Michelet a-t-il eu son exemplaire? Dites-lui que le retard n'est pas venu de moi. — À quand *Paul Berthaud.* Donnez-moi des nouvelles de cette œuvre, dont la gloire m'émeut d'avance.

Ex profundo tuus.

V.

Avez-vous reçu la copie de ma lettre à M. Clément Duvernois? Je n'ai pas relu cette copie, et je ne réponds pas des fautes. Cette lettre du reste a pu être interceptée. *La Liberté* l'a-t-elle reçue? Il serait possible, dans tous les cas, qu'elle n'osât point la publier[1].

À Madame Victor Hugo[2].

H.-H., 27 mars.

Voici, chère amie, une traite à vue à ton ordre sur Mallet frères de 2.000 fr. qui se décomposent ainsi :

1° Ce que je te redois (300-90-94-25)	266 65
2° Adèle : 1° ses deux mois d'avril et de mai	300
2° sa subvention de printemps	300
3° Charles. Son mois d'avril	200
4° Achat de mobilier en mars	502 25
5° En compte pour la dépense d'avril	531 10
	2.100 fr.

L'article du *Sancho* est court, mais excellent. Remerciez M. V. Joly de ma part, et dites-lui que les journaux de l'Archipel vont tous reproduire son article. Avez-vous invité M. L. Van Bemmel à dîner? — Kesler espère un mot de toi, chère bien-aimée, sur la page émue et éloquente qu'il a publiée dans *la Gazette de Guernesey.* Écris-lui.

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite.

À la même.

H.-H., 27 mars.

Les journaux m'arrivent de toutes parts, enthousiastes. — Voici ma lettre à *la Liberté. La Liberté* a été contrainte à une suppression. De plus elle a fait trois fautes d'impression qui défigurent le texte. Entre autres *crient* pour *créent*. Croyez-vous qu'un journal belge (*l'Étoile?*) voudrait reproduire cette lettre exacte *avec le passage supprimé à Paris*. Vois, mon Victor, et décide.

Julie va mieux. Je travaille. Sénat est heureux. La mer fait la roue autour de moi, et donne tous ses spectacles. Hier ouragan, aujourd'hui soleil. M. Hetzel m'écrit qu'il m'obéit. Sa lettre est on ne peut mieux. Il va tout remettre à des arbitres. Il prend M. Victor Lefranc. Il me dit que MM. Lacroix et Cie prennent M. Emmanuel Arago. — Le silence glacial du *Phare de la Loire* est amusant. On sent là-dessous la pieuvre-Pichat. À propos de pieuvre, les journaux annoncent qu'on va en montrer une à Paris. Il faut au moins qu'elle soit de la grande espèce. (5 pieds de diamètre.)

Mes bien-aimés, mes bien-aimés, je vous embrasse[1].

À Auguste Vacquerie[2].

H.-H., 31 mars.

Cher Auguste, j'ai bien peur que, comme toujours, vous n'ayez raison. Que dites-vous de M. Lacroix? L'ai-je bien nommé *l'homme aux tuiles?* Et il me fait tomber celle-ci sur la tête sans même crier gare. Je n'ai été ni consulté, ni averti. Le traité l'autorise, mais il était sous-entendu que, *dans son intérêt même,* il attendrait toujours au moins deux ou trois mois. Enfin c'est fait. Il n'y a plus maintenant qu'à faire bonne contenance. Car le pire, ce serait de le désapprouver publiquement. — La liste d'exemplaires donnés que m'envoie notre excellent ami Th. Guérin vous étonnerait. Il y a des noms auxquels je suis loin de tenir, et croiriez-vous à des oublis comme Édouard Bertin et Mlle Louise Bertin? Je répare de mon mieux (trop tard) quelques-uns de ces oublis. Je vous envoie ci-inclus dix frontispices. Voudriez-vous me rendre le très grand service de voir vous-même Édouard Bertin et Mlle Louise, ainsi que Paillard de Villeneuve, et de leur expliquer que l'omission n'est ni de ma faute, ni de mon fait. Je vous envoie

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite.

pour *Mario Proth*, est-ce avec intention qu'il était omis? pouvez-vous me renseigner là-dessus? Où en sommes-nous avec lui? — Je viens de finir un drame en quatre actes en prose. Mais je ne veux ni le faire jouer, ni le faire imprimer. Je le garde *sobra seis llave*. — J'ai lu, et relu, et relu des vers de vous, charmants, profonds, superbes! Je vous crie mon bravo et mon merci.

V.

Banville m'écrit qu'il n'a pas reçu le livre. Méry l'a-t-il[1]?

Au même[2].

H.-H., 20 avril.

Cher Auguste, avez-vous lu l'article de M. Crépet dans *la Revue Germanique*? Guérin m'écrit pour m'engager à lui envoyer un frontispice. Le voici. Si c'est votre avis, soyez assez bon pour le lui transmettre. Les deux articles de M. E. des Essarts sont très bons et très sympathiques. Voudrez-vous mettre ce mot sous enveloppe et le lui envoyer. Je continue à ignorer son adresse. Est-il à Moulins? est-il à Paris? — Avez-vous eu la bonne grâce d'envoyer ma lettre à cet excellent docteur Mandl? (Maison Busquet. Mais où est la maison Busquet? vous le savez, et je l'ignore). Que de choses j'aurais à vous dire! Que de remercîments à vous faire! Une lettre de vous est un cordial. Mais *Paul Berthaud*? Où en est *Paul Berthaud*? Parlez-moi de lui. C'est votre œuvre qui m'intéresse et c'est votre succès qui m'échauffe.

Semper idem.

Un journal prétend qu'on lit sur mon cachet : *faire et refaire*. — On ne lit rien sur mon cachet, attendu que je n'ai pas de cachet.

J'ai la bague de mon père, que vous connaissez[3].

À François-Victor[4].

H.-H., 20 avril.

Mon Victor, je te demande, à toi l'homme des finances, de me suppléer à Bruxelles en trois choses :

1° Voir immédiatement MM. Lacroix et Verboeckhoven, et les prévenir qu'aux termes de l'avis que je leur ai déjà donné, M. Coddron, agent de change, se présentera chez eux *le jeudi 26 avril* courant, et leur apportera

(1) *Bibliothèque Nationale.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

une lettre de moi à eux adressée, l'autorisant à recevoir les 40.000 francs complétant les paiements stipulés dans notre traité du 23 juillet[1]. M. Coddron donnera, en mon nom, quittance et décharge à ces messieurs.

2° Je te prie de voir M. Coddron, agent de change, rue d'Assaut le plus tôt possible, et de lui porter le certificat ci-inclus de mes *274* actions (j'en avais 271. J'en ai acheté *3* de plus ce printemps). M. Coddron reçoit en ce moment une lettre de moi avec des instructions. Il pourra te la montrer. Sitôt les 40.000 fr. reçus, il achètera en mon nom *15* nouvelles actions, ce qui portera le nombre de mes actions à *289,* pour lesquelles il m'enverra un nouveau certificat. — Il m'enverra le reliquat des 40.000 fr. ici, en une traite *à vue* sur Paris. Entends-toi avec lui pour tout cela, et remplace-moi, mon Victor.

3° Jeter à la poste cette lettre pour M. Tempels.

J'espère que ta mère bien-aimée sent le bénéfice de la petite crise salutaire qu'elle vient de traverser.

Tendre et profond embrassement à vous quatre, mes aimés.

V.

Montre ma lettre à MM. Lacroix et Verboeckhoven en ce qui les concerne[2].

À Madame Victor Hugo[3].

H.-H., 1er mai.

Que de choses, chère bien-aimée, dans ta douce et noble lettre. Quelle profondeur délicate dans l'idée, dans le sentiment, et dans l'expression. Tu as raison, tout ce qui se passe constate le succès du livre. Je pense que je vais recevoir les nouveaux titres acquis pour moi par M. Coddron. Je fais pour Victor avec joie ce qu'il désire. Je te demande de m'aider de ton côté par le plus d'économie possible. Je pense que tous les achats de mobilier sont finis. Tout va bien ici. Mon Charles, voici le frontispice pour M. V. Bois.

Je vous embrasse tendrement, mes aimés. À bientôt.

V.

Fais *affranchir,* chère amie, et mettre à la poste la lettre destinée *à la prison pour dettes*[4].

[1] Traité pour *Les Travailleurs de la mer,* 23 juillet 1865. — [2] *Bibliothèque Nationale.*
[3] Inédite. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

À François-Victor[1].

H.-H., lundi 7 mai.

Rien encore aujourd'hui. Le paquet *chargé* n'est pas arrivé. Ce retard, absolument sans précédent pour moi, devient décidément peu explicable. Je t'en fais tout de suite part, mon Victor. Je pense que tu as vu M. Coddron, et que vendredi une lettre de toi m'apportera l'explication (la poste vient maintenant tous les jours depuis le 1er mai). Je ne sais en ce moment que penser. Ne perds pas un instant pour m'informer.

Je vous embrasse tous tendrement.

V.[2]

Au même[3].

H.-H., mardi 8 mai.

Rien encore aujourd'hui, mon Victor. Mon étonnement redouble. J'avoue que j'attends l'explication avec impatience. Quand tu recevras cette lettre, la tienne sera en route, et vendredi je saurai à quoi m'en tenir. D'ici là, le paquet chargé arrivera peut-être. Tu sais combien sont importantes les pièces qu'il contient. Je ne comprends pas pourquoi M. Coddron a l'habitude de mettre sur ses lettres extérieurement un timbre à encre bleue portant : *Coddron, agent de change.* Je vois très bien les inconvénients de ce timbre, et je n'en vois pas du tout les avantages. Sitôt le paquet *chargé* arrivé, je vous expédierai les 1.346 fr. de vos deux notes. Écris-moi de ton côté lettre sur lettre, et tiens-moi au courant.

Tendres embrassements à vous quatre, mes bien-aimés.

V.

M. Coddron m'ayant écrit que les actions étaient achetées le *26* avril, il n'y avait plus qu'à expédier le nouveau certificat, plus la traite sur Paris, et cela ne demandait qu'une heure. Il y a *onze* jours !

Je rouvre ma lettre pour ajouter une recommandation.

Tout paquet *chargé* (registered) est garanti par un reçu, délivré et daté par le bureau de poste à l'expéditeur. Dans le cas où M. Coddron aurait fait l'envoi, il serait utile que tu visses DE TES YEUX *la date* du reçu[4].

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) Inédite. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

H.-H., mercredi 9 mai.

Je continue à t'envoyer mon bulletin de stupeur croissante. Rien à la poste aujourd'hui 9! toujours rien! Sur mon interrogation, le post-master m'a déclaré qu'il était de toute impossibilité qu'un paquet *chargé* (registered) de Bruxelles à Guernesey se perdît. Je reste donc dans les conjectures. Si ce retard a une cause normale, tu le sais en ce moment, et j'aurai vendredi une lettre de toi qui me le dira, et m'expliquera tout. Tu comprends avec quelle impatience je l'attends.

Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé.

V.

Encore un mot. Le retard ne saurait avoir pour cause un motif de prudence comme, je suppose, attendre la fin de la crise financière avant d'envoyer les 8.000 fr. à un banquier de Paris. Il y a des banquiers inébranlables, Rothschild par exemple. Or, sur dépôt d'espèces, on a toujours une traite sur le banquier qu'on veut. M. Coddron pouvait donc m'envoyer une traite sur Rothschild. Je tourne dans la cage d'écureuil des hypothèses. Tire-moi vite d'embarras. Si M. Coddron dit m'avoir fait l'envoi, fais-toi représenter le reçu du *paquet chargé*, et la date. Fais pour le mieux. Ne perds pas une minute à m'informer[2].

À Madame Victor Hugo[3].

H.-H., dimanche 20 mai.

Charles a raison, chère amie, et toi aussi, cet article tâche d'être perfide, mais n'est que stupide; je préfère cent fois la basse haine naïve et plate de l'ignoble Planche; du moins il ne sucrait pas sa bave. Mais laissons de côté ces mille pattes.

Tes dîners t'ont un peu fatiguée; de là ta petite congestion qui, du reste, ne sera rien. Sois prudente. Julie est très bien; son temps critique commence à la tourmenter; mais tous ses bobos sont très fugitifs. Elle a un vague désir d'absence pour une quinzaine de jours (près de Clémentine, je suppose, ou

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite.

de son mari). Elle va écrire à son mari pour cela, s'il dit oui, elle partira tout de suite et sera de retour vers le 10 juin. Je serai forcé de l'attendre, car il est impossible de laisser la maison seule, et tous mes manuscrits à la discrétion des hasards de tout genre; il faut absolument pour les garder, moi, ou, en mon absence, quelqu'un de la famille. De là, la nécessité de la présence de Julie quand je suis absent. Elle aura, me dit-elle, la réponse de son mari dans quatre ou cinq jours. S'il consent, je donnerai à Julie 30 francs pour l'aider dans ses petits frais de voyage. Je suis obligé ici à une grande économie. Je n'ai voulu en rien gêner vos arrangements de Bruxelles, mais tu comprends combien je vais être grevé. Ils ont pour conclusion cette grosse note de tapissier que je paierai à raison de 350 fr. par mois qui, joints aux 600 fr. des trois pensions à nos trois enfants fera 950 fr. par mois à payer, en dehors de toute autre dépense. Je te remercie de comprendre la situation et de m'aider, chère bien-aimée.

Je passe à toi, mon Victor. Je ferai ce que tu désires. Je te paierai intégralement les trois mois de juin, juillet et août, et la retenue de 50 fr. par mois pour payer tes créanciers de Guernesey ne courra qu'à partir de septembre. Tu vois, mon bien-aimé enfant, que je t'obéis. Je paierai votre tapissier à raison de 350 fr. par mois, à partir de juin, si je puis, ou de juillet au plus tard. Je crois avoir remboursé (29 décembre 1865) les 100 fr. de Charles. Vérifie. Je m'en rapporte à vous. Je suis sûr du remboursement de 100 fr. complément de son mois de décembre. Pour la quatrième fois je fais à mes éditeurs la très importante question qu'ils laissent sans réponse. Remets ce papier à M. Lacroix et prie-le de te le rendre avec les réponses en regard. Tu me le renverras.

Je vous serre tous dans mes bras.

Vérifie cette grosse note de Barbet[1]

À François-Victor[2].

H.-H., mardi 22 [mai 1866].

Tu as raison, mon Victor, d'être *imperturbable.* Si je réalisais, je perdrais, comme tout le monde, des différences produites par la baisse, mais ne réalisant pas, je ne perds rien. Du reste, les journaux me ruinent comme ils m'enrichissaient il y a quinze ans. Le million fantastique dont ils m'avaient

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

gratifié, ils me le reprennent. C'est juste. L'avantage que j'y vois, c'est qu'on va me demander moins d'argent. Depuis *les Misérables,* je reçois des demandes de secours qui montent, bon an mal an, à quatre ou cinq cent mille francs. Dernièrement un monsieur du midi, notaire je crois, m'a demandé d'un seul morceau *cent mille francs.* Un journaliste catholique autrichien français, ayant à se plaindre des évêques, m'a demandé dix mille florins. D'or? Je ne crois pas. Une bonne femme belge, plus modeste, m'a prié de lui acheter un remplaçant pour son fils. (Sur mon silence, elle m'a écrit des injures.) Tout cela dans la même semaine. Cet hiver j'ai trouvé qu'il y avait du bon à passer pour aveugle. Ce printemps, je trouve qu'il y a du bon à passer pour ruiné. Or, je ne suis pas plus en faillite qu'en cécité. Vous, ma famille, vous connaissez mes affaires comme moi-même. Je risque le moins que je peux, pensant toujours à vous. Je ne place rien sur les terrains mouvants. Tout ce que j'ai (à part les deux maisons de Guernesey, l'une en nue-propriété) est sur la banque nationale belge et sur les consolidés anglais. Ce sont les fonds les plus solides de l'Europe. Quant aux écroulements que produisent les guerres, ils sont pour tout le monde. Mais avouons que tout le monde est bien bête de se laisser ruiner et saigner par quatre ou cinq fantoches qu'un souffle du peuple emporterait. — Je n'ai plus de place que pour vous embrasser étroitement, mes aimés.

Je rumine Coddron. Je suis de ton avis. Seulement M. Van Humbekke est-il, 1°, agent de change? 2°, en dehors de toute spéculation et de toute banque? (Je craindrais un peu, *entre nous,* la banque *C.*) (1)

À Auguste Vacquerie (2).

Hauteville-House, dimanche [mai 1866].

Qu'il y a longtemps, cher Auguste, que je n'ai causé avec vous! Je voudrais achever diverses choses avant de prendre mes vacances annuelles. De là mon silence. Mais vous savez que dans ce silence il n'y a rien d'ingrat. Je vous ai donné tant de peines qu'il faut bien aussi que je vous laisse reposer, et vous devez un peu avoir peur de mes lettres. Celle-ci encore vous demande deux petits services. Faire mettre à la poste les lettres ci-incluses. Voudrez-vous ajouter l'adresse de M. Amédée Blondeau que j'ignore.

J'espère bien cet été vous voir à Bruxelles. Votre vue est pour moi un

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite.

ravitaillement. Vous êtes la vie et la flamme. Nous parlerons de *Paul Berthaud* sur lequel je vous ai interrogé en vain, ne sachant que le titre, et par les journaux. Vous savez à quel point vos succès sont miens. Un drame de vous remet le théâtre en équilibre avec l'idéal. C'est de la gloire pour vous, et c'est un service pour nous. Vous nous refaites le public, que tant de faux talents et tant de faux succès défont. — Quant à moi, je vais entrer, j'espère, dans un long silence. L'important pour moi, à ce point déclive de la vie où je suis, n'est point de publier ce que j'ai fait, mais d'achever ce qui me reste à faire. Cela, et vous applaudir, me suffit.

V.

(1)... ces lignes aigres-douces de M. H. Ferrier. Il est donc devenu hostile. Il a gardé le plus morne silence sur *les Travailleurs de la mer.* Je ne vous envoie ces lignes, sans importance d'ailleurs, que pour vous renseigner, dans le cas où vous le connaîtriez toujours. Dois-je continuer à lui envoyer mes livres? Votre avis? Avez-vous eu la bonté de transmettre ma lettre à M. Ch. Habeneck?

Merci, pardon, et merci.

À François-Victor[2].

H.-H., 15 juin 1866.

Je te rends compte de tes affaires, mon Victor. Au delà de ce que j'avais déjà payé, ta dette locale se montait à 901 fr. 45, dont voici le détail[3] :

Ces 900 fr. sont payés par moi, mais d'après le désir que tu m'as exprimé, et comme il est convenu entre nous, le remboursement n'en pèsera sur toi qu'à partir du 1er septembre (tu auras tes 200 fr. sans retenue jusque-là). A partir du 1er 7bre 1866 jusqu'au 1er avril 1868, tu te libéreras en dix-huit mois par une retenue de 50 fr. sur ton mois de 200. — Voilà donc qui est arrangé. Je passe maintenant à moi-même. Nos très bons et très affectueux visiteurs, Asseline et Duverdier, sont partis, eux et leurs familles; si nul obstacle ne survient, mon intention est de quitter Guernesey pour Bruxelles lundi 18. En ce cas, mercredi 20 au soir, je serai place des Barricades. J'ai une joie inexprimable de penser que je vais tous vous serrer dans mes bras, mes bien-aimés. Je voudrais pourtant qu'*avant mon arrivée,* tu fisses écrire

(1) Sur le haut de la page était collé un extrait de journal qui a disparu; le post-scriptum n'est pas complet et quelques mots devaient sans doute s'inscrire à la fin de l'extrait imprimé.

(2) Inédite. — (3) Suit la liste de différents fournisseurs avec les sommes dues.

par M. Lacroix (délivré maintenant de ses préoccupations de candidat), la réponse aux questions déjà posées *quatre fois* par moi inutilement. Cela est de toute importance, et ce silence devient singulier. Sitôt cette lettre reçue, vois M. Lacroix, et dis-lui que tu es forcé, sur ma demande, de m'envoyer courrier par courrier les questions écrites par moi avec la réponse de M. Lacroix et de M. Verboeckhoven, *en regard.* Je te recommande expressément cette chose. Du reste, tu garderas le papier portant les demandes et les réponses; il me suffira de l'avoir à mon arrivée. Dis à M. Lacroix que j'ai besoin de ce papier, avec les réponses, particulièrement pour confondre des ennemis à lui (il n'est pas question de Hetzel). — Étant si près de vous arriver, je n'envoie pas les 473 fr. du reliquat redû par moi, dont tu m'as envoyé le détail. Je vous porterai également les 650 demandés par Ad. pour payer son *voyage de retour.* Je ferai ce que voudra ta mère. Elle connaît, et vous connaissez, ton frère et toi, mes anxiétés. A. emploie l'argent qu'elle reçoit à achever de se perdre. Des mouvements de troupes se font au Canada. Il y aura des déplacements et des départs. Je n'en dis pas davantage. Vous comprenez ce qui fait mon inquiétude. — Nous en parlerons et je tiendrai l'argent prêt, au cas où tu le jugerais nécessaire, ma chère et pauvre mère affligée. — Je vous embrasse tous les quatre. À mercredi, j'espère. — Quel bonheur de vous revoir mes bien-aimés!

Vous n'avez pas oublié, je pense, que ma chambre doit être contiguë à une autre où quelqu'un couche, et dont la porte puisse au besoin rester ouverte. J'ai quelquefois des suffocations qui imposent à moi et aux autres cette petite scie. C'est pour cela qu'à Hauteville-House, je suis descendu dans ta chambre, mon Victor.

Je t'envoie des publications anglaises sur lesquelles je lis mon nom. Tu me diras ce que c'est[1].

À Madame Victor Hugo[2].

H.-H., mardi 19 juin.
6 h. du soir.

Chère bien-aimée, après trois jours de rage, l'ouragan vient de tomber brusquement. Donc demain matin mercredi *20* juin, départ, et arrivée le *22* au soir. Comptez sur moi, à moins de reprise (peu probable) de la tempête. J'ai donné aujourd'hui un déjeuner d'adieu à toute la famille de Putron,

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite.

plus Lebas et Talbot. J'ai vu la touchante dédicace de Victor à cette douce mémoire. Les bons parents sont bien émus.

Donc *le 22,* je serai place des Barricades.

Je vous embrasse, mes bien-aimés. Quel bonheur de se retrouver!

J'aurais grand besoin de voyager, mais le voyage sera-t-il possible avec cette bête de guerre[1]?

À Paul Meurice[2].

Bruxelles, 4 8bre, jeudi.

J'ai transmis vos deux lettres à M. Lacroix, malade. Il m'a fait savoir qu'il vous avait écrit, que tout était arrangé comme vous le désiriez. Il viendra demain, et j'achèverai de le confesser. Moi, je pars samedi 6 (après-demain). Je rentre à Guernesey où je vais passer mon hiver à finir, si je peux, un livre. Pendant ce temps-là vous éclaterez en succès à Paris. Ce sera ma douceur d'y songer dans ma solitude. Quoique solitaire, je suis ruiné et je n'ai plus le sou en ce moment. N'est-ce pas le 1er octobre que le théâtre italien a dû me payer ce qu'il me redevait? l'avez-vous touché? Puis-je tirer cette somme sur vous? pouvez-vous m'en envoyer le chiffre d'ici à après-demain samedi, avant que j'aie quitté Bruxelles? Passé ce délai, ce serait à Hauteville-House et à Guernesey que je vous serais reconnaissant de m'écrire. Voilà encore que je vous occupe de moi. Que de choses les unes sur les autres! mais aussi quelle tendresse fraternelle pour vous, ô mon ami, au fond de mon vieux cœur.

V.

Tout ce qu'écrit notre excellent ami M. Ph. Burty me paraît on ne peut plus vrai et juste.

Plus tôt j'aurai la table du livre *Paris,* mieux cela vaudra[3].

À Monsieur Piédagnel[4].

Hauteville-House, 17 octobre 1866.

J'ai été absent, j'arrive et je trouve dans un excellent journal une belle page sur *les Travailleurs de la mer* et au bas de cette page votre nom. Vous

(1) *Bibliothèque Nationale.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite.

savez comme j'aime vos vers; je suis heureux de sentir dans un si charmant poëte un ami. Vous parlez de mon livre en homme qui connaît la mer, et vous expliquez éloquemment mon but : peindre ce double abîme, l'océan et le cœur humain.

Je vous remercie, cher poëte, avec mon plus cordial serrement de main.

VICTOR HUGO [1].

À François-Victor [2].

H.-H., 9 9bre 4 h.

In haste, mon Victor. Je reçois ta double lettre et je t'envoie bien vite, en une traite sur Paris à ton ordre, 400 fr. à vue, sur lesquels tu prélèveras le reliquat de 50 fr. les 350 restant seront en compte. — J'ai été bien heureux du succès d'Auguste. — Nous attendons ta chère mère aujourd'hui par la *Reine des Iles* qui revient de Cherbourg. Elle est signalée en ce moment. — Ah çà ! que devient le livre *Paris ?* Je n'en entends plus parler. M. Lacroix devait m'en envoyer la *table.* Rien. — Il serait temps pourtant que je fusse renseigné si M. Lacroix tient toujours à avoir mon speech d'introduction avant le 1er X^bre.

5 h. La *Reine des Iles* entre au port en ce moment. Je la vois de mon cristal-room où je travaille tant que j'ai du jour. Dans quelques instants j'embrasserai votre mère.

6 h. du soir. J'arrive du bateau. Ta mère n'y était pas. Elle arrivera probablement samedi par Jersey. — Je vous embrasse tendrement, mes trois enfants chéris [3].

Au même [4].

22 9bre.

Tout ce que tu m'écris, mon doux et bien-aimé Victor, au sujet de ces conflits malheureux est la justesse même. C'était la ligne de conduite déjà tracée dans mon esprit, et c'est, je pense, celle de Charles en même temps que la tienne. Espérons que les malentendus se dissiperont, et que nous ne donnerons pas l'exemple d'amis divisés en présence de tant d'ennemis compacts, qui ne sont pas seulement nos ennemis, mais les ennemis du dix-neuvième siècle, de la vérité et du progrès.

(1) *Communiquée par les héritières de Paul Meurice.*

(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Inédite.

Je n'ai rien reçu de M. A. Lacroix. En présence de sa hâte dont tu me parles, je vais achever la préface, mais il résultera de l'absence totale de renseignements que je ne dirai pas un mot du contenu du livre *Paris*.

Du reste (ceci confidentiel comme l'était ta lettre) Meurice n'étant plus là, revois avec soin les épreuves. Il faut se défier d'une taquinerie possible. On a monté dans ces derniers temps contre Lamartine et moi une petite *scie* au profit de Musset. *Entre nous,* veille à cela dans ce livre. Je suis réduit à dire comme Voltaire :

On m'ose préférer...

seulement, ce n'est pas un *barbare* comme Crébillon. C'est plus et moins. Veille à ce que je n'aie pas le ridicule de faire *une préface* à quelque perfidie. Tu me comprends.

Félicite ma charmante et chère Alice des soins qu'elle prend, et encourage-la dans la voie du *ménage*.

Maintenant, un mot d'affaires.

Voici, sous ce pli, 300 fr. à ton ordre qui se décomposent ainsi :

1° Reliquat dû	102 35
2° En compte sur la dépense de Bruxelles	197 65
	300 fr.

Je n'ai rien reçu du théâtre italien. C'est *indéfiniment ajourné.* J'avais chez Meurice une réserve de 1.300 fr. sur lesquels ta mère a pris 1.200 fr. pour frais de séjour, de médecin, et *autres,* m'écrit Meurice, *qu'elle m'expliquera.* Je suis excessivement contrarié que Meurice et Vacquerie ne soient plus du livre *Paris*. Je n'y comprends rien. Est-ce que c'est absolument irrémédiable ?

Où en es-tu, mon bien-aimé enfant, de ton travail *l'Académie peinte par elle-même?* As-tu fait ton traité ?

Je serre la main de notre excellent et cher ami M. Bérardi. Mets-moi aux pieds de madame Bérardi. Je vais écrire au poëte dont tu m'envoies ces généreux vers. J'ai écrit à Berru. Dis-lui de te montrer ma lettre. Malheureusement, on s'est adressé à moi *trop tard,* dans cette occasion. Comme pour Haïti, comme pour la Roumanie, comme pour la Sicile.

Tendre embrassement à vous trois, mes aimés.

J'aurai en grande considération ce que tu m'écris au sujet de votre chère mère. Je crains un peu l'esprit inquiet et tracassier de Mme Ch.[1] — Elle passe sa vie en querelles avec Marie où elle a habituellement tort. J'apaiserai ces ébullitions le plus que je pourrai, de façon à ce que rien n'en revienne à ta mère[2].

[1] Mme Chenay. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

Au même[1].

H.-H., 4 X[bre].

Mon Victor,

La prière des Athéniens, transmise par le consul général de Grèce à Londres, M. Spartali, était si pressante que j'ai dû prendre la parole. Voici mon speech. Communique-le de ma part à notre honorable et excellent ami M. Bérardi, mais dis-lui bien que je n'en crois pas la publication possible dans *l'Indépendance.*

Je vous embrasse tendrement, mes trois bien-aimés.

V.[2]

[1] Inédite. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

INDEX

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS

Chère amie, je pars de
l'allée Caumartin pour Fontenay-
aux-Roses, [illegible] l'horloge
de la maison. il n'y a pas un
instant à perdre pour la voir, me
dit le brave ami. je ne serai
donc que vingt quatre heures
absent. à mon retour, j'irai
[illegible] tout. en tout
cas, je serai à Fourqueux
lundi soir.

[illegible] à la [illegible]
j'espère que tes [illegible]
[illegible]
[illegible] de moi.

ton ami bien tendre

Victor

30 7bre

[illegible] de Toto —

À Madame Victor Hugo. Fac-similé (voir page 153)

25 *

À François-Victor. Fac-similé (voir page 167).

H. H. mardi 22

Tu as raison, mon vieux, " d'être *imperturbable*. Si je réalisais, je perdrais, comme tout le monde, des différences produites par la baisse, mais ne réalisant pas, je ne perds rien. Du reste, les journaux me ruinent comme ils m'enrichissaient il y a quinze ans. Le million fantastique dont ils m'avaient gratifié, ils me le reprennent. C'est juste. L'avantage que j'y vois, c'est qu'on me demandera moins d'argent. Depuis les *Misérables* je reçois des demandes de secours qui dépassent, bon an mal an, quatre ou cinq cent mille francs. Dernièrement un monsieur du midi, notaire je crois, m'a demandé d'un seul morceau *cent mille francs*. Un journaliste catholique autrichien-français, ayant à se plaindre des évêques, m'a demandé 120 mille florins. D'où? je ne crois pas. Une bonne femme belge, plus modeste, m'a prié de lui acheter

un remplaçant pour son fils.
(Sur mon silence, elle m'a écrit des injures) Tout cela dans le même domaine.
Cet hiver j'ai trouvé qu'il y avait du bon à passer pour aveugle, ce printemps, je trouve qu'il y a du bon à passer pour ruiné. Or, je ne suis pas plus en faillite qu'en cécité. Vous, ma famille, vous connaissez mes affaires comme moi-même ; je dis que le moins que je peux, je dis tout toujours à vous. Je ne place rien sur les terrains mouvants. Tout ce que j'ai (à part les deux maisons de Guernesey, l'une en nue-propriété) est dans la Banque nationale belge et sur les Consolidés anglais, ce sont les fonds les plus solides de l'Europe. Quant aux écroulements qu'ont produits les guerres, ils sont pour tout le monde. Mais avouons que tout le monde est bien bête, de se laisser ruiner et saigner par quatre ou cinq fantoches qu'un souffle de peuple emporterait. — Je n'ai plus de place que pour vous embrasser étroitement, mes aimés.

Je remercie Cordier. Je suis de ton avis. Seulement M. Van Humbeeck est-il, 1°, agent de change ? 2°, en dehors de toute spéculation et de toute banque ? (je craindrais un peu, entre nous, la banque

À François-Victor. Fac-similé (voir page 369).

TABLE.

Les lettres inédites sont précédées ici d'un astérisque.

LETTRES SANS DATE

ADDENDUM

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
LES ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, PARIS
LE 17 NOVEMBRE 1952

NUMÉRO D'ÉDITION : 1666
DÉPÔT LÉGAL : 4e TRIMESTRE 1952